

UNIVERSITÉ DE PARIS - FACULTÉ DES LETTRES

Les Poèmes épiques des Croisades

Genèse - historicité - localisation

Essai sur l'activité littéraire

dans les Colonies franques de Syrie au Moyen Age

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

ANOUAR HATEM

LICENCIÉ ÈS-LETTRES

LICENCIÉ EN DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB (VI^e)

1932



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LES POÈMES ÉPIQUES DES CROISADES

GENÈSE - HISTORICITÉ - LOCALISATION

Essai sur l'activité littéraire

dans les Colonies franques de Syrie au Moyen Âge



UNIVERSITÉ DE PARIS - FACULTÉ DES LETTRES

Les Poèmes épiques des Croisades

Genèse - historicité - localisation

Essai sur l'activité littéraire

dans les Colonies franques de Syrie au Moyen Age

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

ANOUAR HATEM

LICENCIÉ ÈS-LETTRES

LICENCIÉ EN DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB (VI^e)

1932

A notre jeune Université Syrienne

En témoignage de ma foi en son
avenir et en sa mission.

A. H.

Remerciements

Je dois l'idée première d'un travail sur les poèmes épiques des Croisades à mon éminent maître M. Gustave Cohen, professeur à la Faculté des Lettres de Paris. Au cours de mes recherches, M. Gustave Cohen n'a jamais cessé de me prodiguer ses précieux conseils et ses encouragements. Je suis heureux de pouvoir lui exprimer ici ma profonde et cordiale reconnaissance.

Je remercie également, et de tout cœur, mes éminents maîtres de la Sorbonne et de l'Ecole des Hautes Etudes, MM. Gaudefroy-Demombynes, Alfred Jeanroy, Antoine Thomas et Charles Samaran, ainsi que M. Paul Deschamps, Directeur du Musée de Sculpture Comparée, et M. Edgar Blochet, Conservateur des Manuscrits Orientaux à la Bibliothèque Nationale, pour l'intérêt qu'ils ont bien voulu témoigner à ce travail.

Je suis particulièrement reconnaissant aux Autorités de mon Pays qui m'ont permis de séjourner à Paris pendant quatre années pour mes études : M. le Ministre de l'Instruction Publique, M. Kamel bey Achrafié, Directeur de l'Enseignement Public à Alep, M. Louis Ragey, Ancien Conseiller pour l'Instruction Publique auprès de l'Etat de Syrie, M. Gabriel Bounoure, Conseiller pour l'Instruction Publique auprès de la République Syrienne, M. André Collet, Conseiller-Adjoint, et M. René François, Inspecteur des Etudiants Syriens en France, qui fut pour moi, non seulement un guide bienveillant et éclairé, mais, en quelque sorte, un ami.

INTRODUCTION

Nous nous proposons d'étudier les Poèmes épiques des Croisades.

Cependant, on ne possède plus aucun de ces poèmes en son état original et primitif. Si nous les connaissons encore, c'est que des remanieurs habiles s'ingénierent, dès la fin du XII^e siècle, à les refondre en de grandes compilations, dont les Bibliothèques publiques de Paris conservent six Manuscrits.

Ces compilations ne présentent aucune homogénéité. Elles portent la marque de plusieurs auteurs, la trace de plusieurs époques. La fantaisie la plus débridée s'y mêle à l'histoire la plus authentique. A ce dernier point de vue, on distingue, dans le cycle des Croisades, trois sections nettement déterminées :

1°) Une section entièrement fabuleuse : c'est celle qui a trait au Chevalier au Cygne et aux *Enfances Godefroy*.

2°) Une section rigoureusement historique : c'est le fragment relatif à la conquête d'Antioche par les Francs et aux combats contre Kerbogha, le seigneur de Mossoul.

3°) Une section semi-historique, c'est-à-dire où les événements sont fortement altérés. Cette section comprend le remaniement des *Chansons des Chétifs* et de *Jérusalem* et les continuations inédites de la *Chanson de Jérusalem* conservées seulement dans les Manuscrits 12569 de la Bibliothèque Nationale et 3139 de l'Arsenal.

Ce sont les deux dernières sections qui vont particulièrement nous occuper, la première étant plus susceptible d'intéresser les folkloristes que les histo-

riens littéraires. Néanmoins, comme les continuations inédites de la *Chanson de Jérusalem* ont été récemment et minutieusement analysées par Emile Roy (*Romania*, 1929, p. 411-468), nous n'y avons pas longuement insisté. Nous avons jugé utile, d'autre part, de présenter une analyse complète et comparée de tous les Manuscrits de Paris, — analyse indispensable pour comprendre le cycle des Croisades, dont les différentes branches chevauchent l'une sur l'autre.

Je me suis attaché spécialement aux trois *Chansons d'Antioche*, de *Jérusalem* et des *Chétifs*. Ces trois poèmes ont ceci de commun qu'ils durent être, dans leur forme primitive, parmi les plus anciens récits poétiques en langue vulgaire, voués à la gloire des Croisés. De plus, ils furent remaniés et refondus en un seul ouvrage par un même poète de la fin du XII^e siècle, de qui nous ne connaissons que le nom : Graindor de Douai.

Un des problèmes qui a toujours passionné les érudits, et que nous n'avons pas pu nous empêcher d'aborder à notre tour, c'est celui de l'origine des Croisades. Nous avons essayé de mettre en relief l'importance du *fait arabe* dans l'histoire du Moyen-Age. L'apparition foudroyante de l'Islam constitue un de ces événements capitaux dont l'Humanité conserve éternellement les traces. A l'origine, on rencontre, dans la genèse des Croisades d'Orient, deux éléments principaux : la conquête musulmane de l'Europe et le rayonnement de l'influence de l'Ordre de Cluny. Nous démontrerons, en effet, que c'est à Cluny que revient, en grande part, l'honneur que les historiens décernent au Pape Urbain II. Ces problèmes déborderaient certainement du cadre dans lequel nous nous sommes astreints à nous enfermer, si les différentes causes qui avaient déterminé les Croisades étaient restées sans influence sur la formation des Colonies franques de Syrie.

Etudiant, sous un aspect nouveau, les Colonies fondées par les Francs en Orient, nous avons tenté, sinon de révéler ces poèmes épiques des Croisades aux historiens, du moins d'en montrer le véritable intérêt et d'en rechercher l'origine. De toutes les Chansons de geste, celles consacrées à la gloire des Croisés furent en effet les moins étudiées. Le dernier travail d'ensemble dont ils furent l'objet, dû à Pigeonneau, a paru il y a cinquante-cinq ans. C'est à peine si M. Gustave Lanson, dans son *Histoire illustrée de la Littérature Française*, réserve quelques lignes, inspirées du travail périmé de Pigeonneau, au cycle des Croisades (tome I, p. 35-36). M. Faral, dans le beau manuel dont M. Bédier dirigea la composition avec M. Hazard, veut bien nous dire « qu'un certain Richard le Pèlerin, qui avait pris part à la première Croisade, l'avait racontée en vers ». Mais les quelques renseignements qu'il donne sur les poèmes des Croisades ne sont ni très abondants, ni même toujours rigoureusement vérifiés (1).

Nous croyons que les poèmes épiques des Croisades méritent d'être mieux connus. La *Chanson d'Antioche*, due, dans sa forme primitive, à un témoin oculaire, est l'un des documents les plus vivants, les plus poignants et les plus originaux que nous ayons sur la première Croisade. Aucun historien conscien-

- (1) Bédier et Hazard, *Histoire de la Littérature française illustrée*, t. I, p. 33, 35. M. Faral dit par exemple (p. 35) que, dans les deux *Chansons d'Antioche* et de *Jérusalem*, « l'histoire est très profondément altérée ». Cela est vrai pour la seconde *Chanson*, mais non pas pour la première. M. Faral dit encore que seuls dans l'œuvre de Graindor de Douai « présentent un réel intérêt les passages comme le récit des sièges d'Antioche et de Jérusalem, où subsiste quelque chose de la vérité historique » (p. 35). En réalité, si le récit du siège d'Antioche constitue un épisode historique, par contre, le récit du siège de Jérusalem est purement légendaire. Ajoutons enfin que, dans ses *Légendes épiques*, M. Bédier laisse de côté le problème du cycle des Croisades.

cieux ne devrait plus la négliger. Car elle contient des renseignements très importants qu'on chercherait vainement chez les Chroniqueurs latins.

A la suite des Croisades, des milliers de familles françaises vinrent habiter la Syrie. Parmi les témoignages authentiques sur la vie aventureuse qu'elles y menaient, les poèmes que nous étudions devraient occuper une place primordiale. Car nous démontrons que les poèmes des Croisades qui nous restent faisaient partie d'un vaste cycle épique, écrit en Syrie, par des Français d'Orient, à la gloire des Croisés d'Outre Mer. Ces Francs de là-bas, nous les verrons vivre, au milieu des Musulmans. De la Syrie, ils adopteront les pieuses traditions, vénéreront les grands pèlerinages, s'assimileront les coutumes. Nombreux seront les Francs qui apprendront à parler « sarrazinois ». Sur cette terre, alors incessamment en proie à des luttes atroces, régnait pourtant une activité intellectuelle intense. D'Occident, des trouvères, des troubadours, des moralistes, des historiens, des juristes, affluaient en Syrie, où les Belles-Lettres étaient fort en honneur dans les Colonies franques. C'est en Syrie que le français a commencé par remplacer le latin comme langue officielle. C'est en Syrie, quand tous les Croisés, Allemands, Anglais, Italiens ou Flamands parlaient « la langue des Francs », que le français a reçu, pour la première fois, sa consécration de langue universelle. Toutes ces considérations justifient largement nos recherches sur la vie littéraire dans les Colonies franques de Syrie.

En lisant, dans les Manuscrits, ces vieilles chansons de geste si négligées, si peu connues, ce n'est point « l'Asie imaginaire et fantastique » (2), que nous

(2) C'est l'expression de M. Pierre Martino. Cf. sa thèse sur *L'Orient dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècles*, Paris, 1906, p. 8. M. Martino a

avons retrouvée, mais le Proche-Orient, tel qu'il fut, tel qu'il est toujours, immuable sous le soleil éclatant et sous le ciel d'azur, ses couleurs vives, ses superstitions, la multiplicité de ses cultes et ses riches et interminables caravanes. Le désert syrien est toujours le même, depuis qu'il fut évoqué dans la *Chanson des Chétifs*, avec son sol désolé, ses périls et ses nomades. Le culte de Saint Georges est de nos jours aussi vivant en Syrie que dans la *Chanson de Jérusalem*. Pendant la guerre encore, ne vit-on pas le Saint descendre du ciel, à cheval, comme à la bataille de « Rames », semer l'épouvante parmi les Turcs qui avaient occupé son église, à Alep ? (3) Il n'est peut-être pas paradoxal de parler de l'actualité des Chansons de geste des Croisades. Car, dans nos pays, on ne pèche pas précisément par excès de dynamisme.

Pour être le premier à tenter d'établir des origines « syriennes » à un cycle épique français du Moyen Age, il a fallu que nous fassions preuve d'une certaine témérité. Nous nous en excusons auprès de tous nos aînés, parmi les érudits, et particulièrement auprès de nos éminents Maîtres de la Sorbonne, dont nous nous honorons d'avoir appliqué, dans nos recherches, les rigoureuses méthodes.

tort de dire, à la même page, que « les Arabes ont si peu de caractère, qu'aussitôt vaincus et pris, ils ne font pas de difficulté à devenir *vrais crestiens* ». Nous verrons, dans la *Chanson de Jérusalem*, un émir arabe, pris par les Chrétiens, déclarer fièrement aux chefs des Croisés qu'il préférerait mourir atrocement plutôt que renier son Prophète. C'est, au contraire, Pierre l'Ermite lui-même qui, une fois capturé par les Sarrasins, ne fait pas de difficultés pour adopter, du moins durant sa captivité, la loi musulmane. M. Martino est malheureusement si peu familiarisé avec « ce qu'on a pu appeler le cycle de la Croisade » qu'il n'hésite pas à ranger, dans ce cycle, le *Pèlerinage de Charlemagne en Orient*.

(3) C'est, du moins, ce que m'ont raconté les vieilles nourrices chrétiennes de cette ville.

BIBLIOGRAPHIE

LISTE DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

I - Manuscrits

L'inventaire des Manuscrits relatifs à l'Orient Latin a été fait par Paul Riant. (*Archives de l'Orient Latin*, t. II, p. 134 à 204). Nous avons eu recours aux Manuscrits toutes les fois que les ouvrages que nous avons à consulter étaient inédits ou mal édités.

Nous avons étudié particulièrement : Les Manuscrits français 786, 795, 1621, 12558 et 12569 de la B.N. ainsi que le 3139 de l'Arsenal où se trouvent les compilations du Cycle des Croisades ;

les Manuscrits français 15277 — 15280 où se trouve le *Journal* de Galland dont un fragment a été publié par H. Zotenberg dans *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale* t. XXVIII 1^{re} partie, p. 167 sqq. ;

les Manuscrits arabes de Kamaledidine, le célèbre historien d'Alep, documents d'une importance capitale pour l'histoire des Croisades :

1°) La chronique intitulée : *Crème de l'histoire d'Alep*, histoire de la région d'Alep depuis l'antiquité jusqu'à l'année 639 de l'Islam. Kamaledidine fournit des renseignements très précis sur la première croisade, renseignements confirmés par les chroniques latines — Manuscrit de la Bibl. Nation. N° 1666 comprenant 268 feuillets in-4°,

2°) Le dictionnaire biographique de la ville d'Alep intitulé : *L'Objet de la recherche sur l'histoire*

d'Alep, Ms. 2138, incomplet, comprenant 208 feuillets in-4° exécuté au Caire en 1412 de J.C.

le Manuscrit arabe de la Bibl. Nation. N° 1683 : C'est une description d'Alep et de la Syrie septentrionale contenant une foule de renseignements curieux aussi bien sur Alep que sur Antioche et Tripoli, leurs forteresses et leurs régions. Manuscrit comprenant 98 feuillets exécuté en 1671 de J.C. par un Syrien grec orthodoxe nommé Touma fils de So-leiman ;

les Manuscrits arabes de la B.N. N° 1505-1506 comprenant la Chronique de Sibte ibn Djauzi connue sous le titre : le *Miroir du temps ou l'histoire des hommes notables** — dont les extraits sont publiés dans le t. III du *Recueil des Historiens Orientaux des Croisades*, p. 511-570 ;

les Manuscrits arabes chrétiens contenant des biographies de Saint Georges et des détails sur son culte en Syrie — Manuscrit N° 262 (f° 1 à 29), Manuscrit 263 (f° 1-33), Manuscrit 275 (f° 142 à 207). Ces Manuscrits sont généralement écrits en un arabe vulgaire et propre aux chrétiens ;

le Manuscrit arabe 2221 contenant la célèbre géographie d'Idrisi composée vers le milieu du XII^e siècle à la cour du roi Roger II de Sicile. Texte très important dont Jaubert a donné une traduction très défectueuse. C'est un Manuscrit remarquable, conservé à la Réserve de la B. N. renfermant des Cartes arabes, exécutées avec un très grand soin. — Le Manuscrit est sans doute d'origine Nord-africaine et comprend 352 feuillets.

Même ouvrage renfermé dans le Manuscrit 2222, qui est moins beau.

II - Sources

A. — TEXTES LITTÉRAIRES.

AMBROISE : *Estoire de la Guerre Sainte*, édit. G. Paris d'après le *Manuscrit unique du Vatican* (*Doc. inédits de l'Hist. de France*). Paris, 1897, in-4°.

Archives de l'Orient Latin, Paris, 1881-1884, 2 vol. gr. in-8°, p.p. la Société de l'Orient Latin, contenant un certain nombre de textes littéraires français et latins de première importance.

AUDIAU (Jean) : *Nouvelle Anthologie des Troubadours* (revue par René Lavaud. Paris, 1928, in-16).

AYMAR LE MOINE : *Haymari Monachi de Expugnata Accone Liber tetrastichus*, édit. Riant. Lyon, 1866 in-8°.

Li Bastars de Buillon ; édit. A. Scheler. Bruxelles, 1877, in-8°.

Baudoin de Sebourg ; édit. Bocca Valenciennes, 1841, 2 vol. in-8°.

BERTRAN DE BORN : *Poésies complètes*, édit. A. Thomas. Toulouse, 1888, in-8°.

Chanson du Chevalier au Cygne... et de Godefroid de Bouillon, suivie des extraits de la Chanson des Chétifs (1a) ; édit. Hippeau. Paris, 1874-1877, 2 vol. in-8°. Chez Aubry (*Col. des poètes fr. du Moyen Age*).

La compilation belge du XIV^e siècle sur le *Chevalier au Cygne* et Godefroy de Bouillon a été éditée par Reiffenberg et Borgnet. Bruxelles, 1846-1859, 3 vol. in-4°. (*Collection des Chroniques belges*).

Chanson de la Croisade Albigeoise (1a) 2 éditions importantes : 1°) Paul Meyer. Paris, 1875-1879,

2 vol. in-8°. (*Soc. de l'Hist. de Fr.*). — 2°)
E. Martin-Chabot ; seul le tome I^{er} a paru
en 1931 dans la *Collect. des Clas. de l'Hist.
de Fr.*

Chanson du Pèlerinage de Charlemagne en Orient (la):
édit. Koschwitz. Leipzig, 1923, in-8°.

Chanson de Roland ; édit. Bédier, 1928, in-16 (chez
Piazza).

Chansons des Croisades publiées avec leurs mélodies
(Les) par Bédier et Aubri. Paris, 1909, in-8°.

CONON DE BÉTHUNE : *Poésies*, édit. A. Wallensköld. Pa-
ris, 1921. (*Clas. Fr. du Moyen Age*).

Conquête de Jérusalem (La) *faisant suite à la Chan-
son d'Antioche composée par Richard le
Pèlerin et renouvelée par Graindor de Douai*
au 13^e siècle, édit. Hippeau. Paris, 1868, in-
8°. (*Coll. des poètes français du Moyen Age*).

Doon de Maïence. Chanson de geste publiée pour la
1^{re} fois d'après les manuscrits de Montpellier
et de Paris par A. Pey. Paris, 1859, in-16.
(*Anc. poètes de la France*).

FIRDOUSI (Aboul Kasim) : *Le Livre des Rois*, publié,
traduit et commenté par Jules Mohl :

1°) Edit. in fol. 7 vol. Paris, 1838-1878.

2°) Edit. in-16. p.p. Mme J. Mohl. Paris,
1876-1878 (7 v.).

GIRAUT DE BORNEIL : (*Chansons*) ; édit. Adolf Kolsen.
Halle, 1910, in-8°.

Gran Conquista de Ultramar ; édit. Gayangos — Ma-
drid, 1858, gr. in-8° (*Biblioteca de autores
españoles*).

GUILLAUME IX, duc d'Aquitaine : *Chansons* ; édit.
Jeanroy (dans *Clas. français du Moyen Age*
2° édit.).

HAUTE-SEILLE (Jean de) *Le Dolopathos* traduit par
Herbert, p.p. Brunet et Montaiglon — Paris,
1856, in-16°. *Dolopathos, sive de Rege et sep-*

tem sapientibus..., édit. A. Hilka, Heidelberg, 1913, in-8°.

HUGUES DE BERZÉ : *Chansons* ; édit. Engelcke. Rostock, 1885, in-8°.

JAUFRE RUDEL : *Chansons* ; édit. Jeanroy. (*Classiques français du Moyen Age*) (2° édition).

JEANROY (Alfred) : Voir Guillaume IX et Jaufré Rudel.

LE ROUX DE LINCY : *Recueil de chants historiques français depuis le XII^e siècle jusqu'au XVII^e siècle*. Paris, 1841-1842, 2 vol. in-12.

MEYER (Paul) : *Recueil d'Anciens Textes Bas-Latins, Provençaux et Français*, Paris, 1877, in-8°.

— *Fragment d'une Chanson d'Antioche ou de Jérusalem en provençal*. (*Archives de l'Orient Latin*, t. II, 467-509).

— *Un récit en vers français de la 1^{re} Croisade*. (Extr. de la *Romania*, tome V, p. 1 à 63).

Miracle de Sardenay (1e). Récit en vers français édité par G. Raynaud — Pièce (Cote de la Bibliothèque Nationale 8° ye Pièce 326).

NOVARE (Philippe de) : *Le Quatre tenz d'aage d'Ome* ; édit. M. de Fréville. Paris, 1888, in-8°. (*Soc. des Anc. Textes*).

— *Mémoires*. Deux éditions :

a) *Rec. Hist. Arm. des Croisades*, t. II, p. 670 sqq.

b) Edit. Ch. Kohler. 1913 (*Clas. fr. du Moyen Age*).

PARIS (Gaston) : voir Ambroise.

PARIS (Paulin) : voir Richard le Pèlerin.

PHILIPPE MOUSKÈS : *Chronique rimée* ; édit. Reiffenberg. Bruxelles, 1836-1838, 2 vol. in-4° (*Coll. des Chroniques belges*).

RAOUL DE SOISSONS : *Chansons*, édit. Paul Winkler. Halle, 1914, in-8°.

REIFFENBERG (DE) : voir Philippe Mouskès et Chanson du Chevalier au Cygne.

RIANT (Cte Paul) : voir Aymar le Moine.

RICHARD LE PÈLERIN : *Roman des douze pairs ; La Chanson d'Antioche composée au commencement du XII^e s. par le Pèlerin Richard renouvelée sous le règne de Philippe Auguste par Graindor de Douai et publiée pour la première fois par Paulin Paris, en 1848, 2 vol. in-8° (chez Techener).*

STRAPAROLE : *Les Facétieuses Nuits...* Trad. Jean Louveau et Pierre de Larivey. Paris, 1907, 2 vol. in-8°.

TASSE (LE) : *La Gierusalemme liberata.*

THIBAUT DE CHAMPAGNE : *Chansons* ; édit. Axel Wallensköld. Paris, 1925, in-8° (*Soc. Anc. Textes*).

THOMAS (Antoine) : Voir Bertran de Born.

TODD (Henry-Alfred) : Edit. *la Naissance du Chevalier au Cygne ou les Enfants changés en Cygnes*. Baltimore, 1889, in-8° (*Publications of the modern language Association*).

VIDAL (PEIRE) : *Poésies* ; édit. J. Anglade. Paris, 1913, (*Classiques Français du Moyen Age*).

WALLENSKÖLD (Axel) : voir Conon de Béthune et Thibaut de Champagne.

B. — TEXTES HISTORIQUES.

ABOU CHAMAH : *Le Livre des deux jardins ou l'histoire des deux Règnes celui de Noureddine et celui de Saladin*. (*Rec. Hist. Or.* tomes IV et V°)

ABOUL' FARADJ (Gregorius Bar Hebraeus) : *Gregorii Barhebraei Chronicon ecclesiasticum* ; édit. Bruns, Leipzig, 1789, 2 vol. in-4° ; édition Abeloos et Lamy, Louvain, 1877, 3 v., in-4°.

ABOUL' FEDA : *Annales Muslemici* ; édit. Jacob Reiske, 5 vol. in-4°. Copenhague, 1789-1794.

— *Géographie* — traduct. franç. par Reinaud et Guyard. Paris, 1848-1883, 3 vol. in-4°.

— *Recueil des Historiens Orientaux des Croisades*, t. I, p. 1 à 186. — (Extrait des *Annales et Autobiographie*).

ACHERY (D') : *Spicilegium sive collectio veterum aliquot scriptorum qui in Galliae bibliothecis delituerant*. Paris, 1723, 3 vol. in. fol. (Nova editio).

Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti in saeculorum classes distributa, 9 vol., in fol. Paris, 1668-1701.

AL-AÏNI (Bedr-Eddin) : *Chronique intitulée le Collier de perles*. Extraits. (*Rec. historiens Orient.* t. II, p. 181-271).

ALBERT D'AIX : *Chronique*. (*Rec. Hist. Occ.* t. IV, p. 265-713).

AMADI : *Chroniques d'Amadi et de Strambaldi* ; édit. René de Mas-Latrie — Paris, 1891-1893, 2 vol. in-4°. (*Collection des documents inédits sur l'histoire de France*).

AMARI (Michele) : *Bibliotheca Arabo-Sicula*, versione italiana, Torino e Roma, 1880-1889, 4 vol. in-8°.

Annales de Saint-Bertin : Edit. C. Dehaisnes. Paris, 1871, 1 vol. in-8°, (*Soc. hist. de France*).

Archives de l'Orient Latin (déjà cité).

BAUDRI, évêque de Dol : *Historia Jerusalem* (*Rec. Hist. Occ.* IV. p. 1-111).

BENOIT (Moine de Saint André du Mont Soracte) : *Chronique* publiée dans : Pertz, *Monumenta Germaniæ Historica, Scriptores*, t. III, p. 695-722.

BERNARD (A.) et BRUEL (Al.) : *Recueil des Chartes de l'Abbaye de Cluny*, 6 vol. in-4°. 1876-1904.

BLOCHET (E.) : voir Kamaledine et Magrizi.

BOLLANDISTES : *Acta Sanctorum, quotquot toto orbe coluntur, vel a Catholicis Scriptoribus celebrantur*. 1643-1925 ; 63 vol. in fol.

- BONGARS (J.) : *Gesta Dei per Francos sive Orientalium expeditionum et regni Francorum Hierosolimitani historia*.... Hanovre, 1611, 1 vol. in-fol.
- BOUQUET (dom) : *Recueil des Historiens de France*. Paris, 1738-1904. 24 vol. in-fol. (La publication de ce Recueil a été continuée par l'Académie des Inscriptions).
- BRÉHIER (L.) : voir *Gesta Francorum*.
- CARFARO DE CASCHIFELONE : *De Liberatione civitatum Orientis* (*Rec. Hist. Occ.* t. V. p. 41-73).
- CASTETS (F.) : voir *Iter hierosolymitanum* et Turpin.
- CHABANEAU : *Les biographies des troubadours en langue provençale* — Toulouse, 1885, in-fol.
- CHABANNES (Adhémar de) : *Chronique* ; édit. Chavannon, 1897, in-8° et MM.GG.SS., IV, 106-148.
- CLARI (Robert de) : *La Conquête de Constantinople* ; édit. Philippe Lauer, 1924. (*Clas. franç. du Moyen Age*).
- COMNÈNE (Anne) : *Alexiade* ; édit. Reifferscheid. Bonn, 1838-1878, 2 vol. in-8°. *Recueil des Historiens des Croisades. Historiens Grecs*, t. I^{er}, II, p. 1-204.
- Coran* : (traduct. Montet) Paris, 1929, in-8°.
- CURZON : voir *la Règle du Temple*.
- DAMIEN (Pierre) : *Lettres* — (*Patrol. Latine*, t. CXLIV, col. 206-498).
- DERENBOURG (Hartwig) : voir Ousama ibn Mounkidh.
- DU CANGE : *Les Familles d'Outre Mer* ; édit. commentée par G. Rey. Paris, 1869, in-4°. (*Documents inédits de l'histoire de France*).
- EGINHARD : *Vie de Charlemagne* ; édit. Halphen (*Classiques de l'Histoire de France*). — Paris, 1923, in-8°.
- EKKEHART D'AURA — *Hierosolymita* : une édition due à Hagenmeyer et une autre édition dans *Re-*

cueil des Historiens Occidentaux des Croisades, tome V, 1-40.

ELMACIN : *Historia Saracenica* ; édition Erpenius — Leyde, 1625, in-fol.

Encyclopédie de l'Islam : Dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans publié avec le concours des principaux orientalistes par Th. Houtsma, R. Basset, T. W. Arnold et R. Hartmann. Continue à paraître depuis 1908, in-4°, à Paris chez A. Picard.

ERMOLD LE NOIR : *Ermoldi Nigelli Carmina* (*Monumenta Germaniæ historica — Poetae Aevi Carolini*, t. II, p. 1 à 94).

FLOREZ (le P. Henrique) : *España Sagrada, theatrum geographico-historico de la Iglesia de España*. Madrid, 1750-1879, 51 vol. in-4°.

FOUCHER DE CHARTRES : *Historia Hierosolymitana, Gesta Francorum Jherusalem peregrinantium* (*Rec. Hist. Occ.* III, 311-485).

Gallia Christiana in provincias ecclesiasticas distributa... Paris, 1715-1865, 16 vol. in-fol.

GANTIN (Jules) : voir Qazouini.

GAUTIER LE CHANCELIER : *Bella Antiochena*, 1114-1119. (*Rec. Hist. Occ.*, t. V, p. 75-132).

GERBERT : *Lettres de Gerbert*, 983-997 ; édit. J. Havet. Paris, 1889, in-8°.

Gesta Francorum et aliorum hierosolimitanorum ; Histoire Anonyme de la 1^{re} Croisade la plus ancienne et la plus originale ; l'édition que nous avons utilisée est celle de L. Bréhier. Paris, 1924. (*Classiques de l'Histoire de France*) avec traduction française.

GEYER : *Itinera hierosolymitana Saeculi IV-VIII* (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*. Vienne, 1898, in-8°).

GIOFFREDO : *Storia delle Alpi Marittime*. (*Monumenta*

- Historiae Patriae-Scriptores* tout le tome II).
- GLABER (Raoul) : *Chronique* ; édit. Prou. Paris, 1886, in-8°.
- GOEJE (DE) : *Bibliotheca Geographorum Arabicorum* Leyde, 1876-1894, 8 vol. in-8°.
- GRÉGOIRE VII : *Actes et Lettres*. (Migne, *Patrol. Latine*, tome CXLVIII, col. 283-750).
- GUIBERT DE NOGENT : *Gesta Dei per Francos*. (*Rec. Hist. Occ.*, tome IV, p. 113-263).
- GUILLAUME DE TYR : 1°) Edit. de sa *Chronique* en français par Paulin Paris : *Guillaume de Tyr et ses continuateurs*. Paris, 1879-1880, 2 vol. in-4°.
- 2°) *Rec. des Histor. Occid. des Croisades. Historia rerum in partibus transmarinis gestorum* — avec la version française connue sous le titre de *Estoire de Eracles Empereur* — tout le 1^{er} tome. (Le second tome est consacré aux continuations de Guillaume de Tyr).
- HAGENMEYER (H.) : *Epistulae et Chartae ad historiam primi belli sacri spectantes*. Innsbruck, 1901, in-8°.
- IBN ADHARI : (*Al Bayan el'Mughrib*) ; édit. Dozy, 2 vol. in-8°, 1848-1851, traduct. française par Fagnan. Alger, 1901-1904, in-8°.
- IBN CHADDAD : *Vie de Saladin* (*Rec. Hist. Or.* IV, 1-370).
- IBN DJOBAIR : *Voyage* ; édit. de Goeje. Leyde, 1907, in-8°. Texte italien de Celestino Schiaparelli. Roma, 1906, in-8°.
- IBN EL ATHIR. — A) *Chronique*.
 1°) Edition Tornberg publiée sous le titre : *Chronicon quod perfectissimum inscribitur* — Leyde, 1862-1876, 14 volumes in-8°. Source inépuisable pour toute l'histoire musulmane.
 2°) *Recueil des Historiens Orientaux des Croisades*, t. I, p. 187-744 et t. II, p. 1-180.

B) *Histoire des Atabecs de Mossoul*. (Rec. Hist. Or., t. II, 2^e partie, p. 1-375).

IBN KHALDÛN : *Prolégomènes* ; traduction française et commentaire par de Slane. Paris, 1863-1865, 2 vol. in-4°. Actuellement en réimpression.
— *Ibn Khalduni narratio de expeditionibus Francorum in terras Islamico subjectas* ; édit. et traduction Tornberg. Upsal, 1840, in-4°.

IBN KHALLIKAN : *Dictionnaire biographique* ; édit. de Slane. Paris, 1842-1871, 4 vol. in-4°.

IDRISI : *Géographie* ; traduction Amédée Jaubert. Paris, 1836-1840, 2 vol. in-8°. Mauvaise traduction mais la seule existante. Dozy et de Goeje ont donné le texte d'un fragment qu'ils ont intitulé : *Description de l'Afrique et de l'Espagne*. Leyde, 1866, in-8°.

Itinera hierosolymitana Saeculi III-VIII : voir Geyer.

Itinera hierosolymitana et descriptiones Terrae Sanctae ; édit. Tobler et Molinier. Genève, 1877-1880, 2 v. in-8°. (*Orient Latin — Série Géographie*).

Itinéraires Français du XI^e au XIII^e s. ; édit. Michelland et Raynaud. 1882, (*Orient Latin — Série Géographie*).

Iter Hierosolymitanum — Relatio quomodo Karolus Magnus a Constantinopoli Aquisgranum attulerit clavum et coronam Domini ; édit. F. Castets. Montpellier, 1894, in-8°.

JACQUES DE VÉRONE : *Liber peregrinationis*, 1335 ; édité dans la *Revue de l'Orient Latin*, 1895, tome III, p. 155 à 302.

JACQUES DE VITRY : Le texte de sa Chronique importante a été donné par Bongars en 1611 (dans *Gesta Dei per Francos*) et traduit dans le tome XXII de la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France* publiée sous la direction de Guizot.

- JACUT : *Mo' jam el Bouldane. Dictionnaire des Cités* ;
édit. Wūstenfeld. Leipzig, 1866-1873, 5 vol.,
in-4°.
- JAFFÉ : *Regesta Pontificum Romanorum ad annum*
1198. 2° édition, p.p. Kaltenbrunner, Ewald,
Löwenfeld. Berlin, 1885-1888, 2 vol. in-4°.
- JEAN VIII : *Correspondance et Actes* : Mansi, *Conc.*
XVII, 1 à 264, Migne, *P.L.*, t. CXXVI, col.
651 à 966.
- JOINVILLE (Jean de) : Nombreuses éditions de la *Vie*
de Saint Louis. J. Capperonnier (1761), Dau-
nou et Naudet (1840), Francisque Michel
(1859), et Natalis de Wailly (1867, 1874, 1882) ;
nous avons suivi ce dernier texte.
- JOTSALD : *De Vita et Virtutibus Sancti Odilonis Ab-*
batis (Migne, *Patrologie Latine*, tome CXLII,
Col. 898-940).
- KAMALEDDINE : (*Crème de l'Histoire d'Alep*) :
1°) Un fragment traduit par E. Blochet.
Paris, 1900, in-8°.
2°) *Recueil des Historiens Orientaux des*
Croisades, tome III, p. 571-690.
— Extraits du *Dictionnaire biographique des*
grands hommes d'Alep (*Rec. Hist. Or.*, t. III,
691-732).
- D'autres fragments de Kamaledidine ont
été édités ou traduits plus ou moins heureuse-
ment. Il vaut mieux se référer aux Manus-
crits de la B.N. cités plus haut.
- LABBE (Philippe) : *Nova Bibliotheca Manuscriptorum*
librorum. Paris, 1657, 2 vol., in-fol.
- LAMBERT D'ARDRES : *Chronicon Ghisnense et Ardense*
(918-1203) ; édit. Godefroy-Ménilglaise, Paris,
1855, in-8°.
- LAURENT (J.C.M.) : *Peregrinationes Medii Aevi Qua-*
tuor, 2° édit. Leipzig, 1873, in-4°.
- Liber Pontificalis* — Texte, introduction et commen-

- taire par l'abbé L. Duchesne. Paris, 1892, 2 vol. in-4°.
- MAQQARI (Ahmad ibn Mohammed) : *Analectes* ; édit. Dozy. Leyde, 1858-1861, 2 vol. in-4°.
- MAQRIZI : *Histoire des Sultans Mamlouks de l'Egypte*; traduction Quatremère. Paris, 1837-1845, 2 vol. in-4°.
- *Histoire de l'Egypte* ; traduction E. Blochet. Paris, 1908, in-8°.
- MANSI : *Sacrorum Conciliorum Nova et Amplissima Collectio* — Nouvelle édition, 53 vol. in fol., 1759-1927.
- MARRIER (Dom Martin) Clunisien : *Bibliotheca cluniacensis, in qua SS. Patrum Abb. Clun. Vitae, miracula, scripta, statuta, privilegia, chronologiaque duplex*..... 1^{re} édit. Paris, 1614, 1 vol. in-fol. 2^e édit. Macon, 1915, 1 vol. in-fol.
- MATHIEU D'EDESSE : *Chronique (Rec. Hist. Arméniens, I, 1-150)*.
- MICHAUD (J.F.) : *Bibliothèque des Croisades*. Paris, 1829, 4 vol. in-8°.
- MICHEL LE SYRIEN : 1°) *Chronique de Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche (1166-1199) éditée pour la première fois et traduite en français par J.B. Chabot*. Paris, 1924, 3 vol. in-4°.
- 2°) *Recueil des Historiens Arméniens des Croisades*, tome I^{er}, p. 309-409.
- MIGNE : *Patrologie latine*. 1844-1855, 221 vol. gr. in-8°.
- MOLINIER : *Les sources de l'histoire de France*, tome II, Paris, 1902, in-8°.
- MURATORI : *Scriptores Rerum Italicarum*. Milan, 1723-1751, 28 vol. in-fol.
- ODILON (St), Abbé de Cluny : *Sancti Odilonis abbatis cluniacensis V¹ de vita Beati Maioli Abbatis*

Libellus. (Migne, *Patrologie Latine*, t. CXLII, col. 943-963).

ORDERIC VITAL : *Historia Ecclesiastica* ; édit. Le Pré-vost. Paris, 1838-1855, 5 vol. in-8°.

OSTROROG (Cte Léon) : traduction de Mawerdi ; *traité de droit public musulman*. 3 parties en deux volumes in-8°. Paris, 1900-1906.

OUSAMA IBN MOUNKIDH, prince de Scheizar : *Autobiographie* ; édition, introduction et commentaire par Hartwig Derenbourg : *Un émir syrien du 1^{er} siècle des Croisades*. Paris, 1886-1893, 2 volumes gr. in-8° (*Publications de l'Ecole des Langues Orientales vivantes*) :

I. — *Vie d'Ousama*.

II. — *Texte arabe de l'Autobiographie d'Ousama*. En 1887, Derenbourg a donné une traduction française de l'Autobiographie d'Ousama sous le titre : *Souvenirs historiques et récits de chasse par un émir syrien du XII^e S. — Autobiographie..... intitulée l'Instruction par les exemples*.

PARIS (Paulin) : voir Guillaume de Tyr.

PIERRE LE VÉNÉRABLE : *Lettres* (Migne, *Patrologie Latine*, t. CLXXXIX, col. 62-507).

QAZOUINI : *Les dynasties persanes pendant la période musulmane* ; traduction française par Jules Gantin — Paris, 1903, in-4°, t. I.

RAIMOND D'AGUILERS : Chanoine du Puy et compagnon du Comte de Saint-Gilles : *Historia Francorum qui ceperunt Jherusalem* — (*Rec. Hist. Occ.*, III, p. 231-309).

RAOUL DE CAEN : *Gesta Tancredi in expeditione Hierosolymitana* (*Rec. Hist. Occ.*, t. III, 599-716).

Recueil des Historiens des Croisades publié par les soins de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, Imprimerie Royale, à partir de 1844.

Historiens Occidentaux, 5 vol. in-fol.

Historiens Orientaux, 5 vol. in-fol.

Historiens Grecs, 2 vol. in-fol.

Historiens Arméniens, 2 vol. in-fol.

Lois, 2 vol. in-fol.

Règle du Temple (La), éditée et annotée par H. de Curzon. Paris, 1886, in-8°. (*Société de l'Histoire de France*).

REINAUD : *Extraits des auteurs arabes relatifs aux Croisades*. (Michaud : *Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

RIANT (Cte Paul) : *Alexii Comneni ad Robertum Flandrensem Epistula Spuria*. Genève, 1879, gr. in-8°.

ROBERT, moine de Saint-Rémy de Reims : *Historia Jherosolimitana* (*Rec. Hist. Occ.*, III, p. 717-882).

RUINART (Dom) : *Vie d'Urbain II* (Migne, *Patr. Latine*, tome CLI, col. 9 à 265).

Saint Voyage de Jherusalem du Seigneur d'Anglure (le) : édit. Bonnardot et Longnon. Paris, 1878, (*Soc. Anc. Textes*).

SIBT IBN DJAUZI : Chronique intitulée *le Miroir du Temps, Histoire des personnages célèbres*. (Manuscrit de la B.N. cité plus haut, et *Rec. Hist. Or.* t. III, p. 513-570).

THIETMAR DE MERSEBOURG : *Chronique* (*Monumenta Germaniæ Historica*, t. III, p. 723-871).

TUDEBODE (Pierre), prêtre de Civray en Poitou — Chronique connue sous le titre : *Historia de Hierosolymitana itinera* (*Rec. Hist. Occ.*, t. III, p. 1 à 117).

Tudebodus imitatus et continuatus, chronique connue sous le titre : *Historia peregrinorum.....* (*Rec. Hist. Occ.*, t. III, p. 165 à 229).

TURPIN (Pseudo) — *Turpini Historia Karoli Magni et*

- Rotholandi* ; édit. F. Castets — Montpellier et Paris, 1880, in-8°.
- ULRICH, ou UDALRICH (moine bénédictin) : *Antiquiores consuetudines cluniacensis monasterii, Collectore Udalrico Monacho benedictino* (Migne, *Patrol. Latine*, t. CXLIX, col. 635-778).
- URBAIN II : *Actes, épîtres et sermons* — (Migne, *Patr. Latine*, t. CXLIX, col. 283-582).
- VAISSETE (Dom) et DEVIC, *Religieux bénédictins de Saint-Maur : Histoire générale du Languedoc avec notes et pièces justificatives*. Toulouse, 1872-1892, 15 vol. in-4°.
- VAN BERCHEM (Max) : *Epigraphie des Assassins*. Paris, 1897, in-8°.
- VILLEHARDOUIN : Nombreuses éditions de la *Conquête de Constantinople* depuis celle très importante de Du Cange (1657). Nous citons d'après l'édition in-4° de de Wailly chez Firmin-Didot. Paris, 1882 (3^e édition).
- YAHYA D'ANTIOCHE : *Chronique*, éditée par le R. P. Louis Cheikho. Beyrouth, 1909, in-4° (*Corpus Scriptorum Orientalium — Scriptores Arabici*, Série III, t. VII).

III - Monographies

- ACCOLTI (Benoit) : *Benedicti de Accoltis Aretini de Bello a Christianis contra Barbaros gesto pro Christi Sepulcro Lib. IIII*. Venise, 1532, in-4°.
- AMARI (Michele) : *Storia dei Musulmani di Sicilia*. Florence, 1854-1872, 3 vol. in-8°.
- ANGLADE : *Histoire Sommaire de la littérature Méridionale au Moyen Age*. Paris, 1921, in-8°.
— *Les troubadours, leurs vies, leurs œuvres, leur influence*, 3^e édit. Paris, 1922, in-12.
- ARBELLOT (Abbé François) : *Les Chevaliers limousins*

- à la première Croisade (1096-1102). Paris, 1881, in-8°.
- ARMANAZI (Négib) : *l'Islam et le droit international*. Paris, 1929, in-8°.
- BALLESTER (R.) : *Histoire de l'Espagne*, traduct. française par Théodoric Legrand. Paris, 1928, in-8°.
- BÉDIER (Joseph) : *Les Fabliaux*. Paris, 1928, in-8°.
— *Les Légendes épiques, recherches sur la formation des Chansons de geste*. Paris, 1926-1929, 4 volumes in-8°.
— *La Chanson de Roland, Commentaires*. Paris, 1927, in-16.
- BEUGNOT (Cte Aug. Arthur) : *Mémoire sur le régime des terres dans les principautés franques fondées en Syrie à la suite des Croisades*. Paris, 1854, in-8°.
- BOISSONNADE (P.) : *Du nouveau sur la Chanson de Roland*. Paris, 1923. Gr. in-8°.
- BOGAERTS (F.) : *Histoire civile et religieuse de la Colombe*. Anvers, 1847, in-8°.
- BRÉHIER (L.) : *L'Eglise et l'Orient au Moyen Age*. Les Croisades. Paris, 1928, in-12.
- CABROL (R. P. dom Fernand) : *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne, publié sous la direction de...* in-4°. Commence à paraître à Paris à partir de 1907.
- CARRA DE VAUX (Baron) : *Les Penseurs de l'Islam*. Paris, 1921-1925, 5 vol. in-12.
- CHALANDON (F.) : *Essai sur le règne d'Alexis I^{er} Comnène (1081-1118)*. Paris, 1900, in-8°. (*Mémoires et documents publiés par la Société de l'Ecole des Chartes*).
— *Histoire de la domination Normande en Italie et en Sicile*. Paris, 1907, 2 vol. in-8°.
— *Histoire de la première Croisade jusqu'à*

- l'élection de Godefroy de Bouillon.* Paris, 1925, Gr. in-8°.
- CLERMONT-GANNEAU : *Horus et Saint Georges*, tirage à part. Paris, 1877, in-8°.
- COHEN (Gustave) : *Un grand romancier d'amour et d'aventures au XII^e S. Chrétien de Troyes et son œuvre.* Paris, 1931, gr. in-8°.
- CONTANT D'ORVILLE : *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, 70 tomes en 69 vol. Paris, 1779-1788, in-8°.
- COSQUIN (E.) : *Contes populaires de la Lorraine.* Paris, 1886, 2 vol. in-8°.
- COULET : *Etude sur l'ancien poème français du Voyage de Charlemagne en Orient.* Montpellier, 1907.
- CRÉGUT : *Le Concile de Clermont et la 1^{re} Croisade.* Clermont, 1895, in-8°.
- CUINET (Vital) : *La Turquie d'Asie.* Paris, 1890-1900, 4 vol. gr. in-8°.
- DEFRÉMERY (Charles) : *Essai sur l'histoire des Ismaéliens ou Baténiens de la Perse plus connus sous le nom d'Assassins.* Paris, 1867, in-8°.
— *Nouvelles recherches sur les Ismaéliens.* Paris, 1858, in-8°.
— *Recherches sur le règne de Barkiarok, sultan Seldjoukide 1092-1104.* Paris, 1853, in-8°.
- DELARC (O.) : *St Grégoire VII et la réforme de l'Eglise au XI^e S.* Paris, 1889, 3 vol. in-8°.
— *Les Normands en Italie.* Paris, 1883, in-8°.
- DESCHAMPS (Paul) : Deux importantes monographies sur le Krak des Chevaliers et le Château de Saône, parues dans *la Gazette des Beaux-Arts*. tirage à part 1930. M. Paul Deschamps prépare un ouvrage décisif sur l'architecture militaire des Croisés qui paraîtra prochainement.
- DINAUX (A.) : *Trouvères, jongleurs et ménestrels du*

Nord de la France et du Midi de la Belgique.
Paris, 1836-1863, 3 vol. in-8°.

DODU : *Histoire des Institutions monarchiques dans le royaume latin de Jérusalem.* Paris, 1894, in-8°.

DOZY (R.P.A.) : *Le Cid d'après de nouveaux documents.* Leyde, 1860, in-8°.

— *Histoire des Musulmans d'Espagne.* 711-1110. Leyde, 1861, 4 vol. in-16.

— *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne au Moyen Age.* 3^e éd. Leyde, 1881, 2 vol. in-8°.

DUCHESNE (Mgr L.) : *Les premiers temps de l'Etat Pontifical.* Paris, 1911, in-12. 3^e édition.

Saint Jacques en Galice : (Extrait des *Annales du Midi*, t. XII).

DUSSAUD (René) : *Voyage en Syrie.* Oct.-Nov. 1895, notes archéologiques.

— *Topographie de la Syrie Antique et Médiévale.* Paris, 1927, gr. in-8°. (*Bibliothèque Arch. et Hist. du Haut-Commis. de la République Franç. en Syrie. Service des Antiquités et des Beaux-Arts*).

DUVAL (R.) : *Histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse jusqu'à la première Croisade.* Paris, 1892, in-8°.

ENLART (C.) : *Les Monuments des Croisés dans le Royaume Latin de Jérusalem.* Paris, 1925-1928. 2 vol. in-4° avec Atlas (*Bibliothèque d'Archéologie et d'Histoire du Haut-Commisariat de la République Française en Syrie — Service des Antiquités et des Beaux-Arts*).

FLICHE (Augustin) : *L'Europe Occidentale de 888 à 1125.* Paris, 1930, gr. in-8°.

GASQUET (A.) : *Jean VIII et la fin de l'Empire Carolingien.* Clermont, 1886, in-8°.

- GAUDEFROY-DEMOMBYNES : *Les Institutions Musulmanes*. Paris, 1931, in-12.
- *La Syrie à l'époque des Mamelouks*. Paris, 1923, gr. in-8°. (*Bibl. Arch. et Hist. du Haut-Commis. de la Républ. Franç. en Syrie*).
- *Le pèlerinage à la Mekke, étude d'histoire religieuse*. Paris, 1923, in-8°.
- *Le Monde musulman et byzantin jusqu'aux croisades* (en collaboration avec M. Platonov). Paris, 1931, in-8°. (*Histoire du Monde, publiée sous la direction de M. Cavaignac*).
- GAUTIER (Léon) : *La Chevalerie*. Paris, 1895, in-4°.
- *Les Épopées françaises, 1878-1894*, 4 vol. in-8°, suivies de la
- *Bibliographie des Chansons de Geste*. Paris, 1897, in-8°.
- GAY (Jules) : *Les papes au XI^e S. et la Chrétienté*. Paris, 1926, in-12.
- GŒJE (DE) : *Mémoire sur la conquête de Syrie*, 2^e édition. Leyde, 1900, in-8°.
- GRÉGOIRE (H.) : *L'épopée byzantine et ses rapports avec l'épopée turque et l'épopée romane* (*Acad. Royale de Belgique, Extrait des Bulletins de la classe des Lettres et des Sciences morales et politiques. Séance du 7 décembre 1931, pp. 463-493*).
- GUARMANI : *Gl'Italiani in Terra Santa*. Bologna, 1872, in-8°.
- GUYARD (Stanislas) : *Un grand maître des Assassins au temps de Saladin*. Paris, 1877, in-8°.
- HAGENMEYER (H.) : *Le vrai et le faux sur Pierre l'Ermite* — traduction Furcy-Raynaud — Paris, 1879, in-8°.
- *Chronologie de la première Croisade*. Paris, 1902, in-8°.
- *Chronologie du Royaume de Jérusalem*

(*Revue de l'Orient Latin* : IX, 384 sqq. X, 372 sqq. XI, 145 sqq et 435 sqq. XII, 68 sqq et 283 sqq).

HEFELE (C.J.) : *Histoire des Conciles*. Nouvelle traduction française par H. Leclercq. Paris, 1907-1913, 5 tomes en 10 vol. in-8°.

HERGENRÖTHER (Cardinal Joseph) : *Histoire de l'Eglise* ; traduction franç. par l'abbé Belet. Paris, 1880-1892, 7 vol. in-8°.

HEYD (W.) : *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Age*. Nouvelle édition française revue et augmentée. Leipzig, 1923, 2 vol. in-8°.

Histoire Littéraire de la France. Ouvrage commencé par des religieux bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur et continué par les Membres de l'Institut, in-4°.

HUART (Cl.) : *Histoire des Arabes*. Paris, 1912-1913, 2 vol. in-8°.

JACQUOT (Lieut.-Colonel Paul) : *Antioche, centre de tourisme*. Beyrouth, 3 vol. in-8°.

JARDET (P.) : *Saint Odilon, Abbé de Cluny — sa vie, son œuvre, son temps (962-1049)*. Lyon, 1898, in-8°.

JEANROY (A.) : *Bibliographie Sommaire des Chansonniers provençaux*. Paris, 1916, in-16 (*Classiques français du Moyen Age*).

— *Bibliographie sommaire des Chansonniers français*. Paris, 1918, in-16. (*Classiques français du Moyen Age*).

JORGA (N.) : *Les narrateurs de la première Croisade*. Paris, 1928, in-8°.

KLEINCLAUSZ (A.) : *L'Empire Carolingien, ses origines, ses transformations*. Paris, 1902, in-8°.

LAIR (Jules) : *Etudes critiques sur divers textes du X^e et du XI^e s.* Paris, 1899, in-fol.

LANGLOIS (Ch. V.) : *La vie en France au Moyen Age*.

4 vol. in-8°. Nouvelle édition revue. Paris, 1926-1928.

LANGLOIS (Ernest) : *Table des noms propres de toute nature compris dans les Chansons de geste imprimées*. Paris, 1904, in-8°.

LAPÔTRE (A.) : *L'Europe et le Saint Siège à l'époque Carolingienne*. Paris, 1895, in-8°.

LAUER (Ph.) : *Le Palais du Latran*. Paris, 1911, in-fol.
— *Les poèmes de la Destruction de Rome et les origines de la Cité Léonine*. (Mélanges d'Archéol. et d'Hist. de l'Ecole Franç. de Rome. XIX. Avril-Juin 1899, p. 307-361).

LAVOIX (H.) : *Monnaies à légendes arabes frappées en Syrie par les Croisés*. Paris, 1877, in-4°.

LECLERC (Dr Lucien) : *Histoire de la Médecine Arabe*. Paris, 1876, 2 vol. in-8°.

LEIB (B.) : *Rome, Kiev et Byzance à la fin du XI^e s.* Paris, 1924, in-8°.

LEROUX DE LINCY : *Analyse du roman de Godefroy de Bouillon* (Bibl. de l'Ecole des Chartes, t. III, 1841, p. 437-460).

L'HUILLIER (Dom Albert) : *Vie de St Hugues, Abbé de Cluny (1024-1109)*. Solesmes, 1888, in-8°.

LONGNON (Jean) : *Les Français d'Outre-Mer au Moyen Age*. Paris, 1929, in-12.

LOT (F.) : *Annales de l'Histoire de France à l'époque Carolingienne. Le règne de Charles-le-Chauve. (840-877) 1^{re} partie*, par F. Lot et L. Halphen. Paris, 1909, in-8°.

MADELIN (Louis) : *L'Expansion Française de la Syrie au Rhin*. Paris, 1916, in-16.

MAIMBOURG (Le P.S.) : *Histoire des Croisades pour la délivrance de la Terre-Sainte*. 1^{re} édit. Paris, 1675-1676, 2 vol. in-4°.

MANTEYER (G. de) : *La Provence du I^{er} au XII^e s.* Paris, 1908, in-8°.

MARTINO (Pierre) : *L'Orient dans la littérature fran-*

çaise au XVII^e s. et au XVIII^e s. Paris, 1906, in-8°.

MAS-LATRIE (Cte L.) : *Histoire de l'Ile de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan.* Paris, 1852-1861, 3 vol. in-4°.

— *Documents nouveaux servant de preuve à l'histoire de l'Ile de Chypre.* Paris, 1882, in-4.

MASPÉRO (G.) : *Contes populaires de l'Égypte Ancienne.* 3^e éd. Paris, 1905.

MASSIGNON (L.) : *Recueil de Textes inédits concernant l'histoire de la mystique en Pays d'Islam.* Paris, 1929, in-8°.

MAURY (A.) : *Croyances et légendes du Moyen Age.* Paris, 1896, in-8°.

MEISTERMANN (Le P. Barnabé) : *Guide de Terre Sainte.* Paris, 1923, in-16.

MEYER (Paul) : *De l'expansion de la langue française en Italie pendant le Moyen Age.* Rome, 1904, in-8°.

MICHAUD (J.F.) : *Histoire des Croisades illustrée de 100 compositions par Gustave Doré.* Paris, 1877, 2 vol. in-fol. — Livre remarquable par les illustrations.

MILA Y FONTANALS : *De los Trovadores en España — Estudio de lengua y poesia provenzal.* Barcelone, 1861, in-8°.

MONOD (Bernard) : *Le moine Guibert et son temps (1053-1124).* Paris, 1905, in-16.

MONNIER : *Godefroid de Bouillon et les Assises de Jérusalem (Séances et travaux de l'Académie des Sciences Morales et Politiques. Janvier-Juin 1874).*

MONTET (E.) : *Etudes Orientales et religieuses.* Genève, 1917, in-8.

NYROP (C.) : *Storia dell' Epopea Francese* (traduct. italienne par Egidio Gorra). Florence, 1886, in-8.

OECONOMOS : *La vie religieuse dans l'Empire Byzantin*. Paris, 1918, in-8°.

OULTREMAN (le P.) : *La vie du vénérable Pierre l'Hermite, auteur de la première Croisade et conquête de Jerusalem, père et fondateur de l'Abbaye de Neuf-Moustier*. 1^{re} édit. Valenciennes, 1631, petit in-8°.

Palestine (la) *Guide historique et pratique par des professeurs de Notre Dame de France à Jérusalem*. 2^e édition, 1912, in-16.

PARIS (Gaston) : *Mélanges de Littérature française du Moyen Age* (p.p. Mario Roques). Paris, 1910-1912, 2 vol. in-8°.

— *La Littérature française au Moyen Age*. 4^e édit. (p.p. Paul Mayer). Paris, 1909, in-16.

— *La légende de Saladin*. (*Journal des Savants*, 1893, pp. 284-299, 354-365, 428-438, 486-498).

— *Compte rendu de l'édition des Enfants-Cygnés de Todd et étude sur les différentes versions du Chevalier au Cygne, Romania*, t. XIX, p. 314 sqq.

— *La Chanson d'Antioche provençale et la Gran Conquista de Ultramar*. (*Romania* XVII, 513-523 ; XIX, 562-591 ; XXII, 345-363).

PARIS (Paulin) : *Les manuscrits français de la Bibliothèque du Roi*. Paris, 1836-1848, 7 vol. in-8°.

— *Etude sur les poèmes épiques des Croisades* (*Histoire littéraire de la France*, t. XXII, 350-402 ; t. XXV, 507-618).

— *Nouvelle étude sur la Chanson d'Antioche*. Paris, 1877, in-8° ; tirage à part chez Teche-ner.

PAULOT : *Un pape français. Urbain II*. Paris, 1903, in-8°.

PEYRÉ (J.) : *Histoire de la première Croisade*. Paris, 1859, 2 vol. in-8°.

- PIGEONNEAU (H.) : *Le Cycle de la Croisade et de la famille de Bouillon*. Saint-Cloud, 1877, in-8°.
- PIGNOT (J.H.) : *Histoire de l'ordre de Cluny depuis la fondation de l'abbaye jusqu'à la mort de Pierre le Vénérable*. Autun-Paris, 1868, 3 vol. in-8°.
- REINAUD : *Invasions des Sarrasins en France*. Paris, 1836, in-8°.
- REY (E.G.) : *Etude sur les Monuments de l'Architecture Militaire des Croisés en Syrie et dans l'Ile de Chypre*. Paris, 1871, in-4°.
- *Essai sur la domination française en Syrie pendant le Moyen Age*. Paris, 1866, in-4°.
- *Recherches historiques et géographiques sur la domination des Latins en Orient*. Paris, 1877, in-8°.
- *Les Colonies franques de Syrie aux XII^e et XIII^e s.* Paris, 1883, in-8°.
- REY (G. de) : *Invasions des Sarrasins en Provence*. Marseille, 1878, in-8°.
- REYNAUD (L.) : *Les origines de l'influence française en Allemagne. Tome I^{er}. L'offensive politique et sociale de la France*. Paris, 1913, in-8°.
- RIANT (Cte Paul) : *Inventaire des Lettres historiques des Croisades*. (Arch. Or. Latin, I, 1-224).
- *La donation de Hugues, marquis de Toscane au St Sépulcre et les établissements latins de Jérusalem au X^e s.* Paris, 1884, in-4°.
- *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte au temps des Croisades*. Paris, 1865, in-8°.
- ROBERT (U.) : *Histoire du pape Calixte II*. Paris, 1891, gr. in-8°.
- ROCHFORD : *De l'état de la poésie françoise dans le XII^e s. et le XIII^e s.* Paris, 1815, in-8°.
- ROQUES (M.) : *L'élément historique dans Fierabras*. (Romania, 1901, p. 161 sqq).

- ROY (E.) : Etude posthume sur les poèmes de la première Croisade (*Romania*, 1929, p. 441-468).
- SCHLUMBERGER (Gust.) : *l'Epopée byzantine*. Paris, 1898-1905, 3 vol. in-4°.
- *Renaud de Châtillon*. Paris, 1898, in-8°.
- *Récits de Byzance et des Croisades*. Paris, 1922, 2 vol. (chez Plon).
- *Numismatique de l'Orient Latin*. Paris, 1878, in-4°.
- *Deux Chefs normands dans l'armée byzantine* (Extraits de la *Revue historique*, 1881).
- THIBAUDET (Albert) : *Cluny*. Paris, 1928, in-8°.
- VAN BERCHEM et FATIO : *Voyage en Syrie*. Le Caire, 1913-1915, 3 vol. in-4°. (*Mém. Instit. Franç. d'Arch. Orientale*).
- VINCENT et ABEL : *Jérusalem — Recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire*. 1912-1926, 2 tomes in-4°.
- VOGUË (DE) : *Les Eglises de Terre-Sainte*. Paris, 1860, in-4°.
- WEIL (R.) : *La Presqu'île de Sinaï*. Paris, 1908, in-8°. (Bibliothèque des Hautes Etudes, t. CLXXI).
- ZOTENBERG (H.) : *Notice sur quelques Manuscrits des Mille et une Nuits de la traduction de Galland*. (*Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, t. XXVIII, 1^{re} partie, p. 167 sqq).

IV - Périodiques

Classés par ordre de citation.

Revue Belge de Philologie et d'Histoire.

Journal des Savants.

Mélanges d'Archéologie et d'Histoire publiés par l'Ecole Française de Rome.

Romania.

Bibliothèque de l'Ecole des Chartes.
Revue de l'Histoire de l'Eglise de France.
Revue historique.
Annales du Midi.
Revue de l'Art Chrétien.
Revue des Langues romanes.
Neuphilologische Mitteilungen.
Journal Asiatique.
Revue de l'Orient Latin.
Revue de l'Orient Chrétien.
Revue de France.
Syria.
Mémoires de la Société des Antiquaires de France.
Annales de la Faculté de Philosophie et Lettres de
l'Université libre de Bruxelles.
Revue des deux Mondes.
Revue Archéologique.
Revue Biblique.

« Ce pèlerinage de la croisade n'est point un fait nouveau ni étrange. L'homme est pèlerin de sa nature : il y a longtemps qu'il est parti et je ne sais quand il arrivera ».

Michelet : *Histoire de France*,
II. 141.

(Lacroix, éditeur, 1876)

PREMIÈRE PARTIE

Genèse de l'idée de Croisade

ORIENT ARABE ET OCCIDENT CHRÉTIEN ; 1^{er} CONTACT.
— MAHOMET ET CHARLEMAGNE. — IMPORTANCE DE L'IDÉE DE CROISADE DANS L'ÉPOPÉE FRANÇAISE AU MOYEN AGE. — DOCTRINE DE LA GUERRE SAINTE : ÉVOLUTION. — INVASIONS DE ROME. — JEAN VIII ET CHARLES LE CHAUVE. — SUCCESSEURS DE JEAN VIII. — DESTRUCTION DU SAINT SÉPULCRE. — CLUNY ET LA PRÉPARATION DES CROISADES. — RÔLE DES PÈLERINAGES DANS LA PROVOCATION DES CROISADES. — SAINT MICHEL DU MONT GARGAN ET LES CROISADES NORMANDES. — CROISADES ESPAGNOLES ; CLUNY ; SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE. — CLUNY ET LE PÈLERINAGE DU SAINT SÉPULCRE. — CLUNY ET LA CROISADE SYRIENNE. — URBAIN II ET LE CONCILE DE CLERMONT. — CROISADES ESPAGNOLES ET CROISADE SYRIENNE. — CONCLUSION : PLUS DE « GÉNÉRATION SPONTANÉE » DE LA CROISADE.

I

Au mois de Radjab de l'an 92 (mai-avril 711), Tarek ibn Ziad, affranchi de Mouça, traversant le détroit qui porte depuis son nom, à la tête de 7.000 combattants, dans une atmosphère de prodiges et de

visions, fit la conquête de l'Espagne, et menaça la France que les Arabes envahirent quelques années plus tard....

Ce fut entre deux religions, deux civilisations, le premier choc d'une lutte, qui devait se prolonger pendant de longs siècles et se répercuter sur toutes les branches de l'activité humaine, sur toutes les manifestations de l'esprit.

Et ce fut, en Histoire, comme en Poésie, la Première Croisade (1).

Cette conquête arabe de l'Europe fut incontestablement l'événement le plus considérable du Moyen Age, d'où devaient sortir les croisades de Syrie quatre siècles plus tard. Car si l'Islam s'était contenté de la possession de l'Orient, jamais nous n'aurions eu Godefroy de Bouillon. Bien plus « Charlemagne est inconcevable sans Mahomet » (2). Les invasions des Barbares du Nord et de l'Est n'ont pas pu modifier la situation antérieure de l'Occident, tandis que « la poussée soudaine de l'Islam a détruit l'Europe antique » (3). En une cinquantaine d'années, les Arabes firent trembler la terre, de la Mer de Chine à l'Atlantique. L'Extrême-Orient, l'Empire Perse, la Syrie, l'Égypte, l'Afrique romaine, l'Espagne, le Midi de la France, la Corse, la Sardaigne, les Iles Baléares, l'Apulie et la Calabre tombèrent tour à tour sous la domination des Musulmans qui portèrent la terreur

(1) Voir sur cette première rencontre de l'Orient Arabe avec l'Occident Chrétien : Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, II, 32 sqq ; *Recherches*, I, 21 sqq ; Ballester, *Histoire de l'Espagne*, Paris, 1928, p. 45 ; C. Huart, *Histoire des Arabes*, II, 135 ; Ibn Adhari, (*Al Bayan el Mughrib*) éd. Dozy, II, 6, 199 ; Al Maqqari, *Analectes* (à l'index) ; G. de Rey, *Invasions des Sarrasins en Provence*, Marseille, 1878, p. 3 ss.

(2) Voir les remarques de H. Pirenne dans une note mémorable : « Mahomet et Charlemagne » parue dans la *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, I, 1922, p. 86.

(3) *Ibid.* p. 85.

jusqu'à Rome. Tel fut le miracle arabe, sans exemple dans l'histoire. Pendant plus d'un siècle, l'avenir de l'Europe fut en jeu. Serait-elle gréco-latine ou sémitique ? Obéirait-elle à la loi chrétienne ou à la loi musulmane ? Déjà la Méditerranée, lac Romain, était sur le point de devenir un lac Arabe.

Aussi l'idée de Croisade domine-t-elle tout le Moyen Age. Pour que l'Europe soit, pour que le Christianisme, détruit déjà dans les terres qui furent son berceau, vive, les Chrétiens devaient combattre les Musulmans. Nous verrons tout à l'heure les souverains pontifes, rompant avec la tradition des premiers chrétiens et des Pères de l'Eglise, proclamer une doctrine de la guerre sainte tout à fait identique à celle de Mahomet (4). Contre l'Islam, l'Occident était poussé à la lutte par ce besoin qu'éprouve chaque peuple de se conserver, de se développer et d'assurer sa vitalité. L'Eglise et le peuple, le moine et le jongleur ont dû propager simultanément l'idée de la Croisade.

C'est ce duel séculaire entre Charlemagne et Mahomet qui constitue la seule unité de l'épopée française au Moyen Age. Les Normands, les Huns, les Saxons, les Slaves, tous les Barbares, tous les Païens, les Francs eux-mêmes avant leur conversion (5) se transforment en « Sarrasins ». Des érudits considérables soutiennent que c'est à la veille des Croisades Syriennes et en vue de ces Croisades que se forma le Cycle épique français (6).

Il est incontestable, et c'est un lieu commun,

(4) Voir plus loin, p. 36, note 24.

(5) Voici le début d'un chapitre de la Chronique de Guillaume de Nangis : « chi comencent les Croniques de tos les Roys de France, Chrestiens et Sarrasins » (*Catal. Codic. Mss. Bibl. Bern.* Stinner II, p. 244).

(6) Telle est notamment la conclusion des *Légendes épiques* de J. Bédier (IV. 437 sqq, surtout depuis la p. 456).

que l'esprit des croisades, des prédications du pape Urbain II et de Saint Bernard, anime toute l'épopée française du Moyen Age. Presque tous les héros des chansons de geste sont des croisés. Godefroy de Bouillon, remarque Léon Gautier, se reflète dans tous les héros chrétiens : Roland, Olivier, Guillaume au Court Nez ou Aymeri de Narbonne (7), et la *Chanson d'Antioche* ne manque pas de nous dire qu'il est « *del lignage Charlon* » (8). Comme Charlemagne, Godefroy vit en communication perpétuelle avec Dieu de qui il exécute les ordres ; et devant les murs d'Antioche, comme devant ceux de Barbastre, des légions célestes viennent achever l'extermination des Sarrasins.

Cela dit, on demeure fort étonné du nombre, relativement restreint, des poèmes consacrés aux Croisades de Syrie, poèmes qui n'existent plus à l'état isolé, mais noyés dans de grandes compilations manuscrites. Sauf en ces compilations, on ne trouve dans les chansons de geste aucune mention de ces héros légendaires que furent Pierre l'Ermite, Bohémond, Tancred et Raimond de Saint-Gilles (9). A peine une seule fois, il est question de Godefroy de Bouillon (10). Jamais il n'est fait allusion à Saladin, qui inspira de si nombreux récits (11). Est-ce qu'au XII^e siècle, au moment où les Croisades battaient leur plein, l'inspiration épique s'était déjà tarie ? Ces chansons de geste sont censées, généralement, se passer à l'époque de Charlemagne. Mais l'élément historique était presque nul dans ces poèmes et le jongleur ne manquait jamais de faire allusion à des événements contemporains. Ainsi pendant que « toute

(7) *La Chevalerie*, 2^e édit., p. 70 et suiv.

(8) Edit. P. Paris, II, 178.

(9) Voir la *Table des Noms propres* de Langlois à chacun de ces noms.

(10) *Doon de Maïence*, édit. Pey, 1859, v. 242.

(11) Gaston Paris, *La légende de Saladin* (*Journal des Savants*, mai 1893, p. 286 sqq.

la France en marche » (12) allait diriger la chrétienté occidentale contre les terres musulmanes, qu'à Clermont aux cris de « Dieu le veut » se déchainait le plus formidable mouvement d'enthousiasme collectif qu'on ait jamais connu, que les Croisades syriennes occupaient une place si importante dans la vie française (13) et exerçaient une influence si décisive sur l'avenir, les jongleurs continuaient, tout le long du XII^e et du XIII^e siècles, à chanter les croisades d'Espagne et d'Italie. C'est qu'il existe entre les croisades françaises d'Orient et les croisades livrées sur d'autres terres des liens certains que nous allons essayer de dégager. — Les Croisades d'Orient ne sont qu'un épisode de la lutte entre la Croix et le Croissant au Moyen Age. Sur les routes qui menaient au Saint-Sépulcre, l'histoire de Godefroy de Bouillon se confondait avec la légende de Charlemagne, et, lorsque le pape Urbain II prêchait la guerre sainte, il songeait surtout aux Sarrasins d'Espagne, beaucoup plus dangereux pour la Chrétienté que ceux de la Terre-Sainte (14). Il est certain que la légende carolingienne a contribué dans une large mesure au succès des croisades d'Urbain II.

II

Dès le lendemain de l'invasion de l'Europe par les Arabes, les Francs durent lutter contre eux pour se protéger eux-mêmes. Une fois la France libérée du danger musulman, les Francs combattirent en Espagne. Plus tard les Normands descendirent dans l'Italie et conquièrent la Sicile où ils fondèrent un

(12) Luchaire, dans Lavissee, *Histoire de France*, II, 2, p. 228.

(13) Bréhier, *Histoire des Croisades*, 5^e édit. App. II, p. 378-380.

(14) Voir plus loin, p. 75.

royaume florissant. Enfin lorsque les forces musulmanes déclinaient, les Français partirent plus loin, jusqu'en Terre-Sainte, et un héros de la Croisade, Renaud de Châtillon, alla jusqu'à entreprendre la conquête de la Mecque (15). Tel fut l'ordre merveilleux des Croisades du Moyen Age. Celles de l'Orient constituent pour ainsi dire *la phase offensive de la lutte*.

D'où provient la doctrine de la guerre sainte ? Est-ce vraiment vers la seconde moitié du XI^e siècle que l'Eglise s'était mise à glorifier des guerriers, rien que parce qu'ils furent tels, et pour avoir combattu les musulmans ? La doctrine de la guerre sainte est relativement ancienne. Voici en quelles circonstances elle fut proclamée :

Le 23 août de l'an 846, des Sarrasins apparaissent dans la région romaine, animés comme toujours du plus grand zèle religieux et du plus grand amour de l'or. Ils s'emparent d'abord d'Ostie, que Grégoire IV avait fortifiée en 833 (16), et mettent en déroute une légion de pèlerins où les Francs étaient représentés : de là ils se rendent à Rome, pillent les basiliques des apôtres Pierre et Paul, massacrent les habitants, s'emparent des moines et des religieuses et repartent, la piété et l'avidité satisfaites (17).

Un tel événement, on le pense, ne manqua pas d'avoir un retentissement considérable dans toute la Chrétienté (18). Aussitôt après cette destruction de la

(15) On connaît l'excellente biographie de *Renaud de Châtillon* par Gustave Schlumberger, Paris, 1898.

(16) Muratori, *SS.RR. Ital.*, III, 225-226 dans la vie de Grégoire IV ; Mgr Duchesne, *Les premiers temps de l'Etat pontifical*, p. 209.

(17) Voir les sources de cet événement dans Ph. Lauer : « *Le poème de la Destruction de Rome et les origines de la cité léonine*. (Mél. d'Archéol. et d'Hist. p. p. l'Ecole Franç. de Rome, t. XIX, 1899, p. 308-321).

(18) Voir *Annales Bertin.*, en 846, p. 64 ; *Liber Pontific.* édit. Duchesne, II, 99 ; Mgr Duchesne, *op. cit.*,

Ville Eternelle, un synode a été tenu en France. On y prit d'importantes décisions (19). D'abord on ordonna de fortifier Rome et, à cette œuvre, tous les évêques de l'Empire devront participer pécuniairement : « Cette œuvre qui est à la gloire de tous devrait être à la charge de tous » (20). Les prédicateurs de la première Croisade d'Orient ne s'exprimeront pas autrement, quand ils traiteront des dépenses de la Guerre Sainte. Lothaire décide ensuite que son très cher fils partira pour Bénévent à la tête d'une véritable armée internationale où cependant l'élément français prédominait (comme à la croisade d'Urbain), en vue de combattre les ennemis du Christ, les Sarrasins et les Maures et sauver ainsi les terres romaines (21).

Bien plus, s'adressant à la France (comme plus

213 sqq. ; Lauer, *op. cit.*, 307 sqq. Nous ne prétendons pas dans ce qui va suivre reprendre la discussion des origines des chansons de geste ayant trait à la conquête de Rome. Les idées de M. Ph. Lauer ont été contestées par M. M. Roques (*Romania*, XXX, 1901, p. 161 sqq.) et par M. Bédier, *Légendes Épiques*, II, 252 sqq.). Nous allons simplement démontrer que l'événement historique incontestable de la conquête de Rome par les Arabes a donné naissance à un projet de croisade qui a tous les caractères des Croisades Syriennes.

- (19) Ces décisions sont mentionnées dans un capitulaire publié par Boretius et Krauze dans *MM. GG. Hist. Capitularia regum Franc*, II, 65-67. M. Ph. Lauer dans l'article cité a fait une excellente analyse de ce Capitulaire.
- (20) « Ad hoc vero opus collationem pecuniae ex omni regno nostro fieri volumus, ut tantum opus, quod ad omnium gloriam pertinet, omnium subsideo compleatur » (p. 66 alinéa 7).
- (21) « Decretum quoque et confirmatum habemus, ut karissimus filius noster cum omni exercitu Italiae et parte ex Francia, Burgundia atque Provincia, in Beneventum proficiscatur, ut inde inimicos Christi, Sarracenos et Mauros, eiciat tam propter hoc, quod ipse populus nostrum auxilium expetit, quam propterea, quod certissime novimus, si infideles illam terram obtinuerint, eos Romaniam, quod absit et magnam partem Italiam invasuros » (p. 67, alinéa 9).

tard Urbain) le pape Léon IV promet une *récompense céleste* à tous ceux qui mourront en combattant les Musulmans (22). Sans ces invasions et cette déclaration, il serait difficile de concevoir le Concile de Clermont (23). Pour la première fois la Chaire de Saint Pierre rompait avec la tradition des Pères de l'Eglise, qui déclaraient que celle-ci a horreur du sang, comme elle rompait avec les pratiques de l'Eglise d'Orient, qui refusait de considérer comme martyrs les soldats tués en combattant les Arabes (24).

Cette doctrine sera quelque temps plus tard précisée par Jean VIII qui est à notre avis le premier promoteur des croisades. Ce fut un grand pape (25). Tout son pontificat (14 décembre 872-11 décembre 882)

(22) Voici le texte de la déclaration pontificale : « *Omnium vestrum nosse volumus caritatem, quoniam quisquis (quod non optantes dicimus) in hoc belli certamine fideliter mortuus fuerit, regna illi caelestia minime negabuntur. Novit enim Omnipotens, si quilibet vestrum morietur, quod pro veritate Fidei et salvatione Patriae ac defensione Christianorum, mortuus est, ideo ab eo praetitulatum proemium consequetur* ». (Mansi, *Concilia*, XIV, 888).

(23) Voir plus loin les considérations qui ont déterminé Urbain II à prêcher la Croisade, p. 75 sqq.

(24) Riant, *Inventaire*, p. 23. Ce qu'elle a de curieux cette doctrine, surtout quand elle sera précisée plus tard par Jean VIII et les autres papes, c'est qu'elle est tout à fait identique dans son expression, son évolution et son application à la doctrine de la Guerre Sainte (le *Djihad*) telle qu'elle a été formulée par Mahomet (cf. *Coran*, IV, 88-97). Dans les deux religions la doctrine de la guerre sainte a été prêchée d'abord pour des raisons défensives : elle a servi plus tard à justifier les plus audacieuses guerres offensives. Sur la Guerre Sainte en Islam, cf. : *Coran*, II, 186, 187, 212-215, 245 ; IX, 5, 29, 36, 38, 40-52 ; XLVII, 5, 37 ; XLVIII, 24 ; voir aussi Ostrorog, *traduction de Mawerdi*, II, p. 2, Paris, Leroux, 1906 ; Montet, *Etudes orientales et religieuses*, 1917, p. 336 sqq ; *Encyclopédie de l'Islam*, article *Djihad* ; Armanazi, *l'Islam et le droit international*, Paris, 1929, p. 68 sqq ; enfin les pages décisives de M. Gaudefroy-Demombynes, *Institutions*, p. 109-112.

(25) A. Lapôtre, *l'Europe et le Saint Siècle à l'époque Carolingienne*, 1^{re} partie : le Pape Jean VIII, 872-882, Paris, 1895, in-8°, appendice, p. 360 sqq.

fut une lutte incessante contre les Arabes à qui il a dû payer un humiliant tribut de 25 mille marcs d'argent (26). Rien qu'à parcourir sa volumineuse correspondance, angoissée, lourde de plaintes déchirantes, de supplications, de malédictions et d'espoirs cruellement déçus (27), on se rendra compte qu'Urbain II est loin d'avoir fait une innovation à Clermont. Réconcilier l'Europe chrétienne et la diriger contre les Musulmans, tel fut le rêve de toute sa vie.

Le Pape combat en personne, « jour et nuit », les Musulmans campés à la porte de Rome (28). Il adresse des appels pathétiques à tous les chrétiens, aux cités italiennes (29), à Alphonse, roi de Galice (30), aux Provençaux (31), aux Allemands (32), aux Amalfitains (33), aux Byzantins (34). Les Sarrasins arrivaient d'Agropolis, de Castellane et de Gaète, et ravageaient la région romaine, tuant les uns, emmenant les autres en esclavage, chassant les prélats, et réduisant en désert les contrées les plus florissantes (35).

Le Saint-Père maudit énergiquement les Arabes : *Agareni qui sunt filii ancillæ, filii fornicationis* (36). Il proclame solennellement que ceux qui mourront en les combattant *gagneront la vie éternelle* (37). Ses

(26) Mansi, *Conc.* XVII, 78 ; Riant, *Inv.* 23.

(27) Voir cette correspondance Mansi, XVII, 1 à 264 ; Migne, t. CXXVI, col. 651 à 966.

(28) Voir sa lettre à Alphonse de Galice, Florez *España Sag.* XIV, 435.

(29) Jaffé, *Reg.*, I, 3016, 3074, 3075, 3082.

(30) *Ibid.* 3036.

(31) *Ibid.* 3043, 3048.

(32) *Ibid.* 3076, 3097, 3167.

(33) *Ibid.* 3088, 3096, 3281.

(34) Sur les relations de Jean VIII avec Byzance, voir A. Gasquet, *Jean VIII et la fin de l'Empire Carolingien*. Clermont-Ferrand, 1886, p. 34 sqq.

(35) Migne, *Ibid.*, 695-97 ; 711-716 ; Hergenroether, *Histoire de l'Eglise*, III, p. 215 sqq.

(36) Migne, t. CXXVI, col. 696, 717.

(37) « Quoniam illi, qui cum pietate catholicæ religionis

déclarations vont plus loin que celles faites au Concile de Clermont, où Urbain II promettra simplement l'indulgence (38).

Comme Urbain, ce fut principalement aux Francs que le Pape s'adressa et ce fut dans la France Occidentale qu'il plaça tout son espoir (39). Les Princes allemands inspiraient peu de confiance à Jean VIII : en Orient les hérésies s'aggravaient (40). Les principautés italiennes, lasses de guerroyer, concluaient des alliances honteuses avec les Musulmans (41). Aucun état chrétien n'écoutait le malheureux Pontife qui ne comptait plus que sur les Francs. « Il ne lui restait plus qu'eux après Dieu » (42). Il ne cessait de déclarer son attachement aux Francs en quoi « il suivait l'exemple de ses prédécesseurs » (43).

Aussi, lorsqu'à la mort de Louis II, le trône d'Italie fut vacant, le pape Jean VIII, d'accord avec l'archevêque de Milan et l'aristocratie romaine, écarta la candidature d'un prince germanique et offrit la couronne à Charles le Chauve (44). Le 25 décembre 875, juste 75 ans après le couronnement de Charlemagne,

in belli certamine cadunt, requies eos æternæ vitæ suscipiet » : Migne, *ibid.*, 816.

(38) Voir Riant : *Inventaire*, p. 23, note 4.

(39) Nous avons utilisé pour ce qui suit le livre cité de Lapôtre — Kleinclausz, *l'Empire Carolingien*, 393 sqq-462 sqq ; Mgr Duchesne : *Les premiers temps de l'Etat Pontifical*, 3^e édit. p. 256 sqq.

(40) Lapôtre, *op. cit.*, 62.

(41) Duchesne, *op. cit.*, 264-266 ; Hergenrœther, III, 213.

(42) Voici ce qu'il écrit à Charles le Chauve en 876 (Migne 697) : « Sed cum undique angustiat clamamus, non est qui audiat, non est qui adjuvet, non est qui salvum faciat, nisi tu, fili charissime et imperator clementissime qui, post Deum, nobis factus es in refugium et solatium et auxilium ».

(43) Migne, *op. cit.*, col. 786, 806.

(44) Sur ce duel entre Charles le Chauve « le premier roi de France » et Louis le Germanique, au sujet du trône d'Italie, voir les pages décisives de Mgr Duchesne : *Les premiers temps de l'Etat Pontifical*, 3^e éd., p. 260 sqq.

Charles le Chauve reçut la couronne à Rome des mains de Jean VIII. Si la majesté divine, déclara ce dernier, a choisi le roi de la France Occidentale pour l'élever à la dignité d'Empereur, c'était avant tout pour défendre Rome contre les Sarrasins (45). Dans une autre lettre à Charles le Chauve envoyée avec une palme, le pape proclama ce dernier le soutien de l'Eglise autant contre les Musulmans que contre les mauvais chrétiens (46).

Ce couronnement de Charles le Chauve par Jean VIII fut un événement considérable, dont le caractère a été dégagé par Kleinclausz et par Mgr Duchesne : Depuis 824, les Papes étaient en principe, et le plus souvent en fait, confirmés par l'Empereur. Maintenant l'Empereur était choisi par le Pape (47). Ce fut plutôt pour défendre l'Eglise contre les Sarrasins que l'Empire Carolingien, à base franque, devint un empire romain présidé par le pape (48). Ce jour-là, la France devint le bras droit de l'Eglise contre les infidèles.

Bien avant Urbain II, Jean VIII rêva de réunir un grand concile où tous les évêques, archevêques et rois seraient invités (49). C'est naturellement à la France qu'il s'adressa ; c'est la France qu'il choisit comme lieu de réunion et. toujours bien avant Urbain II, Jean VIII lui-même prit le chemin de la France (50). Malheureusement le Concile de Troyes trompa les espérances du Pape. « Ce fut là, dit Kleinclausz, que le malheureux pape éprouva la plus grande déception de sa carrière ».

(45) Migne, *Ibid.*, col. 730. — Voir aussi Lapôtre, *op. cit.* p. 249.

(46) Migne, col. 714-715.

(47) Mgr Duchesne, *op. cit.*, p. 260-263 ; Kleincl., p. 393.

(48) Kleincl., p. 399-401.

(49) Migne, col. 767-770.

(50) Voir les termes touchants par lesquels il exprime son projet de voyage en France, Migne, *co.* 757.

Promesse de récompense céleste, prédication pontificale, prédominance de la France, participation d'une armée internationale sous les ordres du Pape, tout ce qui a été fait en 1095 date en réalité de Jean VIII. Et la Palestine ? nous diront les partisans de la « génération spontanée » (51) de la Croisade d'Urbain. C'est simple : on ne pouvait pas songer à attaquer les Musulmans à Jérusalem, quand ceux-ci étaient aux portes de Rome. Mais le Saint-Père ne s'intéressait pas moins aux affaires de la Terre-Sainte. Malgré ses dépenses et la modicité de ses ressources, il envoya des aumônes, avec sa bénédiction, au Patriarche de Jérusalem. Il voudrait envoyer encore davantage. Mais hélas ! il s'excusa, car il était obligé de faire des sacrifices énormes pour combattre les Arabes (52).

III

Ce qui a fait échouer le Concile de Troyes et les projets de Jean VIII, ce fut la discorde qui régnait entre les princes de l'Occident Chrétien. Mais à partir de Jean VIII, l'idée de Croisade était née et bien que, malgré sa bonne volonté, Charles le Chauve ne pût servir les projets de Jean VIII contre les Sarrasins, il n'est pas étonnant que plus tard la légende ait fait de lui un croisé de Terre-Sainte, comme Charlemagne (53). Déjà ses contemporains voyaient en lui un grand empereur, un souverain-patriarche

(51) Et par là nous désignons tous les historiens qui attribuent la paternité de la Croisade Syrienne au seul Urbain II.

(52) Voir sa lettre du 2 mai 879 ; Mansi, XVII, 116 ; Migne, 829.

(53) *Rec. des Hist. de France*, VI, 258 ; VIII, 310 ; *Muratorii, SS. RR. Ital.*, XI, 1016 ; Riant, *Inv.*, p. 13, note 43 et p. 15, note 25.

(54) Voir Sedulius Scotus, *MM.GG.SS, Poetae...* III, 180.

tenant sous sa puissance non pas une, mais cent Jérusalem (54).

Cette doctrine de la Guerre Sainte, une fois proclamée par Jean VIII. ne devait plus être abandonnée et chaque fois que l'occasion se présentait, elle allait recevoir une confirmation nouvelle. Jean X (914-928) sut grouper tous les princes de l'Italie méridionale et avec l'aide des Byzantins, organisa des expéditions glorieuses contre les Arabes. Lui-même combattit en personne (55).

Plus tard, de 1002 à 1009, les Maures envahirent la Sardaigne ; Pise fut attaquée, Rome en danger. L'Islam menaçait de nouveau l'Espagne et l'Italie (56). De nouveau les Papes intervinrent : Jean XVIII en 1005 (57) et en 1016 Benoît VIII (58). Entre ces deux dates, en 1009, un événement aussi considérable que la prise de Rome en 846 vint jeter la consternation dans tout l'univers chrétien. Un fou couronné, le sultan Fatimite Hakim Biamrillah, ordonna la destruction de fond en comble du Saint-Sépulcre et de tous les établissements latins à Jérusalem (59).

Nous ne voulons pas ici rouvrir les débats entre, d'une part Jules Lair (60), Peyré (61), Guarmani (62),

(55) Jaffé, I, 3556 ; Mgr Duchesne, *Les premiers temps*, p. 315 sqq.

(56) J. Havet, *Lettres de Gerbert*, p. 102.

(57) J. Lair, *Etudes Critiques*, in-fol., p. 42.

(58) Chronique de Thiethmar, *MM.GG.SS.*, III, p. 850.

(59) La relation de la destruction du Saint Sépulcre nous est parvenue grâce à la chronique d'un contemporain l'arabe chrétien Yahya d'Antioche. Le premier qui édita cette chronique et le seul jusqu'à présent fut le regretté Père Louis Cheikho, jésuite arabe (Beyrouth 1909) dans le *Corpus Scriptorum Orientalium — Scriptores Arabici, Series III, Tome VII*. Deux savants russes préparent une autre édition avec traduction française (le P. Cheikho n'avait donné que le texte arabe) qui paraîtra dans la *Patrologie Orientale*.

(60) *Biblioth. Ecole des Chartes*, 1857, t. XVIII, p. 246 sqq.

et d'autre part Riant (63) et ceux qui l'ont suivi, sur l'authenticité d'une lettre du pape Sergius IV à tous les chrétiens. A tous les chrétiens le Saint-Père y apprendrait la destruction du Saint-Sépulcre et leur ferait part de la préparation d'une expédition à la tête de laquelle il partirait pour délivrer les Lieux-Saints. Il exhorterait les fidèles à le suivre ou à payer des subsides. Que cette lettre soit authentique ou simplement une pièce excitatoire fabriquée à la veille des Croisades, il est incontestable que la cruauté de Hakim a donné lieu en Occident à une proclamation nouvelle de la doctrine de Jean VIII relative à la Guerre Sainte (64).

En outre, il est certain que, dès l'année 1030, l'idée d'une intervention armée de l'Europe chrétienne pour la libération du Saint Sépulcre des mains musulmanes apparaissait nettement en Occident ;

— *Etudes critiques sur divers textes du X^e et XI^e, 1899, in-fol.*

(61) *Histoire de la première Croisade*, I, 22. II, 451.

(62) *Gli Italiani in Terra Santa*, Bologna, 1872, in-8°, p. 11 et 12.

(63) *Inventaire*, p. 40 sqq.

(64) En voici la preuve : Une vision d'un frère du Monastère de Moustiers Saint Jean nous renseigne sur l'état d'esprit, qui régnait en Occident à la suite de la destruction du Saint Sépulcre. Ce frère eut à l'Octave de la Pentecôte une apparition. Le matin, il vit son église se remplir d'hommes graves, vêtus de blanc avec des étoles de pourpre. Ils étaient précédés d'un évêque, portant une croix (cet évêque portant une croix ne rappelle-t-il pas l'Evêque du Puy à la première Croisade d'Orient). Interrogés, ces hommes répondent : « Nous sommes des chrétiens et nous sommes morts en combattant pour la foi catholique. C'est pourquoi Dieu nous appelle au Paradis. Si nous passons par cette province, c'est que plusieurs de ses habitants doivent bientôt nous rejoindre ». (Raoul Glaber, l. II, ch. 9, édition Prou, p. 45-46).

Une vision analogue se produit pendant la première croisade d'Orient. Avant sa mort, Anselme de Ribemont apprend son sort par un camarade de combat qui lui apparaît en rêve et lui déclare : « Non moriuntur illi qui in Christi servitio vitam finiunt ». Raymond d'Ag. *Rec. Hist. Occ.* III, ch. 16.

Adhémar de Chabannes, en effet, qui écrivait vers cette date attribuait la cause de la destruction du Saint Sépulcre à une lettre que les Juifs auraient écrite à Hakim pour lui apprendre qu'une grande armée de l'Occident allait bientôt marcher contre lui : « *Judei Occidentales epistolas miserunt in Orientem, accusantes Christianos, mandantes exercitus Occidentium super Sarracenos orientales commotos esse* » (65). Le texte ne prête pas à équivoque. L'idée d'une Croisade en Orient existait réellement et nous la trouvons en termes semblables chez Raoul Glaber (66).

IV

Une autre influence qui contribua, plus encore que les déclarations pontificales à la réalisation des Croisades, de toutes les Croisades — celles de l'Italie et celles de l'Espagne, celles de l'Afrique du Nord et celle de la Syrie — fut celle de Cluny (67).

D'abord qu'est-ce que Cluny ? Il serait facile d'énumérer dans ces monastères, les miracles qui se déroulaient, les concerts d'anges, les apparitions des démons et les communications avec les âmes (68). Mais ce serait se faire une fausse idée des moines de Cluny. Ce ne fut point un ordre d'ascètes, de mystiques, de solitaires, dont la vie, inutile et splendide,

(65) Adhémar de Chabannes, *MM.GG.SS.*, IV, 137.

(66) Raoul Glaber, I. III, ch. 7.

(67) Les auteurs récents ont pressenti l'influence de Cluny : Bédier (*Légendes*, III, 90 s., 99) ; Boissonnade, (*Du Nouveau sur la Chanson de Roland*, 1923, p. 11-13 et passim) ; Jean Longnon, (*Les Français d'Outre Mer*, Paris, 1929, p. 2-5). Voir surtout Pignot, (*Histoire de Cluny*, II, p. 108 sqq). — L'influence de Cluny a été contestée récemment dans une certaine mesure, par Augustin Fliche, cf. *L'Europe Occidentale de 888 à 1125*. Paris, 1930, p. 551 en note et *Rev. Hist. Egl. de France*, XIV, 1927, Urbain II et la Croisade, surtout p. 300.

(68) L'Huillier, *Vie de St Hugues*, ch. XI, p. 177 sqq.

se trainait, bercée par l'extase, en perpétuelle contemplation de la Beauté divine. Les Clunisiens furent des hommes d'une foi ardente, certes, mais surtout des hommes d'action (69). Pour sa constitution, pour maintenir les moines dans une pureté absolue, Cluny avait adopté des règles sévères qui nous paraissent barbares aujourd'hui (70). Les moines, en outre, faisaient preuve d'une application constante dans toutes les branches de l'activité intellectuelle. On étudiait le Grec, l'Hébreu, l'Arabe, l'Allemand, les philosophies chrétiennes et païennes. De Cluny sortaient des copistes, des philosophes, des musiciens, des sculpteurs, des peintres, des architectes, des orfèvres, des enlumineurs, des orientalistes. « Cinq hommes, dit un littérateur d'aujourd'hui en parlant des premiers abbés de Cluny, avaient en deux siècles, fait Cluny, sauvé le monde de l'esprit avec une continuité pareille à celle des cinq grands Antonins » (71). Aujourd'hui même, nul ne peut être insensible à l'évocation par leurs contemporains de ces moines « travaillant sans relâche, avec le même calme et la même vigueur d'un bœuf attelé à la charrue, veillant, ainsi que le lion qui se repose, sans fermer les paupières » (72).

Institué en 910 par Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, pour « *le maintien et l'intégrité de la foi catholique* » (73), Cluny, comme les papes, ne tarda pas à rompre avec les Tertullien, les Lactance et les

(69) Jardet, *Vie de St Odilon*, ch. XI.

(70) Voir les détails fournis dans Migne ; *P.L. CXLIX* par le moine Ulrich clunisien, *Udalrici Monachi Consuetudines cluniacensis*, c. 731 sqq.

(71) Albert Thibaudet, *Cluny*, Paris, Emile Paul, 1928, in-12, p. 51.

(72) Pierre Damien : *Epistula IV ad monac. monast. clun. t. CXLIV de Migne*, col. 378 sqq.

(73) « Pro statu etiam ac integritate Catholicae Religionis » charte de fondation — Marrier, *Bibliotheca Cluniacensis*, édit. 1915, p. 2.

Origène, pour déclarer la guerre légitime quand elle avait pour but d'exterminer les infidèles (74). Pendant deux cents ans, l'ordre bourguignon ne cessa de régenter la papauté (75), gouvernant les rois, disciplinant l'ardeur belliqueuse des seigneurs (76), proclamant, au mépris de tous les puissants, la primauté du Spirituel, réalisant enfin le rêve de Jean VIII, cette unité de l'Europe, qu'un clunisien, Urbain II, allait diriger vers l'Orient. La Guerre Sainte fut leur préoccupation constante. On les voyait lancer à l'assaut des Musulmans d'Espagne, d'Afrique, de Sicile ou de Terre Sainte, leurs parents, leurs amis, leurs protecteurs, leurs admirateurs, prenant eux-mêmes les armes pour la défense de l'Eglise (77). « Qui, plus qu'Odilon, abbé de Cluny, a aimé Dieu, qui plus que lui, s'est dépensé pour Sa gloire ? S'il n'a pas versé son sang pour la cause de l'Eglise, c'est que l'occasion lui a manqué, non le courage » (78). Si l'île de Lérins fut, à plus d'une reprise, sauvée des ravages des Sarrasins, c'est que les moines, souvent au risque de leur vie, la défendaient vaillamment et faisaient organiser de véritables croisades locales. Dès 978, Cluny avait réformé le monastère de Lérins (79). La

(74) L. Reynaud, *Les origines de l'influence française en Allemagne*, p. 77.

(75) Grégoire VII, Urbain II, Gélase II et Calixte II sont clunisiens. Voir d'autre part les diplômes des papes en faveur de Cluny. *Biblioth. Clun.*, 273, 507, 1824 — Pignot, *op. cit.* I, 361.

(76) Voir les observations de Pignot, I, 397 sqq. sur l'Institution de la trêve de Dieu.

(77) Voir la satire d'Adalbéron contre Odilon, abbé de Cluny ; *Adalberoni Carm. Francorum ad Robertum Regem* ap. Migne, P.L., t. CXLI, 77 sqq. ; Guizot, *Mém. sur l'Histoire de France*, XIV, 427 sqq.

(78) Ainsi s'exprime Jotsald, moine de Cluny, contemporain et biographe d'Odilon ; Migne, CXLII, 912.

(79) Sur cette question : Gioffredo, *Storia delle Alpi Marittime* (*Mon. Hist. Patriae*, II, 261, 301) ; Jaffé, I, 3796 ; Migne, t. CXXXVII 332 ; Pignot, I, 275 ; Reynaud, *Invasions des Sarrasins*, p. 70 sqq.

captivité de Saint Mayeul, abbé de Cluny, a suscité une autre croisade, qui eut pour résultat de délivrer la Provence. Mayeul naquit vers 915 au château de Valensole (Basses-Alpes), dans le territoire d'Avignon. Dès sa jeunesse, il a dû assister aux invasions des Arabes qui semaient la terreur dans les propres domaines de son père. Adolescent, il vit souvent les Musulmans s'approcher de Valensole, piller les récoltes, dévaster les maisons et repartir emmenant pêle-mêle, hommes, femmes et bétail (80). On comprend que ces spectacles n'aient pas été sans effet sur sa vocation future. Plus tard, un événement plus grave affectait Mayeul. Le 21 juillet 983, comme il revenait de Pavie, par le Mont Genève et les vallées du Dauphiné, il fut pris par les Sarrasins (81).

La prise de Mayeul eut un grand retentissement. L'abbé de Cluny était le « prince de l'ordre monastique », « l'ami des Empereurs ». Aussitôt après, Guillaume I^{er}, comte de Provence et d'Arles qui avait déjà fait plusieurs libéralités à l'ordre de Cluny — probablement avec l'aide de son frère Roubaud et d'Ardoïn, marquis de Turin — réunit une espèce de croisade méridionale contre les Sarrasins. Ceux-ci furent vaincus et poursuivis jusqu'au château du Freinet d'où ils furent délogés. Cette croisade fut un succès considérable car elle permit de dégager la route du pèlerinage de Rome longtemps infestée par les bandes musulmanes (82).

Mais ce n'était pas seulement pour la délivrance de la France que Cluny favorisait les Croisades. Dès

(80) Pignot, I, 240 sqq.

(81) Sur le récit de la captivité de Mayeul : *Acta Sancti Mai*, II, 667-683 : *Biblioth. Cluniac.*, p. 1769 sqq. ; Pignot, I, 261 ; Manteyer, *la Provence du I^{er} au XII^e s.*, 1908, p. 241 sqq. C'est la date fixée par Manteyer (p. 246) que nous avons adoptée pour la captivité de Mayeul.

(82) Manteyer, *op. cit.*, p. 248.

le début du XI^e siècle les terres françaises furent presque pour toujours à l'abri des invasions musulmanes. Cluny apparut alors dans son rôle de propagateur des Croisades lointaines. Naturellement c'est en France, libérée la première, que cet ordre, éminemment français, recrutera les partisans les plus fervents de l'Eglise. Du XI^e siècle au XIV^e les Français vivront la plus brillante et la plus étonnante aventure de leur histoire : on verra tour à tour des dynasties françaises régner en Sicile, au Portugal, en Syrie, à Chypre, à Constantinople, en Morée et à Naples (83).

Le Sarrasin africain Modjahed (celui qui fait la guerre sainte), le Muset, Mosectus, ou Motget des chroniques occidentales, terrorisait les côtes de Pise, de Gênes, des îles de Corse et de Sardaigne. Il s'était emparé de Denia et des îles Baléares et menaçait partout la chrétienté. Déjà Benoît VIII et Jean XVIII avaient poussé les Gênois et les Pisans contre les pirates de Modjahed (84). Il appartenait cependant à Cluny d'organiser la croisade décisive contre ce dernier, et cela au lendemain de l'institution de la trêve de Dieu. La victoire des Chrétiens fut brillante et, par reconnaissance, c'est à Cluny qu'ils offrirent le butin conquis sur les Infidèles (85).

V

Le moyen principal employé par Cluny pour propager l'idée de la Croisade fut certainement la rénovation (Cluny ne les a pas créés) des pèlerinages,

(83) Voir Jean Longnon, *Les Français d'Outre-mer au Moyen Age*, Paris, 1929. C'est une synthèse de l'expansion française au Moyen-Age d'après les dernières recherches.

(84) Pignot, I, 399.

(85) Raoul Glaber, livre IV, ch. VII.

qui occupèrent un rôle primordial dans la vie du Moyen Âge. Les rapports des pèlerinages avec les chansons de geste sont aujourd'hui trop connus. Mais le fait le plus frappant c'est que partout où il y eut un pèlerinage célèbre, le pèlerin fut toujours suivi par un croisé. Il y avait quatre grands pèlerinages au Moyen Âge : Rome, Saint Michel du Mont Gargan, Saint-Jacques de Compostelle et le Saint-Sépulcre. D'où quatre grandes Croisades : les Croisades d'Italie, les Croisades Normandes en Sicile, les Croisades Espagnoles et les Croisades Syriennes. Ces Croisades ont les mêmes caractères : rôle principal de la France, appui pontifical, esprit d'aventure et appât du gain mêlés aux sentiments de piété religieuse, et surtout pour les deux dernières, l'influence décisive de Cluny. Souvent c'étaient les mêmes personnes, ou les mêmes familles qui participaient à la fois à plusieurs de ces Croisades (86).

L'Italie Méridionale où dominaient les Sarrasins depuis 832, était pour ces derniers un centre d'incursion d'où ils répandaient la terreur dans toute la Méditerranée (87). Déjà les Byzantins, sous la conduite du fameux Nicéphore II Phocas, organisèrent

(86) Voir l'exemple de la famille de Brienne dans Longnon, *op. cit.*, p. 17.

C'est ainsi que les Normands guerroyaient en Sicile, en Terre Sainte et en Espagne. Avant de partir pour l'Orient, Raymond de Saint-Gilles avait déjà en 1087 conduit les Provençaux et les Languedociens à une croisade contre les Musulmans d'Espagne. (Cf. E. Petit, *Histoire des Ducs de Bourgogne*, I, 234). Ajoutons que la famille de Saint Gilles entretenait de vieilles relations d'amitié avec l'Abbaye de Cluny. C'est ainsi que, dès 1066, la Comtesse Almodis de Toulouse remit à St Hugues, abbé de Cluny, la grande abbaye de Saint-Gilles de Provence par un acte signé d'elle et de son fils Raymond, qui s'illustrera plus tard dans les Croisades. Cf. L'Huillier, *Vie de St Hugues*, p. 208.

(87) Schlumberger, *L'Épopée byzantine à la fin du X^e siècle*, p. 421-427 ; Chalandon, *Les Normands*, I, 5.

contre eux une expédition, qui échoua misérablement (88).

Là-bas, dans l'Italie du Sud, il est un massif montagneux, situé en saillie sur le littoral de l'Adriatique, connu sous le nom de Gargan, refuge des pirates maures et célèbre par les apparitions de Saint Michel (89). Depuis que le pape Gélase I^{er} reconnut le prodige, autour du Mont Sant' Angelo s'élevèrent d'admirables sanctuaires. Les pèlerins affluèrent en foule. Ceux qui partaient pour la Terre-Sainte ne manquaient pas de s'arrêter à Gargan, pour implorer le secours de Saint Michel (90). Et la Chronique qui, dès le X^e siècle, fait de Charlemagne un pèlerin du Saint-Sépulcre, nous montre le grand Empereur s'arrêtant au Mont-Gargan et y laissant de nombreux présents (91). Un tel endroit attira vivement l'attention de Cluny. Aussi le second abbé de la célèbre abbaye, Odon, prit la route du Mont-Gargan et dans l'Italie Méridionale, sans cesse menacée, il reforma les monastères de Naples, de Salerne, de Bénévent et du Mont-Cassin (92), qui devinrent de véritables forteresses contre les invasions.

Donc, vers 1016, des pèlerins normands, revenant de Syrie où ils étaient partis pour visiter le Saint-Sépulcre, s'arrêtèrent au Mont-Gargan. S'apercevant que la ville de Salerne était assiégée par les Sarra-

(88) Schlumberger, *Un Empereur byzantin au X^e siècle*, Paris, 1890, p. 435.

(89) Voir *Acta Sanct.* (Bollandistes) Sept. VIII, 61 sqq. La parenté incontestable des légendes du Mont Gargan avec celles du Mont St Michel en Bretagne n'a pas échappé aux Bollandistes. *Ibid.*, 62.

(90) Témoin le moine Franc, Bernard, du IX^e s., qui nous laissa la relation de son voyage ; Tobler et Molinier, *Itinera Hieros.* Genève, I, p. 309.

(91) *Chronique de Benoît, moine de Saint André du Mont Soracte*, écrivant vers 968, voir Pertz, *MM.GG.SS.* III 710.

(92) J. Gay, *Les Papes au XI^e siècle et la chrétienté*. Paris, 1926, in-12 et 64-65.

sins, ils quittèrent aussitôt le bâton de pèlerin pour l'arme de croisé et dégagèrent la ville (93). L'année suivante, ils reviennent, non sans passer par Rome et se faire bénir par le pape (94). Aventuriers intrépides, chefs habiles, doués d'un grand esprit d'organisation et d'une étonnante faculté d'assimilation, ils surent créer en un siècle dans l'Italie Méridionale un royaume des plus florissants. De là, après s'être couverts de gloire dans leurs guerres contre les Sarrasins, tels Bohémond et Tancrède, ils prenaient le chemin de l'Orient. C'est de l'Italie méridionale qu'au XI^e siècle, ils se rendaient aussi à Byzance par groupes de plusieurs centaines, conduits par des chefs habiles, un Robert Crépin, un Hervé, un Roussel de Bailleul (95). Dans l'Empire Byzantin, ils se taillaient des fiefs et combattaient aussi bien les Sarrasins que les troupes du Basileus (96).

Ces Normands eurent bien des démêlés avec les papes, surtout parmi ceux que Mgr Duchesne appelle « les papes allemands » (97), tel Léon IX. Ce dernier marcha contre eux et fut fait prisonnier dans une bataille livrée le 17 juin 1053 à Cività Vecchia. Mais la conquête de la Sicile ne demeure pas moins une véritable croisade, aussi bien dans l'esprit des conquérants que dans celui de leurs contemporains. En effet, l'année même de son élévation au Pontificat, Nicolas II se rendit à Melfi, où il tint un concile (23 août 1059) (98). C'est alors qu'il reçut le serment de Robert Guiscard que voici : « Moi, Robert par la

(93) Chalandon, *Hist. de la domination normande en Italie et en Sicile*, I, 48 sqq.

(94) Delarc, *Les Normands en Italie*, p. 45. Nous savons ce détail par Raoul Glaber, reconnu exact par Chalandon.

(95) Voir Gustave Schlumberger, *Récits de Byzance et des Croisades*, 2^e série, 1922, p. 65 sqq.

(96) G. Schlumberger, *ibid.* 82-83.

(97) Mgr Duchesne, *Les premiers temps.....*, p. 381.

(98) Chalandon, I, 170.

grâce de Dieu et de Saint Pierre, duc de Pouille et de Calabre..., je serai, à partir de ce moment, fidèle à l'Eglise romaine et à toi, Nicolas, pape, mon Seigneur..... Partout et contre tous, je serai l'allié de la Sainte Eglise pour qu'elle conserve et qu'elle acquière les régales de Saint Pierre et de ses domaines » (99).

Le célèbre clunisien Hildebrand, pour se délivrer de l'influence allemande et de celle, non moins néfaste à l'Eglise, de la féodalité romaine, ne put mieux faire que s'adresser à Robert Guiscard (100). Plus tard, lorsque Hildebrand devint Grégoire VII, Guiscard renouvela, le 29 juin 1080, ses serments de fidélité (101). Quatre ans plus tard, assiégé au Château Saint-Ange par l'Empereur Henri IV et par l'Antipape Guibert, Grégoire VII ne dut son salut qu'à l'intervention du chef normand (102). Les textes arabes appelaient le souverain normand de la Sicile « l'Exalté par Dieu », le « Triomphant par la vertu de Dieu », le « Soutien du Pontife de Rome », « Celui qui fait triompher le Christianisme » (103).

VI

Toutes les provinces françaises n'étaient pas représentées dans cette Croisade sicilienne. Mais, n'oublions pas que cette croisade était française et rien que française.

Cependant la participation de toutes les provinces de France est incontestable aux Croisades d'Espagne (104).

(99) Delarc, *Les Normands*, p. 324 sqq.

(100) Mgr Duchesne, *op. cit.* 401.

(101) Chalandon, I, 257.

(102) Ph. Lauer, *Le Palais de Latran*, Paris, 1911, in-fol., p. 155.

(103) Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, III, 450 ; Chalandon, I, 306.

(104) Dozy a pressenti déjà l'importance de ces Croisades

Pendant le XI^e siècle et avant l'expédition de Godefroy de Bouillon en Terre-Sainte, il y eut quatorze expéditions françaises en Espagne (105). Trente-quatre ans avant la première Croisade d'Orient, on trouve dans la prise de Barbastre (1064-1065) tous les caractères qui distinguèrent cette entreprise célèbre (106) : action de Cluny, prédication apostolique, armée chrétienne internationale dont l'élément principal est fourni par la France (107).

En réalité ce ne fut pas depuis le début du XI^e siècle, mais à partir de la conquête musulmane, que les Francs, se sentant menacés, commencèrent à combattre les Sarrasins d'Espagne et ne cessèrent jamais d'aider les Espagnols à reconquérir leur pays. Déjà trois années après la bataille de Poitiers (732), neuf barons d'Aquitaine, à la tête de vingt-cinq mille hommes, allaient tenter l'aventure au-delà des Pyrénées (108). Pépin, père de Charlemagne, se préoccupa vivement de la lutte contre l'Islam. Après une campagne glorieuse contre eux, il fit reconnaître sa souveraineté par le chef arabe de Barcelone (109). Bien

françaises. Mais il n'y a vu que le rôle des Normands. Cependant c'est à lui que nous devons le texte précieux de l'historien arabe Ibn Haiyan, sans qui nous ne connaîtrions pas grand'chose sur la prise de Barbastre. C'est O. Delarc (*St Grégoire VII*, 3 vol. in-8°, 1881), qui, le premier, a donné toute sa valeur à la croisade de Barbastre en y montrant le rôle de Cluny (II, 389) et le rôle de toutes les provinces françaises (II, 398, n. 1). Mais l'étude la plus complète que nous avons sur les Croisades françaises en Espagne nous la devons à Boissonnade (*Du nouveau sur la Chanson de Roland*, p. 3 sqq).

(105) Boissonnade, p. 5.

(106) Boissonnade, p. 23-24.

(107) On y rencontre même tout ce qui dépare la première Croisade, viols de femmes et de filles, pillages, scènes de cruauté raffinée, efféminement des guerriers francs devant l'attrait du luxe arabe (Dozy, *Recherches*, II, 244-247).

(108) Pignot, II, 108.

(109) *Histoire Générale* de Lavisse et Rambaud, I, 307.

plus, comprenant la rivalité qui séparait le calife d'Espagne de celui de Bagdad, il médita une alliance avec celui-ci contre celui-là. C'est la raison pour laquelle, en 765, il dépêcha une ambassade au Calife Abbacide Al Mançour. Après trois ans, cette ambassade revint, accompagnée des députés du Calife, chargés de présents (110).

On connaît les interventions de Charlemagne en Espagne (111). S'il ne fit pas la guerre aux musulmans plus souvent, c'est qu'il était obligé de combattre d'autres ennemis. Mais les affaires d'Espagne n'ont jamais cessé de l'intéresser. C'est ainsi qu'il s'était fait le protecteur naturel d'Alphonse II et ce dernier, dans les lettres qu'il adressait au grand Empereur, se faisait nommer son client (112). Lorsque, à la suite d'une campagne glorieuse, Alphonse II eut pris Lisbonne, il en informa Charlemagne en lui envoyant sept notables musulmans avec leurs armes et leurs mulets (113). La création du royaume d'Aquitaine par Charlemagne n'avait d'autre but que la lutte contre les Arabes. Quand il fondait la marche d'Espagne qui englobait la Navarre et Pampelune, les Francs avaient conquis sur les Sarrasins Vich, Girone, Caserres, Lérida, Barcelone, Tortose et Tarragone (114). L'Empereur, comme ses descendants, accordaient des privilèges nombreux aux Espagnols réfugiés en Septimanie.

Les successeurs de Charlemagne, sans compter les échanges d'ambassades (115) avec les Musulmans,

(110) *Continuation de Frédégaire* : (Dom Bouquet, V, 8).

(111) Voir R. Basset, *Revue Historique*, 1904, t. 84 (d'après les sources arabes).

(112) Dozy, *Recherches*, I, 133.

(113) *Annales d'Eginhard, ad annum*, 798.

(114) Kleinclausz (dans l'*Histoire de France* de Lavissee, II, 1, 295).

(115) Pour Louis le Débonnaire, *Annales Bertin*, édit. Dehaisnes, p. 51 ; pour Charles le Chauve, *ibid.* p. 65.

continuaient la même politique de Croisés. Louis le Débonnaire (116), qui avait un grand souci de la Marche d'Espagne, renouvela les privilèges de son père aux habitants de cette province et, en 817, il rattacha la Septimanie à la Marche en créant un nouveau duché dont la capitale était Barcelone. Cela dura jusqu'à 865. (117). Sous ce roi, comme sous Charles le Chauve, des familles françaises allaient peupler les villes de Catalogne et ne manquaient jamais de s'unir aux défenseurs de cette contrée contre les Sarrasins (118). En 985, Raymond II, comte de Rouergue et marquis de Gothie, mena une campagne glorieuse contre eux et fit présent des riches dépouilles qu'il rapporta à l'abbaye de Conques (119). Deux ans plus tard, en 987, des seigneurs français aidaient le comte Borrell à rentrer dans sa capitale, Barcelone, prise et ravagée par Al Mançour, calife de Cordoue (120).

Mais vers la fin de ce siècle, un événement d'une portée capitale arriva en Espagne. Un évêque de Pampelune, nommé Sanche, touché par la mission de plus en plus grandissante de la célèbre abbaye bourguignonne, descendit de son siège et s'en alla faire profession à Cluny. En ce temps-là régnait sur Navarre et l'Aragon le roi Sanche le Grand, guerrier puissant, qui combattit plusieurs fois les Maures, et également grand admirateur de Cluny, « le plus parfait des ordres de l'Eglise » (121).

(116) On sait que c'est pour célébrer les combats de ce prince contre les Sarrasins, qu'est écrit le poème d'Ermold le Noir, *MM.GG.HH. Poetae Aevi Carolini*, II, p. 1 sqq.

(117) Dom Vaissette, I, 953.

(118) Pignot, II, 109.

(119) Dom Vaissette, III, 198.

(120) Boissonnade, p. 19.

(121) A. Jardet, *St Odilon, abbé de Cluny. Sa vie, son temps, ses œuvres*. Lyon, 1898, p. 496 sqq ; Pignot, I, 423 sqq.

Instruit de l'abdication de l'évêque de Pampelune, le roi, considérant que la plupart de ses monastères étaient à la merci de la cupidité des laïcs et des dévastations sarrasines, comprit l'avantage qu'il y avait à adopter la réforme clunisienne. Sur le conseil des évêques, il envoya un religieux de Saint-Juan de la Peña, nommé Paterne, avec quelques autres moines, vers 999. à Cluny, afin de s'y instruire (122). Quelques années plus tard, le roi Sanche dépêcha une ambassade à l'abbé de Cluny, Odilon, chargée de présents, rappelant Paterne, qu'il fit abbé de Saint-Juan de la Peña (123).

Tel est l'événement. Désormais Cluny jouera un rôle capital dans la délivrance de l'Espagne de la domination musulmane. Sanche (qui avait d'abord sollicité vainement le concours de la France) (124) et ses successeurs verront désormais une multitude sans cesse croissante de croisés et de clunisiens français réformer leurs liturgies, relever leurs églises dévastées, repeupler leurs villes et agrandir leur territoire. Jamais le souci de gagner des terres sur les Maures ne s'était fait sentir davantage. C'est pourquoi il fallait à tout prix faire appel à Cluny. Dès 1023 (125), les évêques réunis à Pampelune décidèrent que désormais les prélats de cette ville seraient toujours choisis dans un monastère réformé par Cluny (126). Deux ans plus tard le roi Sanche faisait reconstruire le monastère de Saint-Victorien, le dotait, et le peuplait de clunisiens (127). Plus tard, dans un autre concile tenu à San-Juan de la Peña, il fut décidé que l'évêque d'A-

(122) Le Diplôme du roi Sanche se trouve dans Migne, P.L., CXV, col. 888, note 8.

(123) Florez, *Esp. Sagr.*, t. XXVII, p. 298.

(124) Boissonnade, *op. cit.*, p. 21-22.

(125) Sur la date de ces conciles voir Héfélé (trad. Leclercq) t. IV ; II, 1215-1216.

(126) Mansi, *Concil. Ampl.*, XIX, c. 410.

(127) Jardet, p. 500.

ragon sera toujours choisi parmi les clunisiens (128). La raison principale qui dictait ces mesures fut la lutte contre les Sarrasins. Depuis 1018 l'ère des véritables croisades espagnoles était ouverte (129).

Les successeurs de Sanche, Garcia IV de Navarre, Ramire III d'Aragon et Ferdinand I^{er} de Castille, continuèrent à s'appuyer sur Cluny. Odilon s'intéressait vivement aux affaires de l'Espagne et prodiguait ses sympathies et ses encouragements à Ramire, sans cesse exposé aux incursions sarrasines (130). Nous possédons deux lettres d'Odilon adressées l'une à Paterno, l'autre à Garcia de Navarre (131). Le saint Abbé se préoccupe beaucoup du salut de la Péninsule ; et la libération de ce pays des Sarrasins et des mauvais chrétiens est l'objet de ses constantes prières (132). Il encourage Garcia dans sa lutte contre les ennemis de la foi et demande à Dieu de bénir ses campagnes et de lui accorder la vie éternelle (133). Ferdinand I^{er} était le plus puissant de ses frères et en même temps le plus grand admirateur de Cluny. Il réunit à son héritage une partie de la Navarre, les Asturies et la Galice, conquit Viseu, Lamego, Coïmbre, mena une campagne glorieuse en Portugal et imposa tribut à quatre rois arabes (134). Il réforma le monastère de Sahagun, dépendance clunisienne, et alla

(128) Mansi, *Concil Ampl.*, XIX, col. 1019.

(129) Boissonnade, p. 19-20.

(130) Pignot, *Histoire de Cluny*, I, 426.

(131) Elles sont conservées dans d'Achery, *Spic*, III, 381 ; Migne, *P.L.*, CXLII, col. 941 sqq.

(132) Pro statu quoque regni ut liberetur ab incursione paganorum et a persecutione falsorum Christianorum, omnipotenti Deo supplices et continuas preces omni devotione cordis assidue offerimus (Migne, *ibid.*, 941).

(133) Migne, *ibid.*, 942.

(134) Dozy, *Le Cid d'après de nouveaux documents*, Leyde, 1860, p. 110.

jusqu'à instituer en faveur de Cluny une redevance annuelle de mille pièces d'or (135).

Avant de mourir, Ferdinand partagea son royaume entre ses trois fils. Mais la disparition prématurée de deux d'entre eux laissa le royaume à Alphonse VI.

Alphonse VI, malgré ses ambitions et son mariage avec une princesse Sarrasine, demeure un des plus grands rois de l'Espagne. Plus peut-être que son père, ses oncles et son grand-père, il gardait une profonde admiration pour Cluny et pour son abbé, Saint Hugues. Fait prisonnier en combattant ses frères, puis élevé glorieusement au trône, il attribuait sa libération, comme son triomphe, aux moines de Cluny (136). Après sa sortie de prison, Alphonse VI écrivit à Hugues, abbé de Cluny, des lettres vibrantes d'admiration et de reconnaissance (137), où il énu-

(135) Pignot, II, p. 111.

(136) Quand Alphonse était prisonnier au monastère de Sahagun, un évêque entra un jour dans sa cellule et lui assura qu'il serait un jour roi par l'entremise de Cluny. (Hildebert, *Vie de St Hugues, Bibliotheca Cluniac.*, éd. 1915, p. 419). — Ce même Hildebert (*ibid*) rapporte que Saint Pierre en personne apparut à Sanche, frère d'Alphonse, et lui ordonna de libérer ce dernier.

(137) « Avec quel attachement sans bornes je vous aime, très glorieux père, vous le savez, je pense, mieux que ne pourrait l'exprimer l'homme le plus savant. Robert (c'était un moine clunisien délégué par Hugues), que je tiens pour le meilleur et le plus cher de tous les moines, ce confrère qui vous est attaché du fond du cœur, sait aussi comment l'amour que je vous porte est devenu dans mon âme un feu ardent qui brûle jour et nuit. Aussi quand vous m'auriez donné tous les biens que vous possédez au monde, ce don ne serait rien à mes yeux en comparaison du bienfait dont vous m'avez gratifié quand vous avez daigné envoyer à ma considération, dans nos contrées, une partie du troupeau que vous avez formé de votre main spirituelle.... » (Pignot, II, 113-114). Une telle lettre de la part du puissant roi d'Espagne est le plus éclatant témoignage en faveur du rôle de Cluny dans la libération de ce pays, d'autant plus important que les Espagnols, par amour-propre peut-être, se sont appliqués à cacher le rôle des Français dans les Croisades d'Espagne. (Boissonnade, p. 5).

mérait en termes émus les bienfaits de l'abbaye bourguignonne. C'est sous le règne d'Alphonse VI que les clunisiens français étendirent leur action sur toutes les contrées de l'Espagne (138). Un parent de l'Abbé de Cluny était l'un des chefs de la Croisade de Barbastre (139). Ce fut encore à l'instigation de Cluny que les seigneurs français aidèrent Alphonse VI à s'emparer de Tolède, et, aussitôt conquise, ce fut un abbé de Cluny, Bernard, le fervent disciple de Hugues, qu'Alphonse VI éleva à la dignité d'Archevêque de Tolède (140).

Le rôle incontestable des pèlerinages dans la provocation des Croisades n'échappait pas aux abbés de Cluny. Plus que nul autre pays, l'Espagne, en ce temps-là, avait besoin de l'aide armée des chrétiens. Justement en Espagne se trouvait un pèlerinage des plus illustres. Écoutons plutôt deux auteurs musulmans, le premier du XII^e siècle et le second du XIII^e siècle, nous parler de Saint-Jacques de Compostelle :

« L'Église de *Chant'Yacoub* (Saint Jacques) est célèbre, fréquentée, et objet de pèlerinages. Les *Roums* (les Chrétiens) y viennent de toutes les contrées et si l'on excepte l'église de Jérusalem, il n'y en a pas de plus grandiose. Elle rivalise même avec l'église de la Résurrection par la beauté de la construction, l'étendue de la surface, et l'abondance des richesses et des aumônes. On y rencontre plus de trois cents croix, grandes ou petites, d'or ou d'argent, incrustées de pierres précieuses tels que saphirs, émeraudes ou autres. On y compte environ deux cents colonnes rehaussées d'ornements en or et en argent. L'église est desservie par cent prêtres sans compter les

(138) Voir Dom Marrier, *Bibliotheca Cluniac.*, col. 1746 (éd. 1915) l'énumération des prieurés de la Province d'Espagne.

(139) Boissonnade, p. 23-24.

(140) Pignot, II, 134.

subalternes et les serviteurs. Elle est construite en pierres et en chaux mélangées et entourée de diverses maisons où logent les prêtres, les moines, les diacres et les ermites. Il y a des bazars où l'on vend et où l'on achète. Il existe, tout auprès que loin de l'église, des bourgs qui, par leur étendue, peuvent être comparés à des villes où l'on fait beaucoup de commerce et dont la population est sans nombre » (141).

Voici maintenant l'autre texte, plus important en ce qu'il raconte l'expédition d'Al-Mançour :

Lorsque Al-Mançour, fils d'Amer, atteignit le point culminant, en ce temps-là, de sa puissance et de ses victoires contre les rois impies (qu'Allah les détruise !), il se dirigea vers la ville de Chant Yacoub (Saint-Jacques), qui se trouve au fond de la Galice. C'est le plus grand pèlerinage des chrétiens situé en Espagne et les grands pays limitrophes. Son Eglise est chez eux au même rang que la Caaba chez nous. Ils l'invoquent dans leurs serments et s'y rendent en pèlerinage des extrémités des pays de Rome et au-delà. Ils prétendent que le faux tombeau est le tombeau de Jacques le Majeur, des douze apôtres, le plus intime avec Jésus (qu'il soit salué !). Il (Jésus) le fréquentait tellement qu'on l'appelait son frère et certains prétendent qu'il (Saint Jacques) est fils de Joseph le Charpentier. Chant Yacoub c'est le tombeau de Jacques, qu'ils appellent frère de Dieu (qu'Allah soit exalté et domine leur propos d'un point élevé !).

(141) Ms. arabe 2221, fol. 251 r°. Ms. 2222, f. 179 v°, 180 r°.

Ces deux manuscrits contiennent le célèbre traité de géographie de l'écrivain arabe Idrisi, qu'il a achevé en 1154. Idrisi était le géographe attitré de Roger II de Sicile à qui il dédie son ouvrage. Amédée Jaubert avait donné de ce texte remarquable une traduction défectueuse (*Géographie d'Idrisi*, Paris, 1836-1840, 2 vol. in-4°). Nous avons préféré traduire directement les manuscrits. Rappelons enfin que Dozy a donné à Leyde en 1866 des extraits d'Idrisi sous le titre de *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, texte arabe.

Yacoub dans leur langue signifie Jacques. Il était évêque de Jérusalem et parcourut le monde pour prêcher. Il atteignit l'Espagne jusqu'à cette contrée. Puis il retourna en Syrie où il fut tué âgé de 120 ans solaires. Ses amis portèrent sa dépouille et l'entermèrent dans cette église, qui fut le point extrême de son activité. Aucun roi musulman n'avait eu l'ambition de se diriger vers cette contrée, ni de l'atteindre à cause de la difficulté de son accès, de la rudesse de son emplacement et de son éloignement » (142).

La chronique d'Ibn Adhari nous raconte comment la ville de Saint Jacques fut assiégée *pour la première fois* le mercredi 11 Chaban de l'an 387, exactement le 10 août 997 (143) par Al Mançour et prise le lendemain. La ville de Saint Jacques était entièrement abandonnée lorsque les Arabes y firent leur entrée. Ses habitants désertaient par crainte des Sarrasins. Al Mançour fit piller systématiquement la ville, mais, comme il fallait s'y attendre, il respecta le tombeau de Saint Jacques et fit même placer un gardien pour le préserver de tout excès. Les prêtres avaient pris la fuite. Al Mançour ne trouva sur le tombeau de Saint Jacques qu'un vieux moine. Il lui demanda ce qu'il faisait là tout seul. Le moine répondit : « Je tiens

(142) Ibn Adhari est un compilateur marocain du XIII^e siècle édité par Dozy. (*Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, Leyde 1848-1851). Le passage cité est traduit de l'édition Dozy, t. II, p. 316 sqq. — Cette compilation (Fagnan en a donné une traduction française, 2 volumes in-8°, Alger, 1901-1904) est remarquable en ce qu'elle reproduit des extraits de chroniqueurs antérieurs, et peut-être contemporains des événements.

(143) M. Bédier (*Légendes Épiques*, III, 71) dit qu'Al Mançour prit et rasa deux fois Compostelle en 988 et 994. En réalité c'est en 997 que pour la *première fois* Al Mançour se dirigea vers Compostelle. Le texte d'Ibn Adhari est formel (voir traduction Fagnan, t. II, 494, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, Alger, 1904). — Voir aussi Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, t. III, p. 228 sqq.

compagnie à Jacques ». Le roi ordonna alors de le laisser tranquille (144).

Un lieu de pèlerinage si célèbre, et qui vient d'être si éprouvé, attira l'attention de Cluny ; au moment où Idrisi nous faisait la somptueuse description que nous venons de voir, le tombeau de l'Apôtre était aux mains des Clunisiens (145).

Cluny a toujours professé un culte particulier pour Saint Jacques. Le moine Udalric, du XI^e siècle, dans ses « Coutumes de Cluny », place sa fête parmi les plus solennelles des Clunisiens (146). Un des familiers d'Odilon. Abbon de Fleury-sur-Loire (147), dédia l'un des autels de l'église de son abbaye (148) à Saint Jacques le Majeur (149).

Le successeur d'Odilon, Hugues, de qui nous venons de voir l'influence sur Alphonse VI, s'occupa vivement de Compostelle. En effet parmi les Clunisiens envoyés par Hugues pour réformer les monastères d'Espagne s'en trouvait un moine d'une grande

(144) Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, t. III, 234. Seulement, à notre avis, Dozy a tort d'écrire que c'est le zèle religieux qui poussa uniquement Al Mançour : « Il voulait montrer que ce qui était impossible pour d'autres ne l'était pas pour lui, et il avait l'ambition de détruire le sanctuaire le plus vénéré des ennemis de l'Islamisme » (p. 230). Je crois que la raison de la conquête d'Al Mançour, c'est l'historien-compileur Al Maqqari qui nous la donne : La présence des plus grandes mines d'or de l'Espagne dans la région de St-Jacques. (Maqqari, *Analectes*, texte arabe de Dozy, I, p. 123).

(145) On sait maintenant que le culte de St Jacques n'est pas très ancien et le premier document incontesté que nous avons date de 860. Nous ne saurons que renvoyer à la belle monographie de Mgr Duchesne, *St Jacques en Galice, Annales du Midi*, t. XII, 1900.

(146) Migne, *P.L.* CXLIX, 669.

(147) Sur l'amitié d'Odilon et d'Abbon, voir Jardet, *St Odilon*, p. 362.

(148) Cette Abbaye fut réformée de bonne heure par Cluny. Odon, 2^e abbé de Cluny, y séjourna longtemps et en fit une pépinière de moines modèles. (J. Gay, *Les papes au XI^e siècle*, p. 63).

(149) Migne, *P.L.*, CXXXIX, 405-406.

intelligence, nommé Dalmacius, qui fut placé à Compostelle quelques années avant les prédications d'Urbain en France. Dalmacius, dans ses nouvelles fonctions, ne tarda pas à gagner la sympathie du roi Alphonse VI et celui-ci, du consentement de Hugues et du Pape, l'éleva au siège de Compostelle. Ainsi, le célèbre pèlerinage espagnol dépendra désormais de l'abbaye bourguignonne. Les pèlerinages, comme les croisades d'Espagne, vivront alors leur âge d'or.

Mais là ne s'arrêta pas la sollicitude de Dalmacius. Au moment même où Urbain parcourait la France pour y prêcher la Croisade, Dalmacius traversait les Pyrénées, rejoignait le Souverain Pontife et obtenait de lui des privilèges dignes de l'apôtre Saint Jacques : Urbain II décida, que désormais le siège d'Iria Flavia sera fixé pour toujours à Compostelle, que les évêques de Compostelle comme les abbés de Cluny, ne relèveront plus que du Saint-Siège, et que tous les successeurs de Dalmacius seront sacrés par le Pape (150). Dalmacius consacra alors un nouvel autel à Compostelle, et mourut le 13 décembre 1095 pendant que de l'autre côté des Pyrénées, les Français s'apprétaient à prendre le chemin de Syrie, cette fois-ci armés.

Le successeur d'Urbain II fut Pascal II. Celui-ci, clunisien comme son prédécesseur, ne témoigna pas moins d'attention à Saint Jacques. Le 31 octobre 1104, il accorda le *pallium* aux évêques de Compostelle à titre perpétuel avec de nombreux privilèges d'ordre ecclésiastique (151).

A Pascal II, clunisien, succéda Gélase II, clunisien aussi et tellement, que, sentant sa fin prochaine, il se fit aussitôt transporter à Cluny où il voulut mourir et où on l'enterra.

(150) Florez (*Esp. Sagr.*, XX, 21) et Migne (CLI, 440) reproduisent la lettre par laquelle Urbain II reconnaît ces privilèges. Elle est adressée à Dalmacius.

(151) Migne, CLXIII, 132 ; Florez, XX, 48.

Le successeur de Gélase II fut Calixte II, ancien moine de Cluny. Il professait un grand culte pour Saint Jacques, jusqu'à faire célébrer sa fête par les églises interdites (152). C'est lui qui éleva Compostelle à la dignité de Métropole (153).

Le *livre de Saint Jacques*, œuvre de propagande, peut donc bien être, comme l'ont suggéré deux grands savants (154), une œuvre clunisienne. Sur les routes françaises qui mènent à Saint Jacques les pèlerins vont succéder aux pèlerins et, partant, les croisés aux croisés avec un rythme inconnu jusqu'alors.

On comprendrait facilement pourquoi on a voulu attribuer le livre de Saint Jacques au clunisien Gui, fils de Guillaume Tête-Hardie, parent de tant de Croisés bourguignons en Espagne, et d'Alphonse VIII, grand pourfendeur de Sarrasins, connu dans l'histoire sous le nom de Calixte II.

VII

Cluny constitue l'un des liens qui forment l'unité de toutes les Croisades françaises au moyen âge. Le pèlerinage lointain, mais si émouvant, si attrayant, et le plus respectable de tous, le Saint-Sépulcre, fut également exalté par les Clunisiens. On connaît les termes éloquents et véridiques de Raoul Glaber, moine de Cluny, et intéressé aux pèlerinages de Syrie

(152) Migne, *P.L.*, CLXIII, 1379-1380, 1391.

(153) Ulysse Robert, *Calixte II*, p. 102.

(154) Dozy, *Recherches*, II, 402 ; Bédier, *Légendes*, III, 90-91. C'est M. Bédier qui, rappelant que la coquille de Saint Jacques orna le blason des abbés de Cluny, dégage toute la valeur de cette phrase du Codex Calixtinus : « Hunc codicem prius Ecclesia Romana diligenter suscepit. Scribitur enim in compluribus locis, in Roma scilicet, in Hierosolimitanis oris, in Gallia, in Theutonica, in Frisia et præcipue apud Cluniacum » (p. 90).

plus qu'aucun autre de son temps : « Une foule innombrable arrivait des extrémités du monde visiter le Saint-Sépulcre du Sauveur à Jérusalem. Jamais on n'avait cru qu'il pût attirer une affluence si prodigieuse. D'abord la basse classe du peuple, puis la classe moyenne, puis les rois les plus puissants, les comtes, les marquis, les prélats ; enfin beaucoup de femmes nobles et pauvres. Beaucoup voulurent mourir en Terre-Sainte plutôt que revenir en leur pays, comme ce Bourguignon d'Autun, qui, au Mont des Oliviers, demanda à Dieu la faveur de l'appeler à lui dans ces lieux qui furent témoins de sa Passion » (155). Odilon, abbé de Cluny, aurait voulu accomplir le saint voyage à l'exemple de plusieurs abbés de son obédience, mais, retenu par ses occupations et les luttes intestines qui ravageaient l'Europe, il avait engagé un grand nombre de ses amis à prendre le chemin de la Terre-Sainte, tels Evrard, prieur d'Anzin, Archambaud, vicomte de Macon, et Richard de Verdun (156).

Les abbés de Cluny, d'une humilité si chrétienne, étaient cependant pour la plupart descendants de cette aristocratie guerrière et turbulente. Ils se montraient à l'occasion des manieurs d'hommes sans pareils, à l'âme ardente, à l'éloquence enflammée, à l'énergie telle que toute trace de faiblesse humaine disparaît de leur cœur (157). La chrétienté a traversé au cours de son histoire des crises qui mettaient son existence même en danger. Puis un homme ou un groupe d'hommes surgissent et, hasard, destin ou Providence, la religion du Christ est sauvée et continue son ascension sur des bases plus solides encore. Tel fut le cas de Saint François d'Assise, le chrétien

(155) Raoul Glaber, VI, 6, éd. Prou, p. 106.

(156) Pignot, II, 159.

(157) Voyez les remarques de Reynaud, *Les origines de l'influence française*, p. 41-105.

qui se rapprocha le plus de l'exemple du Christ ; tel fut le cas de Cluny, l'institution qui fit le plus pour assurer le triomphe de l'Eglise au Moyen Age.

Pour revenir au rôle de l'abbaye de Cluny dans les Croisades, nous devons rappeler les lettres de Grégoire VII (158). Ces lettres sont authentiques, incontestablement. Riant (159) n'y veut pas voir l'idée de Croisade et ne trouve « qu'une figure de rhétorique » (160), dans l'expression si claire, si précise, du grand Pape clunisien parlant des soldats qu'il a équipés et disant : « *volunt usque ad Sepulcrum Domini pervenire* » (161). Il suffit pourtant de lire les lettres de Grégoire VII identiques dans leurs idées et même leurs expressions aux discours d'Urbain II pour se convaincre que les deux Souverains Pontifes représentaient un même esprit, une même tradition, celle de Cluny (162). Aussi il n'est pas étonnant que Guibert de Nogent, avant de parler des prédications d'Urbain, ait insisté sur sa formation clunisienne (163).

Urbain II avait peut-être moins de génie que Grégoire VII. Mais il possédait une connaissance plus profonde de la nature humaine, une souplesse plus aiguë, plus d'adresse dans la direction des âmes. En

(158) Datées du 2 février, 1^{er} mars, 10 sept., 7 et 16 déc. de l'an 1076. (Migne, *P.L.*, t. CXLVIII, col. 325, 329, 360, 386, 390).

(159) *Arch. Orient. Latin*, p. 59 sqq.

(160) *Ibid.*, p. 65.

(161) Migne, *ibid.* col. 386.

(162) Voir notamment ceci : Grégoire dit : « Et non solum dolere super hac re debitæ sollicitudini nostræ sufficit, sed animas pro liberatione fratrum ponere, exemplum Redemptoris nostri, et debitum fraternæ charitatis a nobis exigit : quia, sicut ipse pro nobis animam suam posuit et nos debemus pro fratribus nostris animam ponere ». (Migne, *ibid.*, col. 329). Comparer avec Robert le Moine (*Rec. hist. occ.* III, 727 sqq.) ; Guillaume de Tyr (*ibid.* I, 39 sqq.) ; Foucher de Chartres (III, 321) ; Guillaume de Malmesbury (Crégut, *Concile de Clermont, appendice*, p. 360 sqq.) ; Guibert de Nogent (IV, 135 sqq.).

(163) *Rec. hist. des Croisades*, IV, 135.

parcourant sa correspondance et ses sermons (164), on constate que ce compatriote de Joinville et de La Fontaine n'avait point l'âpreté de Hildebrand, mais beaucoup de cette « douceur champenoise » dont parle Michelet au sujet de la mère de Jeanne d'Arc. C'était une âme tendre, sensible, pleine de pitié qui n'a jamais dû perdre le don des larmes, et n'avait rien de cette ardeur combattive d'un Jean VIII ou d'un Grégoire VII. Toute sa vie, il resta profondément attaché à Saint Hugues, abbé de Cluny.

En effet, dès son arrivée au siège apostolique, Urbain II écrivit à Hugues une lettre pleine d'affection, lui exposa la tristesse qu'il ressentait à la suite de ses nouvelles fonctions et le supplia de venir le voir pour le consoler et lui prodiguer ses conseils. S'il ne le pouvait pas, qu'il ne tarde pas au moins à envoyer quelques-uns de ses moines, porteurs de sa bonne parole, seule capable d'alléger sa douleur (165). La même année, il adressa à Hugues une autre lettre, non moins émue, où il se déclarait le débiteur reconnaissant du saint Abbé et disait qu'il a été régénéré à Cluny par la seconde grâce du Saint Esprit. Hugues c'est « *le sanctissime, reverendissime et delectissime frater* » (166).

Les collaborateurs du Pape sont tous des Clunisiens et c'est un Clunisien, Jean de Gaète, le futur Gélase II, que le Pape plaça à la tête de la chancellerie romaine (167). On est étonné de ce que ces constatations, comme celles qui vont suivre, ont échappé à tous les historiens des Croisades. Que ce soit dans son pèlerinage au Mont Cassin (168), où il suit les

(164) Migne, *P.L.*, t. CLI, col. 283 à 582.

(165) Voir cette lettre touchante dans Migne, *CLI*, col. 284-285.

(166) *Bibliothec. Clun.*, p. 514 ; Migne, 291-293.

(167) Paulot, *Un pape français*, p. 171, 180.

(168) Chalandon, *Histoire de la Conquête...*, I, 296.

traces d'Odon, Mayeul, Odilon et Hugues, ou dans les affaires d'Espagne où il rétablit la primauté ecclésiastique de Tolède en faveur d'un Clunisien (169), ou dans les affaires d'Italie où il confirme les privilèges du fameux monastère clunisien de la Cava (170), c'est toujours Cluny qui dictait les actes du Pape.

Il en fut de même au Concile de Clermont. Pour s'en convaincre, il suffit de repasser l'itinéraire d'Urbain II.

C'était le 18 novembre 1095 que devait s'ouvrir le Concile de Clermont. Dès le 18 octobre, Urbain II était à Cluny (171). Il y séjourna pendant plus d'une semaine (172). Il s'entretint longuement avec l'abbé Hugues et évoqua ses heures passées dans l'auguste Abbaye (173). Enfin, le 25 octobre, il consacra lui-même, dans une grande solennité, l'autel majeur et l'autel matutinal (174) de la nouvelle abbaye et prononça un discours : « Je fus autrefois, dit-il, moine et prieur de ce monastère sous le vénérable seigneur abbé Hugues, encore aujourd'hui vivant et en bonne santé par la miséricorde divine. Avant moi, les Pontifes romains ont marqué leur passage sur la Chaire de Saint Pierre par leurs bienfaits envers Cluny. Mais aucun d'eux n'avait encore visité ces lieux. Vous le voyez, c'était à moi que la divine Bonté réservait de venir le premier. *Entre les nombreux motifs qui nous ont engagé à visiter la France, le premier, le principal, a été le désir de réjouir par notre présence, ce Monastère et ces moines qui sont tout*

(169) Migne, col. 288 sqq.

(170) Migne, col. 307.

(171) Jaffé, I, 5582-5583.

(172) Dom Ruinart, *Vita B. Urbani II*, (Migne, t. CLI, col. 160).

(173) *Ibid.*, col. 161.

(174) Jaffé, 5583.

spécialement nos frères et de les fortifier par nos paroles et de travailler à leur bonheur » (175).

Après avoir quitté Cluny, le Pape se dirigea vers Souvigny, prieuré clunisien (176), où il s'inclina devant les tombeaux des illustres abbés de Cluny, Mayeul et Odilon. A Clermont, si nous croyons Dom Ruinart dans l'énumération des personnes assistant au Concile (177), Hugues, abbé de Cluny, était présent avec ses disciples — les Clunisiens Jean de Gaète, chef de la Chancellerie romaine, Dalmacius, évêque de Compostelle, Bernard, primat de Tolède, Bérenger de Tarragone — et ses amis tels que Richard de Saint-Victor, Geoffroy de Vendôme, Landri de Mâcon, Lambert d'Arras. Le Concile de Clermont, que ce soit en ce qui concerne la discipline intérieure de l'Eglise (lutte contre la Simonie, les abus des ecclésiastiques, les empiètements des seigneurs), ou que ce soit en ce qui concerne la guerre sainte, consacre les idées que les Clunisiens soutenaient depuis deux siècles avec une égale ardeur. Si bien qu'au Concile de Clermont, Urbain II fit un éloge éclatant de Cluny et recommanda de l'aimer comme la prune de l'œil (178).

Après avoir quitté Clermont, le pape se rendit à Sauxillanges, autre prieuré clunisien, où il consacra une église (179). Puis à Saint-Flour (180), où il y avait un monastère clunisien, et, partout où il pas-

(175) *Bibl. Clun.* col. 518-520 : *Denique inter alias causas quæ nos ad visitandas Gallias impulerunt, hæc prima et præcipua fuit, ut locum istum, et congregationem hanc speciali nobis cognatione germanam nostra presentia lætificaremus, nostro accessu et alloquio juvaremus, et ad omnem utilitatem vel commodum nostram eis operam impenderemus », 518-519.*

(176) Dom Ruinart (*Migne, ibid.*, col. 162) ; Jaffé, 5584.

(177) *Vita Urbani*, *Migne, ibid.*, col. 163-168. D'ailleurs il n'y a aucune raison de suspecter Dom Ruinart.

(178) L'Huillier, *Vie de Saint Hugues*, 423.

(179) Jaffé, I, 5601 ; *Vita Urbani*, col. 186.

(180) Jaffé, I, 5603-5604 ; *Vita Urbani*, col. 186.

sait, il prodiguait ses faveurs à Cluny (181). Enfin, une fois de retour au Latran, après avoir assuré son triomphe définitif et appris les premiers succès des Croisés, Urbain II écrivit encore à Hugues pour lui confirmer toutes ses faveurs précédentes :

« La grâce de la charité apostolique, dit le Pape, doit subvenir aux nécessités de tous les fidèles qui réclament son secours. Mais elle doit se montrer surtout clément et généreuse envers les fils que la Sainte Mère Eglise de Rome reconnaît tout spécialement comme siens. De ce nombre sont les moines assemblés à Cluny, communauté que les dons divins ornent et pénètrent plus que toute autre et qui brille sur terre comme un second soleil. N'est-ce pas à elle que l'on peut appliquer aujourd'hui avec le plus de vérité la parole du Seigneur : « Vous êtes la lumière du Monde ». Aussi, très cher frère Hugues, la puissance et la majesté du siège apostolique sont-elles bien obligées de condescendre à vos désirs, puisque la sainteté de votre vie fait vous obéir l'auteur même de toute chose... » (182). De son côté, Hugues ne manqua pas de témoigner son affection au pape. Il ordonna qu'un culte particulier fût rendu à Urbain II de son vivant et après sa mort (183) .

Nous avons vu Cluny entretenant de vieilles relations avec les familles des futurs croisés d'Orient, les poussant même aux expéditions en Espagne, comme c'est le cas des Saint-Gilles (184). Avant de partir pour la Syrie, de riches seigneurs concédèrent aux moines de Cluny leurs propriétés, tels Etienne VII, comte de Blois, Baudoin III, comte du Hainaut, Eustache de Boulogne, frère de Godefroy (185). Le

(181) L'Hhuillier, *op. cit.*, 431-32.

(182) *Bul. Clun.*, p. 30.

(183) L'Huillier, p. 435-436.

(184) L'Huillier, p. 208.

(185) Pignot, II, 163.

neveu même de l'abbé de Cluny, le duc Eudes de Bourgogne, partit à la tête d'une armée et reçut les palmes du martyre à Tarse (en Cilicie). Hugues sera encore en vie pour apprendre le désastre (186). C'est à Cluny que se retira, après avoir terminé sa captivité, Harpin de Bourges, un des héros de la Croisade et de la *Chanson des Chétifs* (187).

De nombreux chefs des Croisés sont en même temps de fervents amis de Cluny (188). Guillaume de Tyr nous raconte que Godefroy de Bouillon avait choisi, pour les emmener avec lui, *des moines réguliers, pleins de religion et connus par la sainteté de leur vie. Durant tout le pèlerinage, ces religieux s'acquittèrent de leurs fonctions sacrées aux heures de nuit comme aux heures de jour. Et après son triomphe, l'Avoué du Saint-Sépulcre les établit à leur demande dans la Vallée de Josaphat* (189). Or on sait que cette abbaye était clunisienne. Sur les routes qui les conduisaient en Orient, les Croisés devaient rencontrer plus d'un monastère clunisien. Une lettre de Pierre le Vénérable nous apprend qu'Alexis avait installé à Civetot, près de Constantinople, des moines de Cluny (190). Sur le mont Thabor, Tancrede dotait vers 1100, un riche monastère clunisien (191). C'est donc avec raison, et bien qu'il ne nous ait pas rapporté les preuves que Reynaud constatait : « Quand Urbain II entraînait la noblesse française tout entière vers les Lieux Saints, c'était bien Cluny tout entier, le Cluny bourguignon, idéaliste et énergique qui af-

(186) Lhuillier, *op. cit.*, p. 438.

(187) B. Leib, *Rome, Kiev et Byzance à la fin du XI^e siècle*, thèse Paris, 1924, p. 220.

(188) Pignot, II, 159 (en note).

(189) *Rec. Hist. Oc.*, I, 576.

(190) Lettre de Pierre le Vénérable à Jean Comnène, *ap. Migne, P.L.*, CLXXXIX, C. 261.

(191) Migne, *P.L.*, *ibid.*, 162 et 266.

firmait son rôle aux yeux du monde étonné » (192). A la même époque, des légions, en majorité françaises, attaquaient les Musulmans en Espagne, comme en Syrie, en Orient, comme en Occident ; Cluny triomphait. Rendons-lui justice. Car les historiens des Croisades d'Orient n'en parlent pas, même les plus récents et les plus complets (193). *On pensera ce qu'on voudra des origines des Croisades. Mais il est incontestable qu'Urbain II n'a rien innové, et que c'est en parcourant les monastères clunisiens et en proclamant sa reconnaissance et son attachement filial et paternel à Cluny, qu'Urbain II, pape clunisien et fervent disciple de l'abbé Hugues, s'arrêta à Clermont, et là, devant une assemblée composée en proportions considérables de clunisiens et d'admirateurs de Cluny, le Souverain Pontife, en trente-trois canons, consacra la doctrine ecclésiastique défendue par Cluny depuis sa fondation. Et si les Croisades, toutes les Croisades, sont une œuvre principalement française, c'est dans une grande mesure, parce que Cluny est*

(192) L. Reynaud, *op. cit.*, p. 65.

(193) Il n'est pas fait mention du rôle de Cluny dans l'histoire la plus complète et la plus récente des Croisades : L. Bréhier, *l'Eglise et l'Orient au Moyen Age. Les Croisades*, édition 1928 (chez Gabalda). Augustin Fliche (*Histoire du Moyen Age*, t. II. *L'Europe Occidentale de 888 à 1125*, Paris, 1930, p. 551 (en note) et dans la *Revue de l'Histoire de l'Eglise de France*, t. XIV, 1927, p. 295 sqq.) reste sceptique vis-à-vis de l'influence de Cluny sur la préparation des Croisades. Cependant il reconnaît que Cluny « a pu entretenir une atmosphère favorable à un mouvement contre l'Islam », *art. cit.*, p. 300, note 57. M. Fliche dit encore (p. 302) que :

1°) « Urbain II arrive à Clermont avec un projet précis » ; mais en passant par Cluny, il est impossible de supposer que le Pape n'ait pas sollicité l'avis de son confident, son ami et son père spirituel Hugues, abbé de Cluny, auquel on ne peut refuser une part dans l'élaboration de ce projet précis.

2°) « Le Pape était loin de se douter de l'ampleur que va prendre ce mouvement ». C'est donc dans une mesure très déterminée que la Croisade dépendait de la volonté d'Urbain II.

une institution foncièrement française. Celle-ci a préparé les guerres saintes à peu près comme les Encyclopédistes ont préparé la Révolution française.

C'est ce qui nous ramène à notre conception de l'unité fondamentale de toutes les Croisades françaises au moyen âge. Nous l'avons déjà dit, rien ne distingue, essentiellement, les Croisades d'Orient de celles d'Espagne, d'Italie ou de Sicile. Sans doute, le pèlerinage du Saint-Sépulcre a quelque chose de plus émouvant que ceux de Rome, de Compostelle et du Mont-Gargan. Mais c'est toujours *un pèlerinage qui a précédé une croisade*. On a parlé de certaines églises transformées par les Musulmans en étables. (194). Le fait est incontestable. Mais les Musulmans ont agi à titre de représailles. Ce sont les Grecs de Nicéphore Phocas qui ont commencé par transformer les mosquées, à Tarse, en étables (195). Que les Turcs, « sabreurs de profession » (196), maîtres de Jérusalem (1078) et d'Antioche (1085), se soient exercés, suivant leur penchant naturel, à piller les pèlerins occidentaux (197), et que les Chrétiens d'Orient soient venus après les invasions turques se plaindre en Occident (198), ce sont encore des faits certains. Mais il n'est pas moins certain que ces événements ont contribué très peu à déterminer les prédications d'Urban et moins encore à assurer leur succès. Pour s'en convaincre il suffit d'examiner les faits. La part de la « question d'Orient » dans le Concile de Clermont lui-même est bien mince. Nous n'avons plus

(194) *Chanson d'Antioche*, édit. P. Paris, I, 18.

(195) Nous avons le témoignage formel d'Aboul Faradj (Bar Hebreus) *Chron. Syr.* 381, traduct. Bruns, p. 202.

(196) Halphen, *Mélanges Pirenne*, p. 176.

(197) Nous avons le témoignage formel d'historiens orientaux : Michel le Syrien, traduct. Chabot, III, 182.

(198) Ekkehart, édit. Hagenmeyer, p. 33, 80-81 ; Annalista Saxo (Pertz, *MM.GG.HH.*, VI, 729) ; Robert le Moine (*Hist. Occ.*, III, 321, 491, 727).

l'encyclique envoyée par le pape aux métropolitains soumis à son autorité, pour convoquer leurs suffragants. Mais nous avons la lettre qu'il envoya à Lambert, évêque d'Arras (199). Dans cette lettre, il n'est pas du tout question de Croisade. A Clermont, il n'y avait en tout que douze archevêques, quatre-vingts évêques et quatre-vingt-dix abbés, presque tous français (200). Le roi d'Angleterre avait interdit à ses sujets de passer en France (201). Quelques ecclésiastiques représentaient l'Italie dont la participation à la première Croisade fut de peu d'importance. Quelques ecclésiastiques (tous clunisiens) représentaient l'Espagne, dont la participation à la première Croisade fut nulle. L'Allemagne, la Lorraine et la Hongrie ne furent pas représentées (202). Des prélats invités ne vinrent pas au concile et envoyèrent des lettres d'excuse (203). De quoi parla-t-on à Clermont ? Nous l'avons dit, des réformes chères à Cluny. On parla de combattre la simonie, d'empêcher les clercs de porter les armes, les prêtres de se faire rémunérer pour avoir donné l'extrême-onction. On déclara que nul ne pouvait devenir archiprêtre, s'il n'était pas déjà prêtre, archidiaque s'il n'était pas déjà diacre. On interdit aux femmes d'habiter les demeures des clercs, aux bâtards et aux fils des prêtres d'accéder aux dignités ecclésiastiques, à moins qu'ils ne fussent déjà moines ou chanoines. On ordonna aux fidèles de con-

(199) Mansi, *Conc.*, XX, 694 ; Migne, CLI, 422.

(200) Héfélé (*Conc.*) traduit. Leclercq, V, I, 399. Chalandon, de son côté, dit : « Les évaluations du nombre des pères qui assistaient au Concile de Clermont varient d'après les sources entre 190 et 463, et c'est le nombre le plus petit qui a le plus de chance d'être exact ». (*Histoire de la première Croisade*, p. 25).

(201) Chalandon, *op. cit.*, p. 24.

(202) Héfélé, *ibid.*, V, I, 399.

(203) Orderic Vital, édit. Le Prévost, III, 470. On conserve la lettre d'excuse d'Aymar Taillefer, évêque d'Angoulême (*Gallia Christ.*, II, instr. 449).

tinuer le jeûne du Samedi-Saint jusqu'à la nuit. Deux évêques furent déposés pour avoir reçu les ordres dans l'espace d'une année, puis furent réintégrés. L'Evêque de Tours se plaignit de l'Evêque de Dol, l'Archevêque de Lyon de l'Archevêque de Sens. Enfin le dernier jour, jour solennel et très important, Urbain II, du haut de sa chaire, publia le décret de rétablissement du siège d'Arras, rédigé depuis deux ans (204). Et la Guerre Sainte ? dira-t-on. J'y arrive. Sur les trente-trois canons du Concile de Clermont, il y en avait justement un seul qui se rapportait à la Croisade et le voici : « A quiconque va à Jérusalem, non par orgueil ou par avidité, mais par piété et dans le but de délivrer le tombeau du Christ, le voyage comptera pour toute pénitence quelconque » (205). Nous sommes loin des déclarations énergiques et bien plus tranchantes du belliqueux Jean VIII (206).

Mais le Concile de Clermont décida la Croisade et déclencha un enthousiasme sans égal. Le discours prononcé par le pape, *après le Concile*, eut un retentissement énorme et nous n'avons nulle raison de suspecter la description éloquente de Guibert de Nogent (207). On vendait tout, on hypothéquait tout, et tous, pauvres et riches, jeunes et vieillards, partaient pour une Jérusalem lointaine, qu'ils confondaient avec la Jérusalem céleste. « Les temps étaient accomplis que le Christ avait fixés dans son Evangile lorsqu'il disait : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il

(204) Héfélé, *Conc.*, V, I, 400-406 et la bibliographie, p. 398.

(205) Héfélé, *Conc.*, V, I, 401, n. 2.

(206) Ajoutons que le Concile de Clermont n'est même pas mentionné par les deux auteurs les plus originaux de la première Croisade : l'Anonyme des *Gesta* et Raimond d'Aguilers. Cet argument, dû à Chalandon, conserve toute sa valeur (*op. cit.*, p. 27).

(207) Cf. Bréhier, *L'Eglise et l'Orient au Moyen Age. Les Croisades*, p. 66-67.

renonce à soi-même et qu'il prenne sa croix et me suive » (208).

Mais il serait superficiel (et nul n'ose plus le soutenir) de voir, dans ce formidable mouvement de l'Occident, le résultat des appels d'une poignée de Chrétiens orientaux mécontents. Les Croisades d'Orient sont la suite naturelle de plus de trois siècles de lutte contre l'Islam, d'une doctrine, proclamée par Léon IV, Jean VIII et leurs successeurs, et scellée par des guerres incessantes, sur tous les territoires d'Europe où dominait encore l'Islam. Une des principales raisons de la Croisade d'Orient dans l'esprit du clunisien Urbain II, c'est Guibert de Nogent qui nous la donne (209) : l'inquiétude du Pape de l'invasion des Almoravides en Espagne. Le pape, au moment de ses prédications, était beaucoup plus préoccupé du sort de l'Espagne que de celui des Chrétiens de Syrie.

Les conclusions du Comte Riant sur ce point sont décisives : « La Croisade d'Orient dut avoir pour objet, dans les Conseils de l'Eglise et au-dessus de toutes les considérations secondaires qui en purent déterminer la prédication, une diversion énergique à opérer contre un ennemi qui venait à peine de quitter la Provence, qui avait souvent campé aux portes de Rome, occupait une grande partie de l'Espagne et infestait la Méditerranée tout entière de brigandages insupportables » (210).

Quand les Almoravides, énergiques et farouches, venaient régénérer les Musulmans espagnols efféminés, et triomphaient à Zalacca (1087), en Espagne de nombreux croisés français trouvaient la mort (211).

(208) Anonyme des *Gesta*, édit. Bréhier, p. 2.

(209) *Rec. Hist. Occ.*, IV, 135.

(210) *Arch. Or. lat.*, I, 103.

(211) Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, IV, 205-208.

Cette déroute produisit une grande émotion surtout en France où une nouvelle Croisade s'organisa dès 1087 (212). Si nous suivons les actes d'Urbain II depuis son arrivée au trône de Saint Pierre nous ne serons que mieux convaincus de la logique merveilleuse selon laquelle se suivirent ses décisions. L'année même où il fut élu pontife, les affaires d'Espagne inquiétaient le Saint Père et, dès 1088, il consacra la primauté de Tolède au profit du clunisien Bernard de Sidérac (213). L'année suivante, prenant la route du pèlerinage habituel des abbés de Cluny au Mont-Cassin (214), il se rendit en Italie Méridionale. Il s'entendit alors avec Roger de Sicile et dans un concile tenu à Melfi, le 10 septembre, celui-ci se déclara l'homme-lige du pape (215). Le pape comprenait que pour les luttes contre les Musulmans, les Normands étaient indispensables. Il comprenait encore que pour le succès de l'entreprise, il fallait rétablir la paix en Occident. C'est pourquoi, dans un autre concile tenu dans le duché de Pouille, à Troia (41 mars 1093), il fit décider que quiconque romprait la trêve de Dieu, cette institution clunisienne par excellence, serait excommunié (216). Le 1^{er} juillet 1089, il écrivait à Bérenger, comte de Barcelone, à Ermengaud, comte d'Urgel, à Bernard, comte de Besalu, et à tous les évêques, vicomtes et nobles des provinces de Tarragone et de Barcelone. Le pape déclarait que tous ceux qui, en argent ou autrement, contribueront à reconstruire Tarragone pour en faire un boulevard contre les « Infidèles », gagneront toutes les indulgences auxquelles donne droit le voyage à Jérusalem (217). Dans un

(212) Boissonnade, *op. cit.*, 33-35.

(213) Gay, *Les Papes au XI^e siècle*, p. 368 ; Héfélé, V (1), 340 (et les notes).

(214) Chalandon, *La Conquête de l'Italie*, I, 296.

(215) Jaffé, I, 5408.

(216) Héfélé, V, (1), 371-372.

(217) Riant, *A.O.L.*, I, 68 sqq ; Jaffé, 5401.

discours qu'Urbain II fit à la suite du Concile de Clermont et rapporté par Guillaume de Malmesbury, nous voyons le pape tourné surtout du côté de l'Espagne (218). Orderic Vital nous le montre tourné aussi du côté de l'Afrique (219), en quoi il est d'accord avec l'historien musulman Ibn el Athir. Pour ce dernier les Croisés voulaient d'abord conquérir l'Afrique. C'était même le but pour lequel ils avaient réuni leur grande armée. Mais Roger de Sicile, chez qui ils devaient passer, craignant pour ses possessions, les aurait détournés et accidentellement dirigés vers les Lieux-Saints (220).

Nous voici arrivés à la conclusion de cette première partie de notre travail. Nous n'avons pas ici la prétention de discuter les théories et les constructions célèbres de M. Joseph Bédier. Cependant il nous serait bien difficile de croire à la « génération spontanée » des Croisades. On comprend facilement Pierre l'Ermite aujourd'hui, surtout depuis les éminents travaux du Comte Riant et de Hagenmeyer (221).

(218) « Hanc igitur nostri mundi portioneulam Turci et Sarraceni bello premunt jamque a trecentis annis Hispania, Balearibus insulis subjugatis, quod reliquum est spe devoravit, homines inerfissimi, et qui cominus pugnandi fiduciam non habentes fugax bellum diligunt » (Crécut, *Concile de Clermont*, appendice, 362).

(219) Dans le discours d'Urbain rapporté par Orderic Vital, le pape assure que les Sarrasins ont détruit en Afrique seulement 96 évêchés « *sicut nobis inde venientes referunt* ». Les plaintes n'arrivaient donc pas seulement de Syrie.

(220) *Rec. Hist. Orient.*, I, 189-191. La réflexion d'Ibn el Athir est d'autant plus intéressante qu'elle rappelle déjà les desseins de Saint Louis.

(221) Nous faisons allusion à certaines phrases de la conclusion des « *Légendes Épiques* » de M. Bédier (IV, 461-462). Nous essaierons plus loin, en étudiant la *Chanson de Jérusalem*, de trouver des applications nouvelles aux théories de M. Bédier sur les origines des chansons de geste. Seulement, nous ne croyons pas avec lui que les Croisades sont mystérieuses dans la mesure où la *Chanson de Roland*

Les Croisades, comme tous les événements capitaux de l'Histoire, comme la Renaissance, comme la Révolution française, ne furent pas à l'origine l'œuvre d'un homme, mais le fruit d'un état d'esprit général entretenu soit par des intellectuels, soit par les propres besoins du peuple, depuis des années, voire des siècles. Les Croisades répondaient à l'exaltation du sentiment religieux et surtout à la nécessité d'expansion d'une race jeune et forte, manifestée depuis deux cents ans d'une façon éclatante. Un voyageur d'Orient, connu par d'excellents travaux sur les colonies franques de Syrie, E.-G. Rey, avait déjà déclaré : « *Croire qu'il a suffi de la parole éloquente d'un moine ou du repentir d'un seigneur pour susciter ces grandes entreprises n'est plus possible. C'est un mouvement d'opinion, très énergique, mais très réfléchi et mûri longuement, qui a été dirigé un jour par des chefs intelligents, et la pensée de conquête qui s'y remarque a été fortifiée par une pensée d'organisation* » (222).

Nous verrons, dans la dernière partie de notre travail, en étudiant la vie franque dans l'Orient Latin, combien cette organisation a été féconde en résultats heureux.

Quant à l'influence de Cluny, nous la croyons indéniable.

reste mystérieuse. Nous ne croyons pas non plus que « l'on peut comprendre Turol dans la mesure où l'on comprend Pierre l'Ermite ». Nous ne savons pas si les chansons de geste ont jailli spontanément à la fin du XI^e siècle. Mais il est certain que ce n'est pas le cas des Croisades.

(222) *Essai sur la domination française en Syrie durant le Moyen Age*, 1866, p. 1 sqq.

DEUXIÈME PARTIE

Brève étude comparée des Manuscrits

APERÇU GÉNÉRAL DU CYCLE DES CROISADES. — ETAT PRÉSENT DES ÉDITIONS. — CE QU'IL A DÛ ÊTRE À L'ORIGINE LE CYCLE DES CROISADES. — LA COMPILATION DE BRUXELLES. — LE MANUSCRIT 12558 DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — LE MANUSCRIT 1621 DE LA B.N. — LE MANUSCRIT 786 DE LA B.N. — LE MANUSCRIT 795 DE LA B.N. — LE MANUSCRIT 3139 DE L'ARSENAL. — LE MANUSCRIT 12569 DE LA B.N.

I

Il y a environ un siècle, l'érudition française distinguait, parmi l'amas des documents concernant les guerres saintes en Orient, une vaste compilation poétique inspirée par les exploits des Français en Terre Sainte et conservée dans plusieurs manuscrits de France et de l'étranger. C'est une histoire des Croisades bien curieuse et bien touffue. L'auteur, comme tout trouvère qui se respecte, commence par protester de sa véracité :

Teus i a ki vos cantent de la Reonde Table,
Des mantiaux engoulés de samis et de sable,
Mais jou ne vos voel dire ne mençoigne ne fable,
Ains vous dirai cançon qui n'est mie corsable.
Quar ele est en l'estore, c'est cose véritable,
En escrit le fist mettre la bone dame Orable
Qui mout fu preus et sage, cortoise et amiable,
Dedens les murs d'Oranges, la fort cité mirable (1).

(1) Ms. 786, f° 92 r°, 1^{re} c. Ms. 12569, fol. 1 r°. Cette évocation, dans un poème des Croisades, d'un personnage légendaire du Cycle de Guillaume d'Orange, est bien curieuse.

Ailleurs :

L'estore en fu trovée el mostier Saint Fagon, (*sic*)
 Tot droit en Rainscevals, si com oï avon,
 Par dedens une aumaire ù les livres met-on ;
 Là l'avoit mise uns abes qui mult estoit prudon,
 Cil le prist à Nimaie (Nimègue), si com lisant true-
 [ve-on (2).

Nanti de ces autorités respectables, le poète nous conduit en pays de Chimérie, où nous faisons la connaissance d'une charmante reine, femme d'un puissant roi, qui devient victime de sa belle-mère, après avoir mis au monde sept enfants à la fois, quelque peu miraculeux. Ces enfants vivent des aventures merveilleuses, quittent leur forme pour prendre celle d'un oiseau, puis reprennent leur nature primitive, après maintes péripéties, dans des contrées mystérieuses où se succèdent les rêves, les visions et les apparitions d'anges. Tout donne à croire qu'il s'agit d'un mythe primitif qui se rattache au folklore.

Nous perdons de vue cinq de ces sept enfants. Le sixième conservera la forme d'un cygne qui, sur un bateau, conduira le dernier de ses frères vers les plus brillantes destinées. Avec le Chevalier au Cygne nous quittons ces terres imaginaires et nous abordons à Nimègue où nous faisons connaissance avec des personnes de l'histoire. Notre héros épouse la fille de la Duchesse de Bouillon après l'avoir défendue devant l'empereur Othon ; puis, sept ans plus tard, il disparaît d'une façon non moins étrange que celle de sa naissance, et laisse une fille, Ida, qui devient la mère de Godefroy de Bouillon et de ses deux frères Baudoin et Eustache.

A un moment donné, par une brusque transition, nous sommes conduits à La Mecque, capitale de l'Islam, terre natale de Mahomet. Là, le trouvère donne libre cours à son imagination et nous étale une grande partie des légendes cocasses qui couraient sur les

(2) Ms. 12558, f° 1 r°, 1^{re} c.

Arabes, en Occident, au Moyen-Age. Une vieille sorcière, consultant les étoiles, annonce la future invasion des terres mahométanes par les Chrétiens, à quoi le Calife répond par des conseils pratiques : il faudrait à tout prix multiplier la race des vrais croyants. Pour cela, celui qui a trois femmes devra en prendre dix et celui qui en a dix devra en prendre davantage. Ce projet, malgré son efficacité future, était loin de satisfaire tout le monde. Aussi un fougueux émir entreprend un voyage romanesque en Occident, muni d'un couteau spécialement aiguisé pour égorger, s'il y a lieu, le futur chef de la Croisade.

Ces récits fabuleux laisseraient s'ils continuaient. Heureusement il n'en est pas ainsi. Par une nouvelle et non moins curieuse transition, notre compilation nous transporte en France où nous assistons aux prédications de la première croisade et à l'enthousiasme des foules, à la défaite des bandes du fameux Pierre l'Ermite et de Gauthier-Sans-Avoir, à la sortie des Barons, à leurs démêlés avec l'Empereur byzantin Alexis, à leurs marches à travers les chemins de l'Asie, à leurs premiers succès, à la prise de Nicée et d'Antioche, enfin à leur victoire finale sur Kerbogha, le terrible seigneur de Mossoul. C'est un récit d'une grande historicité : il ne va pas plus loin. Une fois encore nous retombons dans la fantaisie ; le poète revient aux compagnons de Pierre l'Ermite vaincus à Civetot et emmenés en captivité à Oliferne. Cette cité, non identifiée, peut être confondue tour à tour avec Alep, la grande et majestueuse capitale du Nord Syrien, Mossoul, Bagdad et le Caire. Ces « *Chétifs* » sont les héros d'une foule d'exploits dans des forêts, où vivent des animaux étranges dans un décor de féerie. Après des prodiges de valeur, ils rejoignent l'armée des Croisés aux portes de Jérusalem. Dans presque tous les manuscrits, la dernière partie de la

compilation est occupée par l'histoire légendaire de la prise de la Ville sainte, de l'élection de Godefroy de Bouillon et de la victoire d'Ascalon. Seul le Manuscrit 12569 pousse son récit jusqu'à la mort de Baudoin le Lépreux.

Voilà un résumé aussi bref que possible de l'histoire poétique des Croisades, telle que nous l'avons aujourd'hui (3). On s'aperçoit, rien qu'en le parcourant, que ces récits sont loin d'avoir de l'unité, de la cohésion, de l'uniformité. Cette compilation énorme est formée de fragments historiques rigoureusement vérifiés, de descriptions de batailles fortement altérées, de légendes nées un peu partout, de traditions relatives aux Français du Nord, d'autres traditions en cours parmi les Français d'Orient, le tout refondu sans aucune méthode. On n'a pas de peine à y retrouver la collaboration de plusieurs auteurs, la marque de plusieurs époques ; c'est un amalgame de plusieurs poèmes à l'origine indépendants que nous ne possédons plus à l'état primitif (4). L'examen des manuscrits est loin de nous éclairer. C'est ainsi, par exemple, que le Manuscrit 786 de la B.N. contient une des versions les plus anciennes du fragment d'*Antioche*, et ne renferme qu'une version fort remaniée du *Chevalier au Cygne* dont l'histoire la moins altérée se trouve dans le Ms. 12558. Toutes les parties du Cycle chevauchent l'une sur l'autre et il est fort difficile de publier un fragment isolé, sans tomber dans l'arbitraire. C'est le cas de Paulin Paris qui a publié le fragment relatif à Antioche. Sans doute il a jadis existé une *chanson d'Antioche*. Mais aujourd'hui

(3) Naturellement nous ne parlons pas de *Baudoin de Sebourg et du Bastars de Buillon*, compilations romanesques fort postérieures.

(4) Nous ne parlons pas non plus bien entendu du « fabliau » des *Enfants-Cygnés*, inséré dans le *Dolopathos*. Ce mythe n'avait aucun rapport, à l'origine, avec les ancêtres de Godefroy de Bouillon.

d'hui elle n'existe plus. Le remaniement qui nous reste fait partie d'un grand récit dont il est dangereux de le séparer.

Malheureusement jusqu'à présent, la longueur de ce récit, malgré son importance, a découragé les éditeurs et nous n'avons aucune édition du cycle des Croisades tout entier (5). Seul de Reiffenberg, continué après sa mort par Borgnet, deux savants belges, a donné une édition complète en trois volumes in-4° (1846-1859) d'une compilation, faite tardivement, au XIV^e siècle, d'après un manuscrit de Bruxelles. Cette édition, riche de notes et de commentaires intéressants, est encore utile à consulter. En France, on ne fit que des éditions fragmentaires, toutes insuffisantes et relativement assez anciennes.

En 1848, Paulin Paris publia la partie du cycle allant depuis le départ des premiers Croisés en Orient jusqu'à la victoire sur Kerbogha, partie qu'il intitula la « *Chanson d'Antioche* ». Il utilisa les six Manuscrits connus. Malheureusement il a fondu le tout en un seul texte fort incohérent. Bien plus Paulin Paris a commis de nombreuses omissions arbitraires quelquefois sous prétexte que ces vers font allusion à l'épisode des *Chétifs*, quelquefois sans prétexte aucun. Prenons par exemple le Manuscrit 12558. Le fragment d'*Antioche* commence au folio 59. Paulin Paris publie d'abord les trois premiers vers, puis omet les quatre suivants. Plus loin, entre les couplets IX et X de l'édition (ch. 1^{er}, t. I, p. 12-15), toujours en suivant le même Manuscrit, il laisse inédits cinquante-trois vers (6). Au chant II, entre les couplets 13 et 14 (t. I, p. 96), nouvelle omission de plus de trente

(5) Les continuations de la *Conquête de Jérusalem* dans les Manuscrits de l'Arsenal 3139 et de la B.N. 12569 sont entièrement inédites.

(6) Ces mêmes vers se trouvent dans le Manuscrit au fol. 70 v°. Le fragment omis commence ainsi : « L'asme del bon laron est de son cors partie ».

vers (7). Ces exemples qu'on pourrait multiplier autant qu'on voudrait suffisent à démontrer combien cette édition donne une idée insuffisante du texte.

Vingt ans après, un autre érudit, Hippeau, a publié d'après le seul Manuscrit 1621, le fragment de la compilation relatif à la *Conquête de Jérusalem* (8) et, entre 1874 et 1877, toujours d'après le même Manuscrit, il a édité la partie fabuleuse du cycle concernant le *Chevalier au Cygne* et les *Enfances Godefroy*, suivie des extraits du fragment des *Chétifs* (9). Les travaux de C. Hippeau sont loin de constituer des éditions critiques. L'histoire des « Enfants-Cygnés » d'après le Ms. 12.558 a été publiée par un savant américain, Todd (10), à qui Gaston Paris a consacré un article mémorable dans la *Romania* (11).

Voilà tout ce qui a été édité (12). Ces publications fragmentaires ne donnent pas une idée complète du cycle des Croisades. D'ailleurs toutes sont à refaire et nous ne pouvons les aborder qu'avec une grande méfiance ; il est toujours plus prudent, bien que moins commode, de recourir aux Manuscrits.

Tous les auteurs s'accordent à dire que les Croisades et en particulier la première croisade, la plus glorieuse de toutes, ont donné naissance à une litté-

- (7) On les trouve dans les Ms. 1621 au fol. 76, 12558 au fol. 65, Arsenal au fol. 101 v°.
- (8) La *Conquête de Jérusalem* faisant suite à la *Chanson d'Antioche* (chez Aubry), voir les justes observations de Paul Meyer sur cette édition dans *Bibl. Ecol. Chart.*, t. XXXI, p. 227 sqq.
- (9) *La Chanson du Chevalier au Cygne et de Godefroy de Bouillon* (2 vol.) dans *Collection des Poètes Français du Moyen-Age*, chez Aubry, in-8°.
- (10) *La Naissance du Chevalier au Cygne*, by Henry-Alfred Todd. Baltimore, 1889, in-8°. (*Publications the modern language Association*).
- (11) *Romania*, XIX, 314 sqq.
- (12) Ajoutons de Paul Meyer, *Recueil d'Anciens Textes*, p. 264-274, un fragment tiré des Ms. 12558, 795 et 1621 et attribué faussement à l'auteur primitif de la *Chanson d'Antioche*.

rature épique considérable, aujourd'hui en grande partie perdue (13). Un passage de la compilation publiée par de Reiffenberg et Borgnet, auquel il faut ajouter les 25 premiers vers de cette même compilation (14), nous donne une idée de ce que devait représenter à l'origine le cycle des Croisades. Ce passage commence à partir du v. 22785 :

Seigneur, or escoutés glorieuse canchon ;
 De la grande bataille vous feray menscion
 Qui fu ou plain de Rames en l'incarnacion
 L'an mil et IIII * et X et IX en son,
 XII jours en aoust, en escrit le trueve-on ;
 Et puis apriès orès, de façon en façon,
 Comment Acre asséga Godefroit de Buillon,
 Et le prist par II fois, sy com lisant trueve-on,
 Par mouskés proprement une fois le prist-on.
 Et puis orès d'Eracle, le traïtour félon,
 Comment il enhierba Godefroit de Buillon,
 Es plains devant Damas, dedens son pavelon ;
 Et puis de Baudoin qui régna grant foison,
 Comment il engendra le bastart de Buillon,
 Du roy Sallehadin orès l'estrascion ;
 Comment les Crestyens mist à destrucion ;
 Et puis de Changevin, qui cloce du talon,
 Et de Cassant son fil, de Polis le Baron (15),
Jusqu'à temps Saint Loys dure nostre cançon
Des hauls fais d'Oultre Mer contre les gens Ma-
[hon (16).

C'est là le cycle entier des Croisades qui devait être aussi considérable que les autres cycles épiques (17). Il commençait par la fable des *Enfants-Cygnés* et se terminait avec les expéditions de Saint Louis. Il

(13) Voir Pigeonneau, p. 8, sqq. ; Leroux de Lincy, *Bibl. Ecol. Chartes*, t. II, 439-441 ; P. Paris, *Manuscrits Franç.* VI, 176-180 et plus loin les témoignages que nous apportons en faveur de l'existence d'une *Chanson d'Antioche*.

(14) Tome I, p. 1-4.

(15) Changevin, Cassant et Polis reparaissent dans *Baudoin de Sebourg*.

(16) Tome III, p. 128.

(17) L'auteur de la compilation publiée par de Reiffenberg et Borgnet ne devait pas lui-même tenir sa promesse en poussant son récit jusqu'à Saint Louis. Il s'arrête sur les exploits de Baudoin I^{er} et ne va pas aussi loin que le Ms. 12569.

célébraient les hauts faits accomplis par les Francs contre les Musulmans d'Orient, comme le cycle de Charlemagne exaltait la lutte des Chrétiens contre les Musulmans d'Occident. Les poèmes qui composaient ce cycle ont commencé à naître au moment même où se déroulèrent les événements de la première croisade, comme nous le verrons en étudiant la « *Chanson d'Antioche* ». Puis ils se sont multipliés, amplifiés. Des rénovateurs, venus postérieurement, remanièrent les vers devenus archaïques en les développant à leur manière, jusqu'au milieu du XIV^e siècle. La littérature épique des croisades jette alors un dernier éclat avec *Baudoin de Sebourg* et le *Bastars de Buillon* (18).

La compilation belge, conservée également dans un Manuscrit de la bibliothèque de Lyon (N^o 744) a été longuement analysée par ses éditeurs au début de chacun des trois volumes qui la composent, par Paulin Paris dans le tome XXV de l'*Histoire Littéraire* et enfin par Pigeonneau. Nous ne répéterons pas ce qu'ils ont dit. La physionomie des croisades, la figure des héros, la nature des expéditions y subissent d'inconcevables altérations. Godefroy de Bouillon devient un amoureux transi et bêlant ; ses amours avec la belle Florie, que nous retrouvons dans les continuations de la *Conquête de Jérusalem*, frôlent le ridicule. Ce dernier remaniement du cycle des Croisades fut certainement composé à l'aide de documents que nous avons perdus et surtout de chansons de geste dont il ne nous reste aucune trace. Nous aurons l'occasion d'en reparler à propos du pèlerinage de Pierre

- (18) Ces vastes récits composés certainement après la perte définitive de la Syrie par les Croisés, sur des données romanesques fort à la mode de l'époque en Occident, n'entrent pas dans notre travail. Peut-être leurs auteurs ont-ils utilisé certaines traditions provenant de l'Orient Latin. De toute façon leurs rapports avec la compilation belge sont certains.

l'Ermite. Sur ce point, le récit de cette compilation est beaucoup plus véridique et plus original que celui de Graindor de Douai. Mais l'auteur de la compilation belge a dû également connaître des versions identiques à celles des Manuscrits de Paris que nous allons examiner successivement (19).

II

A Paris on conserve six Manuscrits du cycle des Croisades, dont cinq appartiennent à la Bibliothèque Nationale (N^{os} 786, 795, 1621, 12558 et 12569) et un à l'Arsenal (N^o 3139). Le Manuscrit 12558 de la Bibliothèque Nationale groupe six branches :

- 1^o) *Les Enfants-Cygnés*,
- 2^o) *Le Chevalier au Cygne*,
- 3^o) *Les Enfances Godefroy*,
- 4^o) *La Chanson d'Antioche*,
- 5^o) *Les Chétifs*,
- 6^o) *La Chanson de Jérusalem*.

Il est de format in-folio, d'une exécution soignée, orné de miniatures, comprenant 192 feuillets, écrits sur deux colonnes et datant probablement du début du XIV^e siècle. Il renferme une version anonyme des *Enfants-Cygnés* qui est certainement la plus ancienne et qui présente de nombreux traits communs avec le

(19) L'étude comparée des Manuscrits de Paris, forcément brève, que nous allons entreprendre, a pour but de nous permettre de nous reconnaître à travers ces grandes compilations dont nous essaierons de séparer les différentes branches. Nous profiterons aussi de l'occasion pour fournir les renseignements nécessaires à ceux qui voudront aborder ces Manuscrits. Cette partie de notre travail ne peut qu'être sèche et de lecture difficile. Nous nous excusons d'avance et nous réclamons l'indulgence. Pour être mené à bonne fin, l'examen critique des six Manuscrits de Paris demanderait de longues années.

Conte du Dolopathos (20). C'est cette version qui a été publiée par Todd (21). Un certain roi Lothaire habitant un royaume voisin de la Hongrie, s'égare en poursuivant un cerf à la chasse, s'endort, et se réveille en présence d'une beauté, quelque peu fée, habitant une caverne. Il lui propose de devenir sa femme. Elle accepte et annonce que d'elle naîtront à la fois sept enfants, dont six garçons et une fille et qu'elle mourra en les mettant au monde. Elle se console, car elle ajoute :

Et m'estuet travellier et tel mort endurer
 Por le linage acroistre qui ira outre mer,
 Et qui là se fera segnor et roi clamer (22).

Enfin elle donne une dernière prophétie :

Encor te vaurai jo autre cose conter :
 Cascuns de ces enfants aura sisne d'or cler,
 El col d'une caaine que bien porra mostrer
 A tot ço naistront il, jel vos di sans doter.
 Conmandés les enfans par grant cure à garder ;
 Quel part que vos soiés, ù en terre, ù en mer,
 U en pais, ù en guerre, vos en estuet pener (23).

Cette jeune « pucele cortoise et avenant » s'appelait Elioxe. Malheureusement la mère du roi Lothaire n'était en aucune façon favorable à ce mariage. Elle destinait à son fils la fille du roi Anatars, qui était fort puissant. Malgré cette opposition, un fastueux mariage fut célébré que le poète nous décrit avec force détails sans oublier les jongleurs : « *Et jougleor i cantent et lais et sons et dis* ». La première nuit de noces, Elioxe fait un rêve qui l'épouvante. Elle se voit étendue sur un lit magnifique, recouvert de lis dans sa partie supérieure et de roses dans la

(20) Nous renvoyons à l'étude substantielle de G. Paris, *Romania*, t. XIX, p. 314 sqq. sur les différentes versions du *Chevalier au Cygne*.

(21) *Publications the modern language Association*, tome IV. Pigeonneau a déjà analysé cet épisode, p. 126 sqq. de même que Gaston Paris dans l'article cité.

(22) Ms. 12558, f° 2 v° 1^{re} c. ; Todd, p. 8.

(23) *Ibid.*

moitié inférieure. Au milieu des roses, vers les pieds, étaient cachées sept pommes, qu'on dirait ravies au jardin du Paradis, et qui furent aperçues par la reine-mère. Celle-ci les enlève, coupe les queues à six d'entre elles et les jette dans un désert. Elioxe se réveille tremblante, et raconte son rêve à son époux qui la rassure de son mieux.

Le moment de la naissance des enfants approchait quand, un jour, un roi païen dévasta les terres de Lothaire. Sur les conseils de sa femme, celui-ci s'en alla lui-même chasser l'envahisseur et recommanda celle-ci à sa mère, dame Matrosilie. Puis à la tête de ses troupes, il battit l'ennemi, le mit en fuite et le força à se réfugier dans sa capitale Arthage. C'était une fameuse cité, entourée d'un fleuve par lequel on communiquait à l'aide des navires avec le Soudan de Perse. Le siège d'Artage commença. Grâce à l'habileté des ingénieurs, Nicolas et Geoffroi, qui réussirent à détruire les murs et à noyer les habitants par le moyen d'un torrent impétueux, Artage succomba, et le neveu du roi païen, Faburons l'Esccler, réfugié dans la citadelle, se rendit à Lothaire, se convertit au Christianisme et devint son vassal.

Malheureusement la guerre a duré trop longtemps et Lothaire n'a pas pu assister à la naissance de ses enfants qui vinrent au monde, tous (six garçons et une fille), portant des chaînes d'or au cou. Un peu plus tard, Elioxe expira et fut pieusement enterrée. Dame Matrosilie, qui n'aimait guère sa belle-fille, s'entendit avec les femmes d'Elioxe qui promirent de garder le silence sur cette naissance mystérieuse. Puis elle fit appeler l'un de ses hommes, Monicier de Valée, et le chargea de jeter les enfants, qu'elle a enfermés dans deux caisses, au milieu d'une forêt obscure et hantée de bêtes fauves. Le serf docile, mais bon de cœur, reconnut la nature du service qu'on lui demandait et sauva les enfants en les pla-

cant dans le refuge d'un Ermite (24). Il retourna au palais à l'aube et assura la reine de s'être bien acquitté de sa commission. L'Ermite, après avoir fait ses prières, revint chez lui et recueillit les enfants qu'il éleva avec l'aide de sa sœur Ermogène. Pendant ce temps, Dame Matrosilie fit écrire à son fils que sa femme était morte en accouchant de sept serpents qui lui déchirèrent les entrailles et s'envolèrent. Accablé de douleur, le roi congédia ses généraux et revint chez lui. Sa mère le reçut avec une émotion feinte et s'efforça de le consoler.

Sept ans passèrent. Un jour Lothaire chargea un de ses chevaliers, Rudemars, d'aller recueillir les dettes et les tributs, que certains retardataires ne lui avaient pas encore payés. Rudemars partit. Après plusieurs journées de voyage, il s'égara dans une forêt où il rencontra l'Ermite qui sauva les enfants du roi. Celui-ci lui offrit l'hospitalité et les lui montra. Grand fut l'étonnement de Rudemars dont il fit part à la Reine-Mère. Celle-ci, furieuse, ordonna à Rudemars d'aller enlever aux enfants leur chaîne. Au moyen d'un stratagème, il exécuta ces ordres et aussitôt les enfants se changèrent en *oiseaux semblables à des cygnes*. Heureusement, la fille, étant couchée à part, put conserver sa chaîne d'or et sa forme humaine. Ces oiseaux s'envolèrent et vinrent s'abattre dans le vivier du château de Lothaire.

L'Ermite, inconsolable de la perte de ses enfants adoptifs, se sépara de la fille, en lui laissant un morceau de pain. Celle-ci s'égara, puis se retrouva dans

(24) Il y a quelques traits dans cette première version des *Enfants-Cygnes* qui se retrouvent dans le *Roman de Thèbes*, écrit vers 1150. L'auteur, qui a certainement lu les chroniques de la première Croisade, peut bien avoir pris connaissance de l'origine fabuleuse du duc de Bouillon ou du mythe des *Enfants-Cygnes*. Sur le *Roman de Thèbes*, voir Gustave Cohen, *Chrétien de Troyes*, p. 39-42.

la ville de Lothaire. Après maintes circonstances, le hasard la conduisit au vivier où nageaient ses frères. Ils la reconnurent, l'entourèrent, et lui montrèrent de mille façons leur affection ; si bien que le Sénéchal, intrigué, présenta la fille au roi, non sans avoir entendu son histoire. Le récit de la fille inquiéta fort Lothaire qui se rappelait les prophéties d'Elioxe et la lettre de sa mère. La contradiction entre ces deux déclarations était manifeste : « U ma mère, u ma femme, li quels que soit, me mant » (25) se disait-il en lui-même. Puis sans tarder il alla trouver sa mère, à qui, après plusieurs menaces, il arracha le terrible aveu. Lothaire n'était pas méchant. Il lui pardonna et se fit restituer les chaînes d'or. Par malheur elles n'étaient plus que cinq, l'une ayant été fondue auparavant (26). Ainsi, cinq des enfants reprirent la forme humaine, et l'un d'eux resta oiseau. Le temps passa, les enfants grandirent et furent armés chevaliers en de somptueuses cérémonies. Cependant, Lothaire restait inquiet. Il ne cessait de songer à la prophétie de sa femme : lequel de ses cinq enfants aurait le glorieux « *lignage* » qui ira vaincre les Païens en Orient ? Un jour, un ange lui apparut, envoyé par la Sainte Vierge, et lui révéla que cette gloire était destinée à l'enfant que le Cygne entraînerait dans sa nacelle. De fait, quelque temps après, les enfants décidèrent d'aller à l'aventure, chacun de son côté. L'un d'eux s'embarqua conduit par le Cygne et, après soixante jours de navigation, il aborda à Nimègue, où l'Empereur tenait alors sa cour, un jour de Pentecôte. Ainsi finit la première branche du Chevalier au Cygne (27).

(25) Todd, p. 74, v. 2743.

(26) Voir les circonstances dans lesquelles la chaîne a été fondue sur l'ordre de la reine-mère. Todd, v. 2190-2213, p. 60-61.

(27) Nous avons tenu à l'analyser longuement une fois

Ci fine li naisence des VI frères a tant.
 Cil Dame Dex de gloire, qui forma Moisant,
 Il gart et bënëie, et doinst amendement
 Celui qui ceste estoire a mis si en avant (28).

Nous voici à Nimègue, un jour de Pentecôte, où l'Empereur tient sa cour. Il s'agit bien d'une nouvelle chanson. Le jongleur nous en avertit : c'est une chanson où il n'y a aucun mensonge. Elle est placée sous la garantie d'autorités respectables. Que les Chevaliers aient conquis Antioche, le trouvère ne le cache pas. Mais avant ce grand événement, il leur arriva une aventure merveilleuse dont il veut nous faire part :

Cil prisent Anthioce nel vos quier à celer.
 Mais ainçois lor convint grans paines endurer,
 Fors estors et batailles et velliers et juner.
 Segnor, a cel termine dont vos m'oés conter,
 Ains conseüst la voie d'outre la mer passer,
 Ne nus s'aperceüst de l'ost aceminer,
 Avint une merveille que je vos voel conter.
 Car jamais nus jogleres ne vos dira son pair.
 La merveille fu grande et dire le doit-on.
 Bien le doivent oïr tot chevalier baron (29).

et pour démontrer encore qu'il s'agit d'une nouvelle chanson, le trouvère insiste :

Or vient la commençaille de la bone cançon :
 Hui mais porès oïr se je di voir u non (30).

Dans un décor somptueux, l'Empereur rendait justice. Une illustre dame, accompagnée de sa jeune et gracieuse fille. Béatrix, vint défendre ses droits contre un usurpateur, le saxon Régnier :

Duçoise ert de Buillon et d'Ardane le grant,
 Et si tenoit Hasbaing (31) et Lovaing et Braibant (32)

L'Empereur ne contesta pas les droits de la du-

pour toutes pour éviter de nous répéter en parlant des autres Manuscrits.

(28) Ms. 12558, fol. 20 v°, 1^{re} c.

(29) Ms. 12558, fol. 20 v°, 1^{re} c.

(30) Ms. 12558, fol. 20 v°, 2^e c.

(31) Aujourd'hui Hesbaye ou Hesbagne.

(32) Fol. 21 r°, 1^{re} c.

chesse. Malheureusement il fallait un champion pour la défendre. Ce fut en ce moment qu'arriva le Chevalier au Cygne, magnifiquement armé. Il défia le Saxon, le combattit et le tua à la suite d'une lutte acharnée. Après maints incidents, analysés par Paulin Paris et par Pigeonneau (33), le Chevalier au Cygne épousa Béatrix qui, la nuit de ses noces, eut une vision : un ange lui apparut et lui annonça que la fille qui naîtra d'elle sera mère de trois enfants, un roi, un duc et un comte. Seulement, le mystérieux époux, au moment de son mariage, recommanda à Béatrix de ne jamais lui demander son nom (34).

Quelques années après ce mariage, au moment où la fille Ida avait sept ans, Béatrix ne résista plus à la curiosité et, un soir, elle posa à son époux la question fatale :

Sire, çou dist la dame, por Deu le fil Marie,
Comment avés-vos non, nel me selés vos mie ?
E ù vos fustes nés et en quele partie
E de quele gent vos estes se Dex vos bénée ? (35)

Le Chevalier ne pouvait plus demeurer auprès de sa femme. Il lui fit des adieux touchants, ainsi qu'à sa fille Ida, qu'il recommanda à l'Empereur et à ses vassaux, puis reprit la barque conduite par le Cygne et s'en alla (36).

On peut commencer la troisième branche du cycle au fol. 46 r°.

(33) *Hist. Litt.*, t. XXII, p. 395 ; Pigeonneau, p. 132. Cependant ni l'un ni l'autre n'ont parlé d'une vision intéressante du Chevalier au Cygne qui se trouve au fol. 38 v°.

(34) Fol. 28 r°, 1^{re} col.

(35) Fol. 43 v°, 1^{re} col.

(36) Avant de partir, il avait laissé à sa femme un cor enchanté qu'elle devait conserver avec le plus grand soin pour se préserver des ennemis. Un jour, un incendie éclata dans la salle où le cor était suspendu et, au milieu des fumées et des flammes, un cygne apparut, emporta le cor dans son bec, et disparut pour toujours.

Segnor oïès cançon dont li mot sont verai,
Si con dist li estoire ne vos en mentirai.

La princesse Ida a maintenant accompli sa treizième année et l'Empereur la marie à un descendant de Charlemagne, le comte Eustache de Boulogne. Comme Elioxe et Béatrix sa mère, la nuit de ses noces elle a une vision par laquelle sa glorieuse postérité lui est révélée (37). Elle ne tarde pas à mettre au monde les trois enfants annoncés qu'elle élève avec une très grande fierté (38).

A l'âge de 15 ans, l'aîné de ses fils, Godefroy, est armé chevalier dans une brillante cérémonie. Il s'en va alors à Nimègue auprès de l'Empereur. Celui-ci, en le reconnaissant, le prend par le menton et l'embrasse trois fois. Là, le jeune duc trouve l'occasion de renouveler le fameux exploit de son aïeul le Chevalier au Cygne. Une jeune orpheline était en effet venue réclamer la protection du souverain contre son cousin qui voulait lui ravir son héritage. Naturellement Godefroy prend sa défense, provoque l'usurpateur et le tue. La pucelle s'humilie devant son jeune défenseur et lui offre ses biens qu'il refuse.

Pendant ce temps (nous voici sous d'autres cieux) les Sarrasins, à la Mecque, fêtaient la Saint Jean en adorant leur dieu Mahomet, ainsi que ses confrères Apollon et Tergavant. Leur joie et leur enthousiasme étaient sans bornes. Mais quelqu'un troubla la fête : c'était la vieille magicienne Calabre, mère du fameux général Corbaran d'Oliferne. Elle était sortie de la ville, et, s'étant assise dans un verger, elle put observer à son aise les étoiles ; elle y lut un terrible avenir qu'elle dévoila aux Sarrasins réunis à la Mecque : le duc de Bouillon, avec ses frères Eustache

(37) Paulin Paris et Pigeonneau rendent mal compte de cette vision ; voir f° 47 r°.

(38) Cf. les traits cités par Paulin Paris, *H.L.F.*, p. 397-398.

et Baudoin (qui sera roi), devaient venir bientôt envahir les terres musulmanes, conquérir Nicée, Antioche et Jérusalem. Ces révélations, qui furent d'abord accueillies avec un certain scepticisme, ne tardèrent pas à avoir une grande influence sur les Sarrasins. L'un des émirs, Cornumarant, quitta la Mecque en compagnie de quatre cents arabes, partit rejoindre son père, le vieux Corbadas, roi de Jérusalem, et lui déclara qu'il avait décidé de partir en Occident voir ce fameux duc de Bouillon et le tuer s'il y a lieu (à cet effet il a fait aiguiser un couteau spécial). Cornumarant, avec un de ses compagnons, se déguisa en pèlerin, puis par la plaine de Ramleh, Constantinople où il demeura trois jours, la « Romaine », la « Hongrie », la « Loheraigne » et les Ardennes, il atteignit l'abbaye de Saint-Trond, où il reçut l'hospitalité de l'abbé Gérard, qui fit jadis le pèlerinage à Jérusalem. La façon dont l'abbé Gérard reconnaît Cornumarant sous son déguisement et lui arrache son secret, la mise en scène imaginée par le duc de Bouillon pour éblouir le jeune prince sarrasin, et la réconciliation de ces deux derniers sont analysées par Paulin Paris et par Pigeonneau (39). Nous n'y reviendrons pas. Cette troisième branche se termine au folio 58 avec des allusions aux poèmes d'*Antioche*, de *Jérusalem* et des *Chétifs*. Le trouvère annonce clairement la fin du poème :

Segnor vos qui avés la cançon escoutée,
 Cil vos mandé et requiert qui ceste ouevre a trovée,
 Que deproiés le Roi, qui fist ciel et rousée,
 Et la Sainte Pucele qui sans pecié fu née,
 Ke de tous les mesfais dont s'arme est encombrée,
 Li face vrai pardon quant del cors ert sevrée...
 Amen cascuns en die ma cançons est finée (40).

La Chanson d'Antioche commence au fol. 59. Comme le copiste est sans doute bourguignon, il

(39) *H.L.F.*, XXII, 399 ; *Pig.*, 135.

(40) Fol. 57 v° - 58 r°, 1^{re} col.

change la nationalité du remanieur : « Mais Grainsdor de *Dijon* nel velt mie oblier ». Le Manuscrit 12558 contient une des plus anciennes versions de la *Chanson d'Antioche*, ainsi que le Ms. 786. Sur les démêlés de Baudoin et de Tancrede notre Manuscrit fournit une variante intéressante (41) et raconte d'une façon différente la prise d'Artais par les Croisés (42). Les quatorze premiers couplets du chant IV de l'édition Paulin Paris manquent. C'est qu'un feuillet du Manuscrit a été enlevé : en effet, à la fin du fol. 74 v°, l'auteur annonce qu'il va indiquer la position respective des Croisés devant Antioche. Voici les deux derniers vers :

Or entendés des Frans comment le vont faisant :
A le première porte ù li mur sont faillant.....

Puis soudain les vers suivants par lesquels commence le fol. 75 r° supposent connues ces positions. Dans l'édition Paulin Paris, la partie manquante occupe de la p. 211 à p. 221. Au sujet de l'authenticité de la sainte lance le Ms. 12558 nous a conservé un passage curieux, signalé déjà par Leroux de Lincy et publié par lui (43). Enfin il nous reproduit la mort de Garsion d'Antioche un peu retardée (fol. 111 r°) et les couplets faussement attribués à Richard le Pèlerin. *La Chanson d'Antioche* finit au fol. 113 v° où commence le poème des *Chétifs*.

Ici notre Manuscrit avance d'accord avec le Ms. 786 jusqu'au folio 118. Là, ce dernier s'arrête pour nous parler d'un oracle de Calabre (44) qu'on ne trouve pas au 12558. Puis c'est le fameux combat de Richard, devenu champion de Kerbogha. Plus loin ce sont de nouvelles divergences entre les deux Manus-

(41) Voir fol. 72 r°.

(42) *Ibidem* (verso).

(43) *Biblioth. Ecole des Chartes*, II, 453.

(44) Ms. 786, fol. 212 r°, 2° col.

crits. Le 12558 rejoint le 1621 publié par Hippeau (45). *Les Chétifs* se terminent au fol. 136 v°.

Là, sans transition, nous arrivons à la dernière branche du Manuscrit, *La Chanson de Jérusalem*, qui présente de nombreuses variantes avec l'édition d'Hippeau. Enfin le cycle se termine sur l'annonce de nouveaux poèmes (46).

III

Le Manuscrit 1621 est considéré par Paulin Paris et par Leroux de Lincy comme le plus ancien de tous ceux que nous possédons (47). Le premier le décrit ainsi au début de l'édition d'*Antioche* : « Volume in-4°, sur vélin, à doubles colonnes, écrit vers le milieu du XIII^e siècle, relié en veau marbré ». Il ne contient pas de miniatures. Il a dû appartenir à Claude Fauchet, comme l'indique une inscription qu'on trouve au premier feuillet (recto) : « *C'est à moi Claude Fauchet, 1596* ». Au haut du même feuillet on trouve : « *C'est la conquête de Jérusalem et origine de Godefroi de Boulongne ou Bouillon. Il a esté composé après le voyage que Philippe Auguste fist en Surie* ».

Malheureusement le commencement de la branche des *Enfants-Cygnés* est ici tronqué, depuis l'époque de Claude Fauchet. Pigeonneau croit pouvoir le rétablir à l'aide de la traduction en prose (48) qui, selon lui, est faite sur la compilation du Manuscrit 1621. Cette dernière assertion est fort douteuse et n'est nullement démontrée. Il est en effet fort à craindre que cette traduction en prose ne soit faite sur

(45) Nous verrons, en étudiant les *Chétifs*, que le Ms. 786 conserve une version spéciale de cette chanson.

(46) Fol. 192 v°.

(47) *Manuscrits Fr.*, t. VI, p. 183 ; *Bibl. Ecol. des Chartes*, II, p. 441.

(48) Manuscrit franç. 781 ; voir Pigeonneau, p. 185 sqq.

une autre version perdue. Hippeau, qui a publié le *Chevalier au Cygne* d'après ce Manuscrit, a utilisé, pour le début, le 12569 de la B.N. Quoiqu'il en soit, il faut regretter la disparition d'une grande partie de cette seconde version des origines du Chevalier au Cygne, version unique dans son genre. Ici le père de celui-ci s'appelle Oriant et sa mère Béatrix. Ils règnent à Lillefort. La méchante reine s'appelle Matabrune qui, loin d'être pardonnée, expie ses crimes sur le bûcher, après avoir essayé de soulever une révolte, vite réprimée par le Chevalier au Cygne, nommé ici Elyas. Ce n'est plus la fille qui échappe à la métamorphose, mais Elyas lui-même. La mère ne meurt pas en mettant au monde ses enfants, mais elle a failli mourir victime des calomnies. Son fils Elyas arrive à temps pour la sauver en se déclarant son champion contre le traître Malquarré, lequel avait dérobé les chaînes d'or. Matabrune est une reine perfide. Elle essaie de mille façons de faire périr Elyas, qui est sauvé grâce à l'intervention divine. Après la mort de cette femme, Elyas, sur l'ordre d'un ange, s'en va sur un bateau conduit par le Cygne. Il arrive à une cité sarrasine où il combat contre Agolant, frère de Matabrune.

C'est là que finit la première branche du *Chevalier au Cygne*, bien plus développée que dans la version précédente (49).

Nous passons à la seconde branche sans aucune transition. Elyas aborde à Nimègue, où il apprend que le Saxon Rénier tente d'usurper les domaines de la duchesse de Bouillon. Nous voyons défiler, un peu développées, les mêmes péripéties que dans le Manuscrit 12558 jusqu'au moment de la disparition du Chevalier au Cygne par quoi finit la seconde branche du cycle (50).

(49) Edit. Hippeau, I, p. 107 ; Ms. 1621, fol. 10 r°.

(50) Hippeau, I, p. 259 ; Ms. 1621, f° 36 v°.

A partir des *Enfances Godefroy*, notre Manuscrit commence à devenir plus intéressant. Il s'ouvre sur le mariage d'Ida avec le comte Eustache de Boulogne. Naturellement les fêtes ne pouvaient se dérouler sans les jongleurs :

Après mengier, vielent li noble jogleor,
Romans et aventures content li contéor,
Sonent sauters et gigles, harpent cil harpéors (51).

La cérémonie du mariage fut suivie par un oracle rendu par Ida à l'aide d'une épaule de mouton. Elle prédit à son époux quels seront ses futurs enfants. Le Manuscrit 1621 rapporte, comme le 12558, la naissance des trois enfants, la fierté de leur mère Ida et le soin qu'elle a pris pour les élever. Seulement il consacre de longues pages au voyage du frère de Godefroy, Eustache, en Angleterre, à l'âge de 12 ans, à son retour pour défendre son père attaqué par Reniaumes, comte de Montreuil, à ses combats et à ses victoires en Angleterre, où il est armé chevalier à l'âge de treize ans et demi.

Enfin, nous arrivons aux prophéties de Calabre. Pigeonneau (52) a fait ressortir les renseignements que nous fournissent ces prédications, relativement au second remaniement du *Chevalier au Cygne*. Dans le Manuscrit 12558, les prophéties de la vieille sorcière n'allaient pas plus loin que le règne de Baudoin I^{er}. Dans le Manuscrit 1621, après avoir prédit la prise de Jérusalem, Calabre poursuit plus loin ses oracles. Elle annonce l'avènement de Saladin, la reconquête de Jérusalem par les Musulmans, le siège et la prise d'Acre par les Francs, la mort de Frédéric Barberousse, la Croisade de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion et la querelle de ces deux rois. C'est sur cet événement qu'elle s'arrête ; un nuage vient lui obscurcir la vue :

(51) Hippeau, II, 9 ; Ms. 1621, fol. 38 r^o, 1^{re} col.

(52) Le *Cycle des Croisades*, p. 157-159.

D'ilueques en avant ne vos puis or plus dire,
Car une nue vint qui me toli le lire (53).

L'itinéraire de Cornumarant, parti pour faire la connaissance de Godefroy, itinéraire fort simple dans le Manuscrit précédent, prend ici un développement curieux. On sent dans cette branche, écrite postérieurement aux *Chansons d'Antioche* et de *Jérusalem*, que le trouvère s'attache à exploiter la popularité des personnages déjà célèbres. En effet ce voyage est pour lui une occasion de faire passer en revue les principaux héros de la croisade. Cornumarant, loin d'agir comme il l'a fait dans le Ms. 12558, après avoir quitté Constantinople, passe en Sicile où il fait la connaissance de Bohémond et de Tancrede, et, toujours avec son compagnon, il traverse l'Italie où il voit le pape. Ensuite, il visite Raimond de Saint-Gilles, l'Evêque du Puy, Etienne de Blois ; le roi de France, la reine Constance et Hugues le Grand qui étaient à Etampes, le duc de Normandie enfin ; après maintes randonnées, il atteint l'abbaye de Saint-Trond. De tous ces seigneurs, seul Godefroy de Bouillon force le respect de l'émir sarrasin. Comme dans le Ms. 12558, la troisième branche finit après la rencontre de Godefroy et de Cornumarant et leur séparation loyale.

Seulement, dans le Ms. 1621, nous nous trouvons en face d'une quatrième branche, bien distincte des précédentes. Elle commence au fol. 60 r° (Hippeau, II, 136) :

Seignor, or entendés, franche gent honerée ;
Si entendés canchon, qui moult doit estre amée.
Par iceste aventure que ci vos ai contée,
Furent prises les crois et les grans os jostées.
Or comenche chanchons de bien enluminée
Onques par jogléor ne fu meudre cantée.

Cette branche a pour sujet le *retour de Cornumarant*. Sa première aventure fut l'embuscade dressée contre lui par Thierry de Lausanne. Celui-ci, ban-

ni par Godefroy, essaya de se faire pardonner en attaquant Cornumarant. Cornumarant crut d'abord à une ruse du duc de Bouillon. Il se défendit courageusement. Son compagnon succomba. Enfin il réussit à assommer Thierry d'un coup de son bourdon, triompha de ses soldats, et apprit de l'un d'eux la vérité. Alors, assuré que Godefroy n'était pour rien dans cette attaque, Cornumarant laissa la vie à son captif et lui ordonna d'aller raconter au duc et à l'abbé de Saint-Trond ce qu'il venait de voir.

L'émir arriva sans encombre à Jérusalem où son père, le vieux roi Corbadas, le reçut avec de grands transports de joie. Mais le récit du voyage de son fils lui fit moins de plaisir et, lorsqu'il apprit les projets de Godefroy de venir conquérir toutes les terres musulmanes, il conseilla à Cornumarant d'aller en aviser le Soudan. Celui-ci, après avoir écouté le récit de Cornumarant, l'accusa de trahison et le fit mettre en prison. Corbaran d'Oliferne, Soliman de Nicée et d'autres seigneurs sarrasins vinrent solliciter sa grâce. Cornumarant, d'accord avec Corbaran, demanda au Soudan de lui permettre de se justifier en combattant contre un champion qu'il aurait choisi. Le Soudan commença par ne pas accepter. La guerre civile parut inévitable. Déjà partisans de l'un et partisans de l'autre s'attaquaient mutuellement. Enfin, grâce à l'intervention de l'Amulaine, l'accord se réalisa entre Sarrasins et le combat judiciaire fut décidé.

Après avoir refusé plusieurs champions du Soudan, le choix de Cornumarant tomba sur un guerrier fameux entre tous. Le duel, qui eut lieu dans une île, est fort longuement décrit. Le Soudan, ayant constaté que son champion allait succomber, demanda grâce pour lui. Tout le monde se réconcilia et, en attendant l'arrivée des Francs, les Sarrasins proclamèrent une espèce « d'union sacrée ». L'histoire se termine sur

des allusions aux *chansons* qui vont suivre. Le Ms. 12558 était anonyme. A partir de ce Manuscrit, l'auteur de ces quatre branches révèle son nom en plus d'un endroit. Il s'appelle Renaus :

Quant li sodans l'entent de maltalent fu caus,
Tos en fu esmaris, ce raconte Renaus.

(Fol. 51 v°, 1^{re} c.)

Seignor, vos qui avés la canchon escotée,
Renax vos mande à tos, qui ceste ovre a finée.

(Fol. 69 r°, 2^e c.)

La Chanson d'Antioche commence au fol. 69 et finit au fol. 126 v° où l'on trouve les quatorze couplets attribués à Richard le Pèlerin. Là encore nous voyons transposée la mort de Garsion. *La Chanson des Chétifs*, publiée en grande partie par Hippeau, occupe du fol. 128 r° au fol. 152 v°, où s'ouvre le poème de *Jérusalem*, publié également par Hippeau.

IV

Le Manuscrit 786 est le seul dont ne parle pas Leroux de Lincy dans son travail. Paulin Paris l'a décrit longuement dans les *Manuscripts François* (54). C'est un volume in-folio, de 273 feuillets, écrits sur deux colonnes. Suivant Bossuat (55), il contient la plus ancienne version de la *Chanson d'Antioche*. C'est pourtant de tous les Manuscrits, celui qui se rapproche le plus des versions postérieures du Ms. de l'Arsenal et du 12569. Il est sans doute du commencement du XIII^e siècle. Les miniatures qu'il contient se sont un peu effacées et il est souvent incorrect. Le cycle des Croisades ne commence qu'au fol. 92 r°, où nous trouvons écrit à l'encre rouge : « *Chi commence li roumans dou Chevaliers au Chisne et de Godefroit de Buillon coument il prist il Jérusalem* ». Le jongleur

(54) *Les Manuscrits François de la Bibliothèque du Roy*, t. VI, p. 165-200.

(55) *Neuphilologische Mitteilungen*, t. XXXII, 1931.

propose à ses auditeurs de leur raconter la « *première naissance* » du Chevalier au Cygne que nul encore ne connaît :

Del cevillier au cisne avés cançon oüe,
 Il n'i a si viel homme ne fame si ceneue
 Qui onques en oïst la première venue,
 De quel mère il fu nés, mais ore est entendue :
 Jel vos dirai très bien, se Dex me prest aiue.

C'est toujours le roi Oriant de Lillefort avec sa méchante mère, Mañabrune, et sa charmante épouse Béatrix. L'origine des malheurs de celle-ci vient du fait qu'ayant vu une mère portant deux enfants, elle soutint qu'une femme ne pouvait jamais avoir deux fils à la fois, « *S'a II hommes n'estoit livrée carnement* ». Oriant lui répondit en lui rappelant la toute puissance de Dieu « *Dex a pour tout pooir* », et de fait, la nuit même, Béatrix a conçu sept enfants qu'elle mit au monde pendant l'absence du mari. Ils étaient six garçons et une fille. Matabrune, qui n'aimait guère sa belle-fille, ordonne à un des siens, un « *serjant* », Markes, d'aller noyer les enfants et les fait remplacer par sept chiens. Le roi, fort en colère, jette Béatrix dans un cachot. Naturellement, Markes laisse en vie les enfants. Ils seront recueillis par un ermite et allaités par une chèvre. Le récit de ce Manuscrit se confond avec celui du 1621 (56). La première branche se termine au fol. 105 r°. Ici la séparation est nette entre les deux branches et tout le fol. 105 v° est consacré à attirer l'attention des auditeurs et à leur rappeler qu'ils vont écouter une chanson nouvelle. Les deux Manuscrits se suivent textuellement, sauf de temps en temps quelques variantes (57), et la seconde branche se termine au fol. 124 v°.

(56) Nous n'insistons pas sur l'analyse qui est donnée par G. Paris, *Rom. XIX*, 321-322 et par Hippeau (préface de son édition).

(57) Voir par ex. fol. 115 v° comparé avec édit. Hippeau, I, 182.

Seulement à partir de là commence une branche nouvelle que nous ne trouvons pas dans les deux versions précédentes. Celles-ci, en effet, après la disparition du Chevalier au Cygne, ne parlent plus de lui et sa destinée nous demeure aussi mystérieuse que ses origines. Le Manuscrit 786 prétend nous révéler la suite de ses aventures :

En icele manière que nous a vous dison,
 Se parti de sa fame li bons dus de Buillon...
 De la france Ducoise ici le laiseron,
 Jusqu'à I autre fois que nous i revenron.
 Del cevallier au Cisne ci avant vos diron :
 Souvent en ont canté cil jougléor breton
 Mais il n'en sevent mie vallisant I bouton (58).

L'auteur de ce Manuscrit est mieux renseigné et va nous le prouver. Donc, après sa disparition, le Chevalier au Cygne revient à Lillefort, mais, ajoute le jongleur :

..... ains par jougleour n'en fu li voirs ois :
 Mais je le vous dirai si con je l'ai apris
 El rosne à Sainteron fu trovés li escriis
 I Mounes (moine) le trouva ki en rime l'a mis
 Jhesus acolle s'arme li rois de paradis (59).

Cette branche n'inspire qu'un très faible intérêt et se rapporte plus à des traditions concernant l'abbaye de Saint-Trond qu'à des souvenirs de l'Orient latin. Elle est d'ailleurs analysée par Pigeonneau (p. 188-191) et nous n'y reviendrons pas. Elle se termine au folio 134 v° et de nouveau le Ms. 786 suit le 1621. Malheureusement, à partir du folio 138 le copiste du 786 prête à Godefroy de Bouillon les exploits d'Eustache de Boulogne, ce qui donne lieu à une confusion d'autant plus grande que les aventures d'Eustache-Godefroy sont ici enrichies de nouveaux épisodes (fol. 142-143). Nous passons à la Mecque dans un même couplet du fol. 147 avec quelques vers de transition. La prophétie de Calabre n'est pas aussi

(58) Fol. 124 v°, 1^{re} c.

(59) *Ibid.*, 2^e c.

développée que dans le Ms. 1621 (60). Il n'est fait allusion ni à Saladin ni au siège et à la prise d'Acre, ni à la mort de l'Empereur d'Allemagne. Par contre on trouve le couplet relatif à la descendance du Chevalier au Cygne. L'épisode de la rencontre de Cornumarant avec l'abbé Gérard est fortement écourté (61). Puis de nouveau l'accord se rétablit entre les deux Manuscrits jusqu'au commencement de la nouvelle branche, *Le retour de Cornumarant*, qui a lieu au fol. 152 v°. Celle-ci se termine au fol. 160 v°. *La Chanson d'Antioche* contient beaucoup de variantes intéressantes. C'est ainsi que ce Manuscrit est le seul avec le 12569 et le 3139, à nous conserver les couplets des fol. 164 v° et 165 r° (62) sur la fausse date du Concile de Clermont. Les vers sont harmonieux :

Signor or faites pais que Dex vos béneïe.
Ce fu I jor de pasques que cescuns oisiaus crie,
Que li losegnius cante, et li mierle, et la pie,
Et l'aloë s'envoïse en l'air a vois sierie,
Que li bos est ramés et vers la prairie.

Il est encore le seul, toujours avec les deux Manuscrits cités, à nous conserver le couplet important du fol. 166 r° :

Devant Constantinoble sont mult grans li barnés (63).

Il nous fournit des renseignements complémentaires sur la mort de Renaud Porquet (64), sur la famine à Antioche pendant le siège de la ville par Kerbogha (65). Enfin il confond l'amiral de la citadelle avec Garsion, ne contient pas les couplets attribués à Richard et complète un peu la *Chanson* de

(60) Les pages 85 et 86 de l'édition Hippeau, t. II, manquent.

(61) Cf. Ms. 786, fol. 149 v° ; édit. Hippeau, II, p. 100 à 106.

(62) Edition P. Paris, I, 57 sqq.

(63) Il en est de même du couplet publié au t. I de l'édition P.P., p. 258 et de la fin du couplet, p. 269.

(64) Fol. 183 v°.

(65) Fol. 197 v°.

Graindor par les vers publiés par P. Paris, au tome II, p. 286-288 de son édition (66).

La *Chanson des Chétifs* commence au fol. 209 recto. On y trouve une grande initiale, un O, dans laquelle sont représentés les trois rois sarrasins emportant le fils du Soudan, tué par Godefroy, sur un mulet : au-dessus de l'initiale une mention à l'encre rouge : *Ci dist si-con Corbarans s'enfuit, s'enporte Brohadas ki n'a point de tieste*. Le nom du prince Raimond d'Antioche figure au fol. 218 v°. Ce Manuscrit contient la version la plus longue de la *Chanson des Chétifs* qui finit au f° 232 v°. Enfin la *Chanson de Jérusalem* occupe les quarante et une dernières pages.

V

Le Manuscrit 795 a été également décrit par Paulin Paris (67). Orné de très intéressantes miniatures et initiales, il comprend 256 folios sur deux colonnes. Il est écrit en dialecte picard. C'est au fol. 11 que commence le *Chevalier au Cygne*. La version qu'il nous donne du mythe des *Enfants-Cygnés* est très voisine de la version précédente. Seulement le copiste, comme l'a remarqué P. Paris (68), brouille les expositions des différentes branches entre elles. C'est ainsi que la première branche commence par les vers qui servent d'introduction aux *Enfances Godefroy*. En général le récit est plus abrégé que dans les deux Manuscrits précédents et nous avons observé de nombreuses omissions (69). Nous arrivons à la se-

(66) Fol. 209 r°.

(67) *Manuscrit Fr. VI*, 221-228.

(68) *Op. cit.*, p. 224.

(69) Voir fol. 29 r°, 2^e col. omission d'un couplet qui se trouve dans Hippeau, I, 134, 135 et au Ms. 786 au fol. 109. Voir également au fol. 30 r°, 1^{re} colonne,

conde branche sans aucune transition. Celle-ci occupe du fol. 25 v° au fol. 50. Le jongleur revient alors au sort du Chevalier au Cygne comme on l'a vu dans le Manuscrit précédent :

Seignor or escoutés que Diex vos soit amis,
Li rois de sainte gloire qui en la Crois fu mis,
Si vos dirai canchon qui doit bien iestre en pris.

Au fol. 64 nous arrivons aux *Enfances Godefroy*. La refonte de cette partie avec la précédente est visible. Les prophéties de Calabre (70) sont identiques à celles formulées dans le Ms. 786, mais la version de la rencontre de Cornumarant avec l'abbé de Saint-Trond (71) est plus proche du 1621 que du 786. *Le retour de Cornumarant* occupe du fol. 88 r°, où se terminent les *Enfances Godefroy*, au fol. 98 r°, où se trouve un « *explicit* » en gros caractères, puis le quatrain suivant :

A la fin de cest livre où j'ai péné jour maint
Voil prier a la dame où tout douchours maint
Que deprit à son Fil doucement que tant maint
Que me giet de péchiet et que m'ame el ciel maint.

La *Chanson d'Antioche* est donc ici nettement séparée de la partie fabuleuse du cycle des Croisades. Sur les démêlés de Tancrède et de Baudoin, notre Manuscrit nous offre avec le 12558 la variante intéressante (72) que publie P. Paris (t. I, p. 178). En revanche, il omet les couplets 17 et 18 du chant troisième (73) de même que le couplet 40 du chant quatrième (74), et les vers publiés à la p. 268 du même tome. Enfin il contient la mort de Garsion et les couplets dits de Richard le Pèlerin.

omission de nombreux couplets : Hippeau, I, p. 142-148 et Ms. 786, fol. 110 ; c'est l'épisode où les Saisnes s'emparent des filles de la dame de Milesant.

(70) Fol. 78 r°.

(71) Fol. 82.

(72) Fol. 115 r°.

(73) Edit. I, 190-192.

(74) *Op. cit.*, p. 263.

La *Chanson des Chétifs* commence au fol. 165 r° et nous trouvons à peu près la même version que le Ms. 1621. Maintenant, si nous comparons le récit du 795 avec l'édition tronquée que nous a donnée Hippeau à la fin du *Chevalier au Cygne* (75), nous trouvons que les fol. 165 r° à 167 v° manquent dans cette dernière édition. Il s'agit de la rencontre de Corbaran avec le Soudan qui apprend la mort de son fils. A partir d'ici les deux textes marchent ensemble jusqu'au fol. 173 r°. Puis deux couplets se trouvent semblables dans les deux textes et de nouveau l'édition d'Hippeau est en défaut (76). La concordance reparait à partir du fol. 182 et va jusqu'au fol. 184 (édit. Hippeau, p. 248) (77). A partir du fol. 189, les deux récits se rencontrent, non sans variantes jusqu'au fol. 192 r° où commence la *Chanson de Jérusalem*. Le cycle prend fin au fol. 256 (78).

VI

Le Manuscrit 3139 de la Bibliothèque de l' Arsenal est l'un des mieux exécutés. C'est un volume in-4° de 243 feuillets sur deux colonnes. Il contient des initiales en or et en couleurs et près de dix-huit miniatures d'un grand intérêt. Il avait jadis appartenu à la bibliothèque du prince de Soubise. C'est le seul Manuscrit daté ; il porte au fol. 243 v° la mention : « *Cest livres fu fais en l'an del incarnation Nostre Seigneur Jhesus Crist M. CC. et LXVIII* ». Le com-

(75) T. II, p. 193 à 276 ; cette publication est faite d'après le Ms. 1621.

(76) Omission du fol. 173 r° au fol. 178 r°, ainsi que tout le fol. 181.

(77) Hippeau omet de 184 à 187 v°, puis fol. 188 v° et 189 r°.

(78) Nous reprendrons la comparaison de la publication d'Hippeau avec les Manuscrits, quand nous aborderons l'étude des « *Chétifs* ».

mencement du cycle garde ici quelques variantes. Le jongleur nous présente d'abord l'exposition qui sert à la branche du *Chevalier au Cygne*. Le premier couplet de la première colonne du fol. 2 r° se trouve dans le Manuscrit 786 au fol. 105 v°. La branche des *Enfants-Cygnes* est fort curieuse, car elle est la fusion de celle contenue dans le Manuscrit 12558 avec les versions postérieures. A partir du fol. 9, le 3139 suit le 1621, le 786 et le 12569. Une variante avec l'édition Hippeau est relative à l'apparition de l'ange à l'ermitte qui a recueilli les enfants transformés maintenant en oiseaux, sauf l'un d'entre eux (79).

La branche du Chevalier au Cygne commence au fol. 27 v° ; une miniature figure Elyas sur son bateau mystérieux avec son cheval et ses armes débarquant à Nimègue où il est reçu par trois personnes, sans doute la duchesse de Bouillon, sa fille et l'Empereur. La seconde branche se termine au fol. 55 r°. Sur une autre miniature nous voyons Elyas, prêt à partir, devant sa barque, disant adieu à sa femme et à sa fille et leur remettant son cor. Par contre la branche des *Enfances Godefroy* commence immédiatement au dernier vers du fol. 70 r°. Il n'existe aucune séparation graphique entre cette partie et les parties précédentes. Les aventures d'Eustache de Boulogne et ses combats en Angleterre sont ici laissés de côté. Après nous avoir raconté l'éducation de ses enfants par Ida, le Manuscrit passe tout de suite à Godefroy de Bouillon armé chevalier et à ses combats contre le châtelain Guy. Nous arrivons à la Mecque au fol. 77 r° :

Mult fu rice la fieste qu'à Mieque fu tenue,
 Grant joie demenèrent icelle gent menue.
 Mais ains qu'au lendemain fust li aube aparue,
 Oïrent tel nouvielle nel tenés a salue.

La prophétie de Calabre diffère un peu du 1621.

On n'y rencontre pas les couplets : *Chele gent dont jo di, Biax niés et Ensi sera* publiés par Hippeau (II, 85-86). Cependant la prophétie ne va pas plus loin que dans les autres Manuscrits. Le récit du voyage de Cornumarant est un peu abrégé et la branche des *Enfances Godefroy* se termine au fol. 86 r°. *Le retour de Cornumarant* occupe du fol. 86 au fol. 95 v°. *La Chanson d'Antioche* est ici soudée à toute la partie fabuleuse du cycle ; voici les vers qui servent de transition :

...dont fu toute la tière et prise et conquestée,
 E Nique et Andioce dont li os fu grevée,
 E puis Jherusalem la fort cité loée ;
 Crestientés fu emisse e alevée
 Godefroy qui estoit de si grant renommée
 I fu eslis à roi de la gent honeree.
 Mais ains n'i volt avoir la tieste couronnée,
 A Bauduins, son frère, en a l'onnour dounée ;
 Cil en fu rois et sires tant com il ot durée.
 Seignour vos ki avez la raison escoutée
 Jou en dirai encor, en oïés s'il vos grée (Fol. 95 v°).

Puis le beau commencement de la *Chanson d'Antioche* (Jésus sur la croix entre les deux larrons) étant omis, le poème commence immédiatement après les vers :

Or escoutés l'estoire que proumis vos avons :
 Li commencement est de l'Ermite Pieron.

La version que nous donne ce Manuscrit de la *Chanson d'Antioche* est fort abrégée, comme l'ont remarqué tous ceux qui se sont occupés de la question. On y rencontre, en plus, de nombreuses allusions au *Chevalier au Cygne* et aux *Chétifs*. La refonte de tous les poèmes est ici complète. Comme le 3139 est de la même famille que le 12569 de la B.N., nous reviendrons sur certaines particularités de ces deux textes en étudiant ce dernier Manuscrit. *La Chanson d'Antioche* prend fin au fol. 145 r°. Le copiste transforme Richard le Pèlerin en Guicars le Pèlerin (fol. 142 r° 2° col.). A partir de là jusqu'au fol. 170 v° on

trouve la *Chanson des Chétifs*, assez abrégée, comme d'ailleurs la *Chanson de Jérusalem* (170 v°-230 v°).

Tous les Manuscrits que nous avons vus jusqu'ici s'arrêtent après la prise de Jérusalem et la victoire d'Ascalon ; le Ms. 3139 ajoute une suite à cette dernière branche. On a appelé la branche nouvelle la *Chrétienté de Corbaran* d'après une mention qui se trouve à la fin du Ms. 12569 (80). Nous revenons à Baudoin et Raimbaut Creton qui poursuivaient le Soudan, et qui, grièvement blessés, durent leur salut à Godefroy. Toute cette branche est longuement analysée dans le travail posthume de É. Roy (81). Elle occupe les douze derniers feuillets du Manuscrit. Je dois simplement remarquer qu'elle est une continuation des branches précédentes auxquelles elle reste fortement soudée. C'est ainsi que nous reverrons le fameux médecin qui guérit Pierre l'Ermite dans la *Chanson de Jérusalem*, le lion miraculeux qui transporta les chrétiens tués à la bataille d'Ascalon et les plaça dans le « Charnier ». Corbaran se souvient d'une promesse qu'il fit dans la *Chanson des Chétifs* quand Baudoin tua le Serpent et Harpin de Bourges fait au fol. 233 r° un résumé concis de toute cette dernière *Chanson*. Même genre de batailles, d'ambassades ; mêmes héros : deux choses pourtant sont à retenir malgré leur invraisemblance : la conversion du roi d'Oliferne au christianisme et le mariage de Godefroy de Bouillon avec Florie, la sœur de Corbaran. Roy, qui a fait une analyse minutieuse de cette branche, n'en a malheureusement pas compris l'importance. « Telle est, dit-il, d'après le Manuscrit de l'Arsenal, la première suite de la *Conquête de Jérusalem* ».

(80) Ces dernières branches des deux Manuscrits 3139 et 12569 furent analysées par Pigeonneau (p. 192-206), puis récemment par É. Roy (*Romania*, 1929, p. 411-468). Je ne répéterai pas ce qu'ils ont déjà dit.

(81) *Op. cit.*, 424-433.

salem. Elle n'est pas brillante ; elle ressemble à l'épée de Corbaran, longue, plate, mortelle, c'est entendu » (82). Nous croyons qu'elle ne mérite pas ce dédain. La *Chrétienté de Corbaran* contient de nombreuses scènes fort vivantes, d'autres d'une certaine cocasserie, tel ce mariage de la vieille sorcière Calabre qui a plus de cent ans avec l'émir de Damas. Mais cette branche a un autre intérêt. Malgré l'extravagance des événements qu'elle rapporte, elle constitue un témoignage important sur la vie franque en Syrie comme nous le verrons plus tard. La haine des Sarrasins s'est fortement affaiblie. Corbaran n'est plus le « Sarrazin félon », tant de fois maudit, mais c'est « *li gentius et li ber* » (83). Les chevaliers francs ne luttent plus contre le Musulman intransigeant que nous avons connu dans la *Chanson d'Antioche*. Ici, Corbaran d'Oliferne quitte son pays et prend le chemin de Jérusalem pour se faire baptiser. C'est un médecin sarrasin qui guérit les Croisés et tout porte à croire que les sectateurs du Christ ont fini par s'adapter au voisinage de ceux du Prophète. Les derniers vers du Ms. 3139 (84) annoncent les branches que seul nous conserve le Ms. 12569 de la B. N.

VII

Le Manuscrit 12569 est le moins incomplet de tous ceux qui contiennent le cycle des Croisades. Leroux de Lincy (85) le voulait du XIV^e siècle, Gaston Paris (86) le datait du XIII^e. C'est un volume in-folio écrit sur deux colonnes, orné de quelques miniatures,

(82) *Art. Cité*, p. 431.

(83) Fol. 233 v^o.

(84) Copiés par Roy, p. 432.

(85) *Op. cit.*, p. 444.

(86) *Rom.* XVII, 104.

contenant 264 feuillets. Au bas du fol. 64 v° nous apprenons le nom du copiste : *Hic fuit Guido, dictus flamingus qui fecit istam cedula* ». La version des *Enfants-Cygnés*, qui ne s'écarte pas ici des versions précédentes, occupe du fol. 1 au fol. 20 r°. La seconde branche (f. 20 à 49 r°) est séparée de la première par quelques vers de transition. La troisième, que nous appellerons la *fin d'Elyas*, commence au fol. 49 r°. Quelques vers nous en exposent le sujet :

Segnour, or escoutés pour Diu omnipotent,
Si vous dirai cançon de fier contènement...
Li Cisnes s'en ala mult efforcement ;
Là ù ala dirai et con fait ierement.
Aucun si dient puis ne le vit-on noient ;
Mais se feme le vit et se fille ensemment,
Par Ponchon les manda, je vous di vraiment
Si conme vous orrès, se j'ai de vostre argent (87).

Les *Enfances Godefroy* (fol. 60 v°-76 r°), comme dans le Manuscrit de l'Arsenal, ne contiennent pas les exploits d'Eustache de Boulogne à la cour d'Angleterre et ses luttes contre le comte de Montreuil. *Le retour de Cornumarant* (fol. 76 r° à 85 r°) est la dernière branche de la partie fabuleuse du cycle des Croisades.

La *Chanson d'Antioche* commence au fol. 85 r° de la même façon que le 3139. Nous avons déjà dit que ces deux Manuscrits sont de la même famille et que la *Chanson d'Antioche* y subit de fortes coupures ; l'exposition du poème, les démêlés avec Alexis, la bataille du Val de Gurrénie et la marche à travers l'Asie-Mineure sont supprimés. L'édition P. Paris rejoint notre Manuscrit à partir de l'arrivée des Croisés à Antioche. Les combats qui eurent lieu sur le « *Pont de Ferne* » sont un peu abrégés. Par contre notre Manuscrit, avec celui de l'Arsenal, se trouve être le seul à nous rapporter un certain nombre de

couplets dont quelques-uns fort intéressants (88). La *Chanson* finit au fol. 133 v°. Le copiste n'a sans doute pas jugé utile de nous conserver les fameux quatorze couplets. Quelques vers servent de transition entre *Antioche* et les *Chétifs* :

Cil qui les vers a fais et le cançon rimée,
De ces ne dira plus, mais d'autre renomée,
Dusqu'à une autre fois qu'ele ert renouvelée
Si vous redirai ore de la gent défaée
Tout si com Corbarans s'en fuit teste enclinée (89).

Les *Chétifs* (fol. 133 v° à 158 r°) et la *Conquête de Jérusalem* (158 r° à 215 v°) subissent également certaines coupures.

La *Chrétienté de Corbaran* (215 v° à 221 v°) est plus brève ici que dans le Manuscrit de l'Arsenal. La première partie de cette branche est retranchée. C'est que le jongleur évite de nous reparler des Sarrasins vaincus :

Segnour des Sarrasins vous lairai ci ester
Puis que il sont vaincu on n'en doit plus parler (90).

Le rôle des neveux de Corbaran, Morant et Laugalie, est ici réduit à sa plus simple expression. Le mariage de Calabre n'est pas mentionné. La sœur de Corbaran, qui s'appelait dans le Manuscrit de l'Arsenal Florie, reine de Rousie, est ici nommée Matroine ou Matrone, reine d'Alenie.

A partir du fol. 221 v°, notre Manuscrit devient particulièrement précieux, car il est le seul à nous conserver tout ce qui va suivre. La première branche qui vient après la *Chrétienté de Corbaran* est la *Prise d'Acre* (91). La *Chanson* commence au mois de mai, comme le Concile de Clermont :

(88) Edit. P.P., I, 49, 62-68, 73, 259.

(89) Fol. 133 v°, 2^e c.

(90) Fol. 215 v°, 1^{re} c.

(91) Analysée par Roy, 433-439 ; Pigeonneau, 197-200.

Segnour ce fu en mai en la douce saison
 Que verdissent cil pré et follisseit buisson,
 K'en la selve ramée cantent cil oissellon (92).

C'est le printemps, c'est l'époque où Godefroy soupire pour la belle sœur du roi d'Oliferne, où la vieille Calabre se marie avec Murgafier d'Aremblois. Plus tard, elle se suicidera d'amour après la mort de son époux, comme Didon :

Puisque mes dous amis est si fors defalans
 Après lui ne vivroie pour tout l'or de Melans (93).

Comme l'a bien remarqué Roy, nous sommes ici en face d'une version remaniée où l'auteur reproduit avec plus de galanterie certains épisodes que nous avons rencontrés dans la *Chrétienté de Corbaran*. Dans la *Prise d'Acre* nous faisons connaissance avec le fameux Eracle (94), qui, suivant la légende, empoisonna le duc de Bouillon.

La *Prise d'Acre* se termine au fol. 233 v° et le copiste nous annonce une *chanson* nouvelle (95) : cette *chanson* a pour sujet la *Mort de Godefroy*, comme l'annonce le début. Elle doit donc logiquement se terminer après le châtement du patriarche qui sera remplacé par Henry, archevêque de Tyr. Baudoin couronné roi, comme successeur à son frère, après maintes difficultés où il eut à lutter contre Bohémond et Tancrède, reçoit la soumission de Triple et de Barut, et va se donner un mois de repos à Acre. C'est là donc (96) que nous plaçons la fin de la *Mort de Godefroy*, bien que nous n'y trouvions aucune indication, nous basant uniquement sur l'exposition de la

(92) Fol. 221 v°, 2° c.

(93) Fol. 232 v°, 2° c.

(94) Fol. 230 r°.

(95) Fol. 233 v°, 1^{re} c. Roy, après la *Prise d'Acre*, analyse le reste du Manuscrit comme s'il s'agissait d'un seul et même poème. Pigeonneau (p. 204) distingue l'apparition de Saladin.

(96) Fol. 247 r°, 2° c.

branche. Une branche suivante qui commence au fol. 247 r° nous raconte la *fin de Baudoin*, premier roi de Jérusalem. Nous assistons à ses derniers exploits, à ceux d'Amaury, à la mort de celui-ci, et à l'apparition d'un héros qui va désormais devenir fameux, Baudoin de Sebourg. Enfin une dernière branche (fol. 257 v°) célèbre les guerres de Saladin et ses origines légendaires (97).

(97) Pigeonneau, p. 204-206.

TROISIÈME PARTIE

Le Cycle des Croisades - Section historique : La Chanson d'Antioche

CHAPITRE PREMIER

LE PROBLÈME DE « L'ANTIOCHE »

HISTORIQUE DE LA QUESTION. — INSUFFISANCE DES RECHERCHES ENTREPRISES JUSQU'À NOS JOURS. — LES DIFFÉRENTES HYPOTHÈSES EN PRÉSENCE. — AVONS-NOUS UNE CHANSON D'« ANTIOCHE » ? — NOUVEL EXAMEN DES MANUSCRITS. — DIFFÉRENTS TÉMOIGNAGES EN FAVEUR DE L'EXISTENCE DE LA « CHANSON D'ANTIOCHE ».

I

Au XVI^e siècle on devait connaître encore le roman du *Chevalier au Cygne*. Rabelais y fait allusion (1). Mais les poèmes des Croisades ne tardèrent pas à tomber peu à peu dans l'oubli. Benoît Accoltus (2), le père d'Oultreman dans sa biographie de Pierre l'Ermite (Paris, 1645, in-18), le P. Maimbourg (3) et

- (1) Cette allusion donna lieu à de nombreux contre-sens que Paulin Paris eut le mérite de rectifier. (*Hist. Litt.* XXII, 392).
- (2) « *Benedicti de Accoltis Aretini de Bello a Christianis contra Barbaros gesto pro Christi Sepulchro...* » Venise, 1532, in-4°. Une autre édition a été publiée à Florence par Thomas Dempster en 1623, in-4°.
- (3) *Histoire des Croisades pour la Délivrance de la Terre Sainte*, Paris, 1675-1676, 2 vol. in-4°.

Contant d'Orville (4) songent à peine à tirer ces récits de l'obscurité (5).

En 1815, Roquefort (6) nous signale l'existence du « *Chevalier au Cygne* ». Il nous dit que ce roman a été entrepris au XIII^e siècle par un nommé Renax ou Renaus et achevé par Graindor de Douai qui aurait rimé aussi *Anséis de Carthage*. Roquefort ne connaissait que deux Manuscrits (Bibliothèque Royale ancien fonds 7192, aujourd'hui 795 et Arsenal, Belles-Lettres, N^o 165, aujourd'hui 3139).

Ces renseignements incomplets et erronés eurent du succès. Ils furent reproduits par Daunou (7) en 1824, par A. Duval (8) en 1835, qui insiste sur les travaux de l'abbé de la Rue (9) sur Renax.

En 1829, le premier grand historien des Croisades, Michaud (10), donne une analyse des deux Manuscrits connus du « *Chevalier au Cygne*. » Il les croit malheureusement différents. Mais il a eu le mérite d'en avoir le premier deviné l'importance historique.

Le Roux de Lincy, en 1841, à l'occasion d'une proposition faite à la *Société de l'Histoire de France* par Mas-Latrie, demeurée sans résultat, publia une analyse du « *Cycle du Chevalier au Cygne* » (11). L'originalité de ce travail réside dans la révélation des Manuscrits : il nous en fait connaître cinq. Aux deux déjà cités, il ajoute le 7628 de la Bibliothèque Natio-

(4) *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque*, 1779-1788, t. VI, p. 4-62.

(5) Voir aussi P. Masson, *Eléments d'une Bibliographie Française de la Syrie*, Paris, 1918, p. 2-10.

(6) *De l'état de la Poésie Française dans le XII^e et XIII^e siècle*, Paris, Fournier, 1815, in-8°, p. 60.

(7) *Hist. Litt. de la France*, t. XVI, p. 232.

(8) *Ibid.*, t. XVIII, p. 773.

(9) *Trouvères normands et anglo-normands*, t. III, p. 213.

(10) *Bibliothèque des Croisades*, t. I, p. 273.

(11) *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. II, 1^{re} série, p. 437-460.

nale (aujourd'hui 1621) qu'il juge le plus ancien, et les suppléments français 540^s et 105, aujourd'hui 12558 et 12569. Entre temps, deux autres savants : A. Dinaux (12) et de Reiffenberg (13) agitent la question sans nous apporter des résultats définitifs.

En 1845, Paulin Paris (14), pour la première fois, nous révèle que la Bibliothèque Royale possède cinq exemplaires de la « *Chanson d'Antioche* », un sixième étant conservé à l'Arsenal. A partir de cette date, Paulin Paris n'a jamais cessé de s'occuper du cycle des Croisades. En effet, dès 1848, il nous donne, sous le titre de la « *Chanson d'Antioche* » (15), une édition de cette partie du cycle, qui va des premiers exploits de Pierre l'Ermite jusqu'à la victoire complète des Croisés sur Kerbogha, après la prise d'Antioche. En 1852 (16), Paulin Paris fortifie par de nouveaux arguments ses théories sur les origines, la date, l'auteur et l'historicité de la « *Chanson d'Antioche* ». Mme de Sainte-Aulaire publie en 1862 une traduction française de l'édition de Paulin Paris (chez Aubry).

En 1878, nouvelle contribution à l'étude du cycle des Croisades : Paul Meyer (17) découvre un récit anonyme en vers français de la première Croisade

(12) *Trouvères, jongleurs et ménestrels du Nord de la France et du Midi de la Belgique*, Paris, 1836-1863.

(13) *Introduction à la chronique rimée de Philippe Mouskés* (Collection des *Chroniques belges*, V), t. II, p. 43 sqq.

(14) *Notice sur les Manuscrits François de la Bibliothèque Royale*, t. VI, p. 168 sqq.

(15) *Roman des douze pairs. La Chanson d'Antioche composée au commencement du XII^e siècle par le Pèlerin Richard, renouvelée sous le règne de Philippe-Auguste par Graindor de Douay publiée pour la première fois par Paulin Paris*, 2 vol. in-8°, Paris, 1848, chez Techener.

(16) *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 253 sqq. P. Paris étudie tout le cycle des Croisades. Cette étude est complétée au t. XXV, p. 507 sqq.

(17) *Romania*, janvier 1876.

d'après Baudri de Bourgueil. Ce poème de la fin du XII^e siècle se trouve dans deux Manuscrits conservés en Angleterre, l'un à Spalding (Lincolnshire), l'autre à Oxford. A la même époque, les conclusions de Paulin Paris subissent un rude assaut. Il avait cru pouvoir établir définitivement que la *Chanson d'Antioche* était un récit vraiment original, dû à un témoin oculaire. Pigeonneau, dans une thèse présentée à la Faculté de Paris (18), soutint que la *Chanson d'Antioche* était en réalité une imitation, par endroits servile, d'Albert d'Aix et de Tudebode.

L'année suivante, Paulin Paris revient à la charge et, dans une « *Nouvelle étude sur la Chanson d'Antioche* » publiée en 1878 chez Techener, il apporte plus de quatorze arguments de valeur différente en faveur de l'originalité de Richard le Pèlerin, l'auteur primitif de la *Chanson d'Antioche*.

La question ne fut pas tranchée. Paul Meyer, Gaston Paris et Léon Gautier ne prennent parti ni contre l'un, ni contre l'autre. Nyrop (19) et Hagemeyer (20) adoptent plutôt les conclusions de Pigeonneau, sans aucune preuve décisive.

En 1890, de Mély (21), en étudiant un vitrail offert par Suger à Saint Denis, et qui avait des rapports avec la *Chanson d'Antioche*, crut pouvoir dater cette *Chanson* de quelques années avant la mort de Suger, vers 1150. Les raisons de de Mély étaient loin de paraître décisives.

Pendant que les érudits déterraient ainsi le cycle français des Croisades, Paul Meyer (22) découvrit

(18) *Le Cycle de la Croisade et de la Famille de Bouillon*, Saint-Cloud, 1877.

(19) *Storia dell'epopea francese*, p. 215-218.

(20) *Le vrai et le faux sur Pierre l'Ermite* ; traduction Furcy-Raynaud, Paris, 1885.

(21) *Revue de l'Art chrétien*, 4^e série, t. I, p. 297 sqq.

(22) *Archives de l'Orient latin*, II, 467-509.

dans la bibliothèque de l'Académie Royale d'Histoire de Madrid un fragment important d'une *Chanson d'Antioche* provençale (23) de 707 vers distribués en laisses monorimes, datant sans doute de la première moitié du XIII^e siècle. Cette découverte jette une clarté nouvelle sur le cycle, sans toutefois trancher les débats entre Paulin Paris et Pigeonneau.

Quelque temps plus tard, dans une longue étude parue sur trois numéros de la *Romania* (24), Gaston Paris, après une comparaison serrée entre le fragment publié par Paul Meyer et la compilation espagnole connue sous le titre de la *Gran Conquista de Ultramar*, conclut que ce fragment, de même que l'une des sources de la compilation espagnole, pourraient faire partie du poème perdu du Chevalier Limousin Bechada dont parle le Prieur de Vigéois (25). Enfin tout dernièrement (26), Bossuat a publié un fragment de la *Chanson d'Antioche* d'après un Manuscrit de Laon et il a supposé que le Ms. 786 pourrait bien nous conserver la version la plus ancienne de ce poème.

Ces travaux, malgré l'autorité de leurs auteurs, nous éclairent insuffisamment sur la partie la plus historique du cycle des Croisades. En outre, la plupart de ces auteurs ont pris pour base de leurs études l'édition romantique de Paulin Paris, publiée au moment où le *Voyage en Orient* de Lamartine et la question d'Orient donnaient un intérêt nouveau à la Syrie.

(23) Voir Chabaneau ; *Revue des Langues romanes*, t. 27 (1885), p. 147 sqq.

(24) *Romania*, XVII, 513 sqq. ; XIX, 562 sqq. ; XXII, 345 sqq.

(25) *Bibliotheca manuscripta* : Labbe, II, ch. XXX, 296.

(26) *Neuphilologische Mitteilungen*, t. XXXII, 1931, N° 1/5.

II

Les problèmes soulevés par la *Chanson d'Antioche* ont été étudiés par deux auteurs : Paulin Paris (27) et Pigeonneau (28). L'un et l'autre s'accordent à voir dans la *Chanson d'Antioche* le plus ancien poème inspiré par la Croisade. « la première pierre de l'édifice poétique élevé à la gloire des Croisés et de la famille de Bouillon » (29). L'un et l'autre également attribuent la composition de la *chanson* à un trouvère belge ou de la France du Nord, dont on ne sait que le nom : Richard le Pèlerin, et le remaniement postérieur que nous avons actuellement à un autre trouvère, probablement compatriote de Richard : Graindor de Douai (30). Pigeonneau, non cependant sans quelques hésitations, croit comme Paulin Paris, que le remanieur a respecté dans une très large mesure le texte original (31).

Enfin les deux auteurs fixent la date du remaniement de Graindor aux premières années du règne de Philippe-Auguste (32).

Là s'arrête l'accord entre Paulin Paris et Pigeonneau. Le premier, comme nous l'avons dit plus haut, voit dans la *Chanson d'Antioche* l'œuvre d'un témoin

(27) *Edition de la Chanson d'Antioche, Préface ; Histoire littéraire*, t. XXII, p. 353 sqq. ; *Nouvelle étude sur la Chanson d'Antioche*, 1878, chez Techener.

(28) *Le Cycle de la Croisade et de la famille de Bouillon*, thèse, Saint-Cloud, 1877, p. 1-48.

(29) Pigeonneau, *ibid.*, p. 19.

(30) Le nom de l'auteur et du remanieur sont donnés par la *Chanson* elle-même :

Cil qui le cançon fist sot bien dire les nons,
Ricars li Pelerins de qui nos le tenons.

(Ms. 12558, fol. 109 v^o, 2^e c.).

Mais Grainsdor de Douai nel velt mie oblier,
Ki vos en a les vers tos fais renouveler.

(Ms. 12558, fol. 59, recto 1^{re} c.)

(31) Pigeonneau, *ibid.*, 21-23.

(32) Edit. d'*Antioche*, préface, p. xlix ; Pigeonneau, p. 144 ; *Hist. Litt.*, XXII, p. 356.

oculaire, qui ne put continuer son récit jusqu'à la prise de Jérusalem, parce que la mort le surprit quelque part en Syrie, peut-être à Archas, où il faudrait chercher son tombeau (33). Cette composition poétique, selon Paulin Paris, est en réalité fort historique, contemporaine des premiers chroniqueurs de la Guerre Sainte, nous permettant même souvent de les contrôler et de les corriger (34).

Pigeonneau, lui, trouve ces conclusions « plus séduisantes que solides » (35) et les réfute intégralement. Richard, dit-il, pouvait bien avoir recueilli ses renseignements de la bouche des Croisés. Il n'est pas invraisemblable de supposer qu'il ait visité la Syrie. Mais Pigeonneau ne consentirait pas à voir en lui un des compagnons de Godefroy. Sans compter les nombreuses erreurs qu'il commet, les allusions aux poèmes du cycle Carolingien et du cycle d'Alexandre (36), et ses nombreuses omissions, rien dans sa *Chanson* ne trahit la présence d'un témoin oculaire. Les détails prétendus d'un témoin oculaire s'expliqueraient, soit par des traditions particulières relatives aux chevaliers du Nord de la France, soit par des emprunts à deux historiens originaux de la première Croisade : Albert d'Aix (37) et l'Anonyme des *Gesta*, publié récemment par Bréhier. On croirait, assure Pigeonneau, que le trouvère a ces deux textes sous les yeux, qu'il les compare et qu'il les complète l'un par l'autre (38). Enfin la date de la composition

(33) Préface de l'édition d'*Antioche*, p. xlv.

(34) *Histoire Littér.*, p. 359-369.

(35) Pigeonneau, p. 20.

(36) Ces poèmes, suivant Pigeonneau, n'existaient pas encore vers 1099 (*ibid.* p. 25).

(37) Albert d'Aix est, d'après Pigeonneau, un historien original de la première croisade : « le plus sûr, le plus complet et le plus intéressant de tous les historiens contemporains de la Guerre Sainte », p. 26.

(38) *Ibid.*, p. 34.

originale de la *Chanson d'Antioche* devrait être placée entre les années 1125 et 1138 (39).

III

Telles sont les théories en face desquelles nous nous sommes trouvés au moment d'aborder cette étude. Avant de les discuter, il s'agit de savoir si actuellement nous possédons une *chanson de geste*, n'ayant d'autre but que de chanter les exploits des Croisés jusqu'à la prise d'Antioche.

L'examen des Manuscrits nous conduit à une réponse négative : et il est facile d'en faire la preuve :

D'abord ce titre : « *La Chanson d'Antioche* » ne se trouve nulle part. Paulin Paris, dans la préface de son édition, veut bien nous déclarer que *la branche qu'il publie n'avait pas de titre*. S'il l'a baptisée la *Chanson d'Antioche*, c'est d'après des indications, à ses yeux suffisantes, que lui fournissaient les auteurs contemporains (40). La déduction de Paulin Paris est peut-être logique, mais elle n'implique pas l'existence actuelle d'une *Chanson d'Antioche*.

Pour son édition, Paulin Paris utilisa les six Manuscrits connus. L'examen comparé de ces textes nous conduit aux résultats suivants :

1°) Que sur ces six Manuscrits, deux ne renferment pas du tout l'exposition de la *Chanson d'Antioche* telle qu'elle est publiée par Paulin Paris : Jésus sur la croix entre deux larrons leur annonçant que dans mille ans, le peuple Franc viendra délivrer son Sépulcre des mains des « Infidèles ». De plus on rencontre, dès le début de la *Chanson d'Antioche*, des allusions claires aux *Chansons des Chétifs* (41) et de

(39) *Ibid.*, p. 48.

(40) Introduction, p. lxj.

(41) Ces allusions, Paulin Paris s'est évertué à les sup-

Jérusalem qui prouvent, d'une façon certaine, que l'auteur ou le rénovateur n'avait pas du tout en vue une *Chanson d'Antioche*, mais un récit héroïque, légendaire et par endroits seulement historique de tous les événements de la première Croisade. Ces deux Manuscrits sont celui de l'Arsenal et le 12569 de la B. N.

2°) Que l'exposition de la *Chanson d'Antioche*, dans les autres Manuscrits, nous apprend qu'il ne s'agit point d'Antioche, mais de Jérusalem, donc d'une histoire poétique de la première Croisade. Cette exposition est identique dans les quatre compilations : la voici d'après le 795 de la B. N. Après avoir exhorté ses auditeurs au silence, le jongleur nous avertit qu'il veut parler :

De le Sainte Cité qui tant fait à loer
 U Diex laisa son cors travailler et pener,
 Et fèrir de la lance et plaier et navrer :
Jherusalem l'apiete qui droit la vieut nomer.

Un peu plus loin, le trouvère insiste :

Huimais porés oïr de *Jhersalem conter*
 Et de ciaux qui alèrent le *Sepulchre aorer* (42).

Nous ne possédons donc plus un texte, une chanson de geste *complète* et *indépendante* relative aux exploits des Croisés jusqu'à la prise définitive de la cité d'Antioche. Nous n'avons même plus aucun poème épique sur la croisade conservé séparément. Ce sont les compilations que nous avons précédemment analysées, seules, qui nous restent. De ces compilations, Paulin Paris n'a fait qu'extraire environ neuf mille vers qu'il a publiés sous le titre de la *Chanson d'Antioche*.

Cependant, plus on examine attentivement le cycle des Croisades, plus on est frappé du caractère

primer soigneusement de son édition sans avoir tout à fait réussi. Voir édition, I, p. 4, 20, etc...

(42) Fol. 98 v°, 1^{re} c.

historique très respectable du récit des exploits des Croisés à Antioche. Ce fragment, à la différence des autres parties, est rude, précis, violent. Il a dû être écrit à l'âge héroïque des chansons de geste. Il est sans doute le remaniement d'un poème plus ancien. Bien que le but des Croisés fût avant tout Jérusalem, l'existence d'un poème spécialement consacré à Antioche n'a rien d'impossible. Le siège d'Antioche par Kerbogha, remarque un historien des Croisades (43), fut une source de poésie épique. Les combats qui se livrèrent alors marquent le point culminant de tout l'héroïsme et de tous les sacrifices qui ont rendu célèbre le nom des Croisés. Aussi les témoignages en faveur de l'existence de poèmes sur Antioche sont nombreux. Nous allons les exposer brièvement sans tenir compte de leur date. Nous en avons groupé sept :

Le premier nous est fourni par la *Chanson de la Croisade contre les Albigeois*. L'auteur de ce poème nous informe qu'il suivra le même rythme que la *Chanson d'Antioche* :

Senhors, esta canso es feita d'aital guia
Com sela d'Antiocha et ayssi's versifia
E s'a tot aital so, qui diire lo sabia... (44).

Le second témoignage est dû à Giraut de Cabrera, seigneur catalan et troubadour, qui écrivait sans doute vers la seconde moitié du XII^e siècle. Il reproche à un jongleur de ne rien savoir d'Antioche :

d'Antiocha
Non sabes ja (45).

Ces deux témoignages ont ceci de commun qu'ils attestent l'un et l'autre la grande célébrité dont jouissait la *Chanson d'Antioche* dans les pays de langue d'Oc. Mais ils ne nous éclairent en rien sur le contenu

(43) Sybel, cité par Gaston Paris, *Romania*, XIX, 562.

(44) Edit. Paul Meyer, I, p. 2 ; Edit. Martin-Chabot, p. 8.

(45) Mila y Fontanals, *Trovadores en España*, p. 274.

de cette *chanson*. On la supposait sans doute trop connue pour qu'on dût nous en parler.

Le troisième témoignage est celui d'Aymar le Moine, archevêque de Césarée et patriarche de Jérusalem (1202). Dans le poème qu'il composa sur la prise d'Acre en 1191, il déplore le manque de courage des Francs. Cela lui rappelle l'héroïsme de ce même peuple qui, jadis, mettait en fuite les Turcs, comme le rapportent les « *Gesta Antiochenorum* » :

Periit audacia militum Francorum
Quæ quondam cacumina transcendens murorum,
Effugabat millia trecenta Turcorum,
Sicut *Gesta referunt Antiochenorum* (46).

Le souvenir de l'héroïsme des Francs devant et dans Antioche a dû, comme l'a remarqué Gaston Paris (47), laisser une forte impression sur les générations futures des Croisés. C'est encore ce que prouve le quatrième témoignage en faveur de l'existence d'une *Chanson d'Antioche*. Il est dû à Ambroise, compagnon de Richard Cœur de Lion à la troisième Croisade et auteur d'une chronique rimée en vers français de huit syllabes (48). C'est bien un jongleur de profession, comme le constate son éditeur ; il parle du Cycle d'Alexandre, des romans du roi Arthur. Il évoque les exploits de Charlemagne d'après les *Chansons de Roncevaux, des Saisnes et d'Aspremont*, desquels il rapproche les exploits des Croisés à Antioche (49). Lui aussi regrette le désaccord qui régnait entre les Croisés de son temps et leur manque de courage, et toujours d'après les poèmes épiques, il leur rappelle Godefroy de Bouillon et ses illustres com-

(46) Riant, *Haymari Monachi, de Expugnata Accone*, p. 34 ; rapprocher ces vers de la *Chanson d'Antioche*, éd. P. Paris, II, p. 123, v. 899-900.

(47) *Romania*, XIX, 562.

(48) *Estoire de la Guerre Sainte*, édit. G. Paris, d'après le Ms. unique du Vatican. (*Documents inédits de l'Histoire de France*, 1897).

(49) Vers 8497-8499.

pagnons. C'est un passage extrêmement intéressant ; il nous montre en outre comment les chansonniers français exerçaient leur verve satirique dans le camp même des Croisés (50).

Les aventures des premiers Croisés étaient donc célèbres. Ambroise, poète de profession, ne pouvait faire allusion ni aux récits de Guillaume de Tyr, ni à ceux d'Albert d'Aix, ni aux autres chroniqueurs de la première Croisade. C'est surtout d'après la *Chanson d'Antioche* qu'il exalte à son tour les illustres conquérants d'Antioche.

Nous devons le cinquième témoignage à la *Gran Conquista de Ultramar*, immense compilation espagnole, inspirée par les Croisades d'Orient et par les légendes carolingiennes. Les auteurs de cet ouvrage utilisent en même temps *Guillaume de Tyr*, les poèmes fabuleux du *Chevalier au Cygne*, les *Chétifs*, les *Chansons d'Antioche* provençale et française, la *Conquête de Jérusalem* et d'autres poèmes que nous avons perdus. Cette compilation s'arrête à l'an 1271. Au récit du siège d'Antioche par Kerbogha, on trouve la mention de Richard le Pèlerin, auteur de la *chanson* originale : (*pero contar vos hemos lo que dijo Ricarte el Pelegrino*), et il est attesté que du côté des musulmans, il y eut : « *noventa e dos reyes sin los otros ricos hombres* » (51). Il est impossible en lisant ce passage de ne pas songer au témoignage correspondant de Graindor de Douai, qui renouvela la *Chanson d'Antioche* :

Mult est grans li bataille et fors li caplisons.
Corbarans i refiert a tos ses compaignons.
Nonante rois i ot sans les autres barons.
Cil qui le cançon fist sot bien dire les noms,
Ricars li Pelerins de qui nos le tenons (52).

Il est probable que l'auteur de la compilation

(50) P. 286, v. 10653-10682. Voir plus loin.

(51) Edit. Gayangos, p. 269, 1^{re} col.

(52) Ms. 12558, fol. 109 recto, 2^e col.

espagnole avait sous les yeux le remaniement de Graindor dans un texte meilleur que celui que nous possédons (53) et c'est le témoignage de l'un et de l'autre que nous retenons.

Paul Meyer avait découvert et publié, en 1876, un récit en vers français de la première Croisade traduit ou imité en partie de Baudri de Bourgueil, en partie des *Gesta Francorum expugnantium Iherusalem* de Bartholf (54). Il daterait probablement du XII^e siècle. Le second des deux Manuscrits où il est conservé, va jusqu'à la prise de Tyr en 1124 (55). L'auteur de cette histoire poétique, au moment de raconter la bataille d'Antioche, présente des critiques sévères sur un autre poème dont il ignore l'auteur. Il accuse celui-ci de bien des choses et notamment de présenter Corbaran jouant aux échecs au moment où « sa maisnée » gisait « gule baée » :

Or comence chanson sor autres esmerée...
Par une chançon dut estre tut avillée
Que ne sai qui trova ; mès bien est achevée,
Mainte chose i fud mise qu'onques ne fud pensée,
Come de Corberan dont ele est chançonée,
Qui juout as eschès sur la coilte feutrée
E veoit sa maisnée gisir gule baée (56).

Dans le remaniement de Graindor, Corbaran joue bien aux échecs, mais avant la bataille. C'est donc d'un autre poème qu'il s'agit, mais bien d'un poème sur la prise d'Antioche puisque le vers « come de Corberan dont ele est chançonée » donne à croire qu'il s'agissait des combats de Corbaran sous les murs d'Antioche.

(53) Voir *Rom.*, t. XXII, p. 347, les remarques de Gaston Paris.

(54) *Romania*, t. V, p. 1-63.

(55) Ces manuscrits sont inédits et nous n'avons pu consulter que les fragments publiés par Paul Meyer.

(56) *Arch. Orient. Latin*, II, 471. Paul Meyer ajoute : « et l'auteur poursuit en citant un autre exemple des inexactitudes qu'il croit trouver dans l'œuvre de son confrère en poésie ».

Le septième témoignage est le plus intéressant : il est dû à Lambert, curé et chroniqueur de la ville d'Ardres, qui vécut au XII^e siècle. Dans sa Chronique, il se montre indigné de ce que l'auteur de la *Chanson d'Antioche* ait négligé de raconter les exploits d'Arnoul le Vieux, seigneur d'Ardres, à la première Croisade. La raison de ce silence, Lambert la connaît et nous la révèle avec véhémence : « C'est qu'Arnoul, ce héros remarquable en toutes choses pour son courage et sa loyauté, refusa une paire de chaussures écarlates à ce bouffon qui n'est digne d'aucun nom ». Cet auteur de la *Chanson d'Antioche*, clame le chroniqueur Lambert d'Ardres, poussé par sa cupidité, plus avide de gain éphémère qu'Arnoul de gloire humaine, mêlant la vérité à la fiction, négligea une foule d'exploits célèbres (57). Tout ce passage sur lequel nous allons revenir est fort curieux ; il nous renseigne sur les mœurs de l'époque et nous explique peut-être la raison pour laquelle la *Chanson d'Antioche* nous conserve des noms et des circonstances qui, sans elle, seraient perdus pour toujours. Cet Arnoul, malgré ses cinquante ans, dit Paulin Paris, en citant le témoignage de Lambert, avait partagé les fatigues de la Croisade avec le comte de Flandre (58). Mais nul chroniqueur ne parle de lui.

(57) Edit. Godefroy-Ménilglaise, p. 311-313.

(58) *Nouvelle Etude*, p. 10.

CHAPITRE II

L'ŒUVRE DE GRAINDOR

ON IGNORE CE QUE CONTENAIT EXACTEMENT LA « CHANSON » DE RICHARD LE PÈLERIN. — LES QUATORZE COUPLETS ATTRIBUÉS A L'AUTEUR PRIMITIF. — LEUR VÉRIFIABLE AUTEUR. — ÉTENDUE DE L'ŒUVRE DE GRAINDOR. — ERREURS DE GRAINDOR. — SOURCES DE GRAINDOR. — RÉFLEXIONS SUR LA MENTALITÉ DES CROISÉS. — LÉGENDES NÉES EN SYRIE. — DATE DU REMANIEMENT DE GRAINDOR.

I

De ces témoignages, il résulte donc qu'au XII^e et au XIII^e siècle, une chanson de geste, spécialement destinée à glorifier les exploits des Croisés sous les murs d'Antioche, était répandue aussi bien en Flandre, que dans les pays de Langue d'Oc, aussi bien en Espagne qu'en Terre Sainte (1) ou même en Angleterre (2).

- (1) J'ai omis intentionnellement deux autres témoignages dont Paulin Paris et Pigeonneau font cas. Le premier est relatif au poème que Béchada — frère d'un Croisé qui se distingua à Maarra ; Gonfiers de Lastours (voir : Arbellot, *Les Chevaliers limousins aux Croisades*, 1881, p. 70) — composa à la prière d'Eustorge, évêque de Limoges ; Geoffroi de Vigéois, qui nous apprend tout ce que nous savons sur ce poème disparu, laisse à entendre qu'il embrassait, non pas seulement la prise d'Antioche, mais tous les événements de la première Croisade. (*Bibliotheca Nova*, II, 296). Gaston Paris attribue à Béchada le fragment de la *Chanson d'Antioche* provençale publiée par Paul Meyer (cf. *Mélanges de Littérat. Fr.*, p. 221). Le second témoignage que nous avons omis concerne le premier troubadour célèbre Guillaume IX, duc d'Aquitaine (1071-1127) qui se croisa en 1101, fut dé-

Que contenait exactement cette *Chanson d'Antioche* que nous n'avons plus ? Là encore, il nous serait difficile de nous prononcer et plus difficile d'admettre l'hypothèse sur laquelle Paulin Paris et Pigeonneau sont tous les deux d'accord. Selon ceux-ci, le remanieur Graindor aurait suffisamment, presque intégralement, respecté le texte original de Richard le Pèlerin et nous pourrions dire que nous possédons actuellement la véritable *Chanson d'Antioche* écrite en une langue plus moderne. Bien plus, suivant Paulin Paris, Graindor, « sans avoir la méchante pensée de modifier le fond de l'ancien récit, n'a fait que polir la forme, promener curieusement la lime sur chaque couplet, supprimer les répétitions et mieux coordonner les vers » (3). Pigeonneau invoque en faveur de cette hypothèse l'exactitude avec laquelle, selon lui, les remanieurs des chansons de geste respectaient le texte primitif et nous cite certains exemples isolés empruntés à Léon Gautier (4). Si seulement Pigeonneau avait continué la lecture du livre de Léon Gautier jusqu'aux chapitres spéciaux consacrés aux remaniements des poèmes épiques (5), il aurait constaté, par des cas bien plus nombreux que ceux qu'il cite, combien ce prétendu respect des vieux poèmes par les remanieurs était relatif. Ceux-ci malheureusement

fait à Héraclée, tomba prisonnier des Sarrasins et revint en Europe en 1102. Orderic Vital nous dit qu'au retour de sa Croisade, il aimait à raconter en vers rythmiques avec de joyeuses modulations les misères de sa captivité. Il n'est nullement question d'une *Chanson d'Antioche*, ni même d'une chanson de geste (cf. Jeanroy ; *Les Chansons de Guillaume IX*, 1927, p. 1X).

- (2) Il y a un huitième témoignage publié par P. Paris dans *Nouvelle Etude sur la Chanson d'Antioche*, p. 40, note 1. Ce témoignage est tiré des lettres du roi d'Angleterre Henri III.
- (3) Edition de la *Chanson d'Antioche*, préface, p. liij.
- (4) Pigeonneau, *op. cit.*, 21-22.
- (5) *Epopées Françaises*, 2^e édition, I, p. 416 sqq et 435 sqq.

ment ne se contentaient pas de rajeunir, mais ils corrigeaient, ajoutaient, retranchaient, abrégeaient ou amplifiaient, refondaient intégralement les chansons de geste et changeaient quelquefois leur rythme (6).

Cependant Paulin Paris avait publié à la fin de son édition d'*Antioche* (7) quatorze couplets, toujours écrits en vers alexandrins, mais où souvent l'assonance remplace la rime. La langue de ces couplets conservés dans trois Manuscrits seulement (8) lui parut plus archaïque, et il n'a pas hésité à les attribuer à Richard le Pèlerin (9). Une partie de ce fragment fait même double emploi avec le remaniement que nous possédons et, en comparant les deux textes qui expriment le même objet, on pourrait tout de suite se rendre compte de la fidélité du remanieur envers le récit original : tel est du moins le raisonnement de Paulin Paris, repris par Pigeonneau.

Quant à nous, nous n'hésiterons pas un instant à considérer cette attribution comme purement gratuite, n'ayant trouvé aucun argument, aucun indice sérieux en sa faveur. En effet, sur quoi s'appuie Paulin Paris pour déclarer que ces quatorze couplets appartiennent à Richard le Pèlerin ? Sur l'assonance ? Mais nous possédons de nombreuses chansons de geste composées ou remaniées à l'époque même de Graindor où l'assonance remplace la rime : C'est le cas du *Charroi de Nîmes*, des *Enfances Guillaume*, des *Enfances Vivien*, de la *Prise d'Orange*, écrits en décasyllabes, ou de *Gui de Bourgogne*, de *Mainet*, d'*Aye d'Avignon* ou de *Doon de la Roche*, écrits en alexandrins. D'ailleurs les couplets V et XII du fragment

(6) *Romania*, 1874, p. 225 ; cas de la *chanson des Loherains*.

(7) T. II, p. 289 sqq.

(8) Ms. 12558, fol. 112 r° ; Ms. 795, fol. 163 v° ; Ms. 1621 fol. 126 r°.

(9) Ces quatorze couplets furent publiés de nouveau par P. Meyer, *Recueil d'Anciens Textes*, p. 264-274.

« original » sont rimés tout comme le remaniement de Graindor. Paulin Paris dit aussi que la langue de ces quatorze couplets lui paraît archaïque. Cela reste à prouver et une pareille preuve nous semble impossible. D'ailleurs une simple comparaison du récit soi-disant original et du récit renouvelé suffit pour nous montrer combien il serait téméraire d'attribuer ces quatorze couplets à un contemporain des premiers chroniqueurs de la croisade d'Urbain. Voici deux versions différentes d'un même sujet. Il serait difficile de deviner laquelle est la plus ancienne.

Del Evesque del Pui vous dirai vérité :
 Qui fu en Andioce ensamble no barné.
 Sovent lor fait sermons et a amonesté
 De Dieu croire et amer, si aront s'amisté.
 Signour, ichil siermons vint mout no gent à gré ;
 Mais d'une chose furent forment desconfortet :
 Quar maus prist à l'evesque par la Dieu volenté,
 Au quint jor devia si come ot disné.
 Mult en furent li prince coureçous et iré,
 Par tout l'ost en ot mult grant doel demené,
 Et li povre et li rice en ont assés ploré.
 Cele nuit le gaitièrent ; quant il fut ajorné,
 Droit au mostier S. Piere l'ont li baron porté.
 Iluec sont assamblé de toute la cité
 Clerc et prestre et canonne et evesque et abé,
 Qui ont fait le service et la messe canté,
 Puis ont a grant ounor li baron entieré,
 En un rice sarcu de marbre bien ouvré,
 Dalés l'autel S. Piere que Dex a tant amé ;
 En icel lieu meisme ù il orent trové
 Le lance dont Dex ot transpercié le costé (10).

Voici maintenant une autre version de la mort de l'Evêque du Puy :

Après cele léece orent mult grant tristor,
 Car l'evesque del Pui ne vit mais XV jors,
 Devenus est malades, au cuer est angoissos.
 Devant soi a mandé les nobiles barons...
 Il a levé sa main si les a segniés tos.
 L'arme s'en est alée del nobile barons.
 Li angèle l'enportèrent a grant procession.
 Ainc por roi ne por conte, por fil d'empereor -
 Ne fu tels li services com al vesque ot le jor...

(10) Ms. 786, fol. 209 r°, 1^{re} c.

2^e couplet

Le saint evesque emportent li gent qui Deu servirent,
 Et clerc et moine et prestre illuec se revestirent,
 A crois, à filatires, a estavels de cire,
 Les encensiers emportent, si vont le messe dire,
 Ens el mostier S. Piere qui estoit ens la vile,
 Al cor del maistre autel l'evesque i enfouirent,
 En meisme le fosse à li lance fu prise
 Dont Dame Dex fu mors quant il reçut martire (11).

Qui pourrait soutenir que le second fragment soit l'original et le premier un remaniement d'une *centaine d'années postérieur* ? Graindor de Douai nous dit lui-même qu'il a renouvelé *tous* les vers de la chanson primitive (12). Mais pour qu'il puisse les renouveler, ces vers devaient être devenus anciens et inintelligibles aux contemporains du remanieur. La moindre comparaison attentive des deux fragments que nous avons cités suffit pour nous donner la certitude que ce n'est pas le cas ici. D'ailleurs Paulin Paris, pour attribuer les quatorze couplets à Richard le Pèlerin, n'apporte aucun argument historique, aucun texte se rapportant à Richard, à ce qu'il a fait ou a pu faire.

Aussi n'est-il pas étonnant que ce soient d'abord des considérations de bon sens qui nous forcent à révoquer en doute l'affirmation de l'éditeur d'*Antioche*. En effet la *chanson* finit bien à la page 288 (13) de l'édition P. Paris. Les quatorze couplets ne peuvent pas se rapporter à l'*Antioche*. Ils nous racontent la marche des Croisés vers Jérusalem. Il apparaîtrait donc possible de les rattacher à la *chanson* ou à une *chanson de Jérusalem*, qui seule peut leur rendre un intérêt. Mais il n'en est rien. Car le fragment s'arrête brusquement à la prise de Ramleh, avant l'arrivée des Croisés à la Ville Sainte, puis par une brus-

(11) Ms. 12558, fol. 112 v^o, 1^{re} c.

(12) Ms. 786, fol. 161 r^o.

(13) C'est-à-dire Ms. 786, fol. 206 r^o, début de la seconde colonne ; Ms. 12558, fol. 112, fin de la page.

que transition, nous passons à la *Chanson des Chétifs* (14). Nos quatorze couplets qui n'appartiennent ni à la *Chanson d'Antioche* primitive, dont Richard est l'auteur, ni à la *Chanson de Jérusalem*, dont Richard n'est pas l'auteur, devaient donc provenir d'un trouvère postérieur, un peu féru d'histoire, qui, ayant trouvé une lacune dans le récit poétique de la première Croisade, s'était empressé de raconter d'après Tudebode et Albert d'Aix l'itinéraire des Croisés entre Antioche et Jérusalem en reproduisant à sa manière, un peu servile, le récit de la mort de l'Evêque du Puy.

Ce trouvère peut bien être antérieur à Graindor de quelques années. Il peut être Graindor lui-même. Il n'est certainement pas Richard.

Pour revenir donc à notre conclusion, il est hors de doute qu'un trouvère de la fin du XII^e siècle ou du début du XIII^e siècle ait utilisé une vieille *Chanson d'Antioche* que nous avons perdue, pour chanter les exploits de Godefroy de Bouillon et de ses compagnons. Mais nous n'avons aucune raison d'inférer que ce trouvère s'était contenté uniquement de mettre en une langue moins archaïque le poème primitif. Nous verrons plus loin qu'il est responsable de plus d'un épisode (15). Les affirmations de Paulin Paris et de Pigeonneau ne sont basées sur rien. Nous ne pouvons même pas dire que Richard le Pèlerin a écrit sa *Chanson d'Antioche* en alexandrins. Il est arrivé plus d'une fois que les remanieurs ont substitué au décasyllabe le vers alexandrin. C'est notamment le cas de *Huon de Bordeaux*, d'*Ogier le Danois*,

(14) Voir ces vers dans Paul Meyer, *Recueil d'Anciens Textes*, p. 274.

(15) Cependant on doit dire que la *Chanson* de Richard forme la majeure partie et la plus importante du remaniement de Graindor. Dans ce qui va suivre nous parlerons de Richard plutôt que de Graindor.

des *Loherains* (16). Si Richard, témoin oculaire de la première Croisade, avait composé son poème en alexandrins, il aurait sans doute été avec l'auteur du *Pèlerinage de Charlemagne*, l'un des premiers à avoir adopté ce rythme. Malheureusement, nous ne possédons plus rien qui soit proprement de lui. Quelques vers du remanieur, en outre, laissent entendre que ce dernier a adopté une versification différente de l'auteur primitif :

Oi l'avés chanter con (ou en) une autre chançon ;
 Mais n'estoit pas rimée ensi con nos l'avon ;
Rimée est de novel et mise en quaregnon (17).

Nous n'avons pas la prétention de soutenir que le poème primitif était écrit en décasyllabes. En faveur de cette hypothèse, comme en faveur d'une hypothèse contraire, les arguments positifs nous manquent (18).

II

Ne sachant rien du poème primitif de Richard, nous sommes réduits à étudier le remaniement de Graindor. Quelle fut la part de chacun des deux auteurs dans le texte que nous conservons ? Faute d'un élément important du problème (le texte de Richard) on ne peut faire que des conjectures. Toutefois, après examen, nous sommes arrivés à une certitude : la première partie du fragment d'*Antioche* (édition Pau-

(16) Léon Gautier, *Les Epopées Françaises*, I, 433.

(17) Ms. 12558, fol. 59, verso, 1^{re} col.

(18) Le fait qu'une *Chanson d'Antioche* ou de *Jérusalem* provençale, connue par le fragment publié par Paul Meyer et par l'allusion de la *Chanson de la Croisade contre les Albigeois*, soit en alexandrins, n'apporte aucune clarté nouvelle au problème, étant donné que la personnalité du troubadour méridional à qui nous devons cette chanson est tout-à-fait différente de la personnalité de Richard, qui était probablement flamand.

lin Paris, p. 1 à 73) ne peut en aucune façon être attribuée à Richard le Pèlerin et nous allons en faire la preuve :

D'abord c'est le témoignage de Graindor lui-même : il voudrait nous raconter le « *vrai commencement* » de la *chanson*, que tous les jongleurs négligent :

Cist novel jougléor qui en suelent canter
Le vrai commencement en ont laisié ester.
Mais Grainsdor de Douai nel velt mie oblier (19).

Voulez-vous savoir en quoi consiste ce « *vrai commencement* » ? Graindor nous dira :

Con il firent les os de par tout assamblar :
De France, de Berriu et d'Auvergne se per,
De Pulle et de Calabre jusqu'à Barlet-Sor-Mer,
Et deça jusqu'en Gales firent la gent mander,
Et de tant maintes terres que jo ne puis nomer.
De tel pèlerinage n'oï nus hom parler (20).

En outre tout ce début abonde en erreurs, anachronismes et fantaisies qu'on ne saurait attribuer à un contemporain comme devait l'être Richard et qui présentent un contraste frappant avec la suite du

(19) Edit. P. Paris, I, p. 2 ; Ms. 12558, fol. 59 r^o, 1^{re} c.

(20) Ces vers prouvent que Graindor va nous parler le premier du rassemblement des Croisés venus de toute part au Concile de Clermont. (Ms. 12558, fol. 59 r^o). Il faudrait donc attribuer au remanieur la responsabilité du récit erroné du Concile de Clermont. C'est en quoi nous ne sommes pas d'accord avec Paulin Paris (*Nouvelle Etude sur la Ch. d'Antioche*, p. 43). En effet, Paulin Paris, le premier, s'aperçut que le début du poème d'*Antioche* ne pouvait être de Richard. Malheureusement il fait commencer le récit original de ce dernier au trente-quatrième couplet du 1^{er} chant. En réalité, nous l'avons dit, il faudrait descendre jusqu'au second chant. Cela d'abord parce que Graindor nous le déclare lui-même (*de tel pèlerinage n'oï nus hom parler*). Et surtout les nombreuses erreurs qui fourmillent à partir de ce trente-quatrième couplet ne peuvent s'expliquer que si on le rattache aux couplets précédents et à la *Chanson des Chétifs* intercalée par Graindor entre *Antioche* et *Jérusalem*. D'ailleurs, Paulin Paris est en contradiction avec lui-même. (Voir d'une part *Nouvelle étude sur la Chanson d'Antioche*, p. 43 ; d'autre part, Edit. *D'Antioche*, page 57, note 1).

récit. La première de ces élucubrations, c'est la légende du pèlerinage de Pierre l'Ermite au Saint Sépulcre et sa vision avant la prédication d'Urbain (21). En réalité, avant les Croisades, Pierre n'est jamais venu à Jérusalem, ne put donc pas avoir au Saint-Sépulcre les visions dont ne parlent ni Anne Comnène, ni les chroniqueurs les plus originaux de la première Croisade (22). Nous reviendrons tout à l'heure sur cette vision. En suivant la lecture du Manuscrit 12558, la seconde fable que nous rencontrons, c'est le récit d'une croisade de Pierre *avant le Concile de Clermont* en compagnie de Baudoin de Beauvais et son frère Ernoul, Harpin de Bourges, Jehan d'Alis, l'Evêque de Forois et l'Abbé de Fécamp, que nul historien original ne mentionne parmi les premières hordes de l'Ermite et de Gauthier-Sans-Avoir (23). Et sans nous fournir aucun détail sur les exploits de ces bandits, le long des routes de l'Europe et de l'Asie Mineure, nous les voyons arriver devant Nicée. Là, nous faisons connaissance avec l'un des personnages les plus importants du cycle des Croisades, Corbaran d'Oliferne, fils de la magicienne Calabre (24). Il était venu de par le Soudan de Perse pour châtier Soliman de Nicée qui refusait de payer tribut à son Suzerain. D'après le poète, c'est Corbaran lui-même qui tailla en pièces l'armée de Pierre à Civetot (25). En réalité Kerbogha n'a pris aucune part à ce désastre et les témoignages que nous avons

(21) Ms. 12558, fol. 60 v°.

(22) Ces constatations sont rigoureusement établies depuis le beau travail de Hagenmeyer : *Le vrai et le faux sur Pierre l'Hermite*, traduction Furcy-Raynaud, Paris, 1883, p. 64 sqq.

(23) Ms. 12558, fol. 61 ; Edit. P. Paris, p. 19 sqq.

(24) De son vrai nom Kawam ed-Daula Kerbogha seigneur de Mossoul et vassal du sultan Seldjoukide de Perse, Barkyarok (1092-1104). Kerbogha signifie le taureau aveugle.

(25) Ms. 12558, fol. 62 v°.

sont formels (26). Où était Kerbogha en ce moment (octobre 1096) ? Ce sont les historiens arabes qui nous le disent : prisonnier à Alep de Tutuch, seigneur de cette ville, il venait d'être libéré par Redouan, fils de Tutuch, sur les ordres du Sultan Seldjoukide Bar-kyarok, et assiégeait, en compagnie de son frère Altountach, la ville de Mossoul (27). Après sa défaite, Pierre, selon le trouvère, serait revenu en Europe pour demander secours au nom de ses compagnons, et c'est alors qu'aurait eu lieu le Concile de Clermont, auquel auraient assisté le roi de France Philippe et Raimond de Saint-Gilles (28). La vérité est tout autre. Pierre ne fut pas du tout délégué par son armée. Il la quitta car il se sentait incapable de discipliner ces bandes farouches qui commettaient les pires déprédations et « ne voulaient entendre ni lui ni ses paroles » (29). Il ne revint plus en Occident, comme le dit notre *Chanson*, mais il resta dans les environs de Constantinople et c'est là qu'il se joignit à l'armée des barons, vers le mois d'avril 1097 (30).

Toutes ces erreurs, de même que l'absence de tout détail original (erreurs et omissions qui présentent un contraste frappant avec la suite du récit), ne peuvent s'expliquer que par le remaniement, c'est-à-dire par l'intercalation de la *Chanson* primitivement indépendante des *Chétifs*, entre la *Chanson d'Antioche* et celle de *Jérusalem*. En effet, ces fameux compagnons de Pierre, que nous avons cités, Baudoin de Beauvais, et son frère Ernoul, Richard de Caumont, Harpin de Bourges, etc..., ne sont autres que les

(26) L'Anonyme, édit. Bréhier, p. 8-13.

(27) Voir Ibn el Athir, édit. Tornberg, tome X, p. 176-177.

(28) Ms. 12558, fol. 63 v° ; *Ch. d'Antioche*, p. 49 sqq. En réalité, ni Philippe, ni Saint Gilles n'assistèrent au Concile ; le premier était excommunié, le second informa plus tard de sa décision de prendre la croix.

(29) Anonyme, Bréhier, p. 10.

(30) Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 247.

héros de la *Chanson des Chétifs*. Ce poème célèbre leurs exploits durant leur captivité. De même l'intervention, historiquement fausse de Kerbogha à Civitôt, n'a sa raison d'être que par la *Chanson des Chétifs*, où nous voyons ces héros, prisonniers de Kerbogha, devenir ses champions, et puis ses amis. Ce sont les mêmes raisons qui ont déterminé le trouvère à placer le Concile de Clermont après le désastre de Civetot (historiquement il le précède). Si Pierre est reparti, d'après la *Chanson*, en Europe, c'est pour chercher des secours aux Chétifs, enfin si le roi Philippe assiste au Concile de Clermont, c'est que, selon le trouvère, il eut une entrevue avec Pierre l'Ermite où celui-ci lui exposa les malheurs qui accablent les Chétifs. *Donc tout ce commencement de la Chanson qui va jusqu'à l'arrivée des armées de Godefroy de Bouillon devant Constantinople est bien de Graindor de Douai (et nous croyons l'avoir suffisamment démontré) qui a refondu ensemble les poèmes d'Antioche, des Chétifs et de Jérusalem.*

III

Comme cette première partie du poème d'*Antioche* est incontestablement due au remanieur, étudions-la de plus près pour voir quelles clartés nouvelles elle nous apporte au problème du remaniement. Pigeonneau (31) a supposé que Graindor a copié Albert d'Aix et cela, parce que l'un et l'autre s'accordent à nous parler de la vision de Pierre au Saint-Sépulcre, fait historiquement faux. Bien plus, Paulin Paris a relevé une identité d'expression entre le trouvère et l'historien (32). Pigeonneau est allé jusqu'à faire d'Albert d'Aix le modèle copié aussi bien par Ri-

(31) *Cycle de la Croisade*, p. 27-28.

(32) Edit. *Ant.*, I, p. 16, note 2.

chard le Pèlerin que par Graindor de Douai. Nous verrons plus loin si vraiment il existe des rapports entre le récit primitif de l'*Antioche* et Albert d'Aix. Nous nous contentons pour le moment de démontrer qu'il est impossible de voir en Albert d'Aix la source originale de Graindor de Douai. Une simple lecture du récit du chroniqueur suffit pour nous autoriser à mettre en doute cette hypothèse. En effet, après avoir rendu compte des nombreuses erreurs commises par Graindor, nous constatons que, sauf le récit de la vision, aucune de ces erreurs n'est commise par Albert. Si vraiment le trouvère avait le livre de celui-ci sous la main, il aurait au moins évité de placer le Concile de Clermont au mois de mai (en réalité il eut lieu en novembre), il n'aurait pas fait assister au Concile des personnes qui n'y assistèrent pas et dont Albert ne parle pas. Mais si Graindor connaissait parfaitement Albert d'Aix, comme le supposait Pigeonneau, ne lui aurait-il pas emprunté mille détails intéressants, plus à leur place dans un poème que dans une chronique, sur la marche de Pierre à travers l'Europe, sur les démêlés de ces premiers Croisés avec les Hongrois, les Bulgares, les Petchénègues, sur les exploits des chefs allemands auxquels on doit imputer les massacres des Juifs à Cologne, à Mayence et à Spire, sur la conduite de ces bandes dans les régions de Byzance, enfin sur les combats qui eurent lieu en Asie Mineure ? Le récit de Graindor, légendaire, élémentaire, tronqué, n'a pas plus de liens sur tous ces points avec Albert qu'avec les autres chroniqueurs de la Croisade.

Reste la vision de Pierre l'Ermite : le récit de cette vision et du pèlerinage de Pierre nous est conservé par trois chroniqueurs du XII^e siècle : Albert d'Aix, l'Anonyme de l'*Historia belli sacri* (*Tudebodus imitatus*) et Guillaume de Tyr, de même que dans la *Chanson d'Antioche*. La parenté entre les quatre

textes est certaine. Il est également certain que ce n'est pas l'un d'eux qui a servi de modèle aux trois autres, mais que tous les quatre ont puisé à une même source : la démonstration a été faite d'une façon irréfutable par Hagenmeyer (33) ; Guillaume de Tyr en effet a certainement utilisé Albert d'Aix. Cependant, en ce qui concerne le passage qui nous occupe, chez Guillaume le récit de la vision *suit* la lettre du Patriarche, tandis que dans les versions d'Albert et de la *Chanson*, la vision *précède* la lettre. (34). La chronique d'Albert est vraisemblablement la plus ancienne. Si elle a servi de source à l'*Historia belli sacri*, comment expliquer que celle-ci ne dise rien des relations du Patriarche avec Pierre l'Ermite, relations si minutieusement relatées dans Albert d'Aix ? De même si Graindor a copié Albert, où a-t-il trouvé le lieu d'embarquement de Pierre (Barletta) et le lieu où il débarqua à son retour en France (Brundisium) du moment qu'Albert ne dit rien du premier et désigne, pour le second, Bari ? Où encore a-t-il puisé la circonstance invraisemblable et qu'il est seul à mentionner du sceau du Patriarche ?

Les quatre récits se ressemblent en plus d'un point ; les quatre récits s'accordent à nous rapporter deux faits (pèlerinage et vision) historiquement faux : les quatre récits ont consulté une source identique. Quelle peut être cette source ? Si nous arrivons à la découvrir, nous tiendrons l'un des éléments qui ont servi au remanieur.

Avant Albert d'Aix, nul chroniqueur ne nous parle du pèlerinage et de la vision de l'Ermite. Nous ne trouvons rien sur ce sujet chez l'Anonyme des *Gesta*, chez Foucher de Chartres et chez Raimond d'Aguilers, tous trois témoins oculaires de la Croi-

(33) *Le vrai et le faux sur Pierre l'Ermite*, p. 67-69.

(34) Riant, dans *Arch. Orient. Latin*, I, 95-96.

sade. Pourtant ces trois auteurs ou leurs imitateurs ont été sans doute connus et utilisés, soit par Albert d'Aix, soit par l'auteur de l'*Historia belli sacri*. Albert écrivait entre 1115 et 1120. Il n'a certes pas inventé lui-même la légende du pèlerinage et de la vision de Pierre, bien qu'aucune source écrite ne les rapporte avant lui. Alors ? Nous nous permettons d'abord de présenter certaines remarques indispensables pour la compréhension des événements de la première Croisade.

Lorsque tant d'hommes simples, délaissant tout, patrie, foyer, fortune, partirent à l'assaut d'une Jérusalem lointaine, ils ne doutaient que ce ne fût la volonté divine qui les conduisait. Le « climat » sous lequel se déroulèrent les épisodes de la première Croisade tient du merveilleux. Pour les historiens chrétiens orientaux, comme pour les occidentaux et les musulmans, les Croisades sont une œuvre plus divine qu'humaine (35). Elle a été, selon Foucher de Chartres, annoncée par les prophètes (36). Aussi n'est-il pas étonnant de rencontrer même chez les historiens contemporains les plus consciencieux, les plus originaux, des récits de prodiges, de visions, de miracles survenus au moment des combats et des sièges — récits qui révèlent lumineusement la mentalité des Croisés (37). C'était surtout ce merveilleux qui avait le plus contribué au succès de l'entreprise. L'étonnante victoire des Croisés assiégés dans Antioche aurait été une horrible défaite sans l'invention

(35) Ekkehart, l. I, c. 1 ; *Rec.*, V, p. 11.

(36) *Hist. Occid. des Crois.*, III, 328. Voir aussi ce que dit Guibert dans un passage cité et commenté par Luchaire, ap. Lavissee, *Histoire de France*, t. II, II, 239.

(37) Hagenmeyer en a collectionné un grand nombre dans son livre cité sur *Pierre l'Ermite*, p. 74 sqq. ; voir aussi Riant, *Inventaire*, p. 92 sqq. et appendice, N° II.

de la Sainte Lance (38). Le grand chef, comme le principal instigateur de la Croisade, ce fut Dieu lui-même. Les Francs ne faisaient qu'exécuter ses desseins. Lorsque Guibert de Nogent intitulait sa chronique : « *Gesta dei per Francos* », il résumait la conception que les grandes foules s'étaient faite de ces expéditions (39). Le récit intitulé « *Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitanorum* », écrit par un témoin oculaire et peut-être au moment même des événements, est plein d'apparitions célestes et d'interventions divines (40). Si les Croisés triomphent, c'est que Dieu est apparu en songe à un moine ou à un combattant et lui a prédit la victoire (41). Si les Croisés subissent une défaite, c'est que Dieu l'a voulu pour les punir de leurs péchés (42). Ekkehard, abbé d'Aura, en Bavière, écrivain d'un jugement calme, qui fit le pèlerinage de Terre-Sainte en 1101, parle même d'une lettre de Jésus-Christ portée à l'église de Jérusalem par l'Archange Gabriel (43). Pour les historiens orientaux chrétiens, la Croisade n'était pas moins une œuvre prodigieuse annoncée déjà par les prophètes.

(38) L'invention de la Sainte Lance est confirmée par les historiens musulmans : Ibn el Athir (*Rec. Hist. Or.*, I, 195) en attribue l'invention à Pierre l'Ermite. Aboul Mahacen assure que c'est une ruse de Saint Gilles. Cf. également Reinaud, (*Historiens arabes des Croisades*, p. 9), et surtout Sibt ibn Djauzi, *Bibliothèque nationale, Manuscrit Arabe 1506*, fol. 232, recto.

(39) Il est curieux de constater que, même pour les chrétiens d'Orient, les Croisades étaient « *les gesta Dei per Francos* ». Mathieu d'Edesse en parlant des Francs, déclare que « c'est avec leurs bras que Dieu voulut combattre les Perses » (*Hist. Arm.*, I, p. 24). A la suite d'une victoire des Francs sur les Egyptiens, Michel le Syrien s'écrit en parlant de ces derniers : « C'est Dieu et non pas les hommes qui les anéantit » (traduct. Chabot, III, p. 210).

(40) Edit. Bréhier, p. 129-131 ; 133-135 ; 155.

(41) Raimond d'Aguilers, *Rec. Hist. Cr.*, III, 257 sqq., 278, 281, 282, etc...

(42) *Ibid.*, vision du prêtre Etienne, p. 255-256.

(43) *Hierosolymita*, ch. XXXVI, 4 ; Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 84.

tes (44). Michel le Syrien, patriarche jacobite, démontre que si les Francs ont tardé à venir à Antioche, c'est qu'ils étaient retenus par un sort (45). Pendant toute la durée des Croisades, chez cet écrivain, les visions, les apparitions, les comètes et les météores se succèdent. Tantôt (46), au milieu de la nuit, une clarté comme la clarté du soleil apparaît et reste pendant des heures ; tantôt (47), une obscurité épaisse entoure le globe du soleil pendant plus de dix jours. Dans le ciel, des oiseaux s'entretuent (48). Des étoiles apparaissent et lancent des colonnes de feu dans le ciel (49). D'autres étoiles tombent sur la terre (50), ou même fendent la lune et passent au milieu (51). Un jour il tombe du ciel une pluie de sang (52), un autre jour de la neige rouge (53). Dans une mosquée, la terre s'ouvre et dévore dix mille musulmans (54).

(44) Mathieu d'Edesse (*Rec. Hist. Arm.*, traduction Du-laurier, t. I, p. 24).

(45) Voici ce que nous dit le saint Patriarche : « Du temps que les Francs assiégeaient Constantinople, Antioche s'écroula dans un tremblement de terre et l'on découvrit au milieu des fondations d'une des tours qui s'étaient écroulées une vaste maison souterraine dans laquelle se trouvaient de grandes images d'airain, figurant des Francs, montés sur des chevaux revêtus et munis d'armes, de lances, de glaives... tous d'airain. Ils étaient enchaînés par des chaînes de fer. Le sultan Yaghi-Sian, pensant que c'étaient des idoles, ordonna de les briser. Mais une vieille femme survint : « J'ai entendu dire aux anciens qu'il y avait sous telle tour des talismans contre les Francs pour les empêcher de sortir ». Hélas, les idoles étaient déjà brisées. On tua la femme ». Chabot, III, 183.

(46) *Ibid.*, p. 196.

(47) *Ibid.*, p. 197.

(48) *Ibid.*, p. 212-213.

(49) *Ibid.*, 226.

(50) *Ibid.*, 231.

(51) *Ibid.*, 242.

(52) *Ibid.*, 293.

(53) *Ibid.*, 299.

(54) *Ibid.*, 243 et 250.

Les musulmans ne voyaient pas moins dans la Croisade une œuvre surhumaine. Allah, comme Jésus Christ, ne manquait pas d'intervenir en faveur de son peuple menacé par les « polythéistes ». C'est ainsi que dans un combat livré par Ilgazi à Balat (région d'Alep) où Roger d'Antioche fut tué (27 juin 1119), un prisonnier franc, pris par un musulman chétif, déclare avoir été battu par un habitant du ciel (55). Au cours du terrible siège d'Alep de 1124-1125, si la magnifique capitale fut dégagée, c'est parce que le chef musulman Borsoki fut arraché miraculeusement à la mort (56). Le bon Cadi d'Alep, Ibn Chaddad (le Joinville de Saladin) nous raconte qu'un jour, les Francs, campés à Beitnouba, menaçaient Jérusalem. Un grand désespoir régnait alors parmi les musulmans qui n'étaient pas prêts pour défendre la ville sainte. Alors Saladin se mit à genoux et pria Dieu. Aussitôt Dieu envoya la discorde parmi les Francs qui durent rebrousser chemin..... (57). Un autre historien musulman prétend que le jour où les chrétiens firent leur entrée à Jérusalem, le soleil s'éclipsa, la terre se couvrit de ténèbres et les étoiles apparurent en plein jour (58).

Tel fut, de part et d'autre, l'esprit avec lequel les fervents du Christ et les fervents d'Allah se firent les plus atroces des guerres. Aussi les Francs, après la prise de Jérusalem, virent-ils dans la victoire la meilleure preuve de l'intervention divine. Si, malgré la longueur et les difficultés inconcevables du voyage, malgré tant de défaites et de calamités, les ravages de la peste, la famine, et la rigueur d'un

(55) Kamaledine. *Crème de l'histoire d'Alep. Rec. Hist. Or.*, III, 619.

(56) *Ibid.*, p. 649.

(57) Ibn Chaddad, *Biographie de Saladin. Rec. Hist. Or.*, III, 13-14.

(58) Reinaud, *Extraits des auteurs arabes relatifs aux Croisades*, p. 12. Est-ce là un souvenir biblique ?

climat souvent malsain, ces troupes purent vaincre une armée bien supérieure, un peuple plus civilisé, c'était certainement parce que Dieu lui-même avait inspiré l'idée de cette expédition. *Ce n'est donc pas aux chroniqueurs, mais à l'imagination populaire de ceux de l'Orient latin, qui les premiers imaginèrent à la Croisade une origine divine, que nous devons la source de la vision de Pierre.* Nous avons en effet des échos relatifs à ces visions : le Comte Riant a découvert une lettre écrite par le patriarche de Jérusalem et par Adhémar, évêque du Puy, après les premiers succès des Croisés et adressée aux Chrétiens du Nord. Les deux auteurs de cette lettre affirment que Dieu lui-même combat pour eux et la preuve en est fournie par le nouveau miracle qui vient de s'accomplir ; le patriarche eut une vision : le Seigneur lui-même lui apparut et lui affirma qu'une couronne céleste est réservée à ceux qui combattront les Sarrasins (59). L'attribution de cette lettre au patriarche et à l'évêque n'est peut-être pas incontestable. De toutes façons son ancienneté est hors de doute, comme son lien évident avec la vision de Pierre. Telle était la mentalité des Croisés après la victoire, que l'on a cru que Pierre l'Ermite colportait des lettres tombées du ciel, invitant les chrétiens à se mettre en marche contre les musulmans (60).

Graindor n'avait donc besoin, en aucune façon, de recourir à Albert d'Aix. Il s'était fait l'écho de

(59) « Verum et vere pro nobis pugnat Deus. Ad hoc quoque, fratres, miraculum audite, quod idem patriarcha sanctissimus mandat Christianis omnibus ; quomodo ei apparuerit in visu ipse Dominus, et promiserit in hac expeditione laborantibus quod ante se in tremenda et extrema iudicii die quisque procedet coronatus ». Riant ; *Invent.*, appendice II, p. 221.

(60) *Annales Rosenveld* : ad annum 1096, *MM.GG.SS.* XVI, 101, 179 ; *Helmoldi chron.* ad an. 1096, *MM.GG.SS.*, XXI. 33 ; Riant, *Inv.*, p. 110, note 1.

traditions populaires, *nées dans l'Orient latin*, au lendemain de la victoire et qui étaient à son époque fort accréditées en Europe, (tous les chroniqueurs du XIII^e siècle admettaient la vision de Pierre). Retenons cette première conclusion.

Si, maintenant, il faut à tout prix trouver des sources au récit de la vision de Pierre, le trouvère avait des modèles bien plus intéressants à imiter que le récit d'un chroniqueur mort cent ans avant lui. Ces sources, que Paulin Paris et Pigeonneau ont ignorées, nous allons essayer de les dégager. Voici d'abord le récit de la vision de Pierre, tel qu'il se trouve au manuscrit 12558, fol. 60 verso :

Dans Pieres s'en retorne, al Sépucre est alés ;
Quant ot fait s'orison, dormant s'est acoutés,
Dont s'aparü à lui de Diu li majestés,
Doucement l'apela : « Dous fius de me car nés,
De vostre bon service vos rent mercis et grès.
Alés au patriarche, mon sél li rovés,
En France dont venistes, bels frère, retornés,
Si dites à mon pule, li tans est aproismés
Que me viegne secorre Sainte Crestientés,
Volentiers les verroie, mult les ai désirés.
Des mains à l'anemi voel qu'il soient tornés ;
Qui por eux engignier a tos ses las jetés
Paradis est ouvers ù sera coronés ».
Adont s'esvella Pieres et Dex s'est esconsés.

Il existe deux chroniques d'origine monacale, dont l'influence sur les chansons de geste ne fait plus l'objet d'aucun doute : l'une a rapport aux reliques de Saint Denis et s'intitule : *Relatio quomodo Karolus Magnus a Constantinopoli Aquisgranum attulerit clavum.....* et raconte le pèlerinage aussi fameux que légendaire de Charlemagne en Orient (61). Dans cette chronique, il est question d'une vision qu'aurait eue l'Empereur de Byzance Constantin. Elle est rapportée dans une pseudo-lettre qu'il aurait écrite à Charlemagne. Comme Pierre l'Ermite, il voit une apparition en songe et toujours comme à Pierre l'Er-

(61) Voir Bédier, *Légendes*, IV, 121-175.

mite, Dieu lui-même lui inspire d'aller solliciter du secours aux Francs, le peuple aimé du Seigneur :

« *Quadam siquidem nocte, dit Constantin, de invasione paganorum meditans quid agerem et a Domino successum firmo corde postulans et quasi in extasi factus, vidi ante lectum meum quendam juvenem stantem qui me blanda voce vocans nomine meo pauxillum tetigit me et ait : « Constantine, rogaste Deum auxilium et consilium hujusce rei, ecce accipe adiutorem Karolum magnum, regem Gallie in Domino ac pacis ecclesie tutorem ». Et ostendit michi quendam militem ocreatum et loricatum, scutum rubeum habentem, ense precinctum, cujus manubrium erat purpureum, hasta vero albissima cujus cuspis sepe flammam emittebat, ac in manu cassidem tenebat auream. Porro ipse senex prolixae barbe vultu decorus et statura procerus erat, ejusque oculi fulgebant tanquam sidera, caput vero ejus canis albescebat, unde dubitandum non est quin hec Dei voluntate facta sint ».*

(Edition Castets, p. 32-33).

La seconde chronique a rapport au pèlerinage de Saint Jacques de Compostelle dont nous avons parlé, et n'est autre que le *pseudo-Turpin* (62). Charlemagne, las de gagner des victoires sur les Sarrasins, dormait une nuit en paix, quand tout à coup il vit dans le ciel un chemin d'étoiles qui commençait à la mer de Frise et, par la Gascogne, la Navarre et l'Espagne, rejoignait la Galice. Cette merveille se répéta plusieurs nuits. L'Empereur, naturellement, était fort étonné. Un jour, un seigneur très beau lui apparut et lui dit :

« *Quid agis, fili mi ? — At ille inquit ; qui es, domine ? — Ego sum, inquit, Jacobus Apostolus.... cujus corpus in Galecia, quae a Sarracenis adhuc turpe opprimitur, incognitum requiescit. Unde ultra modum miror cur terram meam a Sarracenis minime liberasti, qui tot terras tantasque urbes acquisivisti. Qua propter tibi notifico, quia sicut Dominus potentior omnium regnum terrenorum te fecit, sic ad praeparandum iter meum et liberandum tellurem meam a manibus Moabitorum te inter omnes, ut tibi coronam aeternae retributionis exinde praeparet, elegit ».*

Plus loin l'apôtre précise encore ses faveurs :

« *Nunc autem perge qua citius poteris, quia ego ero*

(62) Voir Bédier, *Légendes*, III, 41-182.

auxiliator tuus in omnibus, et propter labores tuos impetrabo tibi coronam a Domino in celestibus » (63).

L'analogie entre ces deux textes et la *Chanson d'Antioche* est évidente. Enfin voici une autre vision, plus célèbre encore, tellement qu'il est impossible que Graindor l'ait ignorée ; il s'agit de la *Chanson de Roland* :

Quant l'emperere ad faite sa justise
 E esclargiez est la sue grant ire,
 En Bramidonie ad chrestientet mise,
 Passet li jurz, la nuit est aserie.
 Culcez s'est li reis en sa cambre voltice.
 Seint Gabriel de part Deu li vint dire :
 « Carles, sumun les oz de tun emperie !
 Par force iras en la tere de Bire,
 Reis Vivien si succuras en Imphe,
 A la citet que paien unt asise :
 Li chrestien te recleiment et crient ».
 Li emperere n'i volsist aler mie :
 Deus, dist li reis, « si penuse est ma vie ! »
 Pluret des oilz, sa barbe blanche tiret.
 Ci falt la geste que Turoldus declinet (64).

Sauf les quatre derniers vers qui sont d'une mélancolie discrète et nous révèlent l'homme de génie que fut l'auteur de cet admirable poème, le récit de la vision que nous venons de citer est de la même famille que le récit de Graindor (65). Ainsi les quatre passages que nous venons de rapprocher nous fournissent une nouvelle preuve, celle-ci dans le domaine littéraire, des liens intimes qui existent entre toutes les Croisades françaises au moyen âge. Quant à Richard le Pèlerin, nous ne pouvons en aucune façon assurer qu'il avait commencé sa *Chanson* par les exploits des compagnons de Godefroy aux portes de Byzance. Le trouvère primitif avait peut-être parlé du pèlerinage de Pierre et de la prédication de la Croisade, mais certainement d'une façon différente de

(63) Edit. Castets, 1880, Montpellier, p. 3.

(64) Edit. Bédier, v. 3988-4002.

(65) Voir les identifications plus ingénieuses que réelles proposées par Boissonnade, *Du nouveau sur la Chanson de Roland*, p. 217 ss.

celle de son remanieur. En effet, si nous comparons la compilation de Graindor avec la compilation publiée par de Reiffenberg et Borgnet d'après le Manuscrit de Bruxelles (*Collection des Chroniques belges*, 3 volumes in-4°), nous constatons que cette dernière conserve un récit fort différent du pèlerinage de l'Ermite (66). Et ce récit ne correspond à aucune des relations données par les chroniqueurs latins contemporains de la Croisade. Mais il est conforme au témoignage de la princesse byzantine Anne Comnène, de même qu'il est conforme à la vérité, comme l'a démontré Hagenmeyer (67). L'auteur de cette compilation belge n'a donc pas consulté Graindor, ni Albert d'Aix, ni l'auteur anonyme des *Gesta*, ni aucun historien. Ecrivant plus de deux cents ans après les événements, au moment où les légendes concernant Pierre l'Ermite couraient le monde, il ne pouvait avoir à sa disposition qu'une chanson de geste primitive, authentiquement contemporaine aux événements, originale, puisque sur ce sujet, nous l'avons vu, elle n'a rien emprunté aux chroniqueurs. Peut-être cette chanson de geste était-elle celle de Richard, car les deux auteurs, comme d'ailleurs Graindor, sont des Français du Nord, exaltant d'un commun accord et souvent avec les mêmes expressions les chevaliers flamands ou wallons. Il serait très difficile de supposer que le compilateur publié par de Reiffenberg et Borgnet ait ignoré Richard le Pèlerin. Vraisemblablement, c'est ce compilateur qui nous offre le remaniement le plus fidèle du début d'une des *Chansons d'Antioche primitives*, peut-être de celle de Richard le Pèlerin lui-même.

Nous avons déjà signalé le contraste frappant entre les 73 premières pages de la *Chanson d'Antio-*

(66) Voir tome II, p. 589, v. 5410-5425.

(67) Hagenmeyer, *op. cit.*, p. 66 et suiv. ; Riant, *Arch. Or. Lat.*, I, 92.

che (édit. P. Paris) et le reste du poème remanié d'après l'auteur original. La partie due à Graindor ressemble autant sinon plus à un sermon monacal qu'à un récit épique (68). En effet le trouvère déclare qu'il doit faire entendre à ses auditeurs une « *pure vérité et saintisme sermon* ». Il nous raconte la parabole des deux larrons *Dimas* et *Gestas* (69). Il a dû certainement entendre quelques prédications sacrées, principalement des exhortations à la Croisade. Il ne cesse de nous rappeler que Dieu nous créa, que, si Adam n'avait pas péché, nous n'aurions jamais de peines, que Jésus ressuscita Lazare et mourut pour sauver nos âmes de l'enfer. Dieu aime tellement les Chrétiens, qu'il leur a transmis son nom :

Puis nos parama tant que le suen nom nous mist,
Crestien avon nom et nos l'apelons Crist.

Le trouvère met en garde les hommes contre les tentations du siècle. Le diable nous guette à chaque instant, il n'y a plus de vraie justice et nous devons faire grande attention pour arriver à sauver nos âmes. Nous sommes loin de la simplicité, de la nudité, vraiment épiques, non seulement de Richard, mais des chroniqueurs originaux de la première Croisade eux-mêmes.

Constatons surtout (c'est là la seule indication que nous puissions recueillir relativement à la date du remaniement) que Graindor écrivait sans doute à la veille d'une croisade, ou au moment d'un recrutement de combattants chrétiens pour la Terre-Sainte. En effet, rien que dans le premier chant, nous avons compté jusqu'à dix-sept appels à la Croisade avec, naturellement, promesse de vie éternelle à ceux qui mourront en combattant les infidèles (70). Tous les

(68) D'ailleurs rien ne s'oppose à ce que Graindor ait été un clerc.

(69) Ms. 12558, f. 59 r°.

(70) Voir édit. P. Paris, t. I, p. 3, 6, 8 (2 fois), 11, 12, 17, 19, 36, 40, 51, 53, 54, 59, 61, 62, 66.

arguments sont invoqués pour exciter les chrétiens à prendre les armes. Le poète nous montre Jésus mourant sur la Croix et annonçant la venue du peuple Franc qui le vengera des Sarrasins (71). Il faut se croiser par reconnaissance envers le Christ qui mourut pour racheter les hommes (72), pour échapper aux incantations de Satan (73), pour répondre à l'appel du patriarche de Jérusalem (74), à l'appel du pape (75), à l'appel de Dieu lui-même, qui apparut à Pierre l'Ermite en songe et lui ordonna d'aller prêcher la Croisade (76). Il n'y a donc aucune témérité à supposer que ces pages de Graindor servaient d'excitation à la veille d'une Croisade, provoquée sans doute par les appels des Francs de Syrie.

(71) *Ibid.*, p. 9-12.

(72) *Ibid.*, p. 8.

(73) *Ibid.*, p. 8.

(74) *Ibid.*, p. 19.

(75) *Ibid.*, p. 51, 60.

(76) *Ibid.*, p. 17. Il serait plus précis de consulter le Manuscrit 12558, feuillets 59, 60 et 61, où on trouve tout le premier chant. Nous citons l'édition P. Paris dans certains cas seulement pour la commodité des recherches.

CHAPITRE III

LA CHANSON DE RICHARD

Originalité - Importance historique

DÉMONSTRATION DE L'ORIGINALITÉ DU POÈME, ÉPISODE PAR ÉPISODE. — DÉMÊLÉS DES CROISÉS AVEC ALEXIS. — SIÈGE ET PRISE DE NICÉE. — LÂCHETÉ D'ETIENNE DE BLOIS. — BATAILLE DE DORYLÉE. — QUERELLE DE TANCRÈDE ET DE BAUDOIN. — MARCHÉ À TRAVERS L'ASIE MINEURE. — MARIAGE DE BAUDOIN. — LE PONT DE FER. — SIÈGE D'ANTIOCHE. — POSITION RESPECTIVE DES CROISÉS DEVANT LES MURS DE LA VILLE. — EXPLOIT DE GONTIER D'AIRE. — MISÈRE DES CROISÉS. — TABLEAU DE LA FAMINE. — EXPLOIT DE RAIMBAUT CRETON. — EXPLOIT DE RENAUD PORQUET ; (RÉCIT DU TROUVÈRE COMPARÉ A CELUI DES CHRONIQUEURS ; SUPÉRIORITÉ DU TROUVÈRE). — LES TAFURS ; (RICHARD LE PÈLERIN ET GUIBERT DE NOGENT). — LA VÉRITÉ HISTORIQUE SUR « GARSION » SEIGNEUR D'ANTIOCHE. — AMBASSADE AU SOUDAN DE PERSE. — LA VÉRITÉ HISTORIQUE SUR CORBARAN D'OLIFERNE. — PRISE D'ANTIOCHE. — CIRCONSTANCES MYSTÉRIEUSES QUI ENTOURÈRENT CET ÉVÉNEMENT ; LEURS RAISONS. — NOUVELLES CONFIRMATIONS DE L'ORIGINALITÉ DE LA CHANSON D'ANTIOCHE. — DISCUSSION DES TÉMOIGNAGES. — ÉPISODES ORIGINAUX. — CHUTE DE LA VILLE. — SIÈGE D'ANTIOCHE PAR CORBARAN. — LE POÈME DE RICHARD ET ROBERT LE MOINE. — LE POÈME DE RICHARD ET LE FRAGMENT PROVENÇAL. — BATAILLE D'ANTIOCHE. — CONCLUSION.

I

Le poème de Richard le Pèlerin s'ouvre dans la compilation de Graindor sur les démêlés des Croisés avec Alexis, l'empereur de Byzance. La version que nous donne la *Chanson d'Antioche* est fort simple et ne manque pas d'erreurs. Les Croisés sont réunis devant les murs de Constantinople et c'est Estatin l'Es-nasé (Tatice ou Tatikios) qui les ravitaille. Alexis, l'empereur fourbe, fait appeler ce dernier et lui fait part de son hostilité à l'égard des Francs. Estatin, indigné, tire son épée et se déclare leur protecteur. Une discussion violente s'engage et l'intervention de Gui le Sénéchal (1) donne raison à Estatin. Alexis feint de céder mais ordonne à l'un de ses familiers (Guielon) d'interdire de sa part aux bourgeois de la ville de vendre aux Croisés les victuailles dont ils ont besoin. Estatin intervient une seconde fois et non avec moins de violence, menace même l'Empereur, s'en va trouver Bohémond et lui raconte la trahison d'Alexis. Les Latins se disposent à attaquer. Ayant sonné du cor, ils furent entendus par l'Empereur qui rassemble alors pour le combat ses « grifons mescreans ». Mais Gui le Sénéchal lui montre la puissance des Croisés et Alexis consent à négocier. Sur la proposition de Gui le Sénéchal, il envoie ce dernier en ambassade. Gui va trouver les Barons et s'offre lui-même en otage, si ceux-ci acceptent de se rendre au palais d'Alexis. Les Croisés, avant de répondre, tiennent conseil :

Avoec le senescal avoit un latinier
Drus fu l'empereor et si l'avoit moult chier.

C'est ce « latinier » qui décide les Barons à venir désarmés devant l'Empereur accompagnés du drog-

(1) Le plus jeune frère de Bohémond, attaché par un mariage brillant et par d'importants emplois à la fortune d'Alexis.

man Geldin. Ils arrivent au palais impérial que le trouvère nous décrit brièvement et, après les saluts d'usage, Godefroy de Bouillon prononce un discours plein de dignité ; un dialogue s'engage entre lui et Alexis, qui finalement propose de joindre Estatin aux troupes des Croisés. Les chefs prêtent serment de fidélité à l'Empereur, sauf *Bohémond* (sic) et Tan-crède. Ils demeurent huit jours dans la région de Byzance, bien ravitaillés ; le neuvième, ils passent le « bras Saint-Jorge » et se dirigent vers Nicée.

Tel est le récit de la *Chanson d'Antioche*, qui occupe dans l'édition de Paulin Paris de la page 76 à la page 96 (Ms. 12558, fol. 63 v° au fol. 65 r°). Nous avons tenu à l'analyser pour montrer une des erreurs les plus flagrantes de Pigeonneau ; en réalité toute cette partie de la *Chanson* ne doit rien à Albert d'Aix, ni à nul autre historien. Du moment que, selon Pigeonneau, le trouvère n'avait aucunement participé à la Croisade, qu'il écrivait ayant à sa disposition les ouvrages d'Albert d'Aix et de l'Anonyme qu'il plagiait à loisir, comment alors a-t-il négligé tout ce début du livre II d'Albert (2) si pittoresque, si évocateur, si *épique*, sur la marche des compagnons de Godefroy à travers l'Europe, sur leurs démêlés avec Coloman, que Richard ne cite même pas ? Même silence de Richard sur l'ambassade envoyée par Alexis au duc de Bouillon, au moment où celui-ci se trouvait dans les forêts de la Bulgarie (3), sur l'itinéraire de ces Croisés à travers Nissa, Sternitz et Philippopolis, où Godefroy apprend que Hugues le Grand, Dreux et Claraimbault étaient retenus par Alexis (4), sur l'ambassade de Godefroy à Alexis, qui comprenait Baudoin du Bourg, Conon de Montaigu et Godefroy

(2) Albert d'Aix, *Rec. Hist. Occ.*, IV, 299-303.

(3) Albert, *ibid.*, 304.

(4) Albert, *ibid.*, 304.

de Hache (5), sur l'ambassade de Bohémond à Godefroy (6), sur les escarmouches, souvent très graves, qui eurent lieu entre les Grecs et les Latins, sur les exploits des Croisés détruisant les tours de Byzance, sur le rôle de Baudoin frère de Godefroy (7). Mais il n'y a pas que des omissions dans la *Chanson d'Antioche*. Richard le Pèlerin commet des erreurs telles que la lecture de n'importe quel historien lui aurait permis d'éviter. Tout en ne parlant pas de Raimond de Saint-Gilles, qui, lui, vraiment a refusé de prêter hommage à Alexis (8), il signale que tous les Barons firent serment de fidélité à l'Empereur *sauf Bohémond et Tancrede* (9). Passe pour Tancrede qui réussit à s'esquiver sans voir même l'Empereur (ce que la *Chanson ne dit pas*). Mais cela est absolument faux pour Bohémond qui, après quelques discussions, se soumit, tout comme Godefroy, aux formalités de l'hommage. Ici le trouvère et Albert se contredisent mutuellement :

Boemundus homo Imperatoris factus est, cum juramento et fide data pactus cum eo quod nichil de regno ejus sibi retineret, nisi ex ejus gratia et assensu ; statimque allata sunt Boemundo, sicut Godefrido, munera, miri et inauditi thesauri in auro et argento, vasa quoque pretiosa opere et decore, multoque ampliora quam ab aliquo possit aestimari (10).

Sur cet épisode, la *Chanson d'Antioche*, par ses erreurs, par ses omissions, comme par les détails originaux qu'elle fournit, diffère de tous les chroniqueurs latins de la première Croisade. (11) Le trou-

(5) Albert, *ibid.*, 306.

(6) Albert, *ibid.*, 309.

(7) Albert, *ibid.*, 307.

(8) Voir Raimond d'Aguilers, *Rec. Hist. Occ.*, III, 238.

(9) Ed. Paulin Paris, I, 94.

(10) Albert, p. 312.

(11) On pourra facilement s'en rendre compte en comparant la version de la *Chanson d'Antioche* avec le récit des démêlés avec Alexis, que donne Chalandon dans *Alexis Comnène*, p. 175 sqq.

vère ne doit absolument rien à personne que nous sachions. S'il ne parle pas de l'itinéraire des Croisés à travers l'Europe, c'est que, attaché à Robert de Flandre, il a suivi une voie différente: la route d'Italie (12). En effet, avec Robert de Normandie et Etienne de Blois, Robert de Flandre passe à Rome vers le 28 octobre 1096 où il reçoit un accueil malveillant par suite du conflit avec l'antipape Guibert (13). Au début de novembre, ils sont au Mont-Cassin (14). Fin novembre, l'armée de Robert est en Calabre (15). Au début de décembre, Robert séjourne en Pouille et c'est là qu'il acquiert de précieuses reliques qu'il envoie à sa femme Clémence (16). Enfin s'est par Durazzo qu'il arrive à Constantinople, bien en retard sur les autres Croisés. On n'est pas fixé sur la date de l'arrivée et sur la durée du séjour de Robert à Constantinople. C'est en essayant de les établir que nous pourrions expliquer peut-être, les silences et les erreurs du trouvère, supposé par nous témoin oculaire ; l'arrivée de Robert de Flandre dans la région de Byzance dut suivre celle de Bohémond (rigoureusement vérifiée) et précéder celle de Raimond de Saint-Gilles, puisque nous le voyons exhorter ce dernier, nouvellement parvenu à Constantinople, à prêter serment à l'Empereur, le 26 avril 1097 (17). Or Bohémond arrive à Constantinople vers le 10 avril 1097 (18) et le Comte de Toulouse vers le 21 avril (19). D'autre part, le 6 mai

(12) Sur cette route traditionnelle des pèlerins à Rome, voir Bédier, *Légendes Épiques*, II, 146 sqq.

(13) Foucher, *Rec. Hist. Occ.*, III, 329 ; Hagenmeyer, *Chronologie*, p. 46.

(14) Riant, *Alexii ad Robertum...*, p. 43 ; *Inventaire*, p. 137.

(15) Hagenmeyer, *Chronologie*, p. 49.

(16) Hagenmeyer, *ibid.*, p. 50.

(17) Hagenmeyer, *ibid.*, p. 68 ; *Gesta*, Bréhier, p. 33.

(18) Hagenmeyer, *ibid.*, p. 64.

(19) Hagenmeyer, *ibid.*, p. 67.

de la même année, Robert de Flandre, avec Godefroy et Tancrede, atteignait Nicée (20). Si nous comptons huit ou neuf jours (c'est la durée normale) pour le chemin entre Nicée et Constantinople, il apparaîtrait que Robert de Flandre quitta la capitale byzantine vers le 27 avril. Son arrivée se placerait alors entre le 15 et le 20 avril et la durée de son séjour ne dépasserait pas une dizaine de journées. Pendant ce temps relativement court, le pauvre pèlerin Richard ne dut pas comprendre grand'chose aux démêlés qui séparaient depuis plus de quatre mois les seigneurs latins d'Alexis, — Hugues le Grand étant arrivé à Constantinople vers novembre 1095 (21) et Godefroy, le 23 décembre de la même année (22). Notre trouvère entendit bien peu de choses et vit moins encore. Mais il nous raconte ce qu'il a pu savoir avec tant de naïveté, tant d'originalité (son récit, nous l'avons dit, ne ressemble à aucun autre historien) qu'il serait impossible de mettre en doute sa bonne foi (23).

Bien plus, comme les historiens témoins oculaires, Richard se fait l'écho de l'indignation des soldats, du peuple, à la suite de la soumission des chefs à l'Empereur et ses réflexions curieuses sont à comparer avec celles de l'Anonyme, compagnon de Bohémond, comme notre trouvère devait être celui de Robert de Flandre (24). « Peut-être, dit l'Anonyme, arrivera-t-il encore que nous soyons déçus par nos

(20) *Gesta*, p. 35, confirmé par une lettre d'Anselme de Ribemont ; voir Hagenmeyer, *Epistolae et chartae*, p. 144.

(21) Foucher, *Rec.*, III, 327.

(22) *Gesta*, p. 15.

(23) On pourrait expliquer le silence de Richard vis-à-vis du Comte de Saint-Gilles par le dédain que manifeste ce Croisé du Nord pour tous les hommes du Midi.

(24) Voir également les réflexions analogues du biographe de Tancrede, Raoul de Caen, (*Rec. Hist. Occ.*, III, p. 612-613) imitateur des *Gesta*.

chefs. Que feront-ils en fin de compte ? Ils diront que, poussés par la nécessité, il leur a fallu, bon gré, mal gré, s'humilier devant la volonté de l'empereur ! » (25). Le poète est encore plus violent et voici ce qu'il aurait voulu que les Barons fissent :

Assés li venist miu qu'il fust illuec tués (il s'agit
[d'Alexis])
Et pris Costantinoble et ses trésors quasés (26).

Cette communauté de sentiments et d'impressions (sans aucune analogie dans l'expression) ne suffit pas seule (si précise soit-elle) pour prouver la présence de Richard au milieu des Croisés. Nous avons, heureusement, d'autres indices. Notre poète est seul, absolument seul, à nous parler du rôle de Tatikios (Estatin) dans les démêlés avec Alexis. C'est ce personnage qui ravitaillait les Croisés :

Estatins lor envoie et car et vin et blés
Et le fuere et l'avaine et les pains buletés.

(Ms. 12558, fol. 63 v°, 2^e c.).

Le jugement favorable de la *Chanson* sur Estatin ne concorde avec aucun chroniqueur latin. Mais il se trouve vérifié par Anne Comnène (27). Les explications de Pigeonneau, embarrassé par l'originalité incontestable de cette partie du poème, sont sans valeur. Que Richard le Pèlerin soit un Français du Nord, Pigeonneau n'innove en rien en l'affirmant. Mais quand il suppose (28) que les détails originaux qui se trouvent dans la *Chanson* peuvent s'expliquer par des traditions locales se rapportant à des chevaliers de la Flandre, de l'Artois et du Cambrésis, on voudrait savoir en quoi consistent ces traditions. Auraient-elles été consignées par écrit ? Où se trouveraient-elles et où le trouvère a-t-il pu en prendre

(25) *Gesta*, p. 31.

(26) Ms. 12558, fol. 65, recto, 1^{re} c.

(27) *Alexiade*, édition Reifferscheid, I, 199.

(28) Pigeonneau, *op. cit.*, p. 25, 30-31.

connaissance, en Occident ou en Terre-Sainte ? Nous ne connaissons absolument rien, nous n'avons rencontré aucun écho de ces traditions relativement, bien entendu, aux événements qui nous intéressent. Ni en Flandre, ni en Artois, ni nulle part, nous n'avons trouvé de sources au récit du poète. Pigeonneau ne dit rien de plus et il est fort probable qu'il n'est pas plus renseigné que nous. Quant « à la confraternité d'armes créant entre le commandement du contingent grec et les chevaliers groupés sous la bannière de Robert de Flandre des relations amicales », il suffit de se rappeler les querelles violentes et nombreuses qui surgirent entre les latins eux-mêmes pour constater sans peine, combien est gratuite la supposition de Pigeonneau. Les Croisades sans doute, furent inspirées par un mobile religieux, mais non pas exclusivement. A peine est-on arrivé en Syrie que les intérêts humains des différents chefs se heurtèrent brutalement les uns aux autres et le peuple alla jusqu'à menacer de détruire Antioche de fond en comble, si l'avidité des seigneurs menaçait encore de causer l'échec de la pieuse entreprise. Tatikios, dont la familiarité avec les Flamands fut d'ailleurs fort relative, représentait l'Empereur et défendait ses intérêts et la *Chanson* ne ménageant en aucune manière Alexis, le trouvère ne pouvait parler si bien de la conduite de Tatikios, que si cette conduite correspondait à la vérité.

II

Sortis de Constantinople, les Croisés prirent la route de Nicée (29). A la page 98 de l'édition de Pau-

(29) Remarquons qu'à la p. 96 de son édition, entre les couplets XIII et XIV, P. Paris omet un couplet ; voir Ms. de l'Arsenal, fol. 101 v° ; Ms. 12558, fol. 65 r° ; Ms. 795, fol. 106 v°.

lin Paris, la lecture attentive du texte de la *Chanson d'Antioche* nous donne une nouvelle occasion de contrôler Albert d'Aix : lorsque les troupes du duc de Bouillon arrivèrent à l'endroit où les compagnons de Pierre l'Ermite subirent l'effroyable désastre que l'on sait (30), celui-ci a dû faire aux Croisés le récit de ses malheurs. C'est un fait que les chroniqueurs rapportent et il n'existe aucune raison de le mettre en doute. Cependant Albert d'Aix (31), amplifié par Guillaume de Tyr (32) *estime que la jonction des débris de l'armée de Pierre avec celle de Godefroy, se fit, pour la première fois, dans une localité nommée Rufinel, au printemps de 1097* : « *Ibidem, Rufinel, Petrus Heremita, præstolatus principes, cum paucis suæ attritæ multitudinis reliquiis adjunctus est* ». C'est là une erreur, comme l'a démontré Hagenmeyer, dans son étude sur Pierre l'Ermite (33). Pierre n'a certainement pas passé en Asie Mineure le temps qui s'écoula entre son désastre et l'arrivée des barons. Il se rendit à Constantinople, plutôt dans les environs, où il hiverna. C'est là qu'il a dû, *pour la première fois*, rencontrer Godefroy de Bouillon. La *Chanson d'Antioche* rapporte bien que Pierre fit le récit du désastre de Civetot ; mais elle évite de parler d'une jonction, qui n'eut pas lieu, et laisse supposer que l'Ermite suivait les Croisés depuis Constantinople (34).

Toujours sans nous donner aucun détail sur l'itinéraire (si le poète avait copié les chroniqueurs, que n'aurait-il pas trouvé sur la marche des troupes en Asie Mineure !), Richard le Pèlerin nous conduit

(30) La vue de cette terre jonchée d'ossements entassés en monticules a produit une impression profonde sur les Croisés (voir Foucher, III, 332).

(31) *Rec.*, IV, 314.

(32) *Rec.*, I, 105.

(33) *Le vrai et le faux*, p. 245-249.

(34) *Chanson d'Antioche*, p. 98 de l'édit. P. Paris.

devant les murs de Nicée. Ici nous surprenons une nouvelle erreur de Pigeonneau qui soutient que les noms des chefs campés devant Nicée sont les mêmes dans la *Chanson* et dans Albert. Une simple comparaison des deux textes suffit à nous montrer la fausseté de cette remarque. Paulin Paris a déjà fait l'enquête avant nous et en voici les résultats : « Sur cinquante noms, il y en a vingt-cinq de substitués par Albert à ceux que nous trouvons dans l'*Antioche* ; l'ordre des places qui leur sont départies autour de la ville est absolument différent dans les deux récits » (35).

Même méprise de Pigeonneau en ce qui concerne le siège et la prise de Nicée. Richard ne doit absolument rien à Albert d'Aix. L'épisode des espions envoyés par Soliman, sultan de Nicée, est loin d'être identique chez le poète et chez le chroniqueur. Dans la *Chanson d'Antioche*, la mission est confiée à un rénégat chrétien qui sert de Drogman. Bohémond le surprend, le fait mettre à mort et le fait lancer par le moyen d'un engin dans la cité de Nicée. Albert d'Aix nous parle de deux messagers ; un seul est mis à mort. L'autre se convertit et renseigne les Croisés sur les projets de Soliman (36). Les péripéties du combat contre les sarrasins de Nicée chez les deux auteurs sont loin de se ressembler. Une simple lecture de la *Chanson d'Antioche* et d'Albert nous montre combien les deux versions sont loin l'une de l'autre.

Ici cependant nous devons faire une remarque. Cette partie de la *Chanson* relative à la prise de Nicée ne manque pas de certaines scènes romanesques. Sont-elles des interpolations dues à Graindor ou bien devons-nous les laisser au compte de l'auteur original ? Nous n'en savons rien. De toute façon, il est à constater que même l'histoire la plus ancienne et

(35) *Nouvelle étude...*, p. 46.

(36) P. Paris, *Nouvelle étude*, *ibid.*

la plus originale* de la première Croisade, les « *Gesta Francorum* », contient également des épisodes romanesques (37). On s'accorde à y voir des additions postérieures. Dans notre poème peu importe que les parties non historiques soient dues à l'auteur original ou au remanieur. On ne demande pas au poète, même témoin oculaire, de nous rapporter une chronique sèche et rigoureusement historique des événements auxquels il a assisté. S'il embellit quelquefois, s'il invente quelque peu, c'est qu'il est *trouvère* et qu'il chante pour exalter les héros. N'exagérons rien cependant. Même comme document historique, notre *Chanson d'Antioche* n'a rien à envier aux chroniqueurs.

Un de ces épisodes légendaires est certainement le dialogue entre Soliman et ses deux enfants (éd. P. Paris, p. 105 sqq). D'abord le seigneur de Nicée, au moment de l'arrivée des Croisés, n'était pas Soliman, mais son fils Kilidj-Arslan. Soliman était mort en 1086 en combattant Tutuch, frère de Malec Schah et fils du sultan Seldjoukide Alp-Arslan (38). Les chroniqueurs latins et la *Chanson d'Antioche* parlent toujours de Soliman. Cette confusion est due à deux causes. D'abord le sultan de Nicée était toujours appelé Kilidj-Arslan, *fils de Soliman*. L'Anonyme des *Gesta* l'appelle « Solimanus filius Solimani veteris » (39). Ensuite, Kilidj Arslan joua en réalité un rôle relativement effacé dans les événements de la première Croisade, étant fort jeune au moment de l'arrivée des

(37) Voir édition Bréhier, p. VII-VIII.

(38) Ibn el Athir, *H^{re} des Atabecs*, *Rec. Hist. Or.*, p. 14-16, tome II. Soliman avait conquis Antioche sur les Grecs et fait tuer dans un combat Charaf ed Daula, seigneur d'Alep, à qui il avait refusé de payer tribut. C'est en essayant de s'emparer de cette grande cité que Soliman fut mis à mort par Tutuch, alors seigneur de Damas.

(39) *Gesta*, p. 52. La *Chanson* parle aussi d'un « Solimans li enfes » (I, 141).

Croisés. Mathieu d'Edesse le fait naître en 1085. Mais cette date est discutée par les auteurs de l'*Encyclopédie de l'Islam* (40). Ce qui est certain, c'est que, dans les *Gesta Francorum*, il n'intervient qu'après la prise de la cité pour se lamenter sur ses malheurs (41). Il est également certain qu'au moment de l'arrivée des Croisés, il n'avait pas de fils en âge de combattre et de conseiller, comme cela se trouve dans notre poème. Quand il mourut en 1107, Kilidj Arslan ne laissait qu'un seul enfant âgé de 11 ans et nommé Malec Schah (42). Une autre erreur de la *Chanson* est relative au séjour des Croisés à Nicée :

Un mois i séjornèrent, s'ont lor cors aaisiés (p. 144).

La vérité, c'est que Nicée ayant capitulé le 19 juin, les Normands recommencèrent à marcher le 26 juin (43) et les Provençaux le 28 (44). Les omissions de la *Chanson* sont nombreuses, surtout en ce qui concerne les péripéties du siège, la construction des machines et les différents assauts donnés à la ville (45). Il n'est pas question dans notre poème des navires envoyés par Alexis et qui contribuèrent puissamment à la victoire des Croisés (46), pas plus que de l'entrevue des Barons avec celui-ci à Pélékan pour le féli-

(40) Article *Kilidj-Arslan*.

(41) *Gesta*, *ibid*.

(42) Ibn el Athir, *Chronique*, éd. Tornberg, t. X, 297. — Voici dans quelles circonstances il mourut : Les habitants de Mossoul, l'ayant invité à leur porter secours contre Djawali Saka'u, général du sultan seldjoukide Mahmoud, Kilidj Arslan envahit Mossoul et se fit proclamer roi. Djawali l'attaqua et le surprit avant l'arrivée de ses troupes. Kilidj Arslan combattit vaillamment. Il faisait alors très chaud. Cerné par ses ennemis de toutes parts, il se jeta dans le fleuve Khabour, à cheval, et se noya. (Ibn el Athir, X, 298).

(43) Hagenmeyer, *Chronologie de la 1^{re} Croisade*, p. 82.

(44) Raimond d'Aguilers, III, 240.

(45) V. Albert d'Aix, IV, p. 322 sqq.

(46) *Anonyme* (Bréhier), p. 40.

citer et prendre congé de lui. Probablement, c'est intentionnellement que le trouvère a tu ces événements, par répulsion pour Alexis qu'il maudit maintes fois. Le poète nous dit bien (p. 142) que la ville s'était rendue à Estatin. Mais il ignore ou omet Manuel Boutoumités, le chef de Turcoples (47) qui, envoyé par l'Empereur, conféra avec les habitants de Nicée et fut le premier à arborer dans la ville les étendards impériaux (48).

Cependant ces omissions sont compensées par de nombreux traits que la *Chanson* seule nous fournit. En deux vers, elle nous montre le rôle de Pierre l'Ermite après le désastre de Civitot : il est devenu le compagnon des gueux, des va-nu-pieds, les hideux sujets du roi Tafur, sur lesquels le poème est si riche en détails neufs et pittoresques :

Et le roi des Tafurs, et Pieron acourant,
Et Ribauds et Tafurs qui venoient huant.

(édit., I, 135).

Quelquefois la *Chanson* nous rapporte les événements avec plus de vraisemblance même qu'Albert d'Aix. C'est ainsi qu'après une victoire des Croisés, celui-ci assure qu'il fut envoyé à l'Empereur mille têtes de Turcs (49). Mais la *Chanson* rectifie :

III mil prisent no Franc de Turs qui sont vivant,
Tos les ont envoiés par haute mer najant,
Droit à Costantinoble l'empereor poissant
Et quant les vit li rois le cuer en ot riant.

(Ms. 12558, f. 68 r°, 2° c.).

On n'hésite pas à trouver, dans ce cas, plus de vérité dans le rapport du poète que dans celui de l'historien (50). Richard nous raconte surtout, et avec quelle sympathie, les exploits des chevaliers de Flan-

(47) V. Anne Comnène, XI, 2, II, p. 75 (édit. de Bonn).

(48) Hagenmeyer, *Chron.*, p. 79 sqq.

(49) *Rec.* IV, 320-21.

(50) La *Chanson* est confirmée en quelque sorte par l'Anonyme, éd. Bréhier, p. 42, *narratio tertia*, 1^{re} ligne.

dre. Sur ces derniers, nul historien n'est plus prodigue. Enfin le récit de la lâcheté du comte Etienne de Blois est incontestablement un des plus originaux de la *Chanson*. Godefroy de Bouillon avait envoyé Etienne de Blois, avec 4.000 hommes, pour garder un poste avancé dans la montagne et empêcher les Turcs de surprendre les Croisés. Attaqué par une armée bien plus nombreuse que la sienne, Etienne de Blois, saisi de peur,

(il) jeta jus l'ensegne, si s'en torne fuiant (51).

Tous les historiens n'admirent pas la véracité de notre trouvère (52). Etienne, comte de Blois et de Chartres, et époux d'Adèle fille de Guillaume le Conquérant, était un des plus riches seigneurs de France ayant autant de châteaux que de jours dans l'année. Il fut un lettré, un poète. Mais aucune de ses productions ne parvint jusqu'à nous. Le Tasse le représente comme un conseiller sage. En réalité, il avait été amolli par son éducation et ses richesses. Il négligeait les exercices pénibles des armes et préférait les charmes d'une vie paisible à de glorieux périls. Sa fortune et son rang lui donnaient un certain ascendant sur les Croisés. Mais il avait peu de courage, peu de zèle guerrier. Il était bien capable de la lâcheté que lui attribue notre *Chanson*. D'ailleurs n'a-t-il pas déserté durant le siège d'Antioche, « cet insensé que nos grands avaient élu comme chef suprême ! » (53) et pris secrètement le chemin de Cons-

(51) Voir ce récit, *Chanson d'Antioche*, p. 119 sqq. Ms. 12558, fol. 67 r^o et v^o.

(52) Voir Peyré, *Histoire de la 1^{re} Croisade*, I, 293 sqq. Peyré pourtant admet l'originalité de la *Chanson d'Antioche*, copiée, selon lui, par Albert d'Aix.

(53) Ainsi s'exprime l'Anonyme, Bréhier, p. 141. Ceux qui soutiennent que si vraiment Etienne a trahi, on ne l'aurait pas nommé chef suprême devant Antioche, se méprennent sur le sens des mots. Le comte de Blois est accusé, non de trahison, mais de manque de courage, de lâcheté, si l'on veut et dans un

tantinople, tremblant de peur ? (54) Le récit de Richard n'a par conséquent rien d'invraisemblable. Au contraire, tout concourt en faveur de sa véracité. Il suffit d'observer la conduite de cet étrange Croisé depuis le début de l'expédition. Arrivé à Constantinople, après avoir hiverné en Pouille, il fut le seul à n'avoir aucune difficulté avec Alexis. Il se comporta d'une façon différente de tous les autres chefs, qui faillirent plus d'une fois avoir de sanglantes batailles avec les Grecs. Sur ce sujet, sa lettre à sa femme Adèle est bien significative (55). Pendant que tous les historiens latins maudissaient Alexis, le Comte de Blois fait de lui un éloge démesuré : « *Imperator vero digne et honestissime* », « *hodie talis vivens homo non est sub cœlo* ». Etienne arriva à Nicée vers le 3 juin. C'est donc après la bataille du 16 mai qu'il commit son acte de lâcheté, dans un de ces nombreux assauts que se livraient Français et Sarrasins entre le 3 et le 19 juin.

Si Richard le Pèlerin fut un témoin oculaire (et cela devient de plus en plus probable à mesure que nous avançons dans la lecture de la *Chanson*), il a dû certainement faire partie des 4000 soldats envoyés avec Etienne de Blois. Son récit est d'une grande précision sur ce point. L'endroit où s'arrêtèrent ces hommes est minutieusement reproduit (p. 121, couplet XXVI) (56). Les détails du combat sont finement observés. Les Francs sont décidés à combattre une ar-

petit combat. Quant à sa qualité de commandant, elle ne correspondait à rien en fait et l'autorité qu'il exerça était d'ailleurs illusoire. Nous voyons, dans la *Chanson d'Antioche*, Godefroy de Bouillon, envoyant Etienne de Blois à Alexandrette pour se reposer, constatant qu'il n'avait pas assez de courage pour soutenir l'attaque des Sarrasins.

(54) Voir Orderic Vital, *Hist. Eccl.*, éd. Le Prévost, t. III, 551-553.

(55) *Rec. Hist. Crois.*, III, 885 sqq.

(56) Ms. 12558, fol. 67 recto, second couplet (or s'en torment François li jentil chevalier), 1^{re} c.

mée supérieure. Car s'ils retournent à « l'Ost dame Dieu »

Anqui nos gaberont Baivier et Alemant (57).

Plusieurs fois l'auteur parle à la première personne, et, à travers le remaniement, perçoit la personnalité de l'auteur primitif :

Si fera-il, *je cuis*, as lances abaisier... (58)

Al premier coup qu'il traient *nos ont-il mort Elie* (59).

Et li Turc les encacent qui *ne nos* amoient mie (60).

Encontre un *seul de nous* en a quarante trois (61).

La scène où le poète décrit le courage des Croisés est fort belle. Accablés par l'ennemi, ils ne voulaient pas fuir et voici la réponse d'un chevalier à un autre qui rappelait la fuite d'Etienne de Blois :

Dist li quens de Niele : « Ne vos esmaïés mie,
Cascuns i fière bien, à l'espée fourbie
Vers les Turs calengions nos membres et no vie,
Mius ainc en conquerrant soit ma teste trencie,
Que jou muire en fuiant, çou seroit vilonnie ;
Ne voel c'après ma mort nus folement redie.

(Ms. 786, fol. 169, r^o, 1^{re} et 2^e c.)

Il est impossible de ne pas songer à la *Chanson de Roland*, en lisant ce morceau.

Etienne ne fut pas heureux après sa désertion. Revenu en France, il reprit de nouveau la croix et paya de son sang ses fautes passées (62). Orderic Vital nous décrit la honte dont il souffrait après sa rentrée, et les reproches que lui faisait sa femme contribuent à vérifier davantage le bel épisode de notre Pèlerin (63).

(57) *Ibid.*, fol. 67 v^o, 1^{re} c.

(58) *Ibid.*, fol. 67 r^o, 1^{re} c.

(59) *Ibid.*, fol. 67 r^o, 2^e c.

(60) *Ibid.*, fol. 67 v^o, 2^e c.

(61) Ms. 786, fol. 169, r^o, 1^{re} c.

(62) Albert d'Aix, *Rec.*, IV, 594.

(63) Voir Orderic Vital, édition le Prévost, IV, 118-119.

III

Les Croisés laissèrent la ville de Nicée à Alexis et continuèrent leur marche vers Antioche (64). Les premiers couplets du troisième chant (éd. P. Paris, I, p. 147), ne se trouvent pas dans les deux Manuscrits de l'Arsenal et de la Bibliothèque Nationale N° 12569. A leur place il y a un rappel de la *Chanson des Chétifs* que Paulin Paris, comme toujours, re-tranche soigneusement.

Après quelque temps de marche, et pour des causes que nous ne connaissons pas très bien, l'armée des Croisés se sépara en deux. Du premier corps faisaient partie Bohémond, Robert de Normandie, Tancrède. Du second, Godefroy, Raimond de Saint-Gilles, l'évêque du Puy, Hugues le Grand et Robert de Flandre (65). Quel fut exactement le lieu où s'opéra cette séparation ? Ni les historiens, ni les chroniqueurs ne sont d'accord sur ce point. Voici en commençant ce que dit la *Chanson* (p. 150-151) :

A grant joie cevauchent la gent qui Diu vont querre,
Et passèrent I val dusqu'à la plaine terre,
A un pont arrivèrent sor I aige de serre,
Buiemons s'entorna o la gent de sa terre (66).

L'Anonyme, qui accompagnait Bohémond, signale aussi que la séparation eut lieu sur un pont et qu'on atteignait ce pont le jour même que l'on quitta Nicée (67). A six heures de Nicée on rencontre en effet le pont du fleuve *Gallus* (le Gueuk-Sou) qui se jette dans le Sakaria (Sangarius), et c'est justement là, aux environs de la ville de Lefké, qu'eut lieu la

(64) Un certain nombre de Croisés, soit épuisement, soit découragement, ne suivirent pas l'expédition. Alexis les fit enrôler par Boutoumitès et en composa la garnison de Nicée (Chalandon, *Alexis*, p. 194).

(65) *Anonyme*, éd. Bréhier, p. 45.

(66) Ms. 795, fol. 112 v°, 2° col.

(67) *Op. cit.*, p. 45.

séparation des Croisés (68). Albert d'Aix, malheureusement, ignore la topographie des lieux. Les Croisés, selon lui, se quittèrent entre deux cimes de montagnes (69). Or, aucun de ceux qui ont vu les lieux ne nous signale pareil détail et il suffit de lire n'importe quelle géographie de l'Asie Mineure pour se rendre compte qu'il n'existe pas de montagnes aux environs de Lefké (70). Comment expliquer cette erreur d'Albert d'Aix ? L'hypothèse de Peyré est fort vraisemblable : « Albert d'Aix, qui a certainement eu sous les yeux pendant son travail la *Chanson d'Antioche*, aurait-il confondu le mot *aigue*, *eau*, dont se sert le poète, avec le mot *agu*, *aigu*, cime de montagnes près desquelles, selon lui, se fit la séparation des Croisés ? » (71).

C'est ici que se place la bataille de Dorylée. Dans Albert d'Aix, la même confusion continue relativement à la géographie des lieux (72). Quand le trouvère raconte cette bataille, il rappelle à la fois Albert d'Aix, l'Anonyme des *Gesta Francorum*, Foucher et Raimond d'Aguilers — tous, sauf Albert, témoins oculaires. En effet, c'est Albert qui raconte l'attaque des femmes par les troupes de Soliman (73) ; c'est l'Anonyme qui célèbre le rôle des femmes dans la bataille (74), enfin ce sont Foucher et Raimond d'Aguilers qui rapportent le récit du miracle (75). Mais

(68) Hagenmeyer, *Chronolog.*, p. 84 ; Chalandon, *Histoire des Croisades*, p. 168.

(69) *Rec.*, IV, 329.

(70) Voir notamment la « *Turquie d'Asie* » de Vital Guinet ; Paris, 1894 gr. in-8°, t. IV, p. 67, 174-175 et la carte. La montagne dont parle la *Chanson*, p. 151, couplet IV, se trouve plus au sud.

(71) Peyré, *Histoire*, I, p. 328 en note et *Hist. Litt.*, XXII, 359.

(72) Voir Peyré, I, 331, note 1.

(73) Albert, *Rec.*, IV, 312-329 ; *Chanson*, p. 153.

(74) *Gesta*, p. 46.

(75) Foucher, III, 336. Raim., III, 240 ; *Chans.*, p. 161.
Nous reviendrons en étudiant la *Chanson de Jérusalem*.

nul ne pourra soutenir que le trouvère avait sous la main tous ces auteurs à la fois, pour choisir si méticuleusement. Il nous raconte d'une façon toute personnelle les péripéties de cette bataille mémorable. Seul, il se garde d'exagérer le nombre des Turcs combattants, qui, dans la *Chanson*, n'atteint pas 50 mille (76). Seul, il nous fait un récit véridique et fort émouvant de la mort de Guillaume, frère de Tancrède, guerrier valeureux, tué sous les yeux de Bohémond. Il faisait très chaud et les Croisés souffraient de la soif. Voici des femmes apportant à boire aux chevaliers :

Mestier lor ont eü celes de lor regnés,
 Les dames, les puceles, dont il i ot assés ;
 Quar eles se rebracent, sont lor dras jus jetés (77),
 S'aportèrent de l'aigue les chevaliers membrés,
 As pos, as escuieles et as vaisiaus dorés,
 Quant ot bu li barnages si est resvigorés (78).

Opposez ces détails si riches, si pittoresques et si véridiques à la mention sèche qui se trouve dans l'Anonyme et que paraphrasèrent tant bien que mal ses imitateurs.

De nouveau la *Chanson* garde le silence sur l'itinéraire des Croisés. En quelques vers (79) assez précis, on nous raconte la famine qui désola les Croisés. Mais aucune indication sur les routes, aucune mention d'un fameux combat de Godefroy de Bouillon contre un ours dans les environs d'Antioche de Psidie (80), de la maladie de Raimond de Saint-

saïem (5^e partie) sur les interventions des Saints en faveur des Croisés et notamment de Saint Georges.

(76) Voir dans Peyré, I, 333, n. 1, les chiffres invraisemblables donnés par les autres historiens. Anselme de Ribemont dans sa lettre à Manassès, découverte par Riant, parle de 260.000 Turcs. *Inventaire*, p. 223.

(77) Elles relèvent les manches et mettent bas leurs longues robes.

(78) Ms. 12558, fol. 71 r^o, 1^{re} c.

(79) Ms. 12558, fol. 71 r^o, 2^e colonne ; édit. P. P., I, 163.

(80) Albert d'Aix en parle avec force détails, livre III, ch. IV, *Rec.*, t. IV, p. 341.

Gilles qui guérit miraculeusement (81). Enfin, le trouble ne parle point de la bataille d'Héraclée, où les Turcs furent mis en fuite (82). C'est à Héraclée que Tancrède et Baudoin se séparèrent de l'armée. Ici les indications topographiques de la *Chanson* sont peu précises. L'auteur continue à multiplier les fils de « Soliman » et à nous répéter les jérémiades de ce dernier.

Cela heureusement ne dure pas longtemps et la querelle de Tancrède et de Baudoin vient nous apporter des lumières nouvelles (83). Le premier témoignage authentique que nous donne la *Chanson* :

Or dirons des François comment il ont erré ;
Le val del Boutentot en ont outre passé,
Dessi qu'à Torsaut n'i ont nient aresté....

(Ms. 795, fol. 114, r^o, 1^{re} c.)

confirmé par les *Gesta* (84), infirme le rapport d'Albert d'Aix (85) : Baudoin et Tancrède, qui se séparèrent du gros de l'armée, traversèrent *ensemble* le « Val de Butentrot » (86) et c'est au-delà de cet endroit

(81) Raimond d'Aguilers, *Rec.*, III, 241.

(82) *Gesta*, p. 56.

(83) *Chanson*, I, p. 166 sqq. ; Ms. 12558, fol. 71 v^o.

(84) *Ibid.*, p. 56 : « *Illic divisit se ab aliis Tancredus Marchisi filius et Balduinus comes frater ducis Godofridi, simulque intraverunt vallem de Botrenthrot* ».

(85) *Rec.*, tome IV, p. 342.

(86) Sur les importantes questions que soulève la désignation géographique de Butentrot, voir Bédier, *Commentaires sur la Ch. de Roland*, p. 44-48. — M. Gustave Cohen m'a signalé un important article de H. Grégoire où justement il est question de Butentrot (*Académie Royale de Belgique, Extrait des Bulletins de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et politiques, Séance du 7 décembre 1931*, p. 484-488). Malgré les ingénieuses remarques de H. Grégoire, nous croyons cependant que la mention de Butentrot dans la *Chanson de Roland* ne constitue pas une preuve en faveur de la postériorité de ce poème à la première Croisade. Albert d'Aix ne connaissait pas du tout la géographie des lieux qu'il décrivait et c'est sans doute à une chanson de geste qu'il a emprunté le détail fantaisiste « *per portam quae vocatur Judas* ».

que Tancrède précéda l'ost. On ne connaît pas exactement l'itinéraire suivi par les deux capitaines. On sait qu'ils durent traverser le Taurus, qu'ils souffrirent beaucoup et que Baudoin s'égara et erra pendant trois jours dans les montagnes désertes (87). Sans nous donner des précisions géographiques nouvelles, la *Chanson d'Antioche* nous fournit sur les souffrances de l'armée des détails remarquables.

Si vont querre vitaille dont poi ont amassé
Mais ne treuvent point d'erbe, et si n'ont point de
[blé.

Li cheval sont estanc et del corré lassé ;
Moult tost sont recréü, n'orent gaires alés,
Car de faim sont acquis et trop ont géüné,
Et li escuier ont lor haubert endossé,
Li seignor vont à pié dolent et aïré,
Lor cauces sont rompues, lor solier ont crevé,
Dont lor saignent li pié. Tenrement ont ploré (88).

On chercherait en vain chez Raoul de Caen, le biographe de Tancrède, et chez Foucher de Chartres, le fidèle compagnon de Baudoin, pareilles descriptions. Où Richard le Pèlerin les puisa-t-il si lui-même n'avait pas *vu* ces lieux ? Raoul de Caen, suivi par quelques imitateurs, parle d'une embuscade qu'aurait dressée Tancrède pour s'emparer de Tarse (89). Cette version ne doit pas être admise, sinon on ne comprendrait pas le silence de Foucher de Chartres, chapelain de Baudoin, de Raimond d'Aguilers et de l'auteur des *Gesta*, tous témoins oculaires de la première Croisade, ce qui n'est pas précisément le cas du rhéteur Raoul de Caen. Encore ici, ce sont les renseignements de la *Chanson d'Antioche* qui demeurent les plus vrais et les plus authentiques. La *Chanson* semble dire que c'était d'accord avec les Turcs que Tancrède devait se rendre maître de la

(87) Albert, *Rec.*, IV, 343.

(88) Edit. P. Paris, I, 168 ; Ms. 795, fol. 114, r^o ; Ms. 12558, fol. 71 v^o.

(89) *Rec. Hist. Occ.*, III, 630-631.

Cité (90) — relation que contredit le témoignage des *Gesta* (91), mais qui se trouve confirmée par Foucher de Chartres (92). Un détail que la *Chanson* nous fournit encore et qui ne demeure pas moins certain, c'est le ravitaillement de Baudoin par Tancrède. Il est sûr, en effet, que Baudoin avec ses troupes arrivèrent affamés devant Tarse, et c'est au moment où les deux armées se reconnurent que Tancrède vint au secours du frère de Godefroy (93).

Tancrède et Baudoin commencèrent réciproquement par de grandes démonstrations d'amitié et furent l'un et l'autre heureux de se rencontrer (94). (Ici le remanieur Graindor intervient et intercale une allusion au *Chevalier au Cygne* (p. 170), que seul le Manuscrit 786 de la Bibliothèque Nationale nous conserve).

Sur les incidents qui survinrent entre eux un peu plus tard, les chroniqueurs ne sont pas d'accord et chacun conserve une version différente des événements. Raoul de Caen rapporte que Baudoin allégua le grand nombre de ses troupes pour soutenir ses droits sur Tarse (95). D'après l'Anonyme des *Gesta* (96), ce sont les habitants de Tarse eux-mêmes qui demandèrent Tancrède. Baudoin protesta et proposa de piller la ville. Tancrède refusa et pour ne pas

(90) P. Paris, I, p. 171 ; Ms. 12558, fol. 71 v°, 2^e col.

(91) Edit. Bréhier, p. 59.

(92) *Rec.*, III, 337. Sans doute Tancrède livra quelques escarmouches aux environs de Tarse. Le tout est de ne pas en exagérer la portée.

(93) Ms. 12558 (*ibid.*) ; P. Paris, I, 170. Raoul de Caen dit que Tancrède proposa à Baudoin de partager avec lui les dépouilles qu'il a enlevées, de même Albert d'Aix.

(94) La *Chanson d'Antioche* et Albert d'Aix nous racontent que les armées de Baudoin et les armées de Tancrède commencèrent par ne pas se reconnaître et se prirent réciproquement pour des Turcs.

(95) *Rec.*, III, 633.

(96) Edition Bréhier, 59-60.

lutter contre Baudoin qui avait une plus forte armée, il dut s'éloigner bon gré, mal gré.

Albert d'Aix (97) paraphrase quelque peu l'Anonyme, mais il ajoute une foule de détails dont il est le seul garant et que reproduit après lui Guillaume de Tyr (98). Selon Albert, quelque temps après la rencontre de Baudoin et de Tancrède, l'amitié fit place à l'envie. On insulta Tancrède et Bohémond et on était près de se battre. Enfin des envoyés décidèrent d'aller demander aux Arméniens eux-mêmes de désigner celui qu'ils désireraient pour chef. Par crainte de la venue de Bohémond, dont Tancrède les avait menacés, ils choisirent ce dernier. Baudoin entra alors en fureur et fit dire aux habitants que ce Bohémond et ce Tancrède, qu'ils redoutaient, étaient loin d'être les chefs les plus puissants de l'armée chrétienne, que le vrai chef des Croisés était Godefroy de Bouillon son frère et que s'il voulait abattre Tarse, ni Bohémond, ni Tancrède, ne pourraient la sauver (99) ; enfin il les somma de renverser l'étendard de ce dernier, ainsi ils seraient assurés des faveurs de Godefroy. Ces menaces et ces conseils ébranlèrent les Turcs et les Arméniens qui traitèrent avec Baudoin à l'insu de Tancrède dont l'étendard fut honteusement mis à terre. Tancrède, malgré sa colère, céda et s'éloigna.

Là encore, le récit de la *Chanson d'Antioche* est d'une incontestable originalité. L'accord probable que Tancrède passa avec les Turcs, accord qui leur permit de quitter sains et saufs Tarse, dut mécontenter les

(97) *Rec. Hist. Occ.*, IV, 344-345.

(98) De Saulcy, dans son travail sur Tancrède, admet sans réserve la version d'Albert d'Aix. (*Bibliothèque Ecole des Chartes*, t. IV, 509-512). — Sans réserve, mais aussi sans raison.

(99) Il nous paraît que tout ce passage est une occasion, un motif, pour exalter de nouveau Godefroy de Bouillon.

habitants chrétiens de la ville. C'est alors qu'ils s'entendirent avec Baudoin et remplacèrent par son « gonfanon » celui de Tancrède. Baudoin n'avait pas besoin de calomnier les deux chefs normands ni de vanter les vertus de Godefroy (comme le soutient Albert d'Aix) pour enlever Tarse. Il se laissa guider par les circonstances qui lui furent favorables et, étant le plus fort, c'est lui qui finalement eut raison.

Là se placent deux événements omis par notre *Chanson* : la conquête d'Adana par Tancrède (100) et l'arrivée, pendant que Baudoin était à Tarse, de la première flotte venant de la mer du Nord, portant des Croisés danois, frisons et de la Flandre Septentrionale. Cette flotte montée par plus de 20.000 hommes, était commandée par un pirate fameux, Guynermer de Boulogne. Il prêta hommage à Baudoin et donna 500 hommes pour renforcer la garnison de Tarse (101).

Après la conquête d'Adana, Tancrède marcha sur « Mamistre » (l'ancienne Mopsueste) et voici ce que nous raconte Richard le Pèlerin (102). A Mamistre, dit-il, Tancrède trouva Bohémond et sa compagnie. Le seigneur de la cité, qui était Turc, en apprenant l'arrivée des deux chefs croisés, monta sur le haut des murs. Bohémond l'aperçut et lui cria de se rendre. Le Turc refusa. Bohémond ordonna l'attaque. L'assaut dura une journée entière, mais vers le soir Tancrède réussit à trancher la tête du gouverneur de la ville. Les Musulmans furent épouvantés et prirent la fuite par une vieille porte. C'est alors que les Français entrèrent à Mamistre et trouvèrent des vivres en abondance. Tancrède ne demeura pas longtemps

(100) Anonyme, p. 61 ; De Saulcy, *op. cit.*, p. 514-515.

(101) Riant, *Les Scandinaves en Terre-Sainte*, p. 134 sqq. ; Chalandon, *Histoire de la 1^{re} Croisade*, p. 173 ; Guillaume de Tyr, *Rec.*, I, p. 146.

(102) P. Paris, I, 173 ; Ms. 12558, fol. 72 r^o.

à Mamistre. Après s'être ravitaillé, il se dirigea vers Sucre, l'ancienne Cyrrhus, située au nord-ouest d'Alep. « Soliman » se trouvait dans cette cité, dont Tancrède se rendit maître. Quant à Baudoin, il ne tarda pas à quitter Tarse. Il se dirigea, lui aussi, vers Sucre, où il rencontra Tancrède. Les ressentiments étaient encore très vifs entre les deux chefs et la brouille paraissait inévitable. Richard le Principat, un des compagnons de Tancrède, proposa alors un combat limité à un petit nombre de champions, choisis dans les deux rangs.

Baudoin commença par refuser de combattre des chrétiens et dépêcha quatre messagers à Tancrède pour lui faire part de cette décision. Celui-ci ne voulut rien savoir et renvoya les envoyés de Baudoin. Baudoin se mit alors en colère et ordonna le combat. Un choc s'en suivit à la grande satisfaction des Turcs. Le frère de Godefroy frappa lui-même de son épée un chevalier nommé Girard de Saint-Gilles. Heureusement Bohémond intervint, servit d'arbitre et voici ce qui arriva :

Meïsmes Buïmons l'en a forment blasmé : (à
[Tancrède])

« En ma foi, sire niès, mar vi vostre fierté,
Se li frères le duc m'eüst or pris en hé,
N'eüsce ore vaillant I denier monéé.
Car mandés Bauduin, si soïés racordé ».
Sire, ço dist li dus, à vostre volenté.
Quatre c. chevaliers sont avec lui alé,
Tant prient Bauduin que il l'ont amené.
Tangrès r'ala encontre par grant humilité
Descaus piès et en langes li a merci crié :
Vontentiers s'entrebaissent si sont aseuré.

(Ms. 12558, fol. 72, rect. et verso).

Ce récit, différent de celui des chroniqueurs latins, est d'une dramatique et vigoureuse originalité. Présente-t-il une égale véracité ? Nous ne pourrions le soutenir et nous ne pourrions soutenir le contraire non plus, car, sur ce point, il est impossible de connaître la vérité. On ne peut qu'émettre une opinion

ou présenter une conjecture. Cette nouvelle phase de la querelle de Baudoin et de Tancrède est conservée dans trois versions différentes : la première est celle de la *Chanson d'Antioche* que nous venons d'analyser, la seconde est celle d'Albert d'Aix (103) et la troisième est celle de Raoul de Caen (104). Seule la *Chanson d'Antioche* nous dit que Bohémond se trouvait avec Tancrède et seule elle signale son rôle d'arbitre entre les deux chefs ennemis. L'Anonyme cependant, qui est ici d'un laconisme navrant, assure que Bohémond se trouvait avec le gros de l'armée (105); ce qui contredit formellement la *Chanson*. Raoul de Caen confirme les combats singuliers qui eurent lieu entre les deux armées, mais sa topographie des lieux, comme ses renseignements sur les démêlés des deux chefs, présentent une telle confusion dans les détails qu'on ne pourrait guère s'y référer sans méfiance. La *Chanson* place la rencontre de Tancrède et de Baudoin dans la région de *Sucre*, pendant que tous les autres chroniqueurs la placent à Mamistra. Enfin la *Chanson* seule rapporte la scène admirable où Tancrède « descaus piés et en langes » vient demander pardon à Baudoin.

Ainsi de nouveau la question se pose : Où le trouvère a-t-il puisé ses renseignements ? Les a-t-il inventés ? Pour quelle raison ? Les a-t-il puisés dans des documents perdus ? D'abord, quels documents ? A-t-il été témoin oculaire de ces événements dont il est le seul garant ? Pour le moment nous sommes certains qu'il n'a copié personne.

C'est ici que se place l'épisode de la prise d'Edesse

(103) *Rec.*, IV, 349-351. Guillaume de Tyr a imité Albert d'Aix. Par un seul trait cependant Guillaume corrige Albert ; c'est lorsqu'il rapporte que Baudoin, après sa réconciliation avec Tancrède, rejoignit le gros de l'armée. Ce renseignement est confirmé par Foucher.

(104) *Rec.*, III, 638-639 ; voir de Saulcy, *op. cit.*, 515-520.

(105) *Ibid.*, p. 61.

par Baudoin et de son mariage. Nous avons, sur ce sujet, un récit oriental d'un contemporain, Basile Choumna, évêque d'Edesse (106). Edesse (107), aujourd'hui Orfa, appelée par les Grecs Callirhoé, est une ville située en Mésopotamie, au nord-est d'Alep à vingt lieues au-delà de l'Euphrate, dans une plaine très fertile. Elle fut, au Moyen Age, un centre routier très important dans les relations avec l'Occident (108). Le récit de la *Chanson* est un curieux mélange de romanesque et de vérité :

A tant vint uns messages, poignant tot abrevé
 U k'il voit Bauduin si l'en a apielé :
 « Sire, entendes à nos, por Dieu de vérité :
 Li Viels de la Montaigne, Bauduins a rové
 Qu'il pregne sa fille et tiegne s'ireté,
 S'aidera à tenir Sainte Crestienté ».
 Quant Bauduins l'entent grant joie en a mené,
 Ses grailles fait soner, si home sont monté,
 Droit à Rohais s'en vait ù Dex l'a marié (109).

D'abord la *Chanson* précipite le départ de Baudoin pour Edesse et le message qu'il reçut. Les historiens latins (110), confirmés par Mathieu d'Edesse (111), rapportent au contraire que c'est après la prise de Turbessel (Tell Bascher) et de Ravenel (Rawandan) que Baudoin reçut l'ambassade en question. De la part de qui ? Ce ne fut certes pas de la part du Vieux de la Montagne, mais de Théodore l'Arménien, qui était alors seigneur de la ville. En 1094, Edesse avait été conquise par al Faridj, général du sultan d'Alep et de Damas. Mais la ville fut rendue à Théodore (ou

(106) Voir J.B. Chabot, *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; Séance publique annuelle du 22 nov. 1918*, p. 61-75.

(107) Voir sur Edesse, sa topographie et son importance : Rubens Duval, *Histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse jusqu'à la première Croisade*, Paris, 1891, in-8°.

(108) R. Dussaud, *Topographie de la Syrie antique et médiévale*. Paris, 1927, p. 478 sqq. 493.

(109) Ms. 12558, fol. 72 v°, 1^{re} c. ; Ms. 786, fol. 173 v°, 2^e c.

(110) Foucher de Chartres, *Rec.*, III, 337.

(111) *Rec. Hist. Arm.*, I, 35.

Thoros), grâce à une danseuse chrétienne qui avait réussi à empoisonner al Faridj, au cours d'une orgie. (112) C'est alors que les Edessiens, peu rassurés des suites de cet assassinat et conscients de leur impuissance à défendre la ville, obligèrent Théodore à appeler Baudoin (113). L'historien Foucher de Chartres accompagna lui-même Baudoin dans cette expédition ; sur ce point son témoignage est donc irrécusable. Or sur le mariage de Baudoin, il est en contradiction formelle avec la *Chanson d'Antioche*, qui prétend que Baudoin épousa la fille du Vieux de la Montagne. Foucher nous dit, en parlant de ce même Théodore, qu'il voulait instituer Baudoin comme héritier : *car il n'avait ni fils, ni fille* (114). Après la mort de sa femme, qui était petite-fille de Roger de Toeni, survenue avant l'arrivée des Croisés à Antioche, en la ville de Marasch (115), Baudoin, devenu seigneur d'Edesse, épousa, il est vrai, une arménienne, mais elle était fille de Taphnuz, l'un des principaux seigneurs d'Arménie. Baudoin reçut en dot soixante mille besants d'or, outre les forteresses possédées par Taphnuz, de qui il devint l'héritier (116). En route pour Edesse, Baudoin fut victime d'une embuscade que lui tendit Balduk de Samosate. Cet événement, rapporté par Foucher de Chartres (117), est omis par notre *Chanson*. L'arrivée de Baudoin à Edesse fut triomphale ; la *Chanson* comme les chroniqueurs le rapportent. La cérémonie décrite par la *Chanson* :

(112) Chabot, *op. cit.*, 66-67.

(113) Mathieu d'Edesse, *ibid.*, 35. Rappelons que la *Chanson d'Antioche* confond Théodore avec le Vieux de la Montagne.

(114) « *Non enim habebat filium aut filiam* », *Rec.*, III, 338. — Orderic Vital a commis la même méprise que la *Chanson*, III, l. IX, c. II ; voir aussi Guibert, IV, 165.

(115) Chalandon, *Histoire de la 1^{re} Croisade*, 174-175.

(116) Du Cange, *Familles d'Outre-Mer*, p. 11.

(117) Voir Hagenmeyer, *Chronologie*, p. 128.

Voles-vous les costumes que Griu ont jes vos die ?
 Quant vient à icele eure qu'uns se fille marie,
 Le cemise se fille a au vallet vestie
 Por ce qu'ele mius a son cuer en sa baillie (118).

semble inspirée de celle décrite par Guibert de Nogent : « *Adoptionis autem talis pro gentis consuetudine dicitur fuisse modus. Intra lineam interulam, quam nos vocamus camisiā, nudum intrare eum faciens, sibi adstrinxit ; et haec omnia osculo libato firmavit ; idem et mulier post modum fecit* » (119).

Quant à Albert d'Aix, il dit que le seigneur d'Edesse adopta Baudoin pour fils « selon l'usage établi dans ce pays et chez cette nation, le pressant sur sa poitrine nue, lui passant sa propre chemise sur la peau, lui engageant sa foi et recevant les mêmes serments » (120). On ne sait lequel des deux chroniqueurs a copié l'autre, mais l'un et l'autre déclarent qu'ils doivent les renseignements qu'ils possèdent au rapport des témoins oculaires. Albert d'Aix et Guibert de Nogent ont dû sans doute puiser aux mêmes sources. Ce qu'il faut remarquer ici, c'est que la cérémonie de l'adoption devient dans la *Chanson* une cérémonie de mariage. Enfin, soit à cause de la confusion qui règne dans tout ce morceau, soit surtout à cause du faible lien qu'il a avec le contexte, nous n'hésitons pas à le considérer comme une interpolation dont l'entière responsabilité retombe sur Graindor (121). La *Chanson d'Antioche*, nous l'avons établi au début de ce travail, nous arrive remaniée et nous ne pouvons savoir à quel point le remanieur a respecté le texte original. La seule garantie que nous

(118) Ms. 12558, fol. 72 v°, 2° c. — Comparez avec Joinville (de Wailly, p. 162-163) *Soc. Hist. Fr.*

(119) Guibert de Nogent, *Rec.*, IV, 165.

(120) Albert d'Aix, *Rec.*, IV, 353.

(121) Mais même si Richard en était l'auteur, son originalité reste hors d'atteinte, car il ne faisait pas partie des chevaliers qui allèrent à Edesse avec Baudoin et n'a pu faire son récit que par ouï-dire.

avons de l'historicité et de l'ancienneté du poème réside dans les nombreux épisodes originaux et historiques qu'il est seul à nous conserver.

Suivant son habitude, le trouvère néglige une grande partie de l'itinéraire des Croisés à travers le Taurus (122). Albert d'Aix fait de même et l'on ignore pourquoi. Peut-être a-t-il suivi Richard le Pèlerin. Car il paraphrase à la manière du poète le récit de la prise d'*Artais* (123) et des combats qui eurent lieu dans cette ville. La mort de Gosson ou Goscelon, fils de Conon, tué dans un combat (ce qui est bien plus vraisemblable que sa mort à la suite d'une maladie, car il faisait partie d'une sorte d'avant-garde, envoyée sous la conduite de Robert de Flandre pour éviter les embuscades des Turcs) (124), la douleur de Conon (dont Albert ne parle pas), sont racontées avec plus de naturel et plus de vérité dans la *Chanson* que dans Albert d'Aix.

Sur le Pont de Fer la *Chanson d'Antioche* nous raconte un épisode que ne reproduit aucun historien : Enguerrand de Saint-Pol, monté à cheval, armé, et se promenant le long de la rivière, aperçoit un espion qui, sorti du fleuve, rejoignait la rive où campait l'armée des Chrétiens, dans l'intention de l'épier. Enguerrand le suit, le provoque et, après avoir prié Dieu, il passe le fleuve sans danger et arrive sur l'autre rive où il rencontre beaucoup de Musulmans. Courageusement, l'épée à la main, il brise la chaîne qui suspendait le pont-levis et avertit aussitôt les

(122) Voir Anonyme, Bréhier, 61-63.

(123) *Artais*, en arabe Artah, qu'il ne faut pas confondre comme le firent Michaud et Peyré (I, 420) avec Chalcis, est une ville dépendante d'Alep, à 20 mille dans le Nord-Ouest. « C'est une petite ville dont les murs sont tombés en ruines : elle avait une citadelle bien défendue. Il y avait là une église chrétienne, elle possède des jardins et des sources ». *Description d'Alep*, Ms. arabe de B.N. 1683, fol. 77 r°.

(124) Voir Albert, IV, 355.

Croisés du moyen qu'il leur fournit de traverser le fleuve (125). Peyré met en doute l'exactitude de ce récit qui lui paraît tenir de l'épopée plutôt que de l'histoire véritable (126). Mais il n'apporte aucune raison à ses doutes.

Si aucun témoignage des chroniqueurs ne vient confirmer l'exploit d'Enguerrand de Saint-Pol, aucun témoignage ne vient l'infirmier non plus. Si l'on soutient que le trouvère Richard, qui était Flamand ou Français du Nord, était plutôt porté à glorifier ses compatriotes, il est naturel d'autre part qu'il soit plus attentif que les autres à leurs actes et qu'il ne laisse aucune de leur action d'éclat inaperçue. Notons que le Pont de fer (127) sur lequel la route d'Antioche à Alep traverse l'Oronte, a été l'un des points stratégiques les plus importants de la Syrie du Nord (128) et, au Moyen Age, il était solidement fortifié (129). Les Turcs, prévenus de l'arrivée des Chrétiens, avaient sans doute pris des précautions pour empêcher ceux-ci de traverser l'Oronte et tous les chroniqueurs latins signalaient un combat au Pont de Fer.

(125) Ms. 12558, fol. 73 r^o et v^o ; édit. P. Paris, I, 193-194.

(126) *Op. cit.*, I, 425.

(127) « Le pont actuel, bâti en pierres de moyen appareil repose sur quatre arches en tiers-point ; son tablier plat n'offre pas cette flèche caractéristique des vieux ponts arabes. Il est défendu, sur la rive gauche (ouest) par une tête de pont, tour basse et carrée, qu'abrite un toit à double pente, couvert de tuiles et que traverse un passage voûté sous une arche en cintre surbaissé. Cette tour porte une inscription moderne.... Les lignes générales et les détails de la construction trahissent une origine récente et nous n'y avons observé aucun vestige certain du Moyen Age ». Max Van Berchem et Edmond Fatio, *Voyage en Syrie*, 1913, in-fol., I, 238-239 — tel est l'état actuel du Pont-de-Fer. Le terme Pont-de-Fer est une traduction littérale de l'arabe, *Djizr-el-Hadid*.

(128) Max Van Berchem et Fatio, *ibid.*, I, 238.

(129) Dussaud, *Topographie...*, p. 17.

IV

Enfin nous voici au siège d'Antioche (130). C'est à partir d'ici que la *Chanson* va nous fournir le plus grand nombre d'épisodes originaux. La conquête d'Antioche a été le sujet principal du poème primitif de Richard. C'est, ne l'oublions pas, pour célébrer les exploits des Francs devant la grande cité syrienne que notre auteur fit son poème. Il avait hâte de nous amener devant Antioche. C'est là, je crois, qu'il faut chercher la raison de sa négligence des itinéraires des Croisés à travers l'Europe et l'Asie Mineure. Ce qui intéressait surtout le poète épique, c'étaient les beaux coups d'épée et les exploits des héros.

A partir du siège d'Antioche les témoignages deviennent nombreux de la présence du trouvère primitif au milieu des combattants, et la *Chanson*, même remaniée, n'arrive pas à les dissimuler. C'est aussi depuis le siège d'Antioche que l'on peut utiliser les auteurs arabes. L'arrivée des Francs surprit vivement les Musulmans. Ils ne s'y attendaient guère car ils ignoraient tout de la prédication de la Croisade, de l'itinéraire des Croisés en Europe. C'est à peine s'ils connaissaient leurs démêlés avec Byzance et leur marche en Asie Mineure jusqu'à Antioche.

La position exacte des chefs croisés devant les murs de la ville est fort difficile à déterminer dans les détails. Les renseignements fournis par les chroniqueurs sont soit insuffisants (*Anonyme*, *Raimond d'Aguilers*), soit suspects (*Albert d'Aix*, *Raoul de Caen* ou les imitateurs des *Gesta*). Sur ce point, c'est la *Chanson d'Antioche* qui nous donne le plus de renseignements. Malheureusement ils ne nous arrivent qu'à travers le remaniement de Graindor, qui a cru devoir imiter, dans la description des batailles, les trouvères antérieurs.

Les remparts d'Antioche avaient 2 m. 70 d'épaisseur, jusqu'à 18 mètres de hauteur, 12 à 15 km. de développement, et sans compter le grand nombre de poternes, tours et créneaux, cinq portes principales (131) : *Saint-Paul, du Duc, du Chien, du Pont, Saint-Georges* (132). Les Croisés ne purent investir que les trois premières portes. Cela résulte du témoignage formel de l'Anonyme : « *et obsedimus mirabiliter III portas civitatis, quoniam in alia parte deerat nobis locus obsidendi, quia alta et nimis angusta montana nos coortabat* » (133). Nous croyons que pour bloquer les deux dernières portes, les Croisés devaient se trouver dans la nécessité de traverser l'Oronte (134). Le Lieutenant-Colonel Paul Jacquot constate après avoir, mieux que nous-mêmes, étudié les lieux, que les assiégés pouvaient sortir librement par la porte du Pont sous les yeux de Godefroy de Bouillon établi à 200 mètres (135). Il confirme ainsi le témoignage de la *Chanson d'Antioche* (édit., I, 229) :

Quar Turc s'en issent bien quant il lor vient à gré.

Quant à la porte de fer dont il est question à la page 226, ce n'est certainement pas la « Bab al Hadid », mais bien la porte du Pont elle-même, autrement nommée porte Saint-Siméon. Le premier épisode original que nous rapporte la *Chanson d'Antioche*, c'est celui de l'héroïsme de Gontier d'Aire, compagnon de Robert de Flandre. L'Emir Fabur, qui gardait l'une des places d'Antioche, avait confié son cheval à dix Sarrasins. C'était un cheval magnifique :

(131) Voir Jacut, *Dictionnaire des Cités*, édit. Wustenfeld, I, 383.

(132) La plus récente description d'Antioche est de M. le Lieutenant-Colonel Paul Jacquot, *Antioche, centre de tourisme* ; 3 vol. in-8°, Beyrouth, 1931 ; voir tome II, 361 sqq. Du point de vue descriptif, c'est un travail excellent.

(133) Edit. Bréhier, p. 66.

(134) C'est également l'avis de Peyré, I, 440.

(135) *Ibid.*, p. 366.

Li destriers est mult bons, isnels et ademis,
 Ja por XX liues corre n'ert vains né alentis,
 Or oïés del destrier comment estoit faitis ;
 L'un costé avoit noir, l'autre blanc comme lis.
 Crupe ot grosse et quarée, piés copés et vautis,
 Narines grans et amples, les iex bruns esclarcis ;
 El regne d'Anthioce n'ot destrier si eslis.
 Un Turs li mist la sele que ert à or vernis
 Moult fu rices li frains qu'il li a el cief mis,
 Le poitral li laça qui fu de quir boulis,
 A une grant estace l'aresna des garnis,
 Li destriers jete et hue, et fait grant pestelis (136).

Les Francs désiraient vivement s'emparer du bel animal. Un jeune écuyer, Gontier d'Aire, sortit alors de l'ost, se jeta tout armé dans l'Oronte, passa à l'autre rive, et, l'épée à la main, il s'élança sur les Turcs qui gardaient le cheval. Il en tua cinq. Les autres prirent la fuite. Gontier les poursuivit, frappa trois Musulmans, et revint à son camp emmenant avec lui le cheval. Il fut vivement félicité par Robert de Flandre. Godefroy de Bouillon voulut le faire chevalier, mais Gontier d'Aire refusa. Il ne le deviendra que lorsqu'il sera au Saint-Sépulcre. C'est là un fait que ne mentionne aucun chroniqueur. Pigeonneau lui-même le trouve « parfaitement original et offrant tous les caractères de la vraisemblance » (137). Richard le Pèlerin ne pouvait l'avoir inventé et son récit, aussi bien par sa naïveté que par sa précision, est le meilleur témoignage de sa bonne foi. Encore une fois il faut admettre la seule explication qui s'impose : le rapport d'un témoin oculaire, la présence du trouvère lui-même au camp des Croisés.

Au début du siècle, les Croisés trouvèrent des vivres en abondance et gaspillaient même leurs provisions (138). Mais les habitants d'Antioche faisaient

(136) Ms. 12558, fol. 75, recto, 1^{re} c. Nous reviendrons en étudiant *Jérusalem* sur la description des chevaux arabes dans les poèmes des Croisades.

(137) *Op. cit.*, p. 57.

(138) Raimond d'Aguilers, *Rec. Hist. Oc.*, III, 242 ; *Gesta*, p. 68.

de fréquentes sorties par la porte du Pont et harcelaient les Chrétiens chargés de porter les vivres au camp (139). Les Croisés étaient également ravitaillés par les navires chrétiens qui arrivaient au Port Saint Siméon. On transportait alors les vivres à dos de mulet. Ce détail fourni par notre poème est confirmé par le géographe arabe Jacut (140). Les Croisés, pour éviter les fréquentes sorties des Turcs, essayèrent vainement de se rapprocher davantage des murs de la ville. La bataille du « Pont de la Mahomerie » est rapportée, sauf quelques variantes, par notre poème aussi bien que par Albert d'Aix. Mais la comparaison des deux récits, l'un précis et logique, et l'autre incohérent et peu fidèle à la topographie des lieux, nous conduit à admettre, s'il y a lieu, l'originalité du trouvère plutôt que celle du chroniqueur (141).

Cependant le siège se prolongeait, les vivres devenaient rares. Les Chrétiens étaient obligés d'aller trouver des nourritures à trente lieues au-delà du camp. Souvent même ils étaient obligés de combattre les Turcs qui ne cessaient pas de sortir. Il faisait froid, il pleuvait, il neigeait (142). Les bêtes mouraient lentement. Sur toutes les misères du siège

(139) L'incident rapporté par la *Chanson*, I, 227, est confirmé par Raimond d'Aguilers (*Rec. Hist. Oc.*, III, 242). Albert d'Aix le rapporte aussi (*Rec.*, IV, 367).

(140) « Le port d'Antioche s'appelle Souédié (Saint-Siméon). C'est là qu'abordent les bateaux francs apportant les choses nécessaires qu'ils transportent jusqu'à Antioche sur des bêtes de somme », édit. Wustenfeld, I, p. 385.

(141) Ms. 12558, f^{os} 75 v^o, 76 r^o ; Albert, *Rec.*, IV, 367-368.

(142) Voir le tableau naïf et véridique de la *Chanson*, fol. 77 r^o. D'autre part, la seconde lettre d'Etienne de Blois écrite au camp d'Antioche à Adèle sa femme. (*Spic.*, III, 430 sqq.) « Pendant tout l'hiver nous avons souffert pour l'amour du Christ, au-devant de la ville d'Antioche, les froids les plus rigoureux et les pluies les plus excessives. On dit que dans toute l'étendue de la Syrie, on peut à peine supporter les ardeurs du soleil. Cela est faux, car leur hiver est semblable à nos hivers d'Occident ».

d'Antioche, nous n'avons pas de meilleur témoignage que celui de Richard le Pèlerin :

Moult fu grans la famine, bien en doit-on parler,
Que Crestien souffrirent por lor armes salver
Car qui 1 petit pain i peüst recover,
Volentiers en fesist IX besans fins doner.
La quise d'asne crue font C. sols acater ;
V. sols vent-on le poire quant on le puet trover.
II feves a denier là ot grant désirer,
Petit i remest huese a mengier, ne soller,
Nes les tacons desous manjuent sans saler
Tant maint en veïssies de famine pasmer (143).

On fait proclamer dans tout le camp que nul n'a droit de tenir cachées les provisions qu'il possède et qu'il doit les partager avec ses compagnons. Le récit de l'expédition de Bohémond et des exploits de Godefroy de Bouillon est raconté un peu différemment par chaque chroniqueur. Il est naturel que le poète s'arrête longtemps pour décrire les beaux coups d'épée. Il est surtout attentif aux exploits de ses compatriotes. Aussi c'est grâce à Richard le Pèlerin que nous savons la courageuse conduite de Raimbaut Cretton, chevalier de Chartres, qui s'illustra lors de la prise de Jérusalem (144). La bataille était vive sur le Pont de l'Oronte « *si que l'iave (l'eau) et li arc en sont trestout sanglant* ». Les Turcs subissaient de grandes pertes. Deux cents d'entre eux se jetèrent, sans armes, dans l'Oronte et se réfugièrent en un endroit où les habitants avaient l'habitude de tendre des engins pour pêcher des poissons. Bohémond ne voulut pas les laisser s'échapper et fit appel aux bons nageurs

(143) Edition P. Paris, p. 245 ; Ms. 795, fol. 122 r° ; Ms. 12558, fol. 77 v°, 1^{re} c. ; comparer avec l'Anonyme, p. 77.

(144) « *Nomen erat juveni Raiboldus, Francia tellus, Agnonem Cremium, Carnotum nobilis ortus ; Vires et probitas ; hae magnae, major at illa* ».

(Raoul de Caen, *Rec.*, III, 687).

Si les chroniqueurs latins ont parlé de Raimbaut lors de la prise de Jérusalem, nul n'a signalé ses exploits sous les murs d'Antioche.

de l'armée. Raimbaut Creton se présenta (145) ; le trouvère nous trace son portrait :

Raimbaus Cretons fu preus et vassaus conneüs,
Il ne fu mie haus, ne lons ne estendus,
Ains fu un petitet bien formés et membrus (I, 263).

Aussitôt Raimbaut se jeta à la nage sous les regards des Croisés, rejoignit les fuyards, sans avoir quitté son haubert et tout en rampant sur le plancher où se trouvaient les Turcs à gauche du pont, il perça de sa lance un sarrasin qui tomba mort. Les Turcs ne crurent pas qu'ils avaient affaire à une seule personne et s'enfuirent terrifiés. Raimbaut les poursuivit l'épée à la main. Les têtes, les bras, les jambes tombaient à terre. Déjà une centaine de musulmans étaient tués, pendant que les autres allaient se noyer dans l'Oronte. L'Evêque du Puy, plein d'admiration pour le héros, le bénit de loin. Mais il fallait repasser l'Oronte, et les Turcs, du haut des murs d'Antioche, entendaient venger le massacre des leurs. Aussi, dès que Raimbaut Creton descendit dans le fleuve, une pluie de flèches s'abattit sur lui. Blessé au dos et à la tête, affaibli par la perte de son sang, il sombra sous les flots. Plus de quatre-vingt-quatorze Chrétiens se portèrent à son secours, pendant que les autres le préservaient de l'assaut des ennemis. On allait désespérer quand un grand miracle se produisit : grâce à l'intervention de Dieu et de Saint Michel, Raimbaut Creton reparut subitement à la surface, débarrassé de sa cotte de mailles qui pesait trop sur lui. Les nageurs l'entraînèrent alors jusqu'à la rive, tout décoloré. Le duc de Bouillon l'accueillit dans sa tente où un médecin courtois et expérimenté le soigna (146).

Presque en même temps que Raimbaut Creton, un autre Français du Nord gagnait l'admiration des

(145) L'épisode de Raimbaut Creton se trouve dans le Ms. 12558, au fol. 79 r^o et v^o.

(146) *Chanson*, I, 263-268.

Croisés : il s'appelait Renaud Porquet (Rainaldus Porchetus, Porchitus ou Porcherus). Avec Richard le Pèlerin, deux historiens ont parlé des événements dont Renaud Porquet fut le héros : Tudebode et l'auteur de l'*Historia belli sacri*. Leur récit est fort confus et déclamatoire, ayant peu de liens avec ce qui précède et ce qui suit. Tudebode nous rapporte que Renaud Porquet, pris déjà depuis longtemps par les Sarrasins, a été conduit sur les ordres de Yaghi-Sian (le seigneur de la ville), sur la plate-forme des remparts d'Antioche. Là, on commanda au prisonnier d'exhorter ses compagnons d'armes à le racheter. Renaud fit le contraire ; il supplia les chrétiens de ne rien payer pour sa rançon, de le tenir pour un homme mort et de continuer l'attaque d'Antioche. L'Emir, qui s'était fait expliquer par un interprète ces paroles, proposa alors à Renaud de le faire musulman et lui promit, s'il voulait se convertir, or, argent, chevaux, mulets et femmes. Renaud demanda un moment pour réfléchir, puis se prosternant les mains jointes du côté de l'Orient, il pria Dieu. Cette attitude excita fort la colère de l'Emir qui le mit à mort. Yaghi Sian fit brûler ensuite tous les prisonniers chrétiens. Alors, dit Tudebode, s'élevèrent des voix qui célébrèrent le Seigneur et ces généreuses victimes, purifiées désormais, ne tardèrent pas à s'élever du lieu de leur martyre pour porter leurs blanches étoles au pied du trône de l'Eternel (147).

Suivant l'*Historia peregrinorum* (Tudebodus imitatus et continuatus), écrite vers le milieu du XII^e siècle, Renaud Porquet fut fait prisonnier en défendant Bohémond que tous avaient abandonné lors de l'expédition du Port Siméon (148), — renseignement contraire à celui de tous les chroniqueurs relative-

(147) *Rec. Hist. Oc.*, III, 51-52.

(148) *Rec. Hist. Oc.*, III, 192.

ment à Bohémond et à celui de Tudebode relativement à la prise de Renaud (149). Mais le récit de la mort de celui-ci est identique chez les deux chroniqueurs.

L'insuffisance du témoignage de Tudebode et de son imitateur est certaine. Si Renaud ne pouvait avoir été pris en défendant Bohémond, où donc aurait-il pu tomber entre les mains des Turcs ? On ne comprendrait pas davantage les raisons pour lesquelles Yaghi-Sian place son prisonnier sur les remparts et fait demander aux chrétiens de le racheter ; les raisons de la terreur de ce même Yaghi-Sian, de sa rage, de sa férocité inouïe quand il entasse tous ses captifs, hommes et femmes, et les fait brûler. D'ailleurs tout ce récit de Tudebode, le martyr de Renaud, l'ascension de son âme au Paradis et le miracle de la fin semble tenir de l'épopée plutôt que de l'histoire. La relation complète des exploits de Renaud Porquet, seule la *Chanson d'Antioche* nous la fournit (150). Celui-ci, en poursuivant les Turcs mis en déroute, a traversé la Porte du Pont et pénétré dans la ville. Les Sarrasins prudents refermèrent la porte derrière lui. Renaud, sans se décourager, combattit vaillamment. C'est alors que les Musulmans lui proposèrent de changer de religion, moyennant quoi on le ferait émir, et non pas, après l'avoir capturé, au moment de le mettre à mort. Graindor, qui remaniait le vieux poème à l'époque où les romans courtois étaient en vogue, ne manqua pas de mettre dans la bouche de Renaud des mots tendres à l'adresse de sa « belle amie », Après une défense acharnée, Renaud Porquet est pris par les Turcs. On le frappe, on le blesse, sa bouche est ensanglantée. Enfin Gar-

(149) « Turci adduxerunt... Rainaldum Porchetum quem diu tenerant in malis carceribus » ; Tudebode, *Rec.* III, 51.

(150) Le récit des exploits de Renaud Porquet commence dans le Ms. 12558 au f° 79 r° et dans l'édition P. Paris, à la p. 260 du tome I^{er}.

sion (Yaghi-Sian) le défend, l'emmène chez lui, lui propose encore et vainement de se convertir, le fait soigner par un médecin et le traite généreusement. La conduite du seigneur d'Antioche n'était pas aussi désintéressée, ni surtout aussi mal justifiée que chez Tudebode. Les Chrétiens avaient pris, de leur côté, un riche seigneur sarrasin, auquel Garsion tenait beaucoup et ce dernier acceptait bien de faire un échange de prisonnier. Mais surtout il redoutait les Francs qui commençaient à avoir un avantage certain sur ses troupes. C'est pourquoi il entama de laborieuses négociations avec eux ; on conclut des trêves, et l'on se sépara. L'indiscipline des Tafurs dont nous allons reparler, vint mettre fin à la trêve, d'autant plus que le « neveu » de Garsion était mort des suites de ses blessures. Garsion fait alors amener Renaud Porquet, le fait étendre, garrotté, sur une table de marbre, et huit Sarrasins lui brûlent les nerfs des jarrets, les veines des bras et les talons, avec du soufre et du plomb fondu. On l'habille ensuite richement, on l'attache sur un cheval, on le conduit à la porte du Pont et on demande aux Francs de rendre leurs captifs pour avoir Renaud sain et sauf. C'est alors que l'intrépide prisonnier s'écrie :

Buïemont de Sesile, por Deu je vos requier,
 Et à tos nos barons en revoel jo proier,
 Ke por moi ne rendés le vaillant d'un denier.
 Car j'ai les garrés quis, jamais n'arai mestier.
 Ci m'ont sor cest ceval fait li Turc atacier.

N'ai mais mestier de vivre, car ne me puis aidier (151).

C'est surtout ces dernières paroles que rapporte Tudebode. Pigeonneau estime, comme nous, que le récit original est celui du trouvère (152). D'autant plus que *Tudebode* et l'auteur de l'*Historia belli sacri* n'ont fait que paraphraser les *Gesta Francorum*. Or cette dernière chronique ne parle pas du tout de

(151) Ms. 12558, fol. 82 v°, 1^{re} et 2^e c. ; édit. II, p. 25.

(152) *Op. cit.*, p. 63.

Renaud Porquet. C'est donc à une autre source que Tudebode a puisé, et la seule que nous conservions relatant les exploits de Renaud Porquet est le vieux poème d'*Antioche*, remanié par Graindor. Le plagiat est d'ailleurs facile à constater quand Tudebode fait dire à Renaud Porquet encore sain et sauf, d'après lui : « *Seniores, tum namque valet quam si ego mortuus* ». A moins de supposer que Renaud Porquet ait été un ancêtre de Werther ou de René, le héros devait être bien gravement blessé pour tenir pareil langage. Comment le savoir si ce n'est par la description poignante de la *Chanson d'Antioche* ?

V

Nous avons déjà parlé des bandes des *Tafurs*. Il y avait, en effet, dans l'armée chrétienne des truands, hideux à voir, se nourrissant d'herbes et de racines sauvages, presque nus, qui jetaient une grande terreur parmi les Musulmans. Pierre l'Ermite, après son échec au Puy de Civitot, devint le compagnon de ces hordes, qui avaient pris pour chef un chevalier normand. On l'a nommé le roi Tafur probablement parce que les Arméniens, qui restaient en contact avec ces gueux, appelaient leur roi « *tahavor* ». Guibert de Nogent (153), de tous les chroniqueurs latins, est le seul qui nous parle des Tafurs. Guibert paraphrase en style élégant les « *Gesta Francorum* ». Mais à la fin de sa chronique, il nous raconte des anecdotes qu'il doit à différentes sources ou même à des témoins oculaires. C'est là qu'il nous dépeint les mœurs des Tafurs (154). Ils avaient fait vœu, suivant lui, de ne rien posséder en propre. Ils étaient bons à transporter

(153) Sur Guibert de Nogent, voir Bernard Monod, *Le Moine Guibert et son temps*, Paris, 1905, in-16.

(154) *Rec. Hist. Occ.*, IV, 241-242.

de lourds fardeaux comme à lancer des pierres pendant les sièges. Leur vigueur était telle qu'ils remplissaient à la fois l'office des bêtes de somme et des machines de siège. Des bruits étranges avaient couru sur le compte des Tafurs. L'Anonyme des *Gesta*, ainsi que d'autres chroniqueurs, rapporte que les Chrétiens avaient violé les sépulcres des Turcs dans l'intention de détrousser les cadavres (155). Les Tafurs, insinue Guibert, étaient accusés de se nourrir des cadavres de leurs ennemis, et l'abbé de Nogent essaie de son mieux de défendre ces gueux, sans pouvoir nier les faits. Mais à qui donc peut se rapporter le « *ut dicitur* » du chroniqueur ? De tous les documents qui nous sont parvenus sur la première Croisade, seule la *Chanson d'Antioche* nous parle des farouches exploits de ces truands. Une famine terrible régnait au camp des Croisés. On se nourrissait de bêtes mortes et beaucoup d'hommes mouraient de faim (156). Les truands étaient fortement éprouvés malgré leur solide constitution. Leur chef est venu trouver Pierre l'Ermite : « Nous mourons de faim, lui dit-il, conseillez-nous, que devons-nous faire ? »

Et respondi dans Pieres ; C'est par vo lasqueté :
 Alés, prenés ces Turs qui là sont par cel pré.
 Bon ierent à mangier, s'il sont cuit et salé,
 Et dist li rois Tafurs : « Vos dites vérité » (157).

C'est alors que les gueux déterrèrent les cadavres des Musulmans, les firent laver, rôtir, puis les dévorèrent, sans goûter un seul morceau de pain. L'odeur de l'affreux festin arriva jusqu'aux habitants d'Antioche. Une grande peur s'empara d'eux. Garsion fit appeler Bohémond et lui reprocha ces actes de sauvagerie. Celui-ci ne peut rien contre ces troupes indisciplinées et pieusement anthropophages, qui

(155) Edit. Bréhier, p. 95-96.

(156) *Gesta*, p. 77.

(157) Ms. 12558, fol. 80 v°, édit., tome II, p. 4.

Plus aiment cars de Turs que paons empevrés
Par nului ne puet estre li rois Tafurs dontés (158).

Tous ces détails précieux nous montrent l'envers du décor. Les Croisades eurent des admirateurs comme elles eurent des détracteurs. La vérité, c'est que ces guerres nous font connaître à la fois tout l'héroïsme et toute la bassesse dont l'Homme est capable.

Il est temps de dire ici tout ce que nous savons sur Yaghi-Sian (Garsion) qui était seigneur d'Antioche au moment de l'arrivée des Croisés. L'historien arabe qui nous fournit le plus de détails sur Yaghi-Sian est certainement Ibn el Athir dans sa *Chronique Universelle*, éditée par Tornberg (159). Yaghi-Sian devait être assez âgé au moment de l'arrivée des Croisés. Car, dès l'an 1066, nous le trouvons à Qazouin (en Perse) préparant la *khotba* au nom du Sultan Seldjoukide Alp-Arslan (160). En 486 (1093), il est déjà maître d'Antioche et vassal de Tutuch, fils d'Alp-Arslan, pour le compte de qui il combat. En 488 (1095), Yaghi-Sian se rallie à la cause de Redouan, fils du Tutuch, de qui il devient le conseiller et le beau-père. C'est avec Redouan, sultan d'Alep, qu'il organise une expédition à Édesse. La citadelle de cette ville est prise d'assaut et donnée à Yaghi-Sian qui la fortifie (161).

En 490 (1097), Redouan et Yaghi-Sian tentent vainement d'enlever Damas, où règne Dokak, frère de Redouan. Bientôt Yaghi-Sian trahit ce dernier et se fait l'allié de Dokak. Un combat s'engage près de Kinnesrin, en faveur de Redouan, qui reste sultan d'Alep (162). Yaghi-Sian n'était pas très aimé dans

(158) Ms. 12558, fol. 81 r^o, 1^{re} c.

(159) Voir édition Tornberg, Leyde, 1862-1876, tome X, p. 18, 149, 158, 168, 174, 183, 187, 188, 194, 277, 349.

(160) Ibn el Athir, édition Tornberg, X, p. 18.

(161) Ibn el Athir, p. 168.

(162) Aboul Feda, *Rec. Hist. Or.*, I, 3.

la région d'Antioche (163). Mais, durant le siège de la ville, il fit preuve d'une grande bravoure et d'une grande prudence. Lorsqu'il fut instruit de l'approche des Francs, il fit sortir les chrétiens indigènes de qui il se méfiait, hors de la ville, tout en ayant soin de s'occuper de leurs femmes et de leurs enfants (164). Après la chute de la citadelle d'Antioche, Yaghi-Sian prit la fuite. A l'approche du village d'Armanaz (165), avec un ennuque de sa suite, fatigué, accablé de douleur et malade, il tomba de cheval. L'ennuque, après avoir essayé vainement de le remettre en selle, s'enfuit, abandonnant son maître. Des bûcherons arméniens, ayant aperçu le seigneur d'Antioche dans cet état, se hâtèrent de lui trancher la tête et de l'envoyer aux Francs (166). Lors de la prise d'Antioche, une des filles de Yaghi-Sian tomba prisonnière de Bohémond. Et lorsque celui-ci, quelques années plus tard, fut capturé par les Sarrasins, parmi les conditions exigées pour sa rançon, il y avait la délivrance de la fille de Yaghi-Sian (167). Le seigneur d'Antioche était turcoman d'origine (168). Les Francs donc devenaient de plus en plus menaçants et par ses seuls moyens le malheureux Yaghi-Sian ne pouvait plus se défendre. C'est alors qu'il se résigna à demander secours aux autres princes de l'Islam. Voici ce que nous dit à ce sujet l'historien arabe Kamaledine : « *Yaghi-Sian, étant rentré dans Antioche, en fit partir ses deux fils, Chems-Eddaula et Mohammed. L'un d'eux alla trouver Dokak, frère de Redouan et prince*

(163) Kamaledine, *Rec. Hist. Orient.*, III, 578.

(164) *Rec. Hist. Or.*, I, 192.

(165) Ancienne petite ville située dans la région d'Alep entre Idlib et Harim, où l'on fabrique des cruches et des vases à boire de couleur rouge. Voir Dussaud, *Topographie*, p. 215 et la carte n° X.

(166) Kamaledine, *Rec. Hist. Orient.*, III, 581.

(167) Ibn el Athir, *ibid.*, p. 237.

(168) Aboul Feda, *Rec.*, I, 3.

de Damas, et Toghtekin, son ministre, pour leur demander du secours : il envoya des lettres à Djenah Eddaulah (169), à Watthab, fils de Mahmoud (170) et aux Benou-Kilab (171). Mohammed marcha vers les Turcomans, vers Kerbogha, les émirs et les rois de l'Orient, et ses lettres allèrent trouver tous les émirs musulmans » (172). Tel est le témoignage d'un historien fort consciencieux et fort au courant des événements. Il est confirmé par la seconde lettre d'Etienne de Blois à sa femme (173), et on ne pourrait en aucune façon le mettre en doute.

Voyons maintenant ce que nous dit la *Chanson d'Antioche* (174) : Garsion, désolé de voir la force des Francs, a convoqué un conseil de païens et leur a demandé si quelqu'un voulait se charger d'aller de sa part demander du secours au Soudan de Perse. Le fils de Garsion, Sansadoine (le *Sansadolus* des Latins, Chems ed Daula en arabe) se présente. Le seigneur d'Antioche écrit une lettre au Soudan à laquelle il joint une moitié de sa barbe et confie le tout à son fils. Celui-ci, après avoir failli être pris par les Francs, et après avoir traversé maintes régions, arrive en Perse à *Sarmasane*. Le Soudan avait fait tendre son pavillon auprès d'un verger fleuri. Ce jour-là les rois sarrasins étaient réunis pour adorer l'idole de Mahomet, suspendue entre ciel et terre par quatre aimants. L'arrivée de Sansadoine fut dramatique. Il frappa en effet Mahomet qu'il renversa par terre et monta sur son ventre. L'indignation était

(169) Prince d'Emèse.

(170) Chef des tribus arabes du Nord Syrien.

(171) Tribus arabes qui erraient dans la région de l'Euphrate.

(172) C. Defrémery, *Mélanges d'Histoire Orientale*, p. 37 ; *Rec. Hist. Orient.*, III, 578.

(173) *Epistula*, II ; *Rec. Hist. Occ.*, III, 889 ; Peyré, II, 447.

(174) Ms. 12558, fol. 83 r°.

grande parmi les fidèles et le fils de Garsion avait failli être tué. Il raconta alors son histoire au Soudan. Soliman de Nicée qui se trouvait, suivant la *Chanson*, auprès de lui, joignit ses plaintes à celles de Sansadoine. Kerbogha, lui, se vantait d'avoir vaincu les Francs à Civitot (175). Mais le danger était réel et les Sarrasins le comprirent ; c'est pourquoi le Soudan fit écrire un bref au Calife, et l'invita à se rendre immédiatement à *Coronde* en Perse. Là il y eut un grand concile des puissances sarrasines, fort analogue au Concile de Clermont. Comme Urbain II, le Calife promit la rémission de leurs péchés à ceux qui combattront les ennemis de la religion, et tout comme le Pape, le Calife rassembla tous les Etats de l'Islam. Après avoir adoré à leur manière l'idole de Mahomet, les Sarrasins se mirent au travail. Ils décidèrent d'abord de multiplier la race des vrais croyants et pour cela ils autorisèrent celui qui a cinq femmes à en avoir quinze ou vingt comme il lui plairait. L'enthousiasme était à son comble. Kerbogha promit la victoire et le Soudan lui confia son fils Brohadas. Mais quelqu'un troubla la fête. C'était Calabre, la vieille magicienne, mère de Kerbogha, qui prophétisa le triomphe des Chrétiens (176).

Cet épisode de la *Chanson d'Antioche* ne faisait certainement pas partie du poème de Richard. On le trouve à la fois avec des variantes sans grand intérêt dans les *Enfances Godefroy*, dans la *Chanson d'Antioche* et la *Chanson de Jérusalem*. De plus il est le point de départ de la *Chanson des Chétifs*. En effet le Soudan de Perse, suivant l'*Antioche*, sûr de la victoire de Kerbogha, lui confie son fils Brohadas. Ce fils sera tué par les Francs. Le Soudan se mettra

(175) On se rappelle le début du poème, écrit par le remanieur pour rattacher le poème d'*Antioche* à celui des *Chétifs*.

(176) Ms. 12558, à partir du fol. 83 r°.

alors en colère contre Kerbogha et ce dernier lui expliquera sa défaite en vantant la force extraordinaire des Francs et lui proposera, pour se justifier, un combat singulier entre deux champions musulmans et un des prisonniers francs qu'il tenait depuis la bataille de Civitot. C'est là le sujet du poème des *Chétifs* dont la mort de Brohadas, fils du Soudan, est la clef de voûte. En outre le Soudan de Perse (le Seldjoukide Barkyarok), n'était âgé que de vingt-cinq ans, lorsqu'il mourut en 1104. Il avait alors un enfant de quatre ans et huit mois (177). Il ne pouvait donc, en 1098, être père d'un fils en état de combattre. On se demande dès lors d'où provient cet épisode de l'ambassade au Soudan. Si peu historique qu'il soit, nous ne devons pas le rejeter complètement. Pigeonneau a déjà remarqué que l'itinéraire de Sansadoine est d'une curieuse exactitude topographique. Peut-être faisait-il partie d'un des poèmes consacrés à la première Croisade.

Albert d'Aix, à son tour, voue un long récit fabuleux à l'ambassade envoyée par Yaghi-Sian au Soudan de Perse (178). Nous disons fabuleux car il résulte du texte de Kamaledine, comme de celui de l'Anonyme des *Gesta* (179), qu'aucune ambassade ne partit vers le Sultan de Perse lui-même, occupé en ce moment-ci à combattre ses frères. Il tentera d'intervenir plus tard à la suite d'un message du Calife (180). On doit remarquer également que ce n'est pas Sansadoine qui était parti chez Kerbogha mais l'autre fils de Yaghi-Sian nommé Mohammed (*Albert d'Aix l'appelle Buldag*). Sansadoine ne rencontre Kerbogha qu'après la prise d'Antioche (181).

(177) Defrémery, *Recherches sur le règne du Sultan Seldjoukide Barkyarok*, Paris, 1853, in-8°, p. 137-138.

(178) Albert d'Aix, *Rec. des Hist. Occ.*, IV, 389-394.

(179) Bréhier, p. 111.

(180) Ibn el Athir, éd. Tornberg, X, 191.

(181) *Gesta*, p. 113.

Comme nous l'avons fait pour Yaghi-Sian, nous devons dire ici tout ce que les historiens nous ont conservé sur le fameux général Kerbogha. C'est un des personnages les plus importants de la poésie des Croisades. Les chroniqueurs latins ne fournissent sur son compte que des renseignements peu précis ou des relations tendancieuses, surtout en ce qui concerne les sortilèges de sa mère Calabre (182), dont aucun historien arabe ne parle. On voit Kerbogha dans tous les poèmes qui forment le cycle des Croisades et il est souvent le héros d'aventures fort romanesques, telles les amours de sa sœur Florie avec Godefroy de Bouillon (183), sa conversion au christianisme et ses combats contre Richard de Caumont (184). Voici tout ce que l'on peut savoir sur ce guerrier d'après les chroniques orientales.

Lorsque Malec Schah, troisième sultan seldjoukide de Perse et le plus puissant de tous mourut, en novembre 1092, une lutte violente s'éleva entre ses fils au sujet de sa succession. L'aîné, Barkyarok (notre Soudan), pouvait revendiquer en sa faveur la supériorité de l'âge et la noblesse du sang ; le second, Mahmoud, avait pour lui une mère ambitieuse et puissante, qui résolut de l'élever au trône. Elle s'appelait Turkan Katoun (185). C'est à cette date qu'apparaît pour la première fois dans l'histoire Kawan Eddaula Kerbogha (186). Sur ce qu'il faisait avant, on ne trouve qu'une seule phrase de l'historien persan Mirkhond qui le désigne par les mots : « un des courtisans et des affidés de Turkan Katoun » (187).

(182) *Ibid.*, p. 119-125.

(183) *Le roman de Godefroy*, édit. Reiffenberg et Borgnet, v. 12934 sqq.

(184) *Histoire littéraire de la France*, t. XXV, p. 594.

(185) Defrémery, *op. cit.*, p. 5.

(186) Kerbogha vient du turc *Kior bogha* — taureau aveugle.

(187) Vullers, *Mirchondi Historia Seldschukidarum*, p.

Celle-ci, ayant tenu cachée la mort de son mari, fit partir Kerbogha pour Ispahan, dans l'intention d'emprisonner Barkyarok et de s'emparer de la citadelle (188). Arrêté ou non, celui-ci réussit à s'enfuir, réunit une armée, combattit et vainquit les armées de Kerbogha au voisinage de Boroudjerd dans le Louristân, en janvier 1093 (189). Après cette victoire, Barkyarok et sa mère se livrèrent à une débauche effrénée (190). Turkan Katoun, pendant ce temps, ne renonçait pas à ses ambitions. Le gouverneur de l'Azarbeidjan était l'oncle maternel de Barkyardk et s'appelait Kotb eddin Ismaïl ben Yacouti. Elle lui envoya Kerbogha et lui promit sa main s'il voulait combattre son neveu. Ismaïl accepta et, toujours aidé de Kerbogha, il s'élança contre Barkyarok ; un combat s'engagea et ce fut ce dernier qui triompha (191). Quelque temps après (septembre ou octobre 1093), Ismaïl fut mis à mort par les partisans de son neveu (192).

Un nouvel ennemi ne tarda pas à apparaître dans la personne de Tutuch, oncle maternel de Barkyarok et qui était, sauf Alep, maître de toute la Syrie où son frère Malec Schah l'avait établi grâce surtout au seigneur d'Alep Ak Sonkor (193). Dès que Tutuch se déclara contre Barkyarok, Ak Sonkor se rangea avec ce dernier, qui lui envoya Kerbogha et son frère Altountash. Ils attaquèrent Tutuch près d'Alep. Mais ils furent défaits, Ak Sonkor tué et Kerbogha, avec son frère, faits prisonniers et conduits à la ville de

150. Une autre phrase de l'historien persan Qazouini désigne Kerbogha par « *goulam de Malec Schah* » (traduction Jules Gantin, 1903, in-4°, tome I, p. 237). *Goulam* signifie garçon à tout faire.

(188) Ibn el Athir, édit. Tornberg, X, 142, 143.

(189) Defrémery, *op. cit.*, page 12.

(190) Aboul Feda, *Annales Mosl.*, III, 350.

(191) Defrémery, p. 23-24. Ibn el Athir, Tornberg, X, 153. Qazouini, p. 237.

(192) Mirkhond, p. 152.

(193) Aboul Feda, *Rec. Hist. Or.*, I, 1.

Homs (194) (Emèse). Quelque temps après, Tutuch était tué dans un combat contre son neveu à Rei (195) et remplacé à Alep par son fils Redouan, à Damas par son autre fils Dokak (196).

Après ces événements, Kerbogha ne devait pas rester longtemps prisonnier. Lorsqu'en effet Redouan monta sur le trône d'Alep, il reçut une ambassade de Barkyarok lui demandant de délivrer Kerbogha et son frère, qui furent mis en liberté au début de l'an 1096 (197). Libre, et n'ayant aucune cité en sa possession, Kerbogha recueillit un peu partout des aventuriers et partit à leur tête avec son frère, pour la ville de Harran, qu'ils occupèrent. Puis ils marchèrent sur Mossoul qui succomba après neuf mois de résistance en octobre 1096 (198). Pendant ce temps les armées de Pierre l'Ermite se battaient à Civitot et l'on voit combien avait tort le remanieur de la *Chanson d'Antioche* d'introduire Kerbogha dans cette bataille et de le faire se vanter devant le Soudan, d'avoir vaincu les Français qu'il n'a pas encore pu connaître.

Après sa victoire, Kerbogha commença par faire tuer son frère qui le gênait, puis ayant conquis Rahbah, il devint tout puissant. Nous le verrons plus tard conduire sa puissante armée contre les Croisés.

(194) Ibn el Athir, *Hist. des Atabecs* ; *Rec. Hist. Or.*, II, 28-29.

(195) Elmacin, *Historia Saracenica*, édit. Erpenius, p. 290.

(196) Tous ces événements nous montrent combien était grand le désaccord qui régnait entre les princes de l'Orient. Ce désaccord fut la cause principale du succès des Croisés.

(197) Ibn el Athir, *Hist. des Atabecs*, p. 30 ; Defrémery, p. 45.

(198) Defrémery, p. 46.

VI

Les Croisés étaient au courant des messages envoyés par Yaghi-Sian à Kerbogha. Aussi voulaient-ils s'emparer d'Antioche avant l'arrivée de ce dernier. Kerbogha, suivant la *Chanson* (199), en marche vers Antioche, avait assiégé vainement Edesse (200).

Les circonstances qui ont déterminé la prise d'Antioche restent toujours un peu mystérieuses. Des négociations secrètes, des conseils entre seigneurs eurent lieu, que ne connurent, ni le peuple, ni les chroniqueurs. D'autre part, les lettres écrites par les Croisés en Occident sont fort brèves sur la prise d'Antioche et aucune d'elles n'abonde en détails. Les historiens modernes n'ont fait qu'adopter de préférence la version du chroniqueur qui leur a paru la plus vraisemblable. L'Anonyme des *Gesta* qui rédigeait ses bulletins pendant la Croisade disait déjà : « *Il m'est impossible de raconter tout ce que nous fîmes avant la prise d'Antioche ; nul de ceux qui s'y trouvent, clerc ou laïque, ne pourrait écrire ou narrer entièrement comment les choses se passèrent* » (201). Nous considérons ce témoignage comme le plus important de tous.

Voici tout d'abord ce que nous dit l'historien arabe Kamaledine : « *Dans la nuit du jeudi, 1^{re} nuit du mois de Radjab, un homme connu sous le nom de Zarrad (fabricant de cuirasses) et habitant Antioche, stipula, d'accord avec quelques serviteurs de sa maison, qu'il livrerait à l'ennemi la tour dont la garde lui était confiée. Cela parce que Yaghi-Sian*

(199) Ms. 12558, fol. 88 r^o.

(200) La *Chanson* est confirmée par le témoignage de Mathieu d'Edesse, *Rec. Hist. Arm.*, I, 39 ; Foucher de Chartres, *Rec.*, III, 345. Le récit fourni par Albert d'Aix est erroné (Hagenmeyer, *Chronologie*, p. 145).

(201) Edit. Bréhier, p. 101. Guibert s'exprime pareillement, *Rec. Hist. Occ.*, IV, 185.

avait confisqué les biens et les recettes de ce fabricant de cuirasses. Pour se venger il écrivit à Bohémond et lui fit savoir qu'il se trouvait dans telle tour et qu'il lui livrerait Antioche s'il lui assurait la vie sauve et lui donnait telle somme d'argent. Bohémond lui accorda ce qu'il avait demandé et ne fit rien savoir aux autres Franks de ces négociations..... Il réunit ensuite les chefs des Franks et leur a dit : « Si jamais nous nous rendons maîtres d'Antioche, à qui de nous serait-elle donnée ? » Ils ne purent se mettre d'accord et chacun la réclama pour soi. Alors Bohémond leur proposa : « Que chacun de nous l'assiège durant une semaine et celui qui réussira à s'emparer de la cité pendant sa semaine, la gardera pour lui ». Tout le monde accepta. Lorsque ce fut le tour de Bohémond, le fabricant de cuirasses (qu'Allah le maudisse !) tendit aux Franks une corde, à l'aide de laquelle ils purent se hisser sur le rempart. En s'aidant les uns les autres, ils se réunirent en nombre assez considérable pour tuer les sentinelles et c'est ainsi que Bohémond, fils de Guiscard, prit possession de la place » (202).

Les historiens latins ne firent que développer ce récit en l'enrichissant de détails nouveaux qu'ils purent connaître soit par eux-mêmes, soit par des renseignements qu'ils puisèrent ailleurs (203).

Il résulte donc de ce texte, confirmé par les *Gesta* (204) et la lettre écrite par les princes croisés à Urbain II (205), que c'est la trahison d'un *Musul-*

(202) *Rec. Hist. Or.*, III, p. 581.

(203) La version de Kamaledine est rigoureusement exacte, sauf sur la proposition de Bohémond que chacun assiègerait Antioche pendant une semaine. En réalité, si les Croisés se décidèrent à laisser la ville à Bohémond, c'est par crainte de l'arrivée imminente de Kerbogha. Les Musulmans ne pouvaient savoir cela.

(204) Bréhier, p. 101.

(205) *Epistulae et chartae*, p. 162. C'est également le té-

man, nommé Phirouz, qui livra aux Croisés la ville d'Antioche ; c'est en somme ce que raconte notre poème. Quand un historien syriaque, un historien arménien, un historien arabe et un chroniqueur latin s'accordent, avec les chefs de l'expédition eux-mêmes, pour dire que c'est un *Musulman* qui leur livra Antioche, nous sommes forcés d'adopter ce témoignage. Les chroniques latines ou byzantines (206) rapportant que ce Phirouz était d'origine arménienne ou chrétienne, sont sans valeur sur ce point, surtout la relation de Guillaume de Tyr pour qui Phirouz appartenait à une des plus grandes familles chrétiennes d'Antioche (207).

Comment Bohémond était-il entré en relation avec ce Turc ? Nous ne le savons pas et nous ignorons à quelle date cela eut lieu. Albert d'Aix prétend que c'est depuis le mois de décembre 1097 que Phirouz promit à Bohémond de lui livrer Antioche (208). A notre avis, il faudrait placer le commencement des négociations entre Bohémond et le Turc vers la seconde moitié du mois de janvier. Car, dès le début de février (209), Tatikios (Estatin) quitte l'armée des Croisés à la suite des intrigues du Prince de Tarente (210). Nous savons qu'Antioche avait été promise à l'Empereur Alexis et que Tatikios représentait celui-ci. Bohémond, sûr, à partir de cette date, de la

moignage de Mathieu d'Edesse (*Rec. Hist. Arm.*, I, 40) et d'Aboulfarage (*Chr. Syr.*, 280).

(206) Anne Comnène (*Rec. Hist. Grecs*, I, p. 52) ; Muratori (*R.R. Ital. SS*, VIII, col. 691) ; Raoul de Caen ; Raimond d'Aguilers ; *Rec. Hist. Occ.*, III, p. 651 et 251.

(207) *Rec. Hist. Occ.*, I, p. 121 sqq., 227 et suiv. — C'est d'autant plus erroné que nous savons par le témoignage d'Ibn el Athir qu'à l'arrivée des Francs, Yagh-Sian chassa d'Antioche tous les chrétiens mâles (Tornberg, X, 187).

(208) *Rec. Hist. Occ.*, IV, 399.

(209) Hagenmeyer, *Chronol.*, p. 122.

(210) Chalandon, *Hist.*, p. 190 sqq.

possession d'Antioche, a dû faire tout ce qu'il pouvait pour éloigner Tatikios.

Quoi qu'il en soit, il est à constater que ces négociations furent conduites dans le plus grand secret et aucun des chefs croisés n'en était tenu au courant. Si bien que l'on vit le comte Etienne de Blois désertter l'armée, découragé, la veille de la prise d'Antioche (211). Il ne l'aurait certainement pas fait s'il était sûr que le lendemain les Croisés allaient remporter la victoire. Les chroniqueurs ne durent rien connaître sur la marche des événements, mais le triomphe si éclatant et inespéré, les circonstances surnaturelles qui entourèrent la victoire finale sur Kerbogha, enfin la foi, la conviction profonde de ces hommes, qui ne doutaient pas un seul instant que leur mission était d'inspiration divine, ont contribué à créer une foule de légendes sur ce fameux Phirouz ; de là, les récits peu vraisemblables de Robert le Moine (212), de Foucher de Chartres (213), d'Albert d'Aix (214), de Guillaume de Tyr (215), et les exagérations des imitateurs des *Gesta* : Raoul de Caen (216), Guibert de Nogent (217), Tudebode (218) et Baudri (219). Tous ces historiens durent subir l'influence des histoires merveilleuses qui circulaient relativement à la prise d'Antioche, peu après le succès définitif (220). Il nous reste donc, sans compter les relations de *Kama-*

(211) *Chron.* Hagenmeyer, p. 228.

(212) *Rec. Hist. Occ.*, III, 798 sqq.

(213) *Ibid.*, III, 242-243.

(214) *Ibid.*, IV, 399 sqq.

(215) *Ibid.*, I, 121 sqq.

(216) *Ibid.*, III, 651 sqq.

(217) *Ibid.*, IV, 185 sqq.

(218) *Ibid.*, III, 54 sqq.

(219) *Ibid.*, IV, 52 sqq.

(220) Voir Riant, *Arch. Or. Lat.*, I, p. 92 sqq. - 110 sqq. et enfin la lettre de Siméon, patriarche de Jérusalem et d'Adhémar de Monteil, relative à la vision du premier. *Appendice*, II, p. 221.

Ieddine et d'*Ibn el Athir*, le témoignage de l'auteur des *Gesta* et de *Raimond d'Aguilers*, tous les deux témoins oculaires (le premier, compagnon de Bohémond, et le second celui de Saint-Gilles), ainsi que les lettres envoyées par les Croisés en Occident.

Pour revenir à la *Chanson d'Antioche*, voici comment elle raconte les débuts des relations de Bohémond avec Phirouz (221) (*Dacien*, suivant le poème) : Dans une de ces batailles qui eurent lieu devant les murs d'Antioche, les Croisés avaient réussi à s'emparer d'un enfant qui était fils du plus riche seigneur d'Antioche et qui gardait la porte principale de la cité. Lorsque celui-ci connut la nouvelle, aussitôt il prit un dromadaire, ainsi que soixante chevaux qu'il chargea de richesses et les envoya avec des messagers aux Croisés. Il donnait tous ces biens en échange de la vie de son fils. Les Croisés, ayant reçu la lettre du seigneur turc, loin de maltraiter l'enfant, l'habillèrent en chevalier français et le renvoyèrent avec les messagers. Rencontre du père et du fils, embrassades, joie du père, après quoi l'enfant déclare qu'il n'adorera plus Mahom, étant déjà devenu chrétien. Le père ne manifeste aucune répulsion pour le christianisme et c'est alors qu'il réussit à venir en cachette rejoindre Bohémond avec qui il eut un entretien.

Cette version de la *Chanson d'Antioche* est suspecte, bien qu'originale. Si vraiment Bohémond avait capturé un enfant du Turc, l'Anonyme aurait certainement connu et rapporté l'événement. Mais ni ce dernier, ni Raimond d'Aguilers, ni Foucher de Chartres, ni les historiens arabes, ni enfin aucune des lettres de Croisés qui nous sont parvenues, donc aucun témoignage original ne vient confirmer la version du poème (222). La raison de la trahison de Phirouz, il

(221) Ms. 12558, fol. 88 v^o, 2^e c. ; fol. 89 r^o, 1^{re} c.

(222) La raison du désaccord qui règne entre tous les historiens originaux de la Croisade sur les débuts

faut la chercher sans doute chez Kamaledine, cité plus haut et confirmé par Raoul de Caen (223). Durant le siège, les Musulmans souffraient à Antioche d'une grande famine. Yaghi-Sian aurait alors confisqué les biens du Turc Phirouz et c'est uniquement par vengeance que celui-ci a agi. Nous devons dire cependant que la version de notre poème est fort ancienne et elle est bien due à Richard le Pèlerin. Albert d'Aix la connaît (224).

La *Chanson* fort heureusement ne reste pas longtemps dans le domaine légendaire et nous donne sur la fuite d'Etienne de Blois, des détails fort piquants, véridiques et sincères que ne rapporte aucun autre historien (225). On en trouvera l'analyse dans Peyré (226) qui en reconnaît la sincérité et l'historicité.

Après ce passage la légende reparaît et nous assistons à un songe étrange de Bohémond (227).

Le trouvère nous parle ensuite de trêve, de négociations, et de messages envoyés par Yaghi-Sian aux Francs, événements qui n'eurent pas lieu.

Phirouz a aussi des visions (228) : un messager de Dieu vient à plusieurs reprises lui ordonner de se faire chrétien et de livrer Antioche aux Croisés. C'est là encore une tradition fort ancienne. Ce n'est plus chez Albert d'Aix, mais chez Foucher de Chartres (229), que nous la trouvons. D'après ce dernier,

des relations de Bohémond avec le Turc traître, réside, comme nous l'avons établi, dans le mystère avec lequel furent conduites les négociations. Nul n'a su jamais comment Bohémond a pu séduire Phirouz. Les chroniqueurs étaient tous réduits à faire des conjectures plus ou moins vraisemblables.

(223) *Rec. Hist. Occ.*, III, 651.

(224) Albert d'Aix, *ibidem*. 399-400.

(225) Ms. 12558, fol. 89 r°, 2^e colonne.

(226) *Hist. de la première Croisade*, II, 42-46.

(227) Ms. 786, fol. 190 v°, 2^e c. ; Ms. 12558, fol. 89 v°, 1^{re} c.

(228) Ms. 12558, fol. 89 v°, 90 r°.

(229) *Rec. Hist. Occ.*, III, 242-243.

ce sont ces visions qui auraient déterminé la trahison du Turc.

Puis le récit du poème devient exact dans ses grandes lignes, mais démesurément amplifié. Phirouz vient trouver Bohémond, lui remet son fils en otage et lui demande le prix de sa trahison. Bohémond, pour la première fois, met les Croisés au courant de ses négociations et leur demande de lui laisser Antioche, vu les dépenses qu'il a dû faire pour acheter le Turc. Les Barons et surtout Raimond de Saint-Gilles refusent d'abord la proposition de Bohémond. C'est la crainte de l'arrivée de Kerbogha avant la prise d'Antioche qui finira par les faire céder.

Au couplet XX (chant VI) de l'édition de Paulin Paris (230), l'imagination du trouvère reparait aux dépens de la vérité historique. Il nous transporte au foyer de Phirouz où nous assistons à des querelles de ménage. Celui-ci ne trouve rien de mieux à faire que de tuer son épouse en la précipitant du haut des remparts. Au couplet suivant les détails redeviennent d'une très grande précision. Voici le précieux témoignage des *Gesta*. Phirouz appela Bohémond et lui dit (231) : « Que demain toute l'armée soit convoquée, comme s'il s'agissait de dévaster la terre des Sarrazins, qu'elle dissimule ses intentions et revienne rapidement par la montagne à droite ». C'est exactement ce que rapporte le poème avec des précisions bien plus grandes. Ici, la présence de Richard le Pèlerin au siège est incontestable. On ne peut pas soutenir, comme Pigeonneau, que l'exactitude de ces détails peut s'expliquer en supposant que Richard, en écrivant son poème, avait sous les yeux le texte de l'Anonyme ou de l'un de ses imitateurs. Car un peu plus loin nous trouvons un autre détail, que le

(230) Ms. 12558, fol. 90 verso.

(231) *Gesta*, Bréhier, p. 105.

poète ne peut avoir inventé, qui ne se trouve pas dans les *Gesta*, et que confirme un autre témoin oculaire de la Croisade, Raimond d'Aguilers (232) :

Li Turs tint sor le mur le lanterne embrasée.
Par devers la cité l'avoit bien aombrée,
Et par devers l'esciele fu li clartés tornée (233).

L'échelle sur laquelle devaient monter les Croisés fut dressée *par le Turc lui-même* et l'admirable description que nous fait la *Chanson* sur ce point est unique (234). C'est, je crois, chez Richard qu'il faut chercher la vérité sur la prise dramatique d'Antioche. Seul le trouvère ose dire ce que les chroniqueurs cachent ou ignorent (235). Les Barons n'escaladèrent pas les remparts avec un cœur hardi. En présence de cet homme traître à sa religion et à sa patrie, de cette tour si haute, de cette échelle incertaine, les plus hardis des seigneurs eurent peur. Robert de Flandre « s'a le color muée ». Aussi a-t-il voulu laisser à Bohémond l'honneur de monter le premier. Celui-ci tient à sa vie :

« Sire, dist Buiemons, c'est parole gastée,
Par foi, n'i monteroie pour le tor d'or comblée,
Car jà me reveriés jus caïr à volée ».

(Ms. 12558, f^o 91 r^o 2^e c., v^o 1^{re} c.)

Pendant ce temps le Turc tremblait sur sa vie et sur celle de son enfant, placé en otage. « Montez, criait-il aux Francs, ou rendez-moi mon enfant ».

Li quens Robers de Flandres vit François coarder,
K'il n'i a si hardi, qui ost avant monter ;
Por le dol qu'il en ot conmença à plorer (236).

Le temps passait. Les Turcs pouvaient surprendre les Chrétiens d'un moment à l'autre. L'arrivée de Go-

(232) *Rec. Hist. Occ.*, III, 251.

(233) Ms. 12558, fol. 91 r^o, 2^e colonne.

(234) Ms. 12558, fol. 90 r^o ; édit. P. Paris, t. II, 93-94 et 101.

(235) Voir l'analyse de cet épisode dans l'*Hist. Litt.*, XXII, p. 365-367.

(236) Ms. 12558, fol. 91 v^o, 1^{re} col.

defroy est fort belle. Aucun Français n'a osé monter sur l'échelle : c'est lui-même qui va le faire. C'est alors que Robert de Flandre, confus d'avoir hésité, s'empare de l'échelle et s'apprête à l'escalader.

Ici se place une des scènes les plus poignantes du poème et les plus véridiques. Certains chroniqueurs (237) ont bien dit que le premier qui monta l'échelle était un nommé Foucher ou Fulcherius que Robert le Moine confond avec Foucher de Chartres. Mais c'est là que s'arrête leur information (238). Voici maintenant le récit de la *Chanson d'Antioche* (p. 108-109) :

Puis a saisi (239) l'esciele a II mains l'empuigna...
 Quant Fouciers l'Orfenins par les flans l'embraca.
 Il estoit nés de Flandres (240), bon chevalier i a.
 Dist al conte Robers : « Sire, entendés ença :
 « Tu ies li fils Saint Jorje, si que on te noma,
 Se nous vos i perdiemes, grant damage i ara :
 Mais se jo i moroie, jà nus n'en plorera.
 « Jo monterai, bels sire, et Jhesus m'aidera ».
 Li quens Robers l'oï, se main à mont leva,
 En jus bouta Foucier, et après se saina,
 Des premiers escaillons, II contremont monta.
 Li quens Robers de Flandres fu moult de grant air :
 II escaillons monta de l'esciele à loisir,
 Mais Fouciers l'Orfenins l'en vait as flans saisir :
 « Sire Robert de Flandres, prudon ne t'esmarir :
 Plus vaillans quens de toi ne puet armes ballir,
 Çou ert mult grans damages, s'il ti convient morir,
 Car tu as moult grant tere, bels sire, à maintenir,
 Si as feme et enfans, Dex tes laist reveïr,
 De moi n'ert nus damages, s'il mi convient morir,
 Car jo n'ai que doner, ne ne cuis nient tolir ;
 Lai me monter premiers, el non de Saint-Espir.
 Se jo muir, moi qu'en caut ? Ce ert por Deu servir
 Maint mellors a en l'ost et plus sont à cïerir... (241).

Il est impossible de faire l'histoire de la première Croisade sans consulter la *Chanson* de Richard le

(237) Raimond d'Aguilers, Robert le Moine, *Rec.*, III, 251 et 805.

(238) Voir la note placée par P. Paris au t. II de son édition, p. 108-109.

(239) Il s'agit de Robert de Flandre.

(240) Au Ms. 12558, il y a *Jastres* au lieu de Flandres.

(241) Ms. 12558, fol. 91 v^o, 1^{re} col.

Pèlerin, même dans l'état où nous la trouvons ; c'est en effet là qu'il faut chercher le récit le plus véridique, le plus complet, le plus humain de la prise d'Antioche. C'est un des rares témoignages qui nous montre que ces héros étaient d'abord des hommes, sujets aux hésitations et même capables de s'effrayer devant les obstacles et de reculer.

Les détails originaux, un peu noyés il est vrai, dans des descriptions de batailles, plutôt de caractère épique qu'historique, abondent dans la seconde partie de ce sixième chant (242). Comme les historiens, et quelquefois avec plus de bonheur, le trouvère nous raconte la prise d'Antioche, la mort du frère de Yaghi-Sian (243), la rupture de l'échelle et les inquiétudes de Godefroy de Bouillon, les exploits des barons, l'invasion d'Antioche, le massacre des habitants et les exploits pas toujours héroïques des Tafurs :

Des beles Sarrasines i ont fait lor delis,
De cel pesa Jhesus le roi de Paradis.

(Ms. 12558, fol. 93 v^o, 2^e c.).

La trace du remanieur reparaît quand il nous décrit Yaghi-Sian se réfugiant dans la Citadelle d'Antioche, et place ainsi l'épisode de sa mort deux chants plus loin. En réalité, c'est après la chute de la cité et non après la victoire finale sur Kerbogha que Yaghi-Sian a été tué. En second lieu il n'a pas eu le temps de pénétrer dans la Citadelle. Il a pris la fuite, croyant que celle-ci était déjà prise. Le témoignage de Kamaledine est formel (244).

En résumé tout ce récit de la prise d'Antioche est un des plus caractéristiques du poème d'*Antioche* dû à Richard le Pèlerin et remanié par Graindor.

(242) Ms. 12558, fol. 92, 93.

(243) Nous devons dire que ni l'Anonyme, ni les historiens arabes ne nous parlent de ce frère.

(244) *Rec. Hist. Or.*, III, 581. Confirmé par *Gesta* (p. 109), Mathieu d'Edesse (*Rec. Hist. Arm.*, I, 40) et Ibn el Athir (Tornberg, X, 188).

C'est un mélange curieux d'histoire rigoureuse et de fantaisie poétique. Rigoureusement historiques et originaux sont les épisodes de la fuite d'Etienne de Blois, de la trahison de Phirouz, de l'hésitation des seigneurs devant l'échelle tendue par le traître, de l'intervention touchante de Foucher l'Orphelin et de la cruauté des Tafurs après la chute de la cité. De tels témoignages, nous l'avons dit, sont de premier ordre et ne peuvent être ignorés de celui qui entreprend une histoire complète de la plus glorieuse des Croisades. Contestables, bien que très intéressants et dus à Richard le Pèlerin lui-même, sont les épisodes des visions de Phirouz que seul Foucher nous rapporte, de la capture d'un fils du Turc traître, conservé uniquement dans Albert d'Aix. D'autres détails, telles les tirades de Phirouz sur le christianisme, semblent avoir été utilisés par Robert le Moine ; enfin le songe de Bohémond n'a d'autre garant que le poète lui-même.

Il est certain que ni Richard le Pèlerin, ni même Graindor de Douai, n'ont pu compiler tous les chroniqueurs latins. Nous reparlerons plus loin de la parenté de la *Chanson* avec Robert le Moine. Mais nous croyons que Richard le Pèlerin, fort attentif, a dû recueillir tous les bruits qui circulaient au camp des Croisés relativement à la prise d'Antioche. La vérité sur cet événement, nul ne la saura exactement, avait déjà déclaré le plus consciencieux des témoins oculaires de la Croisade (245), ou plutôt comme disent les historiens arabes : « Allah est le plus savant ! »

VII

Les Croisés, à peine installés dans Antioche où ils trouvèrent peu de vivres, virent des nuages de poussière s'élever vers le ciel. C'était, disait-on d'abord, l'Empereur qui venait à leur secours. Mais ils ne tardèrent pas à se détromper ; en réalité, l'armée conduite par Kerbogha se préparait à investir la cité :

En se compaigne furent Arrabi et Persant,
Et tot li Amoravie et li Popelican,
Li Turc, li Medien, une gent combatant,
Cil de Samaire i furent et tot li Agolant (246).

Nous connaissons la formation de l'armée de Kerbogha par les historiens arabes, Kamaledine et Ibn el Athir. Il y avait là Dokak, fils de Tutuch, seigneur de Damas (247) et l'Atabeg (248) Toghtekin, Djenaheddaula, seigneur d'Emèse, Sokman, fils d'Or-

- (246) Sur ces « Agolant » ou « *Agulani* », voici ce que dit l'Anonyme (p. 113) : « Les Angulans étaient au nombre de trois cent mille et ne craignaient ni lances, ni flèches, ni aucune autre arme, car eux et leurs chevaux étaient entièrement couverts de fer et eux-mêmes ne voulaient porter d'autres armes au combat que des glaives ». Voici maintenant la *Chanson* :

Une gente forte et fiere orgellose et prisant :
Il ne portent nule arme fors espée treçant,
Tot sont covert de fer et derière et devant ;
Oïez de lor cevals une merveille grant,
Ne lance, ne escu, n'enseigne flamboiant,
Ne soferroit sor lui por nule rien vivant
Et celui qui le porte cort sore maintenant.

(Ms. 12558, fol. 95 v°).

M. H. Grégoire croit que le terme Agulant provient de l'arabe *Goulam*, garçon, comme le terme Achopart provient de l'arabe *Hadjib*, Chambellan (*art. cité*, p. 483).

- (247) L'autre fils de Tutuch, Redouan, seigneur d'Alep, ne se présenta pas, étant déjà brouillé avec Yaghislan (Kamaledine, III, 578 ; Ibn el Athir, X, 188).
(248) Atabeg est composé de *Ata* (père) et de *beg*, à l'origine nom sous lequel on abordait le tuteur et précepteur des princes turcs de la dynastie Seldjoukide, qui, dès leur jeune âge, étaient remis entre les mains de quelque émir considéré, chargé de leur tenir lieu de père. Atabeg devint dans la suite un titre honorifique. (*Encycl. de l'Islam*, article *Atabeg*).

tok (249), Arslan tach, seigneur de Sindjar (250). En dernier lieu, arriva Watthab, fils de Mahmoud, avec ses troupes d'Arabes. La jonction de tous ces chefs se fit à Merj Dabik (251). Tous ensemble se dirigèrent sur Antioche (252).

La mort de Roger de Barneville est racontée par une lettre d'Anselme de Ribemont (253), par plusieurs chroniqueurs (254) et par la *Chanson d'Antioche*, dont le récit se recommande par une véracité évidente.

Il faut ranger dans le domaine de la fable la lettre, pleine de jactance ridicule, de Kerbogha au Soudan de Perse et le dialogue de Kerbogha avec sa mère : lettre et dialogue rapportés à la fois par les *Gesta* (255), Tudebode (256), l'*Historia belli sacri* (257), Robert le Moine (258), Baudri de Dol (259), Guibert de Nogent (260) et l'*Historia Nicæna vel Antiochena* (261), ainsi que par la *Chanson d'Antioche* (262). Si

(249) Seigneur de Jérusalem avec son frère Ilghasi ; après la prise de cette ville par les Egyptiens, il va s'établir à Edesse puis à Hisn Keifa, où il fonde une dynastie. La *Chanson d'Antioche* nous le montre souverain de Jérusalem, assistant au Concile, tenu par le Soudan à Coronde (éd. P. Paris, II, 59).

(250) Sindjar est une ville de la Mésopotamie à environ soixante dix milles de Mossoul ; son territoire pris par les Francs, fut reconquis par Zengui (*Rec. Hist. Or.*, I, 377).

(251) Sur cette localité du Nord de la Syrie, située entre Azaz et Alep, voir *Rec. Hist. Or.*, III, 580.

(252) Kamaleddine, *Rec.*, III, 580 ; Ibn el Athir, X, 188.

(253) *Rec. Hist. Occ.*, III, p. 892.

(254) *Tudebodus imitatus*, Raimond d'Aguilers, Robert le Moine, *Rec.*, III, 198, 252, 808, 809.

(255) Bréhier, 117-125.

(256) *Rec. Hist. Occ.*, III, 62-66.

(257) *Rec. Hist. Occ.*, III, 199-200.

(258) *Rec. Hist. Occ.*, III, 811-814.

(259) *Rec. Hist. Occ.*, IV, 62-64.

(260) *Rec. Hist. Occ.*, IV, 191-194.

(261) *Rec. Hist. Occ.*, V, 163-164.

(262) Ed. P. Paris, II, 144 sqq. P. Paris omet un passage important du Ms. 12558, fol. 95 v°, 96 r° ; Ms. 786, fol. 195 v° et 196 r°.

jamais il y avait eu une correspondance entre Kerbogha et Barkyarok, les historiens orientaux, persans ou arabes, l'auraient connue. Non seulement nul n'en parle, mais aucun d'eux ne dit que c'est sur l'ordre de Barkyarok que Kerbogha vint mettre le siège devant Antioche. Aucun historien musulman ne nous parle non plus de Calabre, mère de Kerbogha ; c'est une invention entièrement fabuleuse. Non seulement les documents musulmans, mais ni Foucher de Chartres, ni Raimond d'Aguilers, deux témoins oculaires, ni les lettres des Croisés ne nous rapportent ces épisodes. Le fait qu'ils se trouvent dans les *Gesta Francorum*, ne signifie pas qu'il faille les attribuer au chroniqueur anonyme, qui écrivait au moment même des événements. On s'accorde à considérer ces épisodes comme des interpolations ou des amplifications romanesques dues à quelque clerc postérieur (263). En effet, le premier historien qui connut et imita les *Gesta Francorum* fut Ekkehard, moine de Bamberg, plus tard abbé d'Aura en Bavière, qui vit à Jérusalem « ce petit livre » où était racontée exactement la série des événements de la Croisade, en 1101 (264). Or Ekkehard, pas plus que Raoul de Caen, autre imitateur de l'Anonyme, ne reproduit les épisodes en question. Ces inventions, qui contrastent par leur ton avec la gravité des *Gesta*, peuvent bien être à l'origine dues à quelque poème populaire.

Les scènes de la bataille contre Kerbogha et de la fuite des « funambules » sont racontées avec quelque analogie par la *Chanson* et par l'Anonyme ; mais on ne peut de là conclure à un plagiat ; cela prouve simplement que le poète et le chroniqueur étaient également témoins des événements. Le poème donne des précisions sur le prix des denrées et sur la fa-

(263) Bréhier ; préface de son édition des *Gesta*, p. VI-VII.

(264) Ekkehard, *Hierosolymita*. *Rec.* V, 21.

mine qui désolait de nouveau les Croisés dans Antioche. Il rapporte surtout un trait fort curieux qu'on chercherait en vain chez l'Anonyme : la pauvreté ne sévissait pas seulement parmi le peuple, mais également parmi les seigneurs. Le comte Robert de Flandre eut tous ses chevaux tués ; ces animaux qui servaient en même temps de nourriture, étaient fort chers, et le comte n'avait pas assez d'argent pour en acheter un pour lui. C'est alors que Godefroy de Bouillon et Tancrède prirent chacun une coupe et allèrent quêter la somme nécessaire pour lui procurer un cheval (éd. P. Paris, II, 152) (265).

Le récit de la vision du prêtre Etienne (266) et de l'invention de la Sainte Lance (267) est raconté avec des variantes intéressantes par tous les chroniqueurs occidentaux et par les historiens arabes (268). La seule variante originale de notre poème c'est le serment prêté par les Croisés après l'invention de la Sainte Lance, non après la vision d'Etienne. Quant à la confusion entre Pierre Berthélemy et Pierre l'Ermite, que Hagenmeyer et Riant reprochent à la *Chanson d'Antioche*, elle est due uniquement à l'édition de

(265) Ms. 786, fol. 197 v°, 1^{re} et 2^e c. Ce morceau manque au 12558. Nous n'avons rien à dire sur le passage qui suit relatif à la fuite d'Etienne de Blois et à son entrevue avec Alexis, racontées d'une façon semblable, mais non à la même place par les *Gesta*, p. 141-147.

(266) *Gesta*, p. 129 ; Raimond d'Aguilers, III, 255-256 ; Foucher, III, 346 ; Tudebode, III, 68-70 ; *Hist. belli Sac.*, III, 201 ; Robert, III, 821-822 ; Baudri, IV, 66-67 ; Guibert, IV, 195-196 ; *Hist. Nicaena*, V, 167, etc...

(267) *Gesta*, p. 133 ; Raimond, 257 ; Foucher, 344 ; Tudebode, 77 ; *Hist. Belli Sacri*, 202 ; Robert, 823 ; Baudri, 74 ; Guibert, 203 ; *Hist. Nic.*, 167. Voir également les nombreuses lettres des Croisés classées par Hagenmeyer, *Chronologie*, p. 167-168.

(268) Ibn el Athir (*Rec.*, I, 195), édition Tornberg, X, 189 ; Sibte ibn Djauzi (Ms. ar. de la B.N. 1506, fol. 232 r°) ; Aboul Mahacem (*Rec. Hist. Or.*, III, 483).

Paulin Paris qui a adopté une mauvaise leçon (269).
Voici comment il faut corriger le texte :

Li evesques del Pui c'on clamoit Aïmer,
Les Crois et les reliques li a fait apoter,
Que c'est voirs que il dist, ce li a fait jurer,
Por çou que Dex velt mius se raison atester
Pieres *uns pélerins* les prist à apeler (270).

Il est donc certain qu'il ne s'agit pas du tout de Pierre l'Ermite, mais d'un autre Pierre. L'erreur de certains Manuscrits ne doit être attribuée ni à Richard le Pèlerin ni à Graindor mais uniquement aux copistes.

Voici maintenant ce que nous dit l'historien Ibn el Athir : « Il se trouvait parmi les Francs un moine respecté, fourbe, qui leur déclara que le Christ (qu'il soit salué !) avait une lance enterrée à Cassian (église St Pierre). « Si vous la trouvez, ajoute le moine, vous aurez la victoire, sinon votre perte est certaine ». Il avait auparavant enterré une lance et en avait marqué la trace. Il ordonna alors aux Francs de jeûner et de faire pénitence. Ils le firent pendant trois jours. Le quatrième, le moine les fit introduire à l'endroit indiqué avec le bas peuple et les ouvriers. Ils firent des fouilles partout et trouvèrent la lance annoncée. Le moine leur dit alors : « Je vous annonce la victoire » (271).

L'apparition d'un météore et sa chute dans le camp des Turcs, la construction par les Croisés d'un mur entre la cité et le camp sarrasin, enfin l'incendie allumé intentionnellement par Bohémond, qui détruisit une bonne partie des édifices d'Antioche — tout cela est également raconté par la *Chanson* com-

(269) Voir édit., t. II, p. 164.

(270) Ms. 12558, fol. 99 r^o, 1^{re} col. ; de même, Ms. 786, fol. 198 v^o, 2^e colonne.

(271) Edition Tornberg, X, 189.

me par les *Gesta*, ses imitateurs, et les autres chroniqueurs (272), toujours avec des variantes.

Les Croisés, appauvris, affamés, décidèrent d'envoyer une ambassade à Kerbogha (273). Cet événement est raconté par Ibn el Athir en ces termes : « Les Francs, pressés par la famine, envoyèrent à Kerbogha une ambassade pour lui demander l'*aman* et pouvoir sortir de la ville. Celui-ci ne leur a pas accordé ce qu'ils sollicitaient et leur répondit : « Vous ne sortirez que par l'épée » (274). Telle n'est pas la version des chroniqueurs latins sur l'objet de cette ambassade. Les Francs auraient simplement invité Kerbogha à plier bagages et s'en aller ou à accepter un combat singulier entre un certain nombre d'hommes déterminé. La vérité est difficile à connaître. Une seule chose cependant est certaine sur laquelle tous les historiens, orientaux et occidentaux, sont d'accord. Les messagers se heurtèrent à l'arrogance de Kerbogha qui leur donna le choix entre l'apostasie ou la mort (275). Les chroniqueurs latins ont presque tous écrit après la victoire finale. Aucun d'eux ne pouvant connaître le dialogue entre Kerbogha et Pierre l'Ermite, ils l'imaginèrent aussi héroïque que possible et surtout à l'avantage des Francs (276).

Prenons pour étudier cette ambassade une ver-

(272) Voir les sources dans Hagenmeyer, *Chronologie*, p. 164-165.

(273) *Gesta*, p. 147-148 ; 2^e lettre d'Anselme de Ribemont, *Rec.*, III, 893 ; Raimond, III, 259 ; Foucher, 347 ; Tudebode, 77-78 ; *Hist. Belli Sacri*, 204 ; Robert, 825-827 ; Raoul de Caen, 664 ; Baudri, IV, 74 ; Guibert, IV, 203-204.

(274) Edit. Tornberg, X, 189. Voir également Aboul Fedà, *Rec.*, I, 4. Le témoignage d'Ibn el Athir est confirmé par l'historien chrétien arménien Mathieu d'Edesse (*Rec. Hist. Arm.*, I, '41).

(275) La version donnée par Anne Comnène (*Rec. Hist. Byz.*, t. I, part. II, p. 63) est légendaire.

(276) Voir les considérations de Hagenmeyer dans son ouvrage sur Pierre l'Ermite, p. 270 sqq.

sion originale : celle des *Gesta* (277), un imitateur des *Gesta* : Robert le Moine (278), et comparons ces deux récits avec la *Chanson d'Antioche* (279). Un fait nous frappe immédiatement : le récit de Robert le Moine, certainement basé sur les *Gesta*, emprunte tous les détails par lesquels il s'écarte de cette chronique à la *Chanson d'Antioche*. Rien n'est plus aisé que de le démontrer : dans les *Gesta*, ce sont les chefs croisés qui, après avoir tenu conseil, choisirent Pierre l'Ermite pour le charger de l'ambassade. Par contre, selon Robert, comme selon Richard le Pèlerin, c'est Pierre l'Ermite lui-même qui s'est offert avec Herluin, aucun autre n'ayant voulu se présenter (280).

Les *Gesta* rapportent que c'était Herluin qui servit d'interprète (281), au contraire suivant Robert et la *Chanson*, on joignit aux deux envoyés un interprète (282).

Les *Gesta* signalent l'arrivée des ambassadeurs auprès de Kerbogha par une petite phrase : « Les envoyés se retirèrent et se rendirent dans l'assemblée impie » (283). Au contraire Robert et la *Chanson* se complaisent à décrire, et de la même façon, la manière fière et arrogante avec laquelle Pierre et Herluin abordèrent le Turc.

Dans les *Gesta*, Pierre propose à Kerbogha de lui laisser tous ses biens au cas où il voudrait s'en aller.

(277) Ed. Bréhier, p. 147. sqq.

(278) *Rec.*, III, p. 825 sqq.

(279) Edit. P. Paris, II, 170-177 ; Ms. 12558, fol. 99 v°.

(280) « Ainc n'i ot I seul d'els qui se vauisist drecier

Fors sol Pieron l'Ermite..... (Ms. 12558, f° 99 v° 2^e c.)
 « *nec aliquis praesumeret haec ferre mandata, tandem duo inventi sunt, Herluinus et Petrus Heremita* (Rec., III, 825).

(281) Bréhier, p. 151.

(282) « Si menés avoec nous un nostre latimier » (*ibid.*)
 « *Hi cum interprete iter suum ad Turcorum castra direxerunt* » (*ibid.*)

(283) Bréhier, p. 149.

Robert, suivant en cela le récit du pèlerin Richard, se garde bien d'imiter ce passage.

Les *Gesta* prétendent qu'après la réponse de Kerbogha au discours de Pierre, « les envoyés revinrent rapidement au camp ». Rien de tel chez Robert et la *Chanson* ; ils laissent parler Herluin qui prononce un discours fort insolent, à quoi succèdent, chez le chroniqueur, comme chez le poète, des réflexions fort curieuses de Kerbogha (284).

L'analogie entre Robert et notre poème est incontestable. Voici la description de l'arrivée des messagers au camp des Turcs, d'après la *Chanson* :

*Corbarans se seoit el faudestuet doré,
L'une jambe sor l'autre, par mult grande fierté.
A la loi de sa tiere ot son cors conraé,
Bien resamble baron de grant tiere casé ;
Environ lui avoit grant part de ses casés ;
No mesagier se sont devant lui aresté,
Pas ne le saluèrent né ne l'ont encliné.
Li Turc qui o lui èrent en sont mult aïré,
S'il ne fuscent mesage, il fuscent tot tué (285).*

.....et d'après Robert le Moine :

« *Convenerunt undique Turci, audire gestientes quid dicerent Christianorum nuntii. Erat autem Corbanam residens in solio, indutus regio cultu habituque pomposo: ante cujus faciem venientes minime se inclinaverunt, sed erecta cervice adstiterunt. Quod quum Turci viderent, aegre tulerunt ; et nisi nuntii essent, superbae continentiae ignominiam vindicassent* » (286).

(284) Fol. 100 r°, 2° col. : *quant Corbarans l'entent.....*
Robert, 826-7.

(285) Ms. 786, fol. 199 r°, 2° c.

(286) *Rec.*, III, 825. Voici le début du discours de Pierre :
« *Corbanam, Francorum procures tibi mandant : unde tibi contigit tam temulenta audacia, quod armata manu contra eos venisti..... Infernales Dii tui te turpius non potuerunt dehonestare, quam quod te miserunt contra eos pugnare* ». Dans la *Chanson* :

Or entent, Corbarans, que no Franc t'ont mandé
Merveilles sont dolant, si lor torne à vilté,
Que vos osastes onques venir vers els armé,
Li Deu que tu as tant servi et honéré
T'ont ore malement escarni et gabé.

(Ms. 12558, fol. 100 r°, 1° c.)

Il est incontestable que des deux auteurs, Robert et Richard le Pèlerin, l'un a imité l'autre. Imaginons un moment que ce soit le poète qui ait utilisé le chroniqueur (287) ; alors il faudrait ajouter aux sources de Richard ou de Graindor déjà supposées, Foucher de Chartres, Raimond d'Aguilers, Guibert de Nogent, Albert d'Aix, l'Anonyme, Raoul de Caen et même Anne Comnène (pour les démêlés avec Alexis), une nouvelle source : Robert le Moine. Dans ce cas, aucun chroniqueur n'aurait utilisé plus de documents que ce poète, pourtant doué d'une grande imagination, inventant des histoires fabuleuses, amplifiant les descriptions de batailles, omettant de nombreux événements rapportés par tous ces chroniqueurs, alors qu'il est seul de tous les historiens à nous conserver des faits mémorables qui sans lui seraient perdus. Il nous restera encore à chercher où Robert le Moine a trouvé ces détails, qu'il ajoute aux *Gesta*, et qui seraient plus à leur place dans une épopée que dans une véritable histoire. Une pareille supposition serait insoutenable.

La seule hypothèse possible, croyons-nous, c'est celle de considérer que Robert le Moine a utilisé, comme beaucoup d'autres imitateurs de l'Anonyme, une source poétique, et celle-ci ne peut être que la *Chanson de Richard le Pèlerin*.

Pierre l'Ermite, avec son compagnon, retourne alors au camp des Croisés (288) et les met au courant

(287) C'est l'hypothèse de Gaston Paris dans *Romania* (XIX, 566). Gaston Paris a sans doute lu rapidement la *Chanson* et Robert le Moine. Nous y reviendrons.

(288) Ici Graindor en profite pour ajouter une interpolation rappelant le *Chevalier au Cygne* ; la désignation éventuelle de Godefroy de Bouillon pour se battre en combat singulier avec Corbaran aurait froissé l'amour-propre du duc de Normandie. C'est alors qu'on rappelle à ce dernier les origines merveilleuses du duc de Bouillon. Cette interpolation, si elle est de Graindor, prouverait qu'au moment du remanie-

des intentions belliqueuses des Turcs. La *Chanson d'Antioche* nous fournit ici un petit détail d'une grande valeur : Bohémond, devenu chef de l'armée des Croisés par la maladie du comte de Toulouse, consulte le peuple, les pauvres et les bourgeois, pour savoir si vraiment ils désiraient le combat (289). Leur réponse ne se fit pas attendre : ils aimeraient mieux mourir à la guerre que de faim. C'est alors que sur l'ordre de l'Evêque du Puy, les Francs se mettent à jeûner, à prier et à faire l'aumône pendant trois jours (290).

Kerbogha était fort inquiet de ce qui se passait au camp de ses ennemis. C'est pourquoi il envoya un espion, Amedelis, pour les épier. Les nouvelles qu'il lui donnera ne seront pas très rassurantes. Les *Gesta* et ses imitateurs ne rapportent pas l'épisode d'Amedelis (291) ; mais notre poème est confirmé, sur ce point, par deux témoins oculaires de la Croisade : Raimond d'Aguilers (292) et Foucher de Chartres (293). Comme dans chacun de ces historiens les versions sont différentes, on ne saurait conclure au plagiat.

Suivant son habitude, Richard le Pèlerin s'arrête un instant pour nous raconter un épisode touchant, véridique et qu'on chercherait vainement chez les chroniqueurs latins. Il s'agit de deux vaillants che-

ment de la *Chanson d'Antioche*, la légende du Chevalier au Cygne était déjà connue.

(289) Albert d'Aix fait allusion à cette consultation sans donner les précisions de la *Chanson* (*Rec.*, IV, 421).

(290) Notre poème évoque ces préparatifs d'une façon fort belle et fort vivante. Comparer avec la *lettre du clergé et du peuple de Lucques* (Riant, *Inv.*, p. 224).

(291) Nous ne nous attardons pas à dire combien Pigeonneau a dû examiner superficiellement la *Chanson d'Antioche* pour soutenir que tout le 7^e chant était imité des *Gesta* (p. 35).

(292) *Rec.*, III, 260.

(293) *Rec.*, III, 348.

valiers (Vavassor), comme toujours du Nord de la France : Evervins de Creil et Pierre Postiaus. La famine sévissait alors terriblement dans Antioche et Evervins n'avait sans doute pour toute fortune que son âne. Evervins, étant parti un jeudi matin prier au moustier, les hommes de Pierre Postiaus sont venus le trouver : « Sire, lui dirent-ils, nous avons faim ; voilà sept jours que nous n'avons pas goûté le pain ». — « Amis, répondit Pierre, prenez l'âne d'Evervins, faites-le rôtir et régalez-vous ». Les malheureux commencèrent par hésiter. Ils craignaient la colère d'Evervins, mais encouragés par Pierre, ils égorgèrent l'animal et en firent un repas délicieux dont l'odeur réjouit Evervins quand il rentra. — « Où avez-vous trouvé la viande ? » demanda-t-il fort satisfait à son compagnon ; et, ayant appris que c'était son âne qui faisait les frais du festin, il manifesta d'abord un grand mécontentement, à quoi Pierre Postiaus fit une réponse fort belle : « Nous sommes très affaiblis, lui dit-il ; et je ferai autant de mon cheval. Avant le soir nous n'aurons pas besoin d'âne pour porter nos vêtements : ou nous serons morts, ou nous serons riches. Prions le Seigneur et préparons-nous à combattre pour lui ». Evervins embrassa alors son compagnon et, avec leurs hommes, ils se mirent tous à table (294).

De telles anecdotes nous renseignent sur l'histoire de la première Croisade mieux que toutes les descriptions souvent déclamatoires des chroniqueurs. Richard le Pèlerin était sans doute un homme du peuple. D'où la part qu'il réserve aux Tafurs pendant la Croisade, d'où les nombreux détails qu'il est seul à nous donner sur les vilains.

La bataille d'Antioche s'annonçait violente et les

(294) Ms. 12558, fol. 101 r^o, 2^e col. ; Ms. 786, fol. 200, 1^{re} c.
L'un des chevaliers s'appelle Herluins dans ce dernier Ms. au lieu d'Evervins.

Croisés prenaient soin de leur âme et de leurs armes à la fois. Mais la piété n'empêchait pas les seigneurs de faire certaines réserves sur les vertus de la Sainte Lance. En vain l'évêque du Puy essaya de faire porter la précieuse relique par l'un des chefs de la Croisade. Ils aimaient mieux fêrir les Turcs. Il se décida enfin à la porter lui-même. Les Croisés sortirent donc le 28 juin, laissant dans la ville le Comte de Saint-Gilles avec une partie de ses troupes (l'autre partie étant sous la conduite de l'Evêque du Puy) pour préserver Antioche en cas d'une attaque des Turcs (295). Le pieux prélat comprenant la situation difficile des vaillants pèlerins en proie à toutes les calamités, ne marchandait pas les récompenses célestes. Hugues le Grand surtout, dit la *Chanson*, était épris d'un enthousiasme sans bornes.

Pour la bataille contre Kerbogha (296), nous avons, outre notre poème, le fragment de la *Chanson d'Antioche* (ou de *Jérusalem*) provençale publié par Paul Meyer (297). Celui-ci a déjà signalé les analogies que présente ce texte avec celui de Richard le Pèlerin (298). Mais ces 707 vers distribués en laisses monorimes nous donnent une mince idée de ce que fut le poème provençal. Gaston Paris, d'après la compilation espagnole intitulée la *Gran Conquista de Ultramar* (dont les auteurs ont certainement utilisé la chanson provençale), a essayé de reconstituer celle-ci (299) avec beaucoup d'ingéniosité.

A mesure que les Croisés sortaient d'Antioche, Kerbogha se faisait renseigner par Amedelis (par Herlouin dans le fragment provençal) sur les forces

(295) Renseignement confirmé par les *Gesta*, p. 153, et par Raimond d'Aguilers, III, 259.

(296) A partir du fol. 103 r°, Ms. 12558.

(297) *Archives de l'Orient latin*, t. II, p. 467 à 509.

(298) *Ibid.*, p. 468-469. G. Paris a tort de soutenir le contraire dans la *Romania*, t. XIX, p. 576.

(299) *Romania*, t. XXII, p. 352 sqq.

des troupes chrétiennes et sur leurs chefs. Relativement à l'énumération des différents corps d'armées qu'on voyait sortir d'Antioche, les témoignages dignes de foi, les *Gesta*, Raimond d'Aguilers (300) et Anselme de Ribemont (301) ne sont pas d'accord. Cependant en serrant les trois textes on peut dire que ce furent d'abord Hugues le Grand, Robert de Flandre (302) et le duc de Normandie qui sortirent les premiers. Ils furent suivis par Godefroy de Bouillon (303), par l'Evêque du Puy à la tête des Méridionaux du comte de Saint-Gilles et par Tancrède (304) ; enfin, de l'avis de tous les historiens, le dernier qui sortit fut Bohémond. La *Chanson d'Antioche*, et cela d'accord avec Albert d'Aix, multiplie ces échelles d'armées (305). Cependant elle suit l'ordre sur lequel les témoins oculaires sont d'accord, sauf pour l'Evêque du Puy. La raison de cette dérogation c'est un trait fort curieux qui nous renseigne sur les mœurs des Croisés : l'Evêque s'occupait à asperger les guerriers d'eau bénite. Cette faveur ne les enchantait pas tous et surtout Enguerrand de Saint-Pol :

Quant Engerrans le vit, si li prist à crier :
 « Sire, laisiès vostre aigue, ne vos calt à ruer
 Ne me moilliés me elme, car mult le puis amer.
 Anqui le vaurai bel a Sarrasins mostrer.

(Fol. 104 v°, 1^{re} col.).

La *Chanson* nous montre une troupe d'ecclésiastiques.

(300) Copié exactement par Foucher de Chartres.

(301) Omet malheureusement Godefroy de Bouillon.

(302) Il n'y a que Foucher et Raimond d'Aguilers qui le rangent avec un corps d'armée à part. Les *Gesta* placent Robert de Flandre avec Hugues le Grand, Anselme avec le duc de Normandie.

(303) Les *Gesta* placent Godefroy avant le duc de Normandie.

(304) Omit par Raimond et Foucher et cité par Anselme de Ribemont et par les *Gesta*.

(305) De même le fragment provençal qui place parmi les belligérants un bataillon céleste.

tiques (306), une troupe de Tafurs, une troupe de vieillards qui firent jadis la Croisade d'Espagne (307), une troupe de femmes (308), enfin un certain nombre d'escadrons dirigés par des barons, spécialement de la France du Nord (309). La sortie s'effectua par la porte située devant la Mahomerie (310), appelée à la fois porte du Pont et porte de la Mer, comme étant la plus proche du Port Saint-Siméon. Dans le discours de l'Evêque du Puy, reparait l'analogie entre Robert le Moine et la *Chanson*. Mais la comparaison tourne à l'avantage de notre poème (311).

A la vue de l'armée franque si bien préparée, Kerbogha se repentit d'avoir refusé les propositions de Pierre l'Ermite. Il envoya donc Amedelis solliciter des Francs le combat singulier qu'ils avaient eux-mêmes demandé. Cette ambassade ne se trouve plus dans Robert le Moine, mais dans deux autres sources : Raimond d'Aguilers (312) et Raoul de Caen, imitateur des *Gesta*, de même que dans Foucher de Chartres (313).

Kerbogha commença d'abord par reculer vers la

(306) Confirmé par les *Gesta*, p. 153, et par Raimond d'Aguilers.

(307) Ce couplet est probablement dû à Richard, même s'il n'est pas conforme à la vérité. Nous avons vu au début de notre travail combien le souvenir des Croisades d'Espagne était vivant parmi les premiers Croisés de Syrie.

(308) Témoignage fort précieux d'ailleurs confirmé, en d'autres circonstances, par les historiens arabes. Voir plus loin.

(309) Témoignage fort conforme à ce que disent Ibn el Athir et Kamaledine sur les chrétiens sortant par petits groupes. Cf. aussi Raimond d'Aguilers : « Car, ainsi que je l'ai déjà dit, nos princes n'avaient formé que huit corps, et il s'en trouva treize en dehors de la ville » (*ibid.*).

(310) *Gesta*, p. 153.

(311) Voir note de P. Paris au t. II de son édit., p. 226.

(312) *Rec.*, III, 260.

(313) *Rec.*, III, 667 pour Raoul de Caen, et *Rec.*, III, 349 pour Foucher de Chartres.

montagne. Les Francs le poursuivirent. C'était un stratagème (314). Les Turcs se divisèrent : une partie resta sur place et une autre se dirigea vers la mer dans l'intention d'envelopper les Chrétiens (315). Nulle part la position des Turcs n'est exposée avec une brièveté aussi lumineuse que dans la *Chanson d'Antioche*. C'est Corbaran qui dit au Rouge-Lion (316), un roi sarrasin :

.....Jo vos voel commander :
 A cels devers la mer alés premiers joster,
 Par devers la montaigne vaurai ma jent mener,
 A mes arciers conmant les Frans avironner,
 Que jamais en lor terre n'en puist un sels torner (317).

A la rencontre des Turcs qui arrivaient de la mer, on envoya un chevalier nommé Renaud de Toul. Les *Gesta*, Guibert de Nogent, Albert d'Aix, Robert le Moine, et en général la plupart des chroniqueurs latins, parlent de Renaud de Toul ; mais c'est à la *Chanson d'Antioche* seule que nous devons le récit véridique de sa mort (318). Renaud était heureusement suivi par le duc de Normandie et le duc de Bouillon qui réussirent à infliger une sanglante défaite aux Sarrasins et les poursuivirent sans pitié.

Cependant, c'était du côté de la montagne que se trouvait le gros de l'armée de Kerbogha. Bohémond, avec un nombre de guerriers fort inférieur à celui des ennemis, avait beaucoup de peine à résister. Sur ce point, le récit des *Gesta*, de Foucher et de Raimond d'Aguilers, est fort bref et un peu confus. L'exposé

(314) Ou plutôt les Croisés crurent à un stratagème, car en réalité les Musulmans fuyaient.

(315) *Gesta*, p. 155.

(316) Nom fort difficile à identifier car *lion* est la traduction du mot turc *Arslan*. Or plusieurs chefs sarrasins s'appelaient *Arslan* : *Kilidj-Arslan*, *Arslan-Chah*, *Arslan-Tach*, mais aucun de ces noms ne se traduit par Rouge Lion.

(317) Ms. 12558, fol. 106 r^o, 2^e c.

(318) Ms. 12558, fol. 106 v^o, 1^{re} c. ; édit. II, 233-235.

de la *Chanson d'Antioche*, maladroitement imitée par Robert le Moine (319) est plus clair et plus détaillé. C'est par le poème que nous apprenons la situation critique de Bohémond, situation qui a duré très peu de temps, il est vrai, car Godefroy et les autres seigneurs ne tardèrent pas à venir à son secours (320). Richard le Pèlerin, toujours suivi par Robert le Moine, nous raconte comment fut tué Odon de Beauvais (ou de Beaugency), qui portait l'étendard de Hugues le Grand, et remplacé par un chevalier nommé Guillaume. Puis la fantaisie du poète épique se donne libre cours (Graindor et Richard à la fois) et nous assistons tour à tour aux exploits impétueux de Hugues le Grand, de Robert de Flandre, d'Enguerand de Saint-Pol et de son père Hugues, de Pierre l'Ermite et des Tafurs, de l'Evêque du Puy, qui tient la lance, du duc de Normandie qui blesse Ker-

(319) Ici la *Chanson* est également imitée par Albert d'Aix.

(320) Il est entendu que tout ce récit de la bataille d'Antioche est fait d'un point de vue purement *occidental*. En effet, le récit des historiens orientaux est fort différent. Ainsi, quand une partie de l'armée de Kerbogha se sépara de lui, les Francs pensèrent que c'était un stratagème. La vérité est différente : « Les Francs, dit Ibn el Athir, crurent à un piège ». En réalité c'était une trahison. Les émirs, choqués par l'attitude orgueilleuse de Kerbogha et déçus d'avoir été empêchés par lui de tuer les Francs quand ils sortaient par petits groupes, méditaient en secret de le trahir — ce qu'ils firent de bon cœur. (Tornberg, tome X, p. 189). — Kamaledine ne fait que confirmer Ibn el Athir (*Rec.*, III, 583) : « Les Francs, dit-il, sortirent avec des forces considérables ; aussitôt les Turcomans jetèrent le désordre parmi les Musulmans lesquels se débandèrent. Cependant, les Francs, croyant à un stratagème de leur part, s'abstinrent de les poursuivre et Dieu permit que les fidèles fussent sauvés. Kerbogha, demeuré seul avec la majeure partie de ses troupes, brûla pavillons et tentes et s'enfuit à Alep ». Richard le Pèlerin, comme Raimond d'Aguilers et l'Anonyme des *Gesta*, nous raconte les événements, tels qu'ils étaient vus par un guerrier du camp des Croisés.

bogha (321) et du duc de Bouillon qui tue Brohadas, fils du Soudan, confié à Kerbogha (322). Après quoi viennent, de nouveau, une énumération des héros, qui rappelle de loin celle d'Albert d'Aix (323), une énumération des princes sarrasins, qui rappelle très peu celle de Foucher de Chartres (324) et le récit fort original de l'apparition de l'armée céleste. L'analogie avec Robert le Moine continue toujours à l'avantage de la *Chanson*, malheureusement fort remaniée par Graindor. L'incendie allumé par les Turcs, l'intervention des Syriens et des Grecs qui tuent les Turcs, la fuite de ces derniers, la mort de Gérard de Mauléon, les exploits de ses compagnons et la poursuite des Sarrasins par les Francs, tous ces événements sont racontés également par le poète et le chroniqueur. C'est sans doute avec la *Chanson d'Antioche* que Robert complétait les *Gesta*. Cependant le poème est seul à raconter la mort de Hungier l'Allemand et un dialogue grotesque entre Kerbogha et le duc de Bouillon, dû sans doute au remanieur (325), ainsi que le combat qui s'en suivit et dans lequel le duc de Bouillon fut blessé.

La victoire était éclatante, mais non pas complète (326). La citadelle d'Antioche était toujours oc-

(321) C'est là une invention du trouvère, ou plutôt un prétexte pour décrire la tente du chef sarrasin.

(322) Il est inutile de dire que cette mort du fils du Soudan est une interpolation due à Graindor qui, nous le savons déjà, a intercalé entre le poème d'*Antioche* et celui de *Jérusalem*, l'épisode des *Chétifs*. La mort de Brohadas, fils du Soudan, ne se trouvait pas dans le poème original de Richard le Pèlerin et aucun chroniqueur n'en parle.

(323) *Rec.*, IV, 422. Cette énumération, ainsi que tout ce passage, est imitée par la compilation espagnole, la *Gran Conquista de Ultramar*, édit. Gayangos, p. 269.

(324) *Rec.*, III, 347.

(325) Ms. 12558, fol. 110 v° ; édit., II, 270 sqq.

(326) Voici quelques-uns des exploits des pieux Croisés :
« Et ils passèrent au fil de l'épée toutes les

cupée par les Sarrasins. Kerbogha s'en était emparé et en avait confié le commandement à Ahmed, fils de Merouan (327). « A leur retour dans Antioche, dit Kamaled dine, les Francs négocièrent avec Ahmed, fils de Merouan, et lui offrirent la vie sauve ainsi qu'à sa suite. Ahmed capitula le lundi 2 du mois Chaban de la même année (5 juillet 1098). On le logea dans un hôtel d'Antioche et ses compagnons furent laissés libres ; puis on le fit conduire sous bonne escorte jusque sur le territoire d'Alep. Mais les Arméniens surprirent cette troupe, tuèrent une partie et firent l'autre prisonnière, à l'exception d'un très petit nombre qui s'échappèrent » (328).

Le récit des chroniqueurs occidentaux est un peu différent. Celui de la *Chanson d'Antioche* se rapproche de la version des *Gesta* et de ses imitateurs dont Robert le Moine. Voici d'abord la *Chanson* :

Un amiral i ot qui fu de grant fierté,
 Qui fu sire des autres s'en ot la poesté.
 Mult par ot bien l'estor véü et esgardé,
 Les chevaliers, qui furent si blanc con fiors en pré,
 Si tost con il se furent à nostre gent mellé,
 Li lor furent vencu, mort et desbareté.
 A l'ost nostre Segnor a I pegnon mandé,
 Dans Raimons de Saint Gille li a le sien doné (329).

Voici maintenant Robert le Moine :

« *Admiraldus vero qui in castello erat, ut vidit prin-*

femmes qu'ils trouvèrent dans les tentes des Turcs ». Foucher, *Rec.*, III, 349-350.

« De même que dans une boucherie on a coutume de dépecer les corps d'animaux, de même, à bon droit, les nôtres coupaient les corps des Turcs », Robert le Moine, *Rec.*, III, p. 833.

« Les femmes et les enfants jeunes ou encore à la mamelle qu'on trouva dans le camp furent les uns massacrés, les autres écrasés sous les pieds des chevaux ». Albert d'Aix, *Rec.*, IV, 429.

(327) Kamaled dine, *Rec.*, III, 582.

(328) *Ibid.*, p. 584.

(329) Ms. 12558, fol. 111 v° - 112 r°. C'est après le couplet LXIX p, 274 de l'édition que se place la mort de Garsion qui aurait dû avoir lieu après la prise d'Antioche.

cipem suum et qui cum eo erant a campo fuga divertit, viditque innumera albatorum equitum millia cum candidis vexillis per plana discurrentia, admodum expavit, unumque ex vexillis nostris ob tutelam donari sibi proposcit. Comes Sancti Aegidii, qui illic ad custodiam civitatis remanserat, suum illi vexillum porrexit » (330).

L'analogie entre Robert le Moine et la *Chanson* continue : Ayant donc remplacé la bannière de Saint-Gilles par celle de Bohémond, l'Emir fit appeler ce dernier et lui posa des conditions. Il accepterait de céder la citadelle si Bohémond consentait à laisser la vie sauve à tous les Musulmans qui s'y trouvent. Que ceux qui voudraient se convertir, se convertissent et que les autres soient conduits en toute sécurité en pays sarrasin. Bohémond, après avoir demandé l'avis des Croisés, accepte. L'Emir lui-même se fait baptiser et voici ce qu'il raconte :

Signor, quant jo vi ier, le bataille en la prée,
Si vi venir des cius une compaignie armée,
Tant par ert grans et large que jà ne fust nombrée.
Plus ièrent blanc que noïs qui gist sor le gelée.
Si tost con ele fu à nostre gent mellée,
La nostre fu vencue, morte, et desbaretee.
Tote en crolla la terre, li mons et li valée,
Et nostre tors là sus, por poi ne fu versée :
Si grant paour eumes, ço fu vertés provée.
Cascuns vousist mius estre oltre la mer betée (331).

Voici maintenant le récit du moine Robert :

« Ipsi (ceux qui furent baptisés) referre postea soliti erant quia, quum de castelli arce bellum aspicerent, innumera subito candidatorum militum millia se vidisse, quorum intuitus ipsos vehementer terruit. Nec mirum fuit, quia omne castellum funditus intremuit. Quumque viderent eos agminibus Christianorum consociari, suosque in excidium fugamque converti, protinus intellexerunt coelestia numina esse, Deumque Christianorum superari non posse » (332).

(330) *Rec.*, III, 835. Notons que le récit des *Gesta* et de ses autres imitateurs, tel que Guibert de Nogent, est plus humain et plus vrai. Paulin Paris s'est trompé en rapprochant notre *Chanson* de Guibert de Nogent (t. II, p. 281 en note).

(331) Ms. 12558, fol. 112 r^o, 2^e col.

(332) *Rec.*, III, 836.

C'est là le dernier épisode de la *Chanson d'Antioche*. Nous dirons encore un mot de ses rapports avec Robert le Moine dans la dernière partie de notre travail. Pour le moment contentons-nous de résumer ce que nous avons positivement établi :

1°) *Qu'il a existé réellement une chanson de geste ayant pour but de célébrer, en particulier, les exploits des Français à Antioche.*

2°) *Que cette Chanson, même dans sa forme remaniée, ne doit rien aux historiens. Mais elle offre, comparée aux relations des témoins oculaires, l'auteur des Gesta, Raimond d'Aguilers, Foucher de Chartres, une communauté d'impressions, de sentiments, sans qu'il y ait identité de termes.*

3°) *Que la Chanson d'Antioche contient sur les démêlés des Francs avec Alexis, sur la brouille qui eut lieu entre Baudoin et Tancrède, sur les exploits des Croisés de la Belgique ou de la France du Nord, Enguerrand de Saint-Pol, Gontier d'Aire, Raimbaut Creton, Renaud Porquet et Robert de Flandre, sur les Tafurs, sur le siège et la prise d'Antioche, enfin sur la victoire contre Kerbogha une foule d'épisodes originaux, que notre poème est seul à conserver et auxquels il est impossible d'assigner une source quelconque. La seule hypothèse plausible, en présence de la naïveté, de la véracité, de l'authenticité de tous ces récits, est celle qui consiste à considérer l'auteur primitif de l'Antioche, Richard le Pèlerin, comme un témoin oculaire de la première Croisade.*

QUATRIÈME PARTIE

Les Poèmes légendaires du Cycle des Croisades : LES CHÉTIFS - LA CHANSON DE JÉRUSALEM

CHAPITRE PREMIER

LES CHÉTIFS

LA CHANSON D'ANTIOCHE ET LES POÈMES DE LA CROISADE POSTÉRIEURS. — INSUFFISANCE DE L'ÉDITION DE C. HIPPEAU. — ANALYSE COMPLÈTE DES CHÉTIFS D'APRÈS TOUS LES MANUSCRITS. — LES CHÉTIFS ET LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE DU TASSE. — ÉTUDE SPÉCIALE DE LA VERSION DU MANUSCRIT 786 OMIS PAR TOUS LES HISTORIENS. — QUELLE A ÉTÉ LA VERSION PRIMITIVE DES CHÉTIFS.

I

Le fragment d'*Antioche* est aujourd'hui la seule partie historique et originale à la fois de tout le cycle des Croisades. C'est que la *Chanson d'Antioche* a été composée à une époque assez voisine des événements. La légende n'avait pas alors remplacé l'histoire et les héros conservaient encore leur physionomie propre.

Le temps passe. L'imagination populaire tisse autour des chefs de la première Croisade une foule de récits qui, petit à petit, en en transformant la figure, les imposent à la postérité. Les auteurs des *Chansons* primitives de *Jérusalem* et des *Chétifs*, venus après Richard le Pèlerin, ne nous reproduisent plus que la

légende de la Croisade. Ils en ignorent l'histoire. Ce qui les intéresse, c'est la tradition orale. Ils ne cherchent point à instruire leurs auditeurs, mais à leur plaire en leur présentant leurs héros préférés, tels qu'ils se les imaginaient. L'intérêt de la *Chanson d'Antioche* réside principalement dans son historicité. C'est un document historico-épique de premier ordre. L'intérêt des *Chétifs* et de *Jérusalem* est ailleurs. Ce sont, comme nous le verrons, des reflets d'une société française, déracinée de France et établie Outre-Mer. Ils nous apportent des témoignages précieux sur la vie franque en Syrie.

Dans tous les Manuscrits, le fragment des *Chétifs* suit immédiatement celui d'*Antioche*. Le même couplet, sans transition aucune, annonce la fin d'une *Chanson* et le début d'une *Chanson* nouvelle :

Segnor, or voel que soit ceste raison finée,
 Cil qui ces vers a fais et la rime trovée,
 Dusqu'à une autre fois qu'ele ert renouvelée.
 Si vos redirai ore de le gent deffaée,
 Tot si con Corbarans s'enfuit teste enclinée,
 Pensius et coreciés s'a le color muée,
 Sa gens i est vencue, desconfite et matée,
 Et Brohadas ocis s'a la teste colpée.
 Mais Corbarans l'enporte en bière haut levée,
 Desor IIII destriers qui tos jors l'ont portée,
 E fu d'un rice paille moult bien acovetée (1).

Les *Chétifs* sont donc une suite naturelle à la *Chanson d'Antioche*, la première suite, qui précède même, du moins dans les compilations que nous possédons, le fragment de *Jérusalem*.

On croit généralement que c'est Graindor de Douai qui a *intercalé*, entre *Antioche* et *Jérusalem*, les *Chétifs*, pour refondre en un seul les trois poèmes. Nous avons le témoignage de Graindor lui-même (voir les vingt premiers vers de la *Chanson d'Antioche*) pour appuyer cette hypothèse que nous admettons sans la discuter davantage.

(1) Ms. 12558, fol. 113 v°, 2° c.

II

La *Chanson des Chétifs* ou plutôt le *fragment* qui nous reste, est un des plus intéressants et des moins connus. Paulin Paris (2) et Pigeonneau (3) en font une analyse, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est incomplète. Hippeau, à la fin du *Chevalier au Cygne* (4), en donne des extraits qui sont loin de représenter fidèlement le texte.

De Reiffenberg (5) fait un compte-rendu judicieux de la version de la compilation de Bruxelles. Malheureusement il tient très peu compte des Manuscrits de Paris.

La publication de C. Hippeau est faite d'après le Ms. 1621 où les *Chétifs* commencent au fol. 128 r°. Hippeau omet la première partie du poème et publie à partir du fol. 130 r°, 2^e colonne (6). Il néglige les derniers préparatifs et une partie du combat de Richard contre les deux Turcs (7), de même qu'il néglige les attaques dirigées contre Corbaran (8) et les Chétifs, par les parents de Golias et de Murgalé ou Sorgalé. Hippeau ne s'intéresse pas davantage au début du duel de Baudoin de Beauvais contre le fameux serpent qui a dévoré Ernoul (9), ni à la fin de ce duel et aux événements qui s'en suivirent (10), jusqu'à l'endroit que l'éditeur appelle le second épi-

(2) *Hist. Litt.*, XXII, 384-388.

(3) *Op. cit.*, p. 149-155.

(4) *Op. cit.*, t. II, p. 193-276.

(5) Tome II, p. XCIV-CVIII.

(6) Dans le Ms. 12558, la partie omise correspond au fol. 113 v° jusqu'à 116 r° 1^{re} colonne.

(7) Passage omis, Ms. 1621, fol. 132 v°, 1^{re} col., à 135 r° 2^e col. ; Ms. 12558, fol. 117 v° - 120 r°.

(8) Passage omis, Ms. 1621, fol. 135 v° 1^{re} col. à 138 r° 2^e col. ; Ms. 12558, fol. 120 v° 1^{re} col. à 122 v° 2^e col.

(9) Passage omis, Ms. 1621, fol. 142 r° 2^e col. à 143 r° 2^e col. ; Ms. 12558, fol. 126 v° à 127 v°.

(10) Passage omis, Ms. 1621, fol. 145 v° 2^e col. à 148 r° 2^e col. ; Ms. 12558, fol. 130 r° 2^e col. à 132 v° 1^{re} col.

sode (11). Ces omissions fort graves montrent combien il serait utile de rééditer les *Chétifs* d'après, au moins, les six Manuscrits de Paris (12).

Graindor de Douai avait, dès le début de la *Chanson d'Antioche*, annoncé les *Chétifs*. Lors du désastre du Civetot, sept des plus célèbres compagnons de Pierre l'Ermite furent pris par les Sarrasins : Harpin de Bourges, Richard de Caumont, Jehan d'Alis, Baudoin de Beauvais et son frère Ernoul, Foucher de Meulan, l'évêque de Forois et l'abbé de Fécamp. Sauf Ernoul, dont nous raconterons tout à l'heure la triste aventure, ces prisonniers demeurèrent dans le palais de Corbaran, où on les chargeait de transporter des pierres et de tirer des charrues. Ils souffrirent ainsi pendant un an et 15 jours (13), c'est-à-dire jusqu'à la victoire complète des Croisés à Antioche. C'est à cette date que commence la *Chanson des Chétifs* telle qu'elle se trouve dans les remaniements que nous possédons (14).

La version la plus simple est celle du Manuscrit 12558, qui est à peu près semblable à celle des Manuscrits 1621 et 795 (15). Donc, après sa défaite, Corbaran,

(11) Hippeau, *op. cit.*, II, p. 249.

(12) C'est ce que nous nous proposons de faire plus tard.

(13) Ms. 12558, fol. 63 r°.

(14) Quel fut le vrai commencement de la *Chanson primitive des Chétifs* ? Est-ce qu'elle s'ouvrait par le désastre de Guillaume IX, comte de Poitiers, dont Harpin de Bourges était le compagnon (comme le voulait P. Paris, *H.L.F.*, t. XXII, p. 385), ou bien par le désastre du *Civetot* ? Il serait difficile de se prononcer car nous avons perdu le poème primitif. Mais nous adoptons volontiers la seconde hypothèse, nous basant sur ce fait que la compilation espagnole la « *Gran Conquista de Ultramar* » et la compilation de Bruxelles (qui ont utilisé également d'autres textes que ceux des Manuscrits de Paris) rattachent le poème des *Chétifs* aux premières défaites de Pierre l'Ermite.

(15) Nous devons dire toutefois que le 12558 ne reproduit pas l'oracle de Calabre (voir 1621, fol. 132 r° ; Hippeau, II, 206-207).

accompagné de deux rois de sa suite, prit la fuite, emportant Brohadas, le fils du Soudan, tué par Godefroy. On se souvient de la jactance de Corbaran, de ses promesses au Soudan de vaincre les Croisés et d'emmener leurs chefs enchaînés, comme jadis ceux de l'armée de Pierre. Corbaran était donc plein de tristesse et d'inquiétude. Sur les rives de l'Euphrate, après avoir traversé ce fleuve « béni », Corbaran et ses compagnons firent descendre l'enfant, le placèrent sur le dos d'un dromadaire et s'acheminèrent vers Sarmazane où le Soudan, avec une grande assemblée de Turcs, les attendait. En les voyant arriver il ne doutait pas de la victoire. « Corbaran, mon ami, lui cria-t-il, m'avez-vous emmené Bohémond, Godefroy, Tancrède, Robert de Normandie, Thomas de la Fère et Hugues le Grand, captifs et les chaînes au cou ? » Corbaran, confus, lui avoua sa défaite et lui fit part de la mort de Brohadas. Le Soudan, fou de rage, faillit d'abord le tuer, puis avec fracas et majesté, il s'abandonna à sa paternelle douleur. Le trouvère passe alors à la description des obsèques (16) où l'« *Apostoiles Califes* » prononce une brève oraison funèbre dans laquelle il répète ses éternelles recommandations :

Cil qui or a X femes si penst del engenner :
Si croistera nos pules por crestiens mater (17).

De nouveau le Soudan recommence à sangloter, accuse Corbaran de trahison et jure de le faire brûler :

Jou le ferai ardoir en caudière boulie (18).

Le roi de Nubie prend la défense du roi d'Olférne. Il l'a vu combattre : il est vaillant. S'il fut

(16) Voir: détails de ces obsèques, dans Pigeonneau, p. 113-114.

(17) Fol. 114 v° 2° col. On voit à quel degré la polygamie musulmane frappait les Occidentaux.

(18) *Ibid.*

vaincu, c'est que les Francs furent puissants ; un seul d'entre eux vaut trente Turcs. Ces déclarations étaient loin de convaincre le Soudan qui, à la demande de Brudalan, fait appeler Corbaran auprès de lui ; celui-ci parle ; il n'a jamais cessé d'être fidèle à son chef, il a guerroyé courageusement tant qu'il a pu. Pour prouver sa bonne foi au Soudan, il lui propose de faire combattre un Français contre deux Turcs. Si son champion sort vainqueur, Corbaran sera pardonné, sinon, il sera mis à mort. Le Soudan accepte et le duel est fixé à six semaines plus tard (19).

Corbaran revient à Oliferne, sa bonne cité, où il rencontre sa vieille mère la magicienne Calabre. Rien qu'à le regarder, celle-ci devine tout ce qui vient de se passer. Aussitôt elle appelle son geôlier (*carterier*) Faramon le Tyran et lui ordonne de lui chercher nos Chétifs qui étaient soumis à un traitement cruel, depuis le jour où Richard de Caumont, à la suite d'une querelle, tua un maçon (20). Ils avaient été tellement battus qu'ils ne voulaient plus vivre et c'est dans un état misérable, les épaules écorchées par le fer qu'ils ont porté, sans chaussures, les pieds blessés, presque nus, mourant de faim, qu'ils furent conduits au palais de Corbaran :

Quant Corbarans les voit de pitié a ploré.

Il pleura aussi ses propres malheurs. Car il ne pouvait imaginer comment l'un de ces loqueteux était capable de vaincre deux illustres guerriers sarrasins. Soudain il prend une tragique résolution :

G'irai à Anthioce à Buimont parler,
Et au duc Godefroi qui tant fait à douter,
Robert de Normandie vaurai merci crier.
S'uns de ces III vient ci por cest grant plait finer,
Et il vaint le bataille, jo li ferai jurer,
Et très bien fiancier et ostages livrer,
Por s'amor me ferai baptisier et lever,

(19) Fol. 113 v° - 115 r°.

(20) Voir Ms. de l'Ars., fol. 105 r°.

Rendrai Jerusalem ù il voelent aler,
Et avoec le Sepucré qu'il voelent délivrer (21).

Cette idée funeste fut dissipée par Calabre. Elle lui conseille de choisir un champion parmi les Chétifs et de lui promettre, s'il triomphe, un bon cheval et cent mille besants. Malgré leur faiblesse, ces hommes restent vaillants. D'un coup de marteau, l'un d'entre eux n'avait-il pas tué le maçon sarrasin ? Corbaran suit les conseils de Calabre et fait appeler à lui Richard de Caumont. Chacun raconte à l'autre ses mésaventures, puis le roi d'Oliferne demande à Richard de combattre pour lui. Celui-ci sollicite un délai de vingt-quatre heures pour répondre. Pour prix de sa victoire, il sera mis en liberté avec tous ses compagnons et conduit en toute sécurité au Saint-Sépulcre. Richard, après avoir consulté ses amis, accepte. Corbaran ne se sentit plus de joie :

VII fois en I tenant le face li baisa.

(Fol. 117 r°. 2^e c.)

Mais Richard ne consent à recevoir aucun cadeau de Corbaran et de sa mère, si on ne réserve pas un honneur pareil à tous ses compagnons. Le roi d'Oliferne ordonne alors à son « maître chamberlan » de revêtir somptueusement les Chétifs, puis il leur fait servir un grand festin. Richard, fièrement habillé, ne laisse pas d'attirer l'attention de maintes belles pucelles et de la reine Calabre qui, pour lui manifester sa sympathie, lui offre la fameuse épée par laquelle le roi Hérode fit tuer les petits enfants. Corbaran, entre trois cents magnifiques chevaux arabes, choisit les trois meilleurs et les donne à Richard. Les Chétifs restent à Oliferne un mois, durant lequel ils jeûnent, prient et se confessent souvent à l'évêque

(21) Ms. 12558, fol. 116 r° 1^{re} colonne. La conversion de Corbaran sera le sujet d'une branche spéciale qui suivra immédiatement celle de *Jérusalem*.

de Forois. Enfin le jour de la bataille arrive et Calabre, grâce à ses sorts, en a prédit déjà l'issue.

A Sarmasane où devait avoir lieu le duel, le Soudan avait aussi fait ses préparatifs ; il avait désigné comme champions Sorgalé (22) de la Mecque et Golias de Nicée. Richard adresse une prière à Dieu, ainsi que les autres Chétifs, et le Saint-Esprit lui-même le réconforte. D'abord il se débarrasse de Golias, non sans se faire blesser par lui. Puis ce fut le combat contre le second Turc, long, douloureux, héroïque. Sorgalé, blessé à mort et au moment de succomber, appela son rival : « Richard, lui dit-il, j'espérais pouvoir te tuer, mais ton Dieu t'a conservé, au moment où le mien m'abandonne. Je crois en Jésus Christ ». Richard le baptisa.

Paulin Paris (23) a supposé que le Tasse a pu consulter soit dans les Manuscrits du XIII^e siècle, soit dans des traductions italiennes, la *Chanson des Chétifs*. Sans doute les rudes alexandrins du trouvère ne peuvent un instant soutenir la comparaison avec la savante et suave mélodie des vers de la *Jérusalem délivrée*. Cependant le fameux combat de Tancredè et de Clorinde rappelle d'une façon troublante celui de Richard de Caumont contre Sorgalé. On se souvient comment Tancredè, après avoir vaincu sa rivale, a soin de lui donner le baptême :

..... a dar si volse
Vita con l'acqua a chi col ferro uccise.

Voici les touchantes paroles que Clorinde prononce avant de mourir (ch. XII, c. 65-66) :

Ella, mentre cadea la voce affitta,
Movendo disse le parole estreme,
Parole ch'a lei novo un'spirto ditta,
Spirto di fè, di carità, di speme.
Virtù ch'or Dio le infonde ; e se rubella
In vita fu, la vuole in morte ancella ;

(22) On rencontre quelquefois Murgalé au lieu de Sorgalé.

(23) *H.L.F.*, t. XXII, 587.

« Amico, hai vinto ; io ti perdon... perdona
 Tu ancora, al cor no, che nulla pave ;
 All'alma sì, deh, per lei prega e dona
 Battesmo a me ch'ogni mia colpa lave ».
 In queste voci languide risuona
 Un non so che di flebile e soave.....

Avant de mourir, le Sarrasin, dans les *Chétifs*,
 tient un langage moins beau, mais fort semblable :

Quant li Turs a veü que Ricar ot failli
 Gentilment l'en apele si li cria merci :
 « Ricars, ço dist li Turcs, entendés envers mi :
 « Ocire te quidai, mais tes Dex t'a gari.
 « Li miens Dex c'ai tos tans honoré et servi
 « M'ont bien hui en cest jor à mon besoing fali,
 « Et moi et mon linage en cest siècle honi.
 « Voir ne croi en Mahon, ne qu'en I chien porri...
 « Or me trence la teste, dist-il, al brant forbi...
 « Ço voel jo, dist li Turs, ensi m'est destiné,
 « Car ne vauroie vivre tant qu'il fust a vesprée...
 « Mais trence-moi la teste si seras aquité,
 « Vos et vo conpaignons al Sepucure mené
 « Et de Deu et de moi te soit-il pardoné » (24).

En pleurant, Richard tue le Turc. Corbaran est
 sauvé. Le Soudan lui rend ses otages, l'invite à sa
 table avec les Chétifs et les congédie en les comblant
 de cadeaux.

Pendant ce temps, Lyon de la Montagne, le ne-
 veu de Sorgalé, songeait à sa vengeance. Car il ne
 voulait pas laisser le meurtre de son oncle impuni.
 Il sortit donc de Sarmasane avec dix mille des siens
 et s'établit hors de la ville. Le fils de Golias n'était
 pas moins en colère. A la table même du Soudan où
 il servait, il faillit d'un coup de couteau, tuer Ri-
 chard. Heureusement son oncle l'arrêta à temps, et,
 ayant rassemblé leurs partisans, ils quittèrent à leur
 tour Sarmasane. Lyon de la Montagne les aperçut,
 leur envoya un messenger et tous se mirent d'accord
 pour mettre à mort Corbaran et Richard. Ces der-
 niers, en effet, ne tardèrent pas à tomber dans l'em-
 buscade qui leur fut dressée. Une grande lutte s'en-
 gagea. Corbaran fut blessé. Mais la valeur des Ché-

tifs décida de la victoire et leurs ennemis furent châtiés comme ils méritaient.

Vainqueurs, nos héros poursuivirent leur chemin et arrivèrent au pays du roi Abraham. C'est là que se trouvait le Mont de Tygris redouté par la présence, en ce lieu, d'un fameux serpent. Ce serpent, assure le trouvère, a trente pieds de long :

Sor le Mont de Tygris dont la roce est ague
 Conversoit une beste grant ert et par creüe ;
 Trente piés ot de lonc, tant par estoit corsue,
 La coue ot grosse et longe plus d'une grant macue,
 Qui ele en consuit bien à I seul colp le tue...
 Le quir avoit tant dur que nule espée nue
 No pooit entamer la beste mal feüe ;
 Le poil lonc et trençant plus que glaive esmolue.
 Diable avoit el cors qui sovent le remue.
 Les homes et les femes et les bestes manjue,
 La tere a si gastée que ni ère karue..... (25).

Il dévorait tous ceux qui s'égarèrent dans la montagne et terrifiait toute la contrée. Nos chevaliers, en compagnie de Corbaran, chevauchaient toujours, fatigués, souffrant de la chaleur, de la poussière et de la soif. Bientôt ils atteignirent un verger où, près d'une fontaine, à l'ombre d'un grand arbre, ils purent s'asseoir, manger et se donner un repos bien mérité, sans quitter toutefois leur épée, de peur d'être surpris par le serpent. Petit à petit le soir tombait, les étoiles brillèrent et le trouvère laisse les Chétifs, heureux de goûter tout le charme d'une belle nuit d'Orient.

Pendant ce temps, le roi Abraham, las des méfaits du Sathanas-serpent, était parti demander secours au Soudan de Perse ; celui-ci rassembla 60 mille Turcs et se dirigea lui-même contre la terrible bête. Sur ces entrefaites, il arriva une aventure nouvelle : lors du désastre de Pierre l'Ermite, Ernoul, le frère de l'un des Chétifs, Baudoin de Beauvais, fut pris par un prince sarrasin tributaire du Soudan. Un jour, ce

prince appela Ernoul et lui proposa d'aller porter le tribut qu'il doit à son suzerain. Il lui promet en récompense son amitié, une grande fortune et une épouse. Le prisonnier franc accepte. En route, une tempête s'élève, notre chevalier s'égare, s'engage dans le Mont de Tygris où le serpent Sathanas se jette sur lui, tue son âne d'un coup de sa queue, prend entre ses dents Ernoul qui récitait vainement son Evangile, l'emporte à son repaire, et le dévore avec grand appétit.

Avant de mourir le malheureux implore Saint Nicolas et la Sainte Vierge à grands cris. Baudoin de Beauvais, qui somnolait, l'entendit, reconnut le chant de cygne de son frère, s'arma de deux épées tranchantes, et résolut d'aller le venger, malgré les conseils du roi Corbaran qui essaya vainement de lui démontrer les dangers de son entreprise. L'Evêque de Forois lui administre les sacrements en demandant à Dieu que ce ne soit pas pour la dernière fois. L'abbé de Fécamp lui fait don d'un bref qu'il doit constamment porter sur lui pour se garantir de la mort. Enfin il demande pardon à ses camarades et s'en va. La route est longue, il fait très chaud. Baudoin s'achemine dans un sentier étroit creusé dans la montagne où poussent les épines. Il se confie à Dieu. Parvenu près du repaire de Sathanas, il monte sur un rocher et le cherche. Soudain, une apparition : Saint Michel, sous forme de colombe, descend vers lui du ciel et le rassure : il aura la victoire et par lui seront délivrés les Chétifs. Le serpent Sathanas arrive et Baudoin a la douleur de voir la tête de son frère laquelle ne fut pas dévorée. L'animal jeta un cri si fort que Corbaran et les chevaliers crurent à la mort de Baudoin et s'apprêtèrent à voler à son secours.

Le combat s'engage. Comme Sathanas était hanté du Diable, il chancelait chaque fois que Baudoin appelait l'aide de Dieu et puis il s'élançait de nouveau

contre lui. Le chevalier est déjà blessé en plus de cinq endroits. Le serpent avait la peau dure et les coups demeuraient vains. Finalement, après un rude assaut, Baudoin réussit à introduire son épée dans la bouche grande ouverte du Sathanas et atteignit son cœur. Sathanas est mort et le héros, affaibli, tombe à son tour évanoui, non sans avoir contemplé une dernière fois la tête de son frère reconnaissable à sa barbe brune et à son front haut. En ce moment arrivaient les renforts de Corbaran, suivis de ceux du Soudan et du roi Abraham. L'exploit de Baudoin rend le roi d'Oliferne enthousiaste. N'eût été sa mère, Corbaran se ferait chrétien (26).

Le Soudan, à son tour, plein d'admiration pour cette victoire inespérée du chevalier franc, lui accorde sa liberté ainsi que celle de tous les prisonniers chrétiens, les traite tous généreusement, et les congédie, riches déjà des trésors qu'ils avaient amassés dans l'abri du Sathanas. Tout le monde prend alors le chemin d'Oliferne où un accueil triomphal fut réservé aux Chétifs.

Mais les vaillants chevaliers n'ont jamais oublié le but de leur voyage qui était Jérusalem. Ils ne cessaient de demander à Corbaran de les conduire auprès du gros de l'armée chrétienne. Celui-ci céda finalement à leur désir à condition qu'ils demeureraient huit jours auprès de lui et mangeraient à sa table. Tout serait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes si de nouvelles aventures n'attendaient pas les Chétifs.

Le Comte Harpin de Bourges, un peu fatigué, parti, sans quitter ses armes, se promener dans les environs d'Oliferne. Négligé par son maître, le neveu de Corbaran, fils de la reine Florie, se baignait tranquillement, quand un grand loup, nommé Papion,

(26) Ms. 12558, fol. 130 r°, 2° col.

survint et emporta l'enfant dans sa gueule. Harpin l'aperçut et poursuivit le loup. Au bout de sept heures de course, un singe merveilleux sortit d'un bocage, et, après une bataille acharnée contre Papion, il lui ravit l'enfant, escalada un arbre et se réfugia entre deux branches.

Pendant que l'enfant implorait Harpin et promettait de se faire baptiser, quatre lions sauvages sortent de la forêt. Harpin tremble ; mais il invoque Dieu, trace du bout de son épée un cercle autour de lui et de son cheval, et les lions n'arrivent plus à l'atteindre :

Il tient traite l'espée qui mult fist à cierir.
Cerne fist entor lui et crois del S. Espir,
Ensi que ses cevals puet bien dedens jesir
Le grant non de Jhesu que ne vos os jehir
Noma mult hautement por paor de morir.
Atant es les lions qu'il varent assaillir,
Et lui et son ceval mangier et engloutir,
Dex i fist grans vertus qui trestot puet garir
Qu'à lui ne al destrier ne porent avenir (27).

Puis il invoque Saint Jérôme et les lions se dispersent. Une lutte acharnée s'engage alors entre lui et le singe. Il finit par triompher et sauve ainsi l'enfant qu'il emporte sur son cheval.

Il fait nuit, Harpin s'achemine dans des sentiers obscurs hantés de serpents et de bêtes fauves. Son cheval est fatigué, il ne connaît pas les chemins. Arrivé près d'une vallée verdoyante, il laisse paître son cheval et croit pouvoir se reposer. Mais il est de nouveau assailli, par des hommes cette fois-ci. C'étaient cinq frères sarrasins, chassés par Corbaran de leurs domaines et qui vivaient de banditisme. Ils étaient accompagnés de leurs troupes et devant eux marchaient leurs bêtes de somme. Harpin essaya d'abord de fuir ; il fut aussitôt poursuivi ; son cheval, blessé en trente endroits, céda ; finalement, après

(27) Ms. 12558, fol. 133 r°, 2° col.

une défense héroïque, il raconta son histoire aux Sarrasins dans l'espoir de les toucher. Les Turcs ne parurent pas émus. Harpin avait tué l'un des cinq frères avec deux de ses compagnons, et l'enfant était neveu du roi Corbaran : Harpin et l'enfant méritaient donc la mort. Le combat recommença. Le Chétif lutta en désespéré ; il perdit beaucoup de sang. Sur le point de succomber, un grand miracle s'accomplit : Corbaran, fort inquiet de la disparition de son neveu et de Harpin, était parti avec ses troupes à leur recherche. Il avait d'abord suivi les traces des pas du singe, puis celles des pas du cheval, quand Saint Georges, accompagné de deux autres saints, sous la forme de trois cerfs, lui indiquèrent le lieu où combattait Harpin.

L'arrivée de Corbaran ne découragea pas les bandits. Cependant au premier choc contre son armée, ils prirent la fuite, emportant l'enfant, et se réfugièrent dans leur caverne. C'était une caverne fort semblable à celle d'Ali Baba dans le conte des *Mille et une nuits*. Le roi d'Oliferne les attaqua. Mais un accord ne tarda pas à avoir lieu. Les bandits rendirent l'enfant et payèrent une amende à Corbaran :

III somiers cargiés de fin or esméré,
Et M. pailles de Gresse à fin or bien ovré (28).

De son côté, Corbaran s'engagea à leur rendre leurs terres et leur dignité. Harpin profita largement des générosités du roi et de nouveau ils prirent la route d'Oliferne où ils furent magnifiquement accueillis. La vieille Calabre, pleine de joie, embrassa Harpin sur les deux joues et lui ouvrit largement ses trésors. Ils furent tellement heureux que Richard de Caumont commençait à demander s'il était utile d'aller à Jérusalem.

Enfin ils décidèrent de rejoindre le gros de l'armée des Croisés. Munis des recommandations de

(28) F. 135 r°, 2° col.

Corbaran, ils partirent d'Oliferne, et, un samedi matin, ils parvinrent au Jourdain où, pieusement, ils se baignèrent. C'est là que la *Chanson des Chétifs* devait primitivement se terminer, sans doute. Les quelques pages qui restent et qui sont publiées par Hippeau (p. 271-276) n'ont pour but que de souder les *Chétifs* à la *Chanson de Jérusalem*. Le roi de Jérusalem, apprenant l'arrivée de l'armée de Godefroy et de Bohémond, qui avaient quitté Antioche pour venir l'attaquer, envoya un certain nombre de Turcs demander du secours aux émirs voisins. Ces Turcs rencontrèrent les Chétifs qui les mirent en déroute et ne laissèrent qu'un seul d'entre eux pour aller raconter sa défaite à Cornumarant, fils de Corbadas, roi de Jérusalem. Furieux, Cornumarant, avec cinquante mille hommes, sortit à la recherche des Chétifs, qui bientôt rejoindront l'armée du duc de Bouillon.

III

Telle est la version la plus simple de la *Chanson des Chétifs*. Le Manuscrit 786 est un peu différent des 12558, 796 et 1621. Il est plus développé. Ainsi, au folio 215 r°, commence un passage qu'on chercherait vainement dans la version que nous venons d'analyser (29). Une fois Richard vainqueur des deux Sarasins, le Ms. 12558, après avoir rapporté que les parents de Golias et de Sorgalé s'étaient entendus pour dresser une embuscade à Corbaran et aux Chétifs, ajoute :

Dex garisse Ricart et le crestienté.
Soudans n'en savoit mot qui jà ne fust pensé,
Puis en fist-il justice au los de son barné,
S'en furent CL ocis et essorbé
Por çou qu'il assallirent ceus qu'il ot a fié (30).

(29) Jusqu'à cet endroit les deux versions sont identiques.

(30) Fol. 120 v°, 2^e col. ; 121 r°, 1^{re} col.

Le Ms. 786 rappelle en quelques vers aussi cette embuscade et ajoute : « *de ceus le volrai ore I petitet laisier* », puis il nous raconte un épisode fort curieux (31). Il s'agit d'un Sarrasin maître d'escrime, nommé Chainan, dont le trouvère s'attarde à décrire la laideur physique (32).

Ayant appris la victoire de Richard de Caumont, il se rend auprès du Soudan : « Amiral de Persie, lui dit-il, tu es peu digne d'estime. Tu accordes ta confiance à un traître comme Corbaran qui a cédé Antioche aux Chrétiens et causé la mort de ton fils Brohadas. Quant à ces Francs affamés et loqueteux, ils ne sont pas plus forts qu'un enfant ». C'est en vain qu'un cousin de Corbaran prend la défense des Chétifs. Chainan ajoute : « Si Richard a pu triompher des deux vaillants Turcs, c'est simplement parce qu'il a usé de sorcellerie. Si vraiment ces Francs sont forts, qu'ils viennent me combattre à l'écu et à la lance ». Ce défi produisit un grand effet sur le Soudan qui, de nouveau en colère contre Corbaran, jure de le mettre à mort s'il ne tente pas de se disculper. Les Chétifs n'étaient pas moins consternés à la vue de ce Sarrašin robuste et insolent. Enfin Harpin de Bourges relève le défi de Chainan et une lutte sanglante s'engage entre les deux adversaires. Harpin est grièvement blessé à la cuisse. L'Evêque de Forois récite alors une longue prière en sa faveur. Harpin lui-même invoque Dieu, se ranime et dans un suprême effort, il réussit à tuer son ennemi. De nouveau Corbaran est sauvé par les Chétifs. A partir de là (fol. 216 v°, 2° c.), les deux versions se rejoignent et le 786 reproduit le couplet cité plus haut sur les parents de Sorgalé.

(31) A notre avis ce passage mériterait une étude spéciale tant du point de vue linguistique que du point de vue littéraire.

(32) Ms. 786, fol. 215 r°, 1^{re} col.

La seconde divergence entre les deux versions commence à partir du fol. 131 v°, 2° c., dans le Ms. 12558, et du fol. 224 v°, 1° c., dans le Ms. 786. Nous avons vu comment dans la première version, le Soudan, appelé par le roi Abraham, était parti en expédition contre le Sathanas serpent. Arrivé près du Mont de Tygris, le Soudan rencontre les troupes de Corbaran et les deux armées se reconnaissent. Le roi d'Oliferne met alors son suzerain au courant de l'exploit de Baudoin de Beauvais. Le Soudan, heureux de s'être débarrassé de la dangereuse bête, demande à connaître Baudoin qui, fort blessé, arrive un peu plus tard avec ses compagnons. Le chevalier est d'ailleurs récompensé généreusement et tous les captifs Francs dans les Pays sarrasins recouvrent leur liberté. Le Ms. 786, au lieu de renvoyer les Chétifs, fort satisfaits, en compagnie de Corbaran, donne une suite inédite à l'aventure du serpent. Mais d'abord le trouvère commence par protester de sa véracité :

Ce n'est mie mençoigne, mais verités provée :
L'estore le tesmogne qui jà n'en ert fausée (33).

Le serpent Sathanas n'était pas orphelin. Il avait une mère. La Mère Sathanas, après deux jours de bon sommeil, se réveilla plein d'appétit. Elle gardait le repaire ou plutôt « le palais ». Son portrait est longuement décrit. Sa queue avait deux toises de long. Le Diable naturellement l'habitait. Ses ongles et ses dents sont tranchants. Sa tête énorme est aussi dure que l'acier. Sa langue est envenimée. Voici enfin d'autres particularités :

II eles avoit grans de coi ert enpenée,
Dont ele voloît bien et saloit à volée...
Quant ele ot mautalent si est d'ardure enflée,
Fù giète par la bouce con fornaise alumée (34).

(33) Fol. 224, v°, 2° colonne.

(34) Fol. 225 r° 1° col.

Donc cette terrible bête se leva affamée et partit à la recherche de son trésor. Corbaran et ses compagnons l'avaient auparavant enlevé. Quand elle vit son fils, le serpent, mort, noyé dans le sang, l'épée plongée encore dans sa peau, et son trésor volé, elle jeta des cris si forts que les monts et les plaines en frémissèrent. Puis, folle de rage, elle court à la Mahomerie, renverse l'idole de Mahomet, dévore un âne, deux porcs et un lion et rend les derniers devoirs funèbres à Sathanas jeune. Par la bouche, elle lance une telle clarté que « *li haies, li buison en sont tout alumé* ». Le Soudan et Corbaran voient la forêt en feu. Les Sarrasins s'arment, car un Turc a appris au Soudan que c'était la mère du serpent qui voulait venger son fils. Baudoin de Beauvais, blessé, est porté sur « *un écu listé* » par les Chétifs, à qui l'Evêque de Forois conseille de se confesser et de se préparer, s'il y a lieu, à une bonne mort. Les Francs se séparent quelque peu de l'armée sarrasine, quand Corbaran vient à eux et les prie de ne pas l'abandonner avant la mort de ce nouvel et redoutable ennemi.

Le serpent-Sathanas descend au camp des Sarrasins et un combat acharné s'engage. Ni les flèches, ni les épées, ni les haches ne peuvent le blesser. Il dévore plus de la moitié des Turcs dont il boit le sang, puis, à la vesprée, il s'en va dormir.

La nuit, au clair de la lune, les Croisés tiennent conseil. L'Evêque de Forois prend la parole : « Pourquoi, propose-t-il, rester ici exposés aux dangers. Retournons à Oliberne ». Mais Corbaran de nouveau intervient. Il a juré fidélité au Soudan. Il aime mieux mourir que l'abandonner. Pourquoi les Chétifs ne sont-ils pas avec lui auprès de son chef ? Peut-être le serpent, que Baudoin a cru avoir tué, n'était pas vraiment mort. Le Soudan, cependant, rend hommage au Dieu des Chrétiens. Ceux-ci se disposent à partir quand, à l'improviste, survient le Sathanas

qui ravit le trésor enlevé à son fils. Ce trésor, dit le trouvère, que dix bœufs ne pouvaient traîner, le serpent le portait aussi facilement qu'une branche d'olivier (35).

En route, le Sathanas est attaqué par un vaillant Sarrasin. Mais il le blesse grièvement d'un coup de sa patte gauche. C'est le signal d'une grande bataille. Français et Sarrasins rivalisent d'ardeur. Jehan d'Alis se distingue. Mais bientôt le serpent le saisit dans sa gueule et l'enlève au milieu de ses lamentations et de ses appels désespérés.

L'émotion est grande surtout au camp des Chétifs. Harpin de Bourges prend la parole. Jehan d'Alis est son parent ; il a passé la mer avec lui. Il ne le quittera jamais. Que les Chrétiens retournent à Olierne emmenant Beaudoin de Beauvais non remis encore de ses blessures. Mais lui, il combattra le serpent :

Ũ j'ocirai la beste, ù jou serai ocis (36).

Que l'Evêque et l'Abbé prient pour lui afin que Dieu lui accorde le pardon de ses péchés. En vain Richard de Caumont et Baudoin de Beauvais, malgré leurs blessures, essaient de lui tenir compagnie. Corbaran et le Soudan, de leur part, décident de ne plus quitter la prairie avant d'avoir appris le salut de Harpin de Bourges et de Jehan d'Alis. Harpin fait la communion, s'arme (sans oublier le fameux talisman de l'abbé de Fécamp) et se dirige vers l'animal.

Le serpent, avec sa proie, ne s'abrite pas dans le Mont de Tygris. Il s'en va ailleurs :

Ce fu boine aventure qu'ele ne l'a monté ;
 Au senestre del tertre ot I vergié planté
 De pins et d'oliviers qui mult olent souef ;
 Il n'a sous ciel espèce dont il n'i ait plenté,

(35) Fol. 225 v^o, 2^e colonne.

(36) Fol. 227 r^o, 2^e col.

Fruit ne arbre terrestre qu'il n'i ait par vreté,
Miracle le planta la fille Tuboë (37).

C'est dans un palais de féerie, situé au milieu de ce verger, que Sathanas-mère se proposait de dévorer Jehan d'Alis, conservé jusqu'alors miraculeusement, quand Harpin, qu'il implorait, arriva à son secours. La lutte commence. Au premier choc, le cheval du vaillant Chétif est tué. Le serpent, n'ayant pas pu digérer tous les Sarrasins qu'il a dévorés, était fort gêné. Mais les coups d'épée n'arrivaient pas à le blesser. C'est que le Diable le hantait. Harpin enfin réussit à chasser le Diable. Il avait, avant de partir, enroulé autour de son cou l'étole de l'Evêque de Forois qui était une relique sacrée. Alors voici ce qu'il fit :

Mais Harpins de Beorges ot l'estole afublée,
Isnelement et tos l'a de son col ostée,
Et vint à la serpente sans nule demorée,
Entor le col li a l'estole si noée :
Li Diables s'en ist a poi ne fu crevée,
En guise de corbiel plus fu noirs que pevrée (38).

Ce fut un grand miracle. Le serpent devint complètement inoffensif. Harpin et Jehan d'Alis s'emparèrent de tous ses trésors, les chargèrent sur son dos, y montèrent eux-mêmes et se firent conduire au camp. Les Sarrasins, fort étonnés, crurent d'abord à la défaite des chevaliers. Mais ils ne tardèrent pas à se détromper. Le Soudan affranchit les Chétifs et, à partir de là, les deux Manuscrits se suivent (39).

Si nous avons tenu à rendre compte en détail de ces variantes de la *Chanson des Chétifs*, c'est qu'elles échappèrent aussi bien à Pigeonneau qu'à Paulin Paris. La version du Manuscrit 786 est impor-

(37) Fol. 227 v°, 2° col.

(38) Fol. 228, r°, 1° col.

(39) Le Ms. 12569 et celui de l'Arsenal reproduisent une version des *Chétifs* voisine de celle du 12558, avec certaines variantes dignes d'attirer l'attention d'un éditeur consciencieux.

tante à plus d'un titre et nous aurons l'occasion d'y revenir dans la dernière partie de notre travail. Signalons dès à présent que c'est cette version que reproduit la compilation publiée par de Reiffenberg et Borgnet (40). Les deux fragments que nous venons d'analyser ne peuvent pas être de simples interpolations dont la responsabilité retombe sur le copiste du Manuscrit 786. Ils constituent plutôt des parties intégrantes du poème et rien ne s'oppose à ce qu'ils aient existé dans la *Chanson* primitive des *Chétifs*. Le fait qu'ils aient été utilisés par l'auteur de la compilation de Bruxelles ne constitue pas une preuve en faveur de leur date relativement récente. En effet nous avons déjà vu, en étudiant la *Chanson d'Antioche*, que, pour le pèlerinage et la vision de Pierre l'Ermite, cette compilation reproduit une version plus originale et plus primitive que celle de Graindor de Douai. C'est peut-être ce dernier, ou un autre remanieur, pressé de conduire les Croisés aux portes de Jérusalem, qui aurait retranché de la *Chanson des Chétifs* certains épisodes jugés par lui inutiles.

(40) T. II, p. 300-305, 329-337.

CHAPITRE II

LA CHANSON DE JÉRUSALEM

ANALYSE DE LA CHANSON. — SON FAIBLE LIEN AVEC L'HISTOIRE. — CARACTÈRES PRINCIPAUX DU POÈME. — L'AUTEUR S'ATTACHE A EXPLOITER LA POPULARITÉ DES HÉROS CÉLÈBRES. — IMITATION DE LA CHANSON D'ANTIOCHE. — TRANSPOSITION DES ÉVÉNEMENTS.

I

A la différence de la *Chanson d'Antioche* et des *Chétifs* qui, malgré le remaniement, conservent un peu de leur physionomie primitive de poèmes indépendants, le récit de la conquête de Jérusalem n'est plus qu'un véritable « morceau », immense, il est vrai, du cycle des Croisades, ayant pour but de nous raconter, d'une façon légendaire, les événements survenus entre l'arrivée des Croisés devant la Ville Sainte et la victoire d'Ascalon sur les troupes égyptiennes d'El Afdal.

Les travaux dont ce poème fut l'objet sont énumérés par Léon Gautier (1) et par Nyrop (2). Nous n'ajouterons que l'étude posthume de M. Emile Roy parue dans la *Romania* (3). La *Chanson* fut publiée par Célestin Hippeau en 1868 (4). C'est une édition faite d'après le seul Manuscrit 1621, qui n'est pas le

(1) *Bibliographie des Chansons de Geste*, p. 137-138.

(2) *Storia dell'Epopea*..... 1886, p. 217-218, 135 et 449.

(3) *Romania*, 1929, tome 54, p. 411-468.

(4) *La Conquête de Jérusalem faisant suite à la Chanson d'Antioche, composée par le Pèlerin Richard et renouvelée par Graindor de Douai au XIII^e s.* Paris, chez Aubry, in-8°.

meilleur. Nos connaissances sur ce poème ne sont pas très grandes, et même incertaines. Elles le resteront toujours tant que nous n'aurons pas une édition critique d'après tous les Manuscrits, dont, sur neuf, six sont à Paris. Paulin Paris attribuait volontiers la *Chanson de Jérusalem* à Richard le Pèlerin (5), sans aucune preuve. Cette erreur initiale l'a conduit à une autre plus grave : celle d'admettre ce poème légendaire comme un témoignage historique. Pigeonneau a été plus heureux peut-être dans ses conclusions sur *Jérusalem* que dans ses conclusions sur *Antioche* : En effet, il s'est aperçu que la *Chanson d'Antioche* ne peut pas être du même auteur que la *Chanson de Jérusalem*. La première était une histoire de la Croisade, la seconde n'en est plus que la légende.

La *Chanson de Jérusalem*, telle que nous l'avons aujourd'hui, s'ouvre par un épisode entièrement légendaire. Contrairement à ce que dit Pigeonneau (p. 65-66), aucune des escarmouches dont parlent les chroniqueurs latins ne peut correspondre exactement au récit du trouvère, par lequel sont introduits les *Chétifs* (6). Ceux-ci commencent par accomplir de grands exploits, puis disparaissent dans le reste du poème pour ne plus faire parler d'eux qu'à de très rares intervalles, là où la trace du remanieur est incontestable. Ce seul fait suffit pour démontrer que la composition des *Chétifs* est postérieure à celle du poème original de *Jérusalem*.

Légendaire également, l'épisode suivant, où est racontée une expédition de Bohémond et un grand combat qu'il aurait livré près de Ramleh, assisté par une légion d'anges conduits par Saint Georges. Nous

(5) *Hist. Litt.*, XXII, p. 370 sqq.

(6) Voir l'analyse de cet épisode dans *Hist. Litt.*, t. XXII, p. 370-372 ; Pigeonneau, p. 64-66.

savons que Bohémond était resté dans Antioche (7) et que, suivant Guillaume de Tyr (8), ce fut Robert de Flandre qui, avec cinq cents chevaliers, alla s'emparer de Ramleh. Légendaire également le fameux discours prononcé par Pierre l'Ermite aux seigneurs (9) devant les murs de Jérusalem. Les échecs de ce personnage, de même que sa tentative de fuite devant Antioche, l'avaient grandement amoindri aux yeux des Barons. Il était devenu, comme on le voit dans la *Chanson d'Antioche*, le compagnon des truands. Richard le Pèlerin écrivait au moment où l'histoire n'avait pas encore donné place à la légende, ce qui n'était pas le cas de l'auteur de *Jérusalem* (10).

Légendaire encore, mais fort belle, est la scène du conseil tenu par les Croisés devant Jérusalem. A leur joie d'arriver devant la cité sainte, après tant de souffrances, succédait une grande déception. Ici point de rivière, de bocages frais, point de fontaines et point de jardins, rien que des terres abruptes et le désert. C'est alors qu'un profond sentiment de nostalgie s'empara des seigneurs. Et Robert de Flandre s'écrie :

Mieux aim del cit d'Arras la grant chastelerie,
 Darié le bos de Niepe le large cacerie,
 Et de mes bels viviers le rice pescherie,
 Que tote ceste terre, ne ceste cit antie.

(Ms. 12558, fol. 143 r° 2° c.)

(7) *Gesta*, p. 187.

(8) Guillaume de Tyr, *Rec.*, I, 312-313.

(9) Ms. 12558, fol. 142 verso.

(10) Du vivant de Pierre l'Ermite, un bruit avait couru en Occident qu'il était hypocrite. Ekkehard le disait formellement dans les deux premières éditions de sa chronique : « *Petrum multi postea hypocritam esse dicebant* ». Or dans les éditions postérieures, ce passage est supprimé. La légende s'emparait alors peu à peu des héros de la première Croisade et les paraît de toutes les vertus. Pierre l'Ermite profita grandement des traditions qui couraient sur son compte. Voir les considérations de Hagenmeyer, dans son livre sur *Pierre l'Ermite*, p. 259-260.

Fantaisiste aussi est l'énumération des combattants (11) devant Jérusalem et la position des assiégeants. Au moment où les Chrétiens achevaient d'investir la cité, un présage sinistre vint troubler Corbadas, père de Cornumarant, roi de Jérusalem. Pendant qu'il observait les Croisés, il vit

de le grant tor David III escofles (12) volant
Par deseur le pumel s'aloient aroant,
A II blans colonbels mult sovent ajetant.
Li duc (Godefroy de Bouillon) tenoit I arc fort, et
[roit, et traiaint,
Le saiete descoce par si droit avisant
Que tos III les oisiaus a ocis maintenant,
Del coup caïrent mort sor l'estandard luisant (13).

(Ms. 12558, fol. 145 v^o, 2^e c.).

Le récit des premiers assauts donnés à la Ville Sainte est tout à fait personnel au trouvère. Il nous parle de deux ingénieurs dont nous ne trouvons le nom chez aucun chroniqueur : Grégoire d'Arras et Nicolas de Duras ; leurs tentatives contre la porte Dorée (porte Oires) sont fort curieuses (14). L'auteur de *Jérusalem* continue à célébrer, à la manière de Richard le Pèlerin, les exploits des Tafurs, mais en les exagérant démesurément (15). Il exagère encore, et pour des raisons que nous verrons tout à l'heure, le rôle de l'Evêque de Mautran ou de Martorano (16).

(11) Le trouvère fait intervenir Baudoin, frère de Godefroy, qui était resté à Edesse (*Gesta*, p. 61), Hugues, frère du roi Philippe, qui était reparti en ambassade auprès d'Alexis (*ibid.*, p. 161) et les héros des *Chétifs* qui ne prirent historiquement aucune part à la conquête de la ville.

(12) Escofle, milan, oiseau de proie.

(13) Voir le même récit dans la compilation publiée par de Reiffenberg et Borgnet, t. II, p. 460.

(14) Voir édition Hippeau, p. 68.

(15) Les gestes des Tafurs ont dû avoir un grand succès auprès des auditeurs de la *Chanson d'Antioche* et c'est probablement pour exploiter ce succès que l'auteur de la *Chanson de Jérusalem* donne à ces truands une part si considérable dans la prise de la Ville Sainte.

(16) Cf. Pigeonneau, p. 67.

Il confond les différents assauts donnés à la Ville Sainte.

Arrêtons-nous un instant pour donner un aperçu sur les princes musulmans qui dominaient au moment de l'arrivée des Croisés à Jérusalem. Elle fut soumise aux Califes Fatimites dès l'année 905 et elle resta sous leur domination jusqu'à l'année 1070 ; c'est en effet à cette date que le général turc Ansiz s'en empara, ainsi que de la cité de Ramleh et des pays environnants (17). Quelques années plus tard [1076-1077], Ansiz dut réprimer une révolte qui avait éclaté contre lui en organisant de grands massacres (18). Après son avènement à Damas, le Sultan seldjoukide Tutuch fit assassiner Ansiz et remit Jérusalem en fief à l'émir Ortok. A la mort de celui-ci, elle passa à ses deux fils Sokman et Ilgazi (19). En 1098 (juillet-août), elle fut assiégée par les Egyptiens sous la conduite d'El Afdal, qui mit en jeu plus de quarante machines de siège et fit renverser plusieurs parties de la ville. Elle succomba après quarante jours et passa ainsi de nouveau aux Fatimites (20). Inutile de dire qu'il est impossible d'identifier les rois sarrasins de la *Chanson* avec les émirs musulmans qui gouvernaient Jérusalem à cette époque.

Le premier assaut donné à la Ville Sainte par les Croisés eut lieu le 13 juin 1099. Le récit fait par les chroniqueurs latins (21) est tout à fait différent de la version donnée par la *Chanson de Jérusalem* qui nous parle de machines de sièges, alors que l'assaut échoua faute de machines. Le trouvère multiplie les assauts, mais en réalité, il n'y en eut que deux, le

(17) C'est à l'époque des Fatimites que le Saint-Sépulcre fut détruit sur l'ordre de Hakim bi Amrillah.

(18) Ibn el Athir, X, 46, 61, 68 sqq.

(19) Aboul Feda, *Rec.*, I, 4.

(20) *Rec. Hist. Or.*, I, 197-198.

(21) Voir l'énumération des sources et leur classification par Hagenmeyer, *Chronologie*, p. 239.

second s'étant prolongé du 13 au 15 juillet 1099 (22), date de la prise de Jérusalem par les Francs. Les récits de combats devaient plaire particulièrement aux auditeurs : le trouvère en est prodigue. Toutefois il s'applique toujours à réserver les meilleurs rôles aux Tafurs. Nous voyons intervenir Enguerrand de Saint-Pol, mort près de Maarra (23), Hungier l'Allemand que la *Chanson d'Antioche* fait mourir lors de la bataille d'Antioche (24), et Raimbaut Creton de qui les historiens signalent les exploits devant Jérusalem (25). Hervé de Chérel est pris par les assiégés ainsi que Hungier l'Allemand. De leurs côtés les Chrétiens s'emparent de Malcolon et d'Ysabras, deux émirs sarrasins. Suivent des négociations, des échanges de prisonniers, un conseil tenu par les Turcs, des demandes de secours au Soudan de Perse, — autant d'événements fabuleux dont nous montrerons plus loin l'intérêt. C'est après tous ces combats que le poète place la rencontre des Croisés avec l'Ermite du Mont des Oliviers (26). Sur ce point le récit de la *Chanson* est un peu différent de celui des chroniqueurs qui ne sont pas d'accord eux-mêmes sur les détails. Mais il est fort piquant, fort intéressant. Le trouvère commence alors à narrer la prise de la ville et il a soin d'en avertir plusieurs fois ses auditeurs :

Segnor, or escoutés, glorieuse chançon,
Con la cités fu prise, à Dex prist passion,
Et tote délivrée de la jente Mahon (27).

Il nous indique avec beaucoup de précision les moyens de défense employés par les Turcs :

(22) Hagenmeyer, *ibid.*, 248-250.

(23) Guillaume de Tyr, *Rec.*, I, 294 ; R. d'Ag., *Rec.*, III, 276.

(24) Edit. P. Paris, 268, 269.

(25) *Rec.*, III, 218, 219 ; Raoul de Caen, *Rec.*, III, 689.

(26) En réalité cette rencontre eut lieu dès le début du siège, le dimanche 12 juin 1099 (Hagenmeyer, p. 237).

(27) Ms. 12558, f. 162 r°, 1^{re} colonne.

Et li Turc se deffendent, cascuns tos ahatis ;
 Getent pières et fus, grans caillaus et grans pis,
 Et traient d'arbalestes quarels d'acier burnis ;
 Plus menu vont saietes que pluie ne greslis ;
 Li Turc jetent pois caude et le plon couleïs ;
 Puis ont le feu grigois alumé et espris ;
 Sor no gent le jétèrent ens en I lancéis (28).

L'attaque commença par la porte Saint-Etienne. Le poète n'oublie pas ses héros de prédilection : Raimbaut Creton, Thomas de Marle, Godefroy de Bouillon, les Tafurs et surtout les dames et les pucelles dont il ne cesse de célébrer le dévouement. Les Croisés cependant semblaient un peu découragés. C'est alors qu'indigné de les voir « couarder », le duc de Bouillon leur rappelle : « Ne disiez-vous pas, avant d'arriver à la Ville Sainte : Fussent-ils d'acier, les murs de Jérusalem, nous les briserons par nos dents ? ». Ces paroles ranimaient la force des combattants qui finirent par briser la résistance sarra-sine. Le massacre des Musulmans fut féroce. Ni le trouvère, ni les historiens n'exagèrent en rien. Les ribauds restent fidèles à la conduite qu'ils ont tenue à Antioche :

Les Sarra-sines pleurent, cascade braie et crie
 Li ribaut les saisirent, mainte en ont efforcie ;
 Cascuns en fait son bon, après l'a despoillie,
 Ne mais fort la chemise ne li a pas laissie.
 Et jo que vos diroie !.... (29).

Après le couronnement légendaire de Godefroy, les Barons se disposaient, suivant la *Chanson de Jérusalem*, à revenir chez eux, non sans avoir auparavant accompli quelque action d'éclat en terre sarra-sine. Soudain une colombe (30) vint porter une lettre que reçut un des héros des *Chétifs*, l'Evêque de Fo-rois (31). Cornumarant, qui était parti demander du

(28) *Ibid.*, fol. 162, v°, 2^e colonne ; 163, r°, 1^{re} col.

(29) Ms. 12558, fol. 164 v°, 2^e c. ; Hippeau, 179.

(30) L'emploi du pigeon voyageur était fréquent parmi les Musulmans. Voir *Ibn Chaddad*, III, 179.

(31) Voici la vérité sur cet événement : le duc Godefroy avait fait expédier à Ascalon contre El Afdal (Ami-

secours au Soudan, arrivait avec une armée formidable. Sans attendre, les Barons rejoignirent de nouveau le camp des Chrétiens. Les combats que célèbre dans la suite le poème sont dus surtout à sa fantaisie. Il nous raconte des apparitions de Saint Georges, Saint Maurice et Saint Dominique, des exploits imaginaires de Godefroy et de ses deux frères, la capture de Raimond de Saint-Gilles par les Sarraïns et la capture de Cornumarant par les Francs. Les Turcs se réfugient finalement dans la plaine de Ramleh et se vengent en battant Saint-Gilles sans pitié.

La partie qui occupe les deux derniers chants de l'édition Hippeau est chargée d'incidents romanesques et curieux ; ce n'est pas pourtant l'opinion du jongleur qui annonce à ses lecteurs :

Huïmais orès cançon de bien enluminée,
Onques par jogleor miudre ne fu cantée ;
Et si est vérités, en la Bible est trovée (32).

Nous trouvons d'abord une scène plaisante qui montre la rapacité des soldats de Dieu. Les Sarraïns, pour faire sortir les Chrétiens de Jérusalem, avaient imaginé un stratagème ingénieux. Ils placèrent autour des murs de la cité leurs trésors et un grand nombre d'objets précieux.

Attirés par ces richesses et malgré l'avis du duc de Bouillon, les Tafurs tombent dans le piège ainsi

ral de Babylone), Tancrede et le comte Eustache. Ayant poursuivi et capturé des Arabes près de Ramleh, ils apprirent d'eux que les Turcs se préparaient en grand nombre à attaquer les Chrétiens. Ainsi informé, Tancrede envoya aussitôt un messager à Jérusalem au duc Godefroy, au patriarche, et à tous les princes pour leur dire : « Sachez qu'une attaque est préparée contre nous à Ascalon ; hâtez-vous de venir avec toutes les forces dont vous pourrez disposer ». *Gesta*, p. 209. En comparant les deux récits, celui de la *Chanson* et celui de l'histoire, on pourra juger dans quelle mesure l'auteur de *Jérusalem* altère les événements.

(32) Ms. 12558, fol. 175 r°, 1^{re} c. ; Hippeau, p. 241.

que Pierre l'Ermite que les Turcs réussissent à capturer (33). Naturellement nous ne rencontrons rien de cet incident chez les chroniqueurs de la Croisade. Bien au contraire nous savons par le témoignage formel de l'Anonyme que Pierre d'Ermite, durant la bataille d'Ascalon, était resté à Jérusalem « afin de prendre des mesures et de prescrire aux Grecs, aux Latins et aux clercs de célébrer en l'honneur de Dieu une procession et de faire des prières et des aumônes afin que Dieu donnât la victoire à son peuple » (34). La captivité de Pierre est racontée avec une verve irrésistible. Elle a déjà été analysée par Pigeonneau et par P. Paris. Nous verrons tout à l'heure l'Ermite jouer auprès du Soudan le même rôle qu'Amédélis dans la *Chanson d'Antioche*. La fausse conversion de Pierre à l'Islamisme a encouragé le Soudan, animé d'un grand zèle apostolique. Aussi ne tarda-t-il pas à envoyer un messenger au duc de Bouillon pour lui proposer l'adoption de l'Islam, sans quoi il le fera dévorer, ainsi que ses deux frères, par des lions. Mais Godefroy n'est pas moins zélé pour sa religion que le Soudan. Le messenger lui fournit l'occasion de dévoiler ses projets que voici : Si Dieu lui donne la santé, il se propose d'aller conquérir la Mecque, la piller et livrer Mahomet aux Tafurs qui se chargeront de lui briser les bras et les côtes et de lui enlever l'or et les pierres précieuses qu'il porte (35). Quant au Soudan, le duc de Bouillon a l'intention de lui crever les yeux. En attendant il l'estime valant moins qu'un besant. Comme le roi de Jérusalem n'est pas un fanfaron, il a voulu prouver au messenger qu'il a assez de puissance pour réaliser ces pieux desseins. Il commence d'abord par lui faire passer

(33) Ms. 12558, fol. 175 r^o.

(34) Bréhier, p. 211.

(35) Est-ce un écho des expéditions entreprises par Renaud de Châtillon en 1182 ? Voir Maqrissi, traduct. Blochet, *R.O.L.*, VII, 550 sqq.

en revue les truands redoutables, après quoi il pourfend un prisonnier turc, le tranche en deux moitiés d'un seul coup d'épée, et finalement renvoie le messager épouvanté auprès du Soudan. Quand celui-ci eut entendu son envoyé, « *de maltalent et d'ire commence à escumer* » (36). Aussitôt il ordonne de tuer Godefroy. Dans la *Chanson d'Antioche*, Corbaran joue avec le Rouge-Lion une partie d'échecs dont l'enjeu était la tête du duc de Bouillon (37). Néanmoins, malgré sa réponse héroïque, le Duc n'était pas sans inquiétude. Les ennemis approchaient nombreux. Les barons avaient quitté Jérusalem dans l'intention de combattre une dernière fois les Sarrasins et de rentrer chez eux. Baudoin, fort heureusement, était plein de saintes résolutions. Si vous me croyez, dit-il,

Ains que de la semaine i ait trois jors passés,
Verrés tant de paiens ocis et décolpés
Onques tant n'en vit hom qui de mere fust nés (38).

Godefroy invoque Dieu, qui renouvelle en sa faveur le miracle du cierge embrasé par le feu du ciel. Puis, après une longue prière où il résume toute la Bible depuis la Création jusqu'à la Résurrection du Christ (39), une blanche colombe est venue lui apporter une lettre par laquelle il apprit que les Croisés qui étaient partis s'apprêtaient à revenir à son secours. Le trouvère excelle à nous dépeindre les préparatifs du combat et, selon lui, l'Evêque de Martorano joue dans la bataille d'Ascalon un rôle semblable à celui de l'Evêque du Puy à Antioche. En réalité c'est pour imiter la *Chanson* de Richard le Pèlerin, comme nous le verrons plus loin, que l'auteur de *Jérusalem* altère la vérité historique à sa

(36) Ms. 12558, fol. 179 r°, 2° col.

(37) Ed. P. Paris, II, 176.

(38) Ms. 12558, fol. 180 r°, 1° col.

(39) Ms. 12558, fol. 180 r° et v°.

guise ; l'Evêque de Martôrano fut pris par les Sarrasins deux jours avant l'attaque et, depuis, on a perdu sa trace (40). La bataille s'engage violente. Plus d'un fils du Soudan tombe sous les coups des vaillants pèlerins. C'est à Ascalon (41) que le trouble fait mourir Enguerrand de Saint Pol, de qui il nous décrit les imposantes funérailles. La *Chanson* nous évoque, en les dénaturant un peu, les exploits célèbres de Robert de Normandie et de Robert de Flandre (mentionnés également par Albert d'Aix, *Rec.*, IV, 497) que Suger fit représenter sur le vitrail de la Croisade à Saint-Denis en 1142 (42). A la suite d'une lutte acharnée et de l'inévitable apparition des Saints, le Soudan tranche la tête à Mahomet et prend la fuite sur un dromadaire. Les Français triomphent. Baudoin, qui accomplit avec Raimbaut Creton, maints prodiges, finit par tuer Cornumarant à qui les Croisés font d'honorables obsèques. Pierre l'Ermite est délivré. Dans tous les Manuscrits, sauf celui de l'Arsenal et le 12569 de la B.N., le cycle des Croisades se termine sur un dernier miracle. Le Diable a fait disparaître tous les Sarrasins qui gisaient dans la plaine de Ramleh pendant qu'un lion est venu réunir en un « charnier » tous les chrétiens qui furent tués en combattant pour Jésus-Christ (43). Depuis, ce « charnier » porte le nom de « Charnier au Lion ».

(40) *Gesta*, p. 211.

(41) Dans la *Chanson de Jérusalem*, la bataille d'Ascalon a lieu à Ramleh. Nous en dirons plus loin la raison.

(42) Voir Montfaucon, *Monuments de la Monarchie française*, t. I, pl. LIII et LIV. Les vitraux ne sont cependant d'aucun secours pour dater le remaniement de la *Chanson d'Antioche*. Nous ne retiendrons donc pas les hypothèses de F. de Mély (*La Croix des premiers Croisés*), *Revue de l'Art Chrétien*, 4^e sér., t. I, 1890, p. 297 sqq.

(43) C'est là une tradition qui remonte à la prise de Jérusalem par les Perses ; cf. *Continuation de Guillaume de Tyr*, *Rec.*, II, 502.

II

Tel est ce poème de *Jérusalem*, mélange bizarre d'histoire, d'épopée et de burlesque, amalgame de traditions étranges sur les héros et sur les lieux qui furent le théâtre de la conquête de la Ville Sainte. La *Chanson de Jérusalem*, croyons-nous, même sous sa forme actuelle, est un témoignage historique et littéraire d'une réelle valeur. Jusqu'à présent les auteurs qui se sont occupés du cycle de la Croisade n'ont fait que l'analyser avec de vagues appréciations. Pigeonneau, d'une manière insuffisante, a essayé d'éclaircir quelques points de détail. Nous allons, à notre tour, tenter d'esquisser les grandes lignes d'une étude d'ensemble sur la *Chanson de Jérusalem*.

Pigeonneau avait déjà remarqué que la bataille d'Ascalon était une imitation de celle d'Antioche. Sur ce point il avait vu très juste. Malheureusement il avait lu trop vite la *Chanson de Jérusalem* pour pousser plus loin ou plus profondément sa comparaison. La vérité, c'est que la *Chanson de Jérusalem*, d'un bout à l'autre, était une imitation, parfois servile, de la *Chanson d'Antioche*. Sans doute les deux poèmes nous arrivent remaniés. Mais même à travers le remaniement, il est facile d'entrevoir l'imitation. L'analogie commence dès le début (44). On se souvient que, suivant la *Chanson d'Antioche*, Bohémond et Tancrède ne se croisèrent pas avec les autres barons, mais qu'ils vinrent les rejoindre à Constantinople. Devant cette ville, à l'arrivée de Bohémond et de Tancrède, la situation des Croisés et la rencontre sont identiques à la situation des Croisés et à la rencontre avec les Chétifs devant Jérusalem.

(44) Il ne faut pas oublier que la *Chanson de Richard* commence après les premiers couplets du second chant de l'édition P. Paris.

salem (45). Le gros de l'armée, dans les deux *Chansons*, commence par prendre les nouveaux arrivants pour des Sarrasins, puis on les reconnaît, à la grande joie de tous. Dans la *Chanson d'Antioche*, Pierre l'Ermite, quand les Croisés arrivèrent au Civetot, leur fit un récit de sa défaite et leur évoqua tous les souvenirs que réveillait en lui ce lieu. Cet événement n'a rien d'in vraisemblable. L'auteur de *Jérusalem* ne veut pas faire tenir à l'Ermite un moindre rôle. Bien que les chroniqueurs n'en disent rien, il lui fait réciter devant la Cité Sainte un discours excitatoire, véritable morceau d'éloquence, sans doute inspiré par le désir fort louable d'imiter un modèle respecté (46). Corbadas de Jérusalem connaissait fort bien Soliman de Nicée. Il tient autant que lui à l'avis de son fils, qui est courageux comme Turnican (47). D'ailleurs Croisés, comme Sarrasins, ont les mêmes façons de tenir leur conseil devant les murs de Nicée, d'Antioche ou de Jérusalem. C'est là un procédé commun à tous les auteurs de *Gestes*. On se souvient, et c'est un événement à fondement historique, que dans la *Chanson d'Antioche*, le fils de Yaghi-Sian, seigneur d'Antioche, était parti à travers les cités sarrasines demander du secours au Soudan de Perse. Tout cet épisode, qui nous est parvenu fortement remanié, est imité par la *Chanson de Jérusalem* (48) : mêmes péripéties, mêmes détails. Dans les deux poèmes nous voyons d'abord le seigneur de la ville (Antioche ou Jérusalem) se plaindre des malheurs que lui causent les Francs et demander à quelque volontaire d'aller porter un message au Soudan. Son propre fils se présente et reçoit la commission et les

(45) *Antioche*, P. Paris, I, p. 75 ; *Jérusalem*, Hippeau, p. 12.

(46) *Antioche*, I, 98 ; *Jérusalem*, 37 sqq.

(47) *Antioche*, I, 104 ; *Jérusalem*, 50.

(48) *Antioche*, II, 30 sqq. ; *Jérusalem*, 141 sqq.

recommandations nécessaires. Sansadoine monté sur son cheval Baiars (49), comme plus tard Cornumarant monté sur Plantamor, fut poursuivi par les Francs et faillit perdre sa vie. Cependant la *Chanson de Jérusalem* présente un détail original (Hippeau, p. 147 et suiv.), que nous examinerons plus loin. Le fils du seigneur d'Antioche arrive enfin auprès du Soudan.

En vint et cinc journées vinrent au Pont d'Argent,
Par desous Sarmasane où estoit le Soudan (II, 44).

Plus tard Cornumarant, à son tour, réussira à atteindre le Soudan :

Et vint au Pont d'argent, s'a sa voie acoillie,
Tant a li Turs alé, qui li diables quie,
Qu'à Sodant est venus el règne de Persie.
Par desos Sarmesane, en une praerie,
A trouvé l'Amirant qui li cors Deu maldie (p. 157).

La scène dans la *Chanson d'Antioche* est beaucoup plus belle et plus vivante. Mais le fond est identique chez les deux trouvères : demande de secours à laquelle on donne satisfaction. A partir de là, il y a divergence ; Cornumarant revient. Mais il tombe prisonnier des Francs, aventure qui n'arrive pas à Sansadoine. Corbadas, père de Cornumarant, part lui-même auprès du Soudan, après la chute de Jérusalem. Les deux trouvères nous brossent un beau tableau de la cour du Soudan et du culte à Mahomet. Dans la *Chanson d'Antioche*, il y avait la mère de Corbaran, Calabre, qui était magicienne et lisait l'avenir. Dans *Jérusalem* c'est un oncle de Corbadas, le vieux Lucabel, qui joue le rôle de Calabre. Les prophéties de Calabre et de Lucabel se ressemblent, de même que les oracles rendus par Mahomet, de même que les décisions prises par le conseil des Sar-

(49) Baiars est également le nom d'autres chevaux célèbres dans les chansons de geste, notamment celui, d'origine merveilleuse, de Renaud de Montauban (cf. *Table des noms propres...* de Langlois, p. 63 et la n. 1).

rasins de multiplier la polygamie, afin de multiplier la race des vrais croyants. L'investissement de Jérusalem ressemble d'une façon frappante à celui d'Antioche. C'est ainsi que, sans avoir subi la même fin tragique, les exploits de Hungier l'Allemand et de Hervé de Chérel (Hippeau, p. 132) rappellent ceux de Renaud Porquet. Sous les murs d'Antioche, c'étaient Foucher l'Orphelin et Robert de Flandre qui se disputaient l'honneur d'être les premiers à escalader la ville ; sous les murs de Jérusalem, c'est Thomas de Marle qui veut enlever cet honneur au roi des Tafurs. La reddition toute pacifique de la Tour David est fort semblable à celle de la Citadelle d'Antioche, de même que l'arrivée bruyante de Cornumarrant, accompagné de soixante rois, et sa jactance ressemblent beaucoup à celle du fameux Kerbogha. La bataille d'Ascalon (de Rames suivant le poème) est une copie de la bataille d'Antioche : même angoisse des Francs, mêmes préparatifs pieux et mêmes préparatifs guerriers. La Sainte Lance est toujours présente ; mais elle est un peu éclipsée par la présence de la vraie Croix. Comme à Antioche, Raimond de Saint-Gilles reste à l'intérieur de la ville pour la garder ; comme à Antioche la sortie de l'armée se fait par petits groupes et c'est Pierre l'Ermite, prisonnier des Sarrasins, qui joue auprès du Soudan le rôle d'Amédélis en lui présentant les barons à mesure qu'ils s'avançaient avec leurs troupes. Comme Kerbogha, le Soudan propose aux Croisés de se convertir. Celui-ci d'ailleurs ne manque pas à Rames de perdre l'un de ses fils. Enfin, comme à Antioche, les Saints se sont hâtés d'intervenir en faveur du peuple de Dieu et de les aider à exterminer les Sarrasins. L'auteur de la *Chanson de Jérusalem* avait encore le souci de créer des personnages semblables à ceux d'Antioche. Comme Lucabel est une réplique de Calabre, l'Evêque de Martorano est une réplique de

l'Evêque du Puy. L'Anonyme nous dit peu de choses sur ce personnage ; il aurait accompagné Godefroy à Ascalon et, envoyé plus tard à Jérusalem pour y demander du renfort, il serait tombé prisonnier des Musulmans (50). Raoul de Caen le trouvait un peu plus instruit que le bas peuple (51). Raimond d'Aguiers dit qu'il a obtenu frauduleusement l'administration de l'Eglise de Bethléem (52).

Dans la *Chanson de Jérusalem*, l'Evêque de Martorano devient, comme l'Evêque du Puy à Antioche, le véritable chef spirituel de l'expédition (53). Il est le prélat, le guide, le conseiller et le guerrier ; armé de la Sainte Lance et de la vraie Croix, il passe en revue les armées, les bénit et les encourage. Il ordonne les assauts, il dirige les opérations et au milieu des combats, il prodigue les récompenses célestes. C'est lui qui propose l'élection d'un roi à Jérusalem ; c'est lui qui, le premier, aperçoit les légions célestes venant en aide aux Croisés, enfin, et c'est une faveur que Dieu n'accorda pas à feu l'Evêque du Puy, il fait prolonger le jour pour permettre aux soldats de Dieu d'achever la défaite des sectateurs de Mahomet (54).

L'imitation de la *Chanson d'Antioche* est donc incontestable. C'est là une des raisons pour lesquelles l'auteur de *Jérusalem* a altéré l'histoire. Il serait très difficile de voir dans ce dernier poème, comme Pigeonneau a été tenté de le faire, un reflet de la société française au XIII^e siècle. Nous verrons bientôt qu'il reflète une autre société. Pigeonneau considère par exemple le rôle donné par le poète aux Tafurs comme un symbole du peuple qui commence à prendre cons-

(50) Bréhier, p. 210.

(51) *Rec.*, III, 683.

(52) *Rec.*, III, 301.

(53) Ed. Hippeau, voir p. 66, 72, 75, 76, 77, 78, 85, 88, 93, 106, 114, 140, 161, 181, 183, 283, 303, 322, etc...

(54) Imitation soit de la Bible, soit plutôt de la *Chanson de Roland*.

cience de ses droits. « Le moyen âge, dit-il, n'a rien laissé où éclate en traits plus vifs l'orgueil de cette foule, dont la vie obscure était éclipsée par la vie brillante des Chevaliers, mais qui prenait sa part du danger dans toutes les grandes choses et qui savait aussi se faire sa part de gloire » (55). Sans essayer de voir dans cette légende l'expression de la souveraineté du peuple, Pigeonneau y voit « l'expression de la fierté populaire sentant qu'elle a aussi ses titres de noblesse ».

Nous croyons qu'une pareille explication est plus séduisante que solide. Car si vraiment la *Chanson de Jérusalem* était « l'épopée du peuple » comment expliquer le rôle des seigneurs qui, tels que Bohémond, Baudoin d'Edesse et Hugues de Vermandois, n'ont pris aucune part à la conquête de Jérusalem ? Quel intérêt avait le trouvère à ressusciter Hungier l'Allemand et Enguerrand de Saint Pol pour les faire mourir de nouveau ? La seule explication possible, à notre avis, c'est que l'auteur du poème de *Jérusalem* a été surtout guidé par le souci d'exploiter la popularité des héros connus. La *Chanson d'Antioche* avait fait admirer les exploits des Tafurs qui trouvaient beaucoup de succès auprès des auditeurs. Désireux de répondre aux goûts de ces derniers, les poètes postérieurs devaient s'ingénier à multiplier les glorieuses aventures de ces truands, terreur des Sarrazins. Chaque fois qu'un seigneur se propose d'effrayer un messenger venu de la part du Soudan, il lui fait passer en revue ces hordes de va-nu-pieds. C'est encore le désir d'exploiter la légende de certains personnages de la première Croisade qui a conduit le trouvère à accorder une place de premier ordre à Pierre l'Ermite. La *Chanson de Jérusalem* force tous ses traits. Elle le fait le héros d'une foule d'épisodes, dont le plus intéressant est le récit de sa captivité

chez les Sarrasins et de sa fausse conversion à l'Islamisme (56).

La *Chanson de Jérusalem*, dans sa forme actuelle, est écrite avec plus de verve, plus d'entrain et de vivacité que la *Chanson d'Antioche*. Nous avons vu que la plupart des épisodes qu'elle renferme ne peuvent guère se rapporter à la conquête de la Ville Sainte par les Francs. Mais il serait téméraire d'affirmer que de nombreuses scènes si vivantes soient sans aucun fondement historique.

Prenons par exemple la captivité de Raimond de Saint-Gilles (57). Il est inutile de chercher pendant les combats qui eurent lieu pour la prise de Jérusalem un événement semblable. Mais si nous nous reportons au début de l'an 1102, nous trouvons que vraiment le Comte de Toulouse tomba en captivité. Seulement ce n'étaient pas les Sarrasins qui le saisirent, mais c'était Tancrède lui-même qui le soupçonnait comme beaucoup d'autres chefs, de trahir les Croisés de concert avec l'Empereur Alexis (58). Dans un conseil des émirs sarrasins où se trouvait *Danemons* (*Danischmend*), avant la bataille d'Ascalon, les Sarrasins annoncent qu'ils vont s'emparer des chefs Francs et, disent-ils,

El regne d'Oriant ert menés Buimons (59).

De fait, Bohémond, allant vers Mélitène porter secours à un prince arménien, tomba prisonnier de ce même *Danischmend*. Seulement ce fut vers le 15 août de l'an 1100, donc un peu plus d'un an après la bataille d'Ascalon (60). C'est également à la se-

(56) Voir Ms. 12558, fol. 175 à 177.

(57) Ms. 12558, fol. 169 verso.

(58) Albert d'Aix, *Rec.*, IV, 582 ; Mathieu d'Edesse, *Hist. Arm.*, I, 56.

(59) Ms. 12558, fol. 183, recto.

(60) Foucher, *Rec.*, III, 368 ; Sibte Ibn Djeuzi, *Rec. Hist. Or.*, III, 522 ; Aboul Feda, *Rec.*, I, 5 ; Kamaledine, *Rec.*, III, 585.

conde moitié de l'an 1103 qu'il faut rapporter la capture d'un prince sarrasin (61). C'était Baudoin et non Bohémond qui fut le héros de l'expédition effectuée non en Palestine, mais dans la région de Mardin. La *Chanson de Jérusalem* reproduit un fait, mais en l'amplifiant et en en changeant la date, le lieu et les protagonistes.

Nous avons vu que Sokman, fils d'Ortok, ancien seigneur de la Ville Sainte, fut remplacé par les Fatimites d'Egypte et se réfugia en Mésopotamie. La *Chanson de Jérusalem* signale en plusieurs endroits et avec beaucoup d'insistance (éd. Hippeau, p. 212, 213, 227, 234, 259) un combat entre Baudoin de Rohais et Sokman fils d'Ortok, dans lequel celui-ci fut blessé. Nous savons que Sokman n'a pris aucune part aux combats qui eurent lieu en Palestine. Ce fut seulement au début de l'année 1101 que Baudoin livra de sanglantes batailles à Sokman dans la région de Serouj (à 45 km S-O d'Edesse) et après un échec, lui infligea une grande défaite (62).

La *Chanson de Jérusalem* conserve d'autres circonstances qui montrent d'une façon plus évidente encore la transposition des événements. Lorsque Cornumarant sortit de Jérusalem pour aller solliciter l'aide des princes musulmans, il fut poursuivi par les Francs. Il arriva d'abord à se sauver. Malheureusement, quelque temps après, il fut aperçu par Baudoin, frère de Godefroy, qui se mit à le poursuivre. On se rencontre, on se bat, on se blesse mutuellement, on se présente l'un à l'autre, des renforts arrivent à tous deux ; finalement Baudoin, accablé, se réfugie au milieu de roseaux desséchés par le soleil. Là, des ennemis bizarres viennent l'assaillir. C'étaient des sangsues qui cherchaient alors à échap-

(61) Mathieu d'Edesse, *Hist. Arm.*, I, 70 ; Sibth, III, 485.

(62) Mathieu d'Edesse, *ibid.*, 53 ; Ibn el Athir, *ibid.*, 208.

per à l'ardeur du soleil. Elles recouvrent Baudoin et se mettent à le piquer. Les Turcs, ayant surpris sa retraite, mettent le feu aux roseaux, grâce à quoi Baudoin se sauve. Il est de nouveau entouré de Sarrasins et il succomberait sans l'arrivée de Godefroy et des autres barons. Pendant ce temps les autres compagnons de Baudoin réfugiés dans une vieille citadelle et assiégés par les Turcs, recouvriraient leur liberté grâce au secours du duc de Bouillon (63).

Tout ce passage est bien curieux. Pigeonneau, avant nous, surprit la parenté avec un autre passage d'Ibn el Athir : « Au mois de redjeb, dit ce dernier, une armée se rendit d'Egypte à Ascalon pour empêcher les Francs de s'emparer des villes que le Calife d'Egypte possédait encore en Syrie. Baudoin, roi de Jérusalem, ayant été averti de la marche des Egyptiens, s'avança à leur rencontre avec sept cents cavaliers. Dans le combat qui eut lieu, Dieu secourut les Musulmans ; les Francs furent mis en déroute, et un grand nombre d'entre eux perdirent la vie. Baudoin, dans sa fuite, se cacha dans des champs de roseaux ; le feu ayant été mis aux roseaux, il fut atteint par les flammes et s'enfuit du côté de Ramleh. Les Musulmans le poursuivirent et cherchèrent à le cerner ; alors il sortit de Ramleh et se réfugia dans Jaffa. Un grand nombre de ses compagnons avaient été tués ou faits prisonniers » (64). Ceci eut lieu en avril 1102.

Le récit de la bataille de *Rames* (d'*Ascalon*) dans la *Chanson de Jérusalem* est fort confus. La vérité sur ces événements diffère beaucoup de ce que raconte le trouvère : vers le 25 juillet de l'an 1099 (65), raconte l'Anonyme des *Gesta* (66), un messenger est venu

(63) Ms. 12558, à partir du fol. 159 recto.

(64) *Rec.*, I, 213-214.

(65) Hagenmeyer, *Chron.*, p. 255.

(66) Edit. Bréhier, p. 208.

trouver Tancred et le comte Eustache de Boulogne à Jérusalem et leur proposa d'aller conquérir Naplouse. Ils partirent avec un grand nombre de guerriers et la ville se rendit immédiatement. Cependant Godefroy de Bouillon, ayant appris qu'El Afdal, général du calife Fatimite, se préparait à attaquer les Croisés à Ascalon, écrivit à Tancred et à Eustache de marcher contre lui. Ces derniers sortirent alors de Naplouse, passèrent par Césarée, et, suivant la mer, ils arrivèrent à Ramleh, où ils eurent à combattre des Arabes venus en éclaireurs. Ils réussirent même à capturer quelques-uns d'entre eux qui les renseignèrent sur l'armée d'El Afdal, son nombre et sa position. Ainsi informé, Tancred envoya aussitôt un messenger à Jérusalem au duc Godefroy, au patriarche et à tous les princes pour leur dire : « Sachez qu'une attaque est préparée contre nous à Ascalon ; hâtez-vous de venir avec toutes les forces dont vous pourrez disposer ».

Telle est cette petite escarmouche de Ramleh qui précéda la grande et célèbre bataille d'Ascalon. On se demande pourquoi dans la *Chanson de Jérusalem* Ascalon est oublié et Ramleh devient le champ d'une grande bataille où, comme à Roncevaux, toute la chrétienté réunie combat tous les empires de Mahomet. Il faut d'abord constater que le trouvère confond la bataille d'Ascalon qui eut lieu le vendredi 12 août 1099 avec les batailles qui se déroulèrent plus tard, particulièrement celle du 7 septembre 1101 où le roi Baudouin eut un avantage éclatant sur les Egyptiens (67). Mais la raison principale pour laquelle le poète a placé cette fameuse bataille dans « la plaine de Rames », c'est l'existence en cet endroit d'un pèlerinage célèbre, celui de Saint Georges. Nous y reviendrons plus loin.

(67) Foucher, *Rec.*, III, 391 sqq. ; Ekkehard, *Rec.*, V, 35.

CINQUIÈME PARTIE

Essai d'une interprétation nouvelle du cycle des Croisades : Les Colonies franques de Syrie

CHAPITRE PREMIER

LA VIE FRANQUE EN SYRIE

RÉSUMÉ DES CONCLUSIONS PRÉSENTÉES POUR EXPLI-
QUER LE CYCLE DES CROISADES. — LEUR FAIBLESSE. —
NÉCESSITÉ POUR LE COMPRENDRE D'ÉTUDIER LES COLONIES
FRANQUES DE SYRIE. — CARACTÈRE DES CONQUÊTES FRAN-
QUES. — AFFAIBLISSEMENT DES SENTIMENTS DE HAINE ENTRE
FRANCS ET SARRASINS. — LES « ASSASSINS » ET LEURS
RAPPORTS CORDIAUX AVEC LES CROISÉS. — CONTACTS
CONTINUELS ENTRE FRANCS ET ARABES. — INFLUENCE DE
LA VIE ORIENTALE SUR LES FRANCS. — NOUVELLE SOCIÉTÉ
FRANÇAISE EN SYRIE. — LES POÈTES ET LES ÉCRIVAINS
AUX CROISADES. — LES GRANDS PÈLERINAGES SYRIENS. —
LA VIE LITTÉRAIRE FRANÇAISE EN SYRIE.

I

Que le cycle des Croisades demeure encore mal
connu et insuffisamment étudié, c'est là une vérité
qui n'échappe à personne. Les travaux des érudits,
Leroux de Lincy, de Reiffenberg et Borgnet, Hippeau,
Gaston Paris, Paul Meyer et Roy, ont permis d'éclair-
cir certains détails. Mais ils sont loin d'avoir épuisé

un sujet qui offre encore à ceux qui veulent s'y consacrer un vaste domaine d'investigation

Paulin Paris et Pigeonneau ont seuls étudié le cycle dans son ensemble. Les conclusions du premier sont dispersées dans les tomes XXII et XXV de l'*Histoire Littéraire*, le tome VI des *Manuscripts Français*, l'édition de la *Chanson d'Antioche* et la *Nouvelle Etude* sur la même *Chanson*. C'est à Paulin Paris que revient le mérite d'avoir, le premier, fait connaître les six Manuscrits de Paris, le premier, compris et tenté d'établir l'historicité de la *Chanson d'Antioche* et son importance documentaire. Malheureusement il a eu le tort d'attribuer la *Chanson de Jérusalem* à Richard le Pèlerin, de négliger l'importante *Chanson des Chétifs* et d'établir sur le *Chevalier au Cygne* une foule d'hypothèses inconsistantes.

Les conclusions de Pigeonneau sont résumées à la fin de son ouvrage (p. 260-272). Il a le mérite d'avoir suivi « jusqu'au bout, dans tous ses voyages et dans toutes ses vicissitudes, le cycle de la Croisade et de la famille de Bouillon ». Un plan si vaste n'a pas permis à Pigeonneau d'approfondir toutes les questions qui s'y rattachent. D'où ses erreurs sur la *Chanson d'Antioche* dont il conteste vainement l'historicité, d'où son analyse rapide des *Chétifs* qu'il néglige également, d'où son impuissance à dégager l'intérêt de *Jérusalem*. La littérature est toujours l'image de la société où elle se développe. Mais Pigeonneau est tombé dans l'arbitraire en tentant de voir dans les diverses parties du cycle des reflets successifs de la société chrétienne en Occident. Des trouvères ou des copistes de France, particulièrement de la France du Nord, nous ont conservé des compilations historico-poétiques ayant pour sujet les Croisades d'Orient. Mais il n'est pas prouvé que les poèmes originaux dont sont formées ces compilations soient nés en Occident. Pigeonneau aurait d'abord

dû prouver que Richard le Pèlerin a écrit son poème en Belgique ou en France, de même que les auteurs des *Chétifs* ou de *Jérusalem*. Dans ce cas, comment se fait-il que tous ces poèmes soient complètement perdus ? Au contraire tout porte à croire que la *Chanson d'Antioche* originale a été répandue en Syrie avant de l'être en France (1), de même que l'Histoire anonyme publiée par Bréhier : *Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitanorum* (2). Quant aux poèmes des *Chétifs* et de *Jérusalem*, ils présentent comme nous allons le voir, une foule de traits de mœurs, de détails topographiques, de renseignements particuliers qui demeurent incompréhensibles ou inexplicables pour le lecteur d'Occident. M. Bédier, dans ses *Légendes Épiques*, n'a pas traité le problème du cycle des Croisades. En général l'intérêt de ces poèmes réside ailleurs qu'en France et nous croyons que, pour les bien comprendre, il est indispensable d'étudier les Colonies franques d'Orient sous leur aspect véritable.

Nous avons tenu à établir au début de notre travail que les Croisades Syriennes n'étaient pas une œuvre d'excitation collective née un matin comme par enchantement dans le cerveau d'un Pierre l'Ermite ou d'un Urbain II. Ces guerres avaient des origines lointaines et constituaient la phase offensive de la lutte entreprise par l'Occident chrétien contre l'Orient arabe au Moyen Age. Elles furent dirigées, non par des sabreurs fanatiques (la religion eut son rôle, comme aussi la soif du gain), mais par des guerriers intelligents, des chefs habiles qui avaient fait leurs preuves sur d'autres terres sarrasines, tel Bohémond en Sicile, Raimond de Saint-Gilles en Espagne. Les

(1) Paulin Paris, *Nouvelle étude sur la Chanson d'Antioche*, p. 12. Nous allons plus loin reprendre la démonstration de cette hypothèse.

(2) Edit. Bréhier, p. VII.

travaux de Beugnot, Mas-Latrie, Rey, Dodu, Schlumberger, Riant, Heyd et Bréhier, ont renouvelé la conception trop simpliste que l'on se faisait auparavant des guerres saintes en Orient. Un plan de la conquête a dû être soigneusement établi, et, une fois arrivés à leur but, les Croisés ne se contentaient pas de piller et de se préparer au départ, mais ils songeaient à une organisation stable, qui assurerait la viabilité de leurs possessions.

Au lendemain même de la prise de Jérusalem, les Croisés, après avoir donné libre cours à leur piété belliqueuse, cherchèrent à s'établir solidement en Terre-Sainte. « Après trois ans de combats incessants, dit l'éditeur des *Assises de Jérusalem*, le comte Beugnot, marqués des excès de tout genre, ces guerriers trouvent le sang-froid et la réflexion nécessaire pour discuter et rédiger un code de lois qui, aussi longtemps qu'existèrent les colonies chrétiennes d'Orient, y fut regardé comme un chef-d'œuvre de politique et de prévoyance » (3), montrant ainsi combien la féodalité française recélait de force créatrice.

Nous n'entendons pas ici reprendre la question des Institutions franques en Syrie. D'autres (4), avant nous, l'ont traitée brillamment, en soulignant la puissance d'adaptation de ces nouveaux conquérants au milieu où ils vécurent et la sagesse avec laquelle

(3) Beugnot, édit. des *Assises de Jérusalem*, I, XV, (*Rec. Hist. Crois.*, Lois, 2 vol.).

(4) Voir Beugnot, *Mémoire sur le régime des Terres dans les principautés fondées en Syrie par les Francs*, Paris, 1854 ; Rey : *Essai sur la domination française en Syrie durant le Moyen Age*, Paris, 1866, in-4° ; Edit. *Les Familles d'Outre-mer par Ducange*, Paris, 1876, in-4° ; *Recherches géographiques et hist. sur la domination des Latins en Orient*, Paris, 1877, in-8° ; *Les Colonies Franques*, Paris, 1883, in-8° ; Dodu, *Histoire des Institutions monarchiques dans le royaume latin de Jérusalem*, Paris, 1894 ; Chalandon, *Histoire des Croisades*, 2^e partie ; et les bibliographies citées dans l'*Histoire des Croisades* de Bréhier, 1928.

les Institution féodales furent transportées Outre-Mer. La haine furieuse du Sarrasin était une des conditions indispensables au succès de l'entreprise des Croisés. Mais une fois installés en Orient, les Chrétiens apprirent à estimer leurs voisins. Déjà l'Auteur anonyme des *Gesta Francorum* s'écriait, comme s'écrieront plus tard certains auteurs de chansons de geste : « Je dirai la vérité et nul ne la contestera : certainement si les Sarrasins avaient toujours gardé fermement la loi du Christ et de la Sainte Chrétienté; s'ils avaient voulu confesser un seul Seigneur en trois personnes, un fils de Dieu... on ne trouverait personne qui puisse leur être égale en puissance, en courage et en science de guerre » (5). Ambroise, un siècle environ plus tard, ne s'exprimait pas autrement :

Fierre iert la gent e orgoillouse
En la citié e merveillose :
Se ço ne fust gent mescreüe,
Onques mieldre ne fud veüe (6).

De leur côté, les Musulmans, malgré les nombreuses malédictions dont ils les gratifiaient quelquefois, ne manquaient pas à l'occasion de rendre hommage aux Francs. Ousama, fils de Mounkidh, prince de Scheizar (Nord Syrie) et contemporain du premier siècle des Croisades, reconnaît leur bravoure, leur prudence, rapporte leurs beaux coups d'épée et l'élégance de leur extérieur (7). Ibn Chaddad, Cadi d'Alep et biographe de Saladin, historien d'un fanatisme naïf, constate en parlant des Francs : « Quels admirables guerriers, quel héroïsme chez eux, quel courage ! » (8). Aussi, pendant les combats, les sièges et les trêves, les traits de générosité abondent de part

(5) Edit. Bréhier, p. 51.

(6) Edit. G. Paris, col. 135, v. 5067-5070.

(7) Trad. Hartwig Derenbourg, p. 16, 58, 59, 65, 68, 70, 118, 128, etc...

(8) *Rec. Hist. Or.*, III, 326 ; voir ce que dit Aboul Feda sur l'Empereur Frédéric, *Rec.*, I, 104.

et d'autre. Rey (9) en a cité un certain nombre. En lisant les historiens orientaux, en particulier, on en trouve bien d'autres. A la mort de Josselin I^{er}, seigneur d'Edesse, qui allait combattre porté sur une litière par suite de l'insouciance de son fils, les Sarrasins firent preuve d'une grande magnanimité. En effet, leur chef Ghazi fit cesser le combat, envoya ses condoléances et écrivit aux Francs en ces termes : « Je n'engagerai pas le combat avec vous pour qu'on ne dise pas que, grâce à la mort de votre roi, j'ai pu triompher de votre armée. Donc faites tranquillement vos affaires, choisissez-vous un chef selon vos usages et gouvernez vos Pays en paix ; car vous n'avez rien à craindre de ma part ni de celle de mes troupes » (10). A Mélitène, un Persan ayant eu l'audace de profaner la Croix, le Préfet sarrasin ordonna de le livrer aux Chrétiens qui le châtièrent d'importance, après quoi Ghazi le fit frapper et chasser de ses Etats (11). Joinville, croisé fraîchement enrôlé, donc encore animé de haine contre les Infidèles, rapporte avec son charme et sa naïveté coutumière les grands services que lui rendit un Sarrasin, au moment où, captif, il souffrait de maladie (12). C'est même ce Sarrasin qui le guérit : « Car il me donroit tel chose à boivre de quoy je seroie gueriz dedans dous jours ; et si fist-il » (13).

Les Assassins eux-mêmes, malgré leurs nombreux assassinats et leur réputation terrible, cherchèrent souvent l'amitié des Francs (14). Les Assas-

(9) *Colonies franques*, p. 95 sqq.

(10) C'est ce que raconte Michel le Syrien, (trad. Chabot, III, 232) pourtant mal disposé envers les Musulmans.

(11) Michel le Syrien, *ibid.*, p. 235.

(12) Ed. de Wailly (LXIV, n° 324).

(13) *Id.*, LXIV, n° 321.

(14) Nous n'entendons pas ici prendre la défense des Assassins. Leurs crimes sont nombreux et connus. Mais leurs *bonnes* relations avec les Francs le sont moins. Voir sur les Assassins : Ch. Defrémery, *Essai sur les Ismaéliens ou Baténiens de la Perse plus*

sins de Damas, en 1129, projetèrent même de livrer cette ville aux Croisés, un vendredi, au moment où les Musulmans étaient en prière. Leur complot fut déjoué et ils furent égorgés par les Damascènes (15). Vers la fin de l'année 1129, un des leurs, Ismaël le Bathénien, livra aux Francs la Citadelle de Panéas dont il était le gouverneur (16). Guillaume de Tyr raconte qu'il arriva aux Assassins, un jour, de violer ouvertement la loi de Mahomet et de se déclarer prêts à recevoir le baptême. A cet effet, ils envoyèrent une ambassade au roi Amaury, lui promettant de se convertir au christianisme et lui demandant de les décharger du tribut qu'ils devaient aux Templiers. Malheureusement les Templiers s'empressèrent d'assassiner les ambassadeurs en route (17). Le Vieux de la Montagne entretenait d'excellentes relations avec Louis IX. Il envoya au Saint Roi, dit le bon Sénéchal de Champagne, sa chemise, et les messagers « distrent au roy, de par le Vieil, que c'estoit senefiance, que, aussi, comme la chemise est plus près dou corps que nus autres vestements, aussi veut li Viex tenir le roy plus près a amour que nul autre roy ». Le Vieux de la Montagne envoya également à Saint Louis son anneau d'or fin où son nom était gravé, avec d'autres cadeaux de prix dont un éléphant et une girafe en cristal peint de diverses manières, un jeu de table et des échecs. Toutes ces choses, ajoute Joinville, « estoient fleuretées de ambre, et estoit li ambres liez sur le cristal à beles vignetes de bon or fin. Et sachiez que si tost comme li messaige ouvrirent lour escrins

connus sous le nom d'Assassins, 1867 ; *Nouvelles recherches sur les Ismaéliens de Syrie*, Paris, 1858 ; Max Van Berchem, *Epigraphie des Assassins*, Paris, 1897 ; Guyard, *Un grand maître des Assassins, au temps de Saladin*, Paris, 1877, in-8°.

(15) Aboul Feda, *Rec.*, I, 18 ; Ibn el Athir, *Rec.*, I, 384.

(16) Quatremère, *Les Mines de l'Orient*, IV, 351.

(17) Guillaume de Tyr, *Rec.*, I, 997.

là où ces choses estoient, il sembla que toute la chambre fust embaumée, si souef florent » (18).

Après ces échanges, il n'est pas étonnant que de nombreux Assassins se trouvaient connaître la langue des Francs (19). Mais le prince qui laissa le plus d'influence sur les Chrétiens fut sans doute Saladin. L'histoire poétique de ce sultan fameux a été déjà esquissée par Gaston Paris. Ibn Chaddad, qui était l'un de ses intimes, nous le montre tendre, dévoué, affectueux et extrêmement sensible. Sa piété était ardente. Quand l'Islam était menacé, il pleurait comme un enfant. La nuit, il se levait pour prier et les larmes lui coulaient des yeux chaque fois qu'il lisait le Coran. Sa générosité était immense. Ses trésoriers étaient obligés de dissimuler l'argent pour l'empêcher de le dilapider. Malgré les immenses richesses qu'il a amassées, il est mort en laissant quarante-sept dinars et une pièce d'or (20). Son courage était proverbial ; il tenait tête à une armée entière. Son sang-froid étonnait ses conseillers. Quelquefois, au plus fort de la bataille, il demandait à un homme de sa suite de lui lire quelques traditions relatives au prophète Mahomet (21). Quant à son ardeur pour la guerre sainte, elle était démesurée. Un jour que la mer était houleuse et semait l'épouvante parmi les compagnons de Saladin, celui-ci fit cette confidence au brave Ibn Chaddad qui se refusait à parcourir un mille en mer, même si on le faisait maître du monde : « Si Dieu me permet d'achever la conquête du littoral syrien sur les Francs, je partagerai mes royaumes, je quitterai ma famille et j'irai d'île en île, de région en région, combattre les mécréants sans repos jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur la face de la terre aucun

(18) Edit. de Wailly, XC, 456.

(19) Guyard, *op. cit.*, Manusc. inéd., trad. fr., p. 87.

(20) *Rec. Hist. Orient.*, III, 19.

(21) *Rec. Hist. Orient.*, III, 21.

infidèle à Dieu — ou je mourrai ». Il faisait la guerre malgré les violentes douleurs que lui causaient une quantité de furoncles qui poussaient sur son corps. Il disait : « Les douleurs me quittent tant que je suis à cheval et ne me reprennent que quand je mets pied à terre » (22).

Tel fut l'homme de qui tous les historiens citent les traits de générosité. S'il lui arrivait parfois, poussé par un zèle religieux excessif, de faire tuer ses prisonniers ou de les rendre moyennant d'exorbitantes rançons, il se montrait dans d'autres circonstances d'une rare magnanimité. En apercevant un vieillard parmi ses captifs, il lui faisait donner immédiatement une monture et lui permettait de repartir chez lui (23). Il est ému jusqu'aux larmes en voyant une prisonnière franque déplorer la perte de son enfant qu'on lui enleva. Il le fait immédiatement chercher et le rend à sa mère avec sa liberté (24). Le seigneur d'Antioche, étant venu lui faire une visite et lui demander inopinément quelque don, Saladin lui offre généreusement les plaines fertiles d'Al Omk dans la région d'Alep (25). Voici comment il accueillit un jour ses prisonniers : « Le Sultan rentra tout joyeux au camp et se fit présenter les captifs. Par la voix d'un héraut, il ordonna également à tous les combattants qui ont fait des prisonniers de les lui amener immédiatement. J'assistai à la séance où on les lui présenta. Il reçut avec de grands égards ceux qui tenaient un haut rang parmi leurs compatriotes et les fit revêtir de péliasses d'honneur. Au Commandant de la troupe qui appartenait au Roi de France, il offrit une robe fourrée précieuse et ordonna pour les autres des fourrures bien chaudes, car il faisait froid et les captifs souf-

(22) *Rec. Hist. Orient.*, III, 25-26.

(23) *Ibid.*, p. 211.

(24) *Ibid.*, p. 215-216.

(25) *Ibid.*, p. 36.

fraient. Puis il leur fit chercher un repas qu'ils mangèrent et leur commanda une tente près de la sienne » (26).

Mais ce n'étaient pas seulement les Musulmans qui se montraient généreux. Les Francs surent plus d'une fois s'attirer les sympathies des Musulmans. Un voyageur marocain du XIII^e siècle, Ibn Djobaïr, rapporte le bien-être dont jouissent certains villages musulmans sous l'administration des Francs (27). Le passage d'Ibn Djobaïr est célèbre et il a été maintes fois cité. Maintes fois citée également la conduite de Baudoin d'Édesse à l'égard d'une de ses prisonnières musulmanes (28). Ousama nous a laissé d'intéressants témoignages : Son père, ayant traité Baudoin d'Édesse avec de grands égards durant sa captivité, lorsque celui-ci monta sur le trône de Jérusalem, il le dispensa du tribut qu'il devait au Prince d'Antioche (29). Lors d'un voyage à Antioche, Ousama fut sauvé grâce à l'intervention des Templiers. Quelquefois une vive amitié liait les Francs aux Musulmans. Écoutons le même Ousama : « Il y avait, dit-il, dans l'armée du roi Foulques, fils de Foulques, un chevalier franc respectable qui était venu de leurs contrées pour accomplir le pèlerinage et s'en retourner ensuite. Il fit ma connaissance et s'attacha à moi au point qu'il m'appelait « mon frère ». Nous nous aimions et nous nous fréquentions. Lorsqu'il se disposa à repasser la mer pour rentrer dans son pays, il me dit : « O mon frère, je m'en retourne chez moi, et je voudrais avec ta permission, emmener ton fils pour le conduire dans nos régions (j'avais avec moi un fils âgé de quatorze ans). Il y verra nos che-

(26) Ibn Chaddad, p. 203. On voit combien les bons traitements des prisonniers dans la *Chanson des Chétifs* sont loin de paraître invraisemblables.

(27) *Rec. Hist. Orient.*, III, 447.

(28) Guillaume de Tyr, *Rec.*, I, 472.

(29) *Vie d'Ousama*, trad. H. Derenbourg, p. 118.

valiers, il y apprendra la sagesse et l'art de la Chevalerie » (30). Cette institution de la Chevalerie a dû vivement frapper les Sarrasins. C'était une croyance commune que Saladin fut sacré chevalier (31) et il est probable que plus d'un émir a sollicité cet honneur. On connaît l'exemple de ce prince musulman qui entra dans la tente de Saint Louis, le sabre levé, et lui cria : « Fais-moi chevalier ou je te tue ». A quoi Saint Louis répondit : « Fais-toi chrétien et je te ferai chevalier » (32). Quelquefois l'amitié n'allait pas sans la propagande religieuse. C'est ainsi que Saladin reçut à Nazareth le seigneur Franc de Sidon, le traita avec honneur, lui fit des cadeaux, qui furent suivis d'un cours sur la religion musulmane ; le sultan, ajoute Ibn Chaddad, le pressa d'adopter l'islamisme en lui exposant ses beautés (33). Ousama nous raconte encore une anecdote plus piquante (34) : Un Templier aborda un jour un émir sarrasin à Jérusalem et lui dit : « Veux-tu voir Allah enfant ? ». « Oui, certes », répondit l'émir. Alors le Templier le conduisit à l'Eglise devant une image de Marie tenant dans ses mains le Messie. « Voici, dit le Templier, Allah enfant ». Ousama ajoute indigné : « Puisse Allah s'élever très haut au-dessus de ce que disent les impies » (35).

Saint Louis essaya de convertir les Tartares en leur envoyant des objets sacrés, avec deux frères prêcheurs pour leur chanter la messe (36). Les conver-

(30) *Ibid.*, p. 128.

(31) *Chronique d'Ernoul...*, édit. Mas Latrie, p. 36.

(32) *Hist. Litt. de la France*, t. XVIII, p. 760 ; t. XXI, p. 13.

(33) *Rec. Hist. Or.*, III, 36.

(34) *Op. cit.*, p. 132.

(35) On sait que les Musulmans tiennent Jésus pour un prophète. Mais ils sont scandalisés de l'entendre appeler par les Chrétiens « Fils de Dieu ».

(36) Joinville, XXIX, 133-134.

sions étaient plus fréquentes que, de part et d'autre, sincères. Ousama nous raconte la curieuse histoire d'une belle captive franque qui épousa l'émir de Kal'at Dja'bar, se convertit à l'islamisme et donna à son mari des enfants qu'elle éleva dans la religion de Mahomet. Malheureusement un jour elle s'évada, abandonna son mari et ses enfants et partit chez les Francs, où elle se remaria avec un cordonnier de sa nation (37). Joinville nous raconte l'anecdote d'un chevalier de Provins converti à l'islamisme et établi en Egypte (38). Lorsque Saint Louis lui demanda : « Ne savez-vous pas bien que se vous mouriez en ce point, que vous seriez damnez et iriez en enfer ? » il répondit : « Oyl (car il estoit certains que nulle loys n'estoit si bone comme la crestienne) mais je dout, se je aloie vers vous, la povretei là où je seroie et le reproche ».

Les relations entre Francs et Musulmans se développèrent rapidement. Pendant que Jérusalem était sous la domination chrétienne, les Musulmans y venaient chaque année en pèlerinage (39). Lorsque la Cité Sainte fut reprise par Saladin, les pèlerins francs y affluaient en temps de paix. Saladin les recevait cordialement, leur faisait servir des repas et s'entretenait avec eux (40). Durant les trêves, les princes sarrasins se rendaient chez les Francs qui leur donnaient une large hospitalité pour discuter le rachat des prisonniers (41). On sait que les Latins adoptaient les costumes du pays (42) et souvent la cuisine

(37) *Op. cit.*, p. 127. Voir aussi l'anecdote racontée p. 128.

(38) LXXVII, 391. Pour les cas de conversion de Musulmans au christianisme, voir Jacques de Vitry (Guizot), p. 31.

(39) Jacques de Vitry (Guizot), p. 38.

(40) *Rec. Hist. Orient.*, III, 350.

(41) Ousama, p. 82-83.

(42) Rey, *Colonies franques*, p. 11 sqq. ; Schlumberger, *Numismatique*, p. 45.

syrienne, renonçaient au porc et employaient des cuisinières sarrasines (43). Joinville raconte comment les chevaliers mangeaient « li uns devant l'autre, selon la coustume dou pais et seoient sur des nates à terre ». Francs et Sarrasins voyageaient ensemble et, le long des routes, se racontaient mutuellement des histoires (44). Presque durant tout le règne de Saladin, les ambassades avec les Francs étaient ininterrompues. On se connaissait, on s'invitait, on échangeait des cadeaux et des galanteries. Le roi Richard, dit Ibn Chaddad, « ne cessait jamais d'envoyer des messagers à Saladin pour lui demander des fruits et de la neige. Car pendant toute la durée de sa maladie, il avait grande envie de manger des poires et des pêches » (45). Dans une entrevue qui eut lieu entre Richard Cœur de Lion et Malec Adel, frère de Saladin, chacun s'empessa de faire déguster à l'autre la cuisine de son pays (46). « Des deux côtés, on était tellement habitués à se voir que les soldats musulmans et les soldats francs cessaient quelquefois de se battre pour s'entretenir entre eux ; les deux troupes confondues chantaient et dansaient ensemble, tant on se connaissait bien, puis elles recommençaient à se battre » (47). Les Latins portaient une attention excessive à tout ce qui se passait en pays sarrasin. Grâce à leurs émissaires, ils étaient à même de connaître les événements aussitôt qu'ils avaient lieu. C'est ainsi qu'un prince sarrasin ayant été massacré à Mossoul par les Assassins, ce sont les Francs qui l'annoncèrent, les premiers, à son fils (48).

On a déjà fait d'intéressantes études sur la numis-

(43) Ousama, p. 137-138.

(44) Ousama, p. 134.

(45) Ibn Chaddad, III, 341.

(46) *Rec. Hist. Or.*, III, 286.

(47) *Rec. Hist. Or.*, III, 139.

(48) Defrémery, *Nouvelles recherches*, p. 87.

matique de l'Orient Latin (49). Une des plus anciennes monnaies frappées par les Francs est celle de Tancrede, à l'époque de la captivité de Bohémond. On y voit écrit en caractères grecs « Tankridos, Serviteur du Seigneur ». Mais Tancrede y est représenté en grande tenue de prince arabe, la barbe longue, la tête couverte d'un large turban que surmonte une croix. Ce turban n'est autre que le *keffieh*, le vaste et léger châle syrien que l'on porte jusqu'à nos jours (50). Dans les ateliers chrétiens d'Acre et de Tyr on gravait des monnaies datées de l'Hégire, où la croix se trouvait entourée de sentences coraniques. Ces procédés indignèrent certains prélats, qui réussirent à faire condamner ces monnaies par le pape Innocent IV. Les marchands, effrayés de cette condamnation, eurent recours à des subterfuges. Ils conservèrent la même forme de monnaie, les mêmes caractères arabes aussi, mais ils n'inscrivirent plus que des légendes chrétiennes (51).

Nous n'entendons pas ici faire croire à une vie idyllique et idéale du Croisé. Cette vie, quelquefois, n'avait rien de très agréable. Les Croisades furent des guerres les plus terribles, les plus farouches : des guerres de conquête et de religion. Mais les contacts multiples entre les Francs et les Sarrasins ne restèrent pas sans influence. Ce milieu cosmopolite qu'était la Syrie au Moyen Age, le climat, le luxe, la mollesse, tout contribuait à adoucir l'ardeur des guerriers d'Occident. Cette remarque n'a pas échappé aux historiens des Croisades. Petit à petit les Francs se laissèrent dominer par toutes les habitudes des

(49) Voir H. Lavoix, *Monnaies à légendes arabes frappées par les Croisés* ; de Vogüé, *Mélanges de numismatique*, t. II, 1877 ; Schlumberger, *Numismatique de l'Orient Latin*.

(50) Schlumberger, p. 45.

(51) *Id.*, p. 139 et planches.

indigènes. Rey (52) s'applique à nous décrire les somptueuses maisons en style arabe que les Francs habitaient, les divans et les vastes pièces où l'art syrien avait épuisé toutes les richesses de l'ornementation, les murs revêtus de placages de marbre, enfin la grand'salle, décorée de panoplies, de trophées et d'étendards pris à l'ennemi, de peintures à fresques et de riches tentures. C'est là que les Croisés donnaient de grandes fêtes où coulaient abondamment les vins de Laodicée, de Gaza et de Sagette, où les princes sarrasins voisinaient avec les barons. L'habitude de s'habiller somptueusement était tellement répandue que les Templiers, dans leur Règle, consacrent de longues pages à la répression du luxe (53). Chez les Francs installés en Orient, devenus tous commerçants, sages agriculteurs ou habiles négociateurs (54), le désir de la guerre sainte était bien faible. Sans doute le tableau que nous laisse Jacques de Vitry est trop poussé au noir. Mais Jacques de Vitry avait une grande connaissance de l'Orient, comme le prouve toute la première partie de son ouvrage. Evêque d'Acre en 1216, mêlé à tous les événements de la Cinquième Croisade et particulièrement aux négociations pour la reddition de Damiette, ami personnel de Grégoire IX, et plus tard patriarche de Jérusalem, son témoignage n'est pas à négliger. Il s'indigne de voir les Francs d'Orient tomber en une telle corruption et ne manque pas d'évoquer, lui aussi, les fiers conquérants d'Antioche et de Jérusalem : « Enfants scélérats (il s'agit des Francs de Syrie) et dégénérés, hommes corrompus et prévaricateurs contre la loi divine, descendants de ces pèlerins dont j'ai déjà parlé, hommes religieux, agréables à Dieu

(52) *Les Colonies franques*, p. 7, voir tout le chapitre.

(53) Edit. Curzon, p. 27-33.

(54) On connaît le passage, maintes fois cité, de Foucher de Chartres, *Rec.*, III, 468.

et remplis de grâce, comme la lie provient du vin, le marc de l'huile, l'ivraie du froment et la rouille de l'argent, ils succédèrent aux possessions, mais non aux vertus de leurs pères et abusèrent des biens temporels que leurs parents avaient conquis au prix de leur propre sang en combattant vaillamment en l'honneur de Dieu contre les impies » (55). Dans toutes ces pages du saint prélat, il faut faire la part de l'éloquence. Mais la sensualité orientale avait vivement touché les Chrétiens. Joinville s'en montre scandalisé (56). Ambroise nous décrit des scènes de débauches à Acre (57) et à Tyr (58). Les ecclésiastiques ne se conduisaient pas mieux que les laïques, adonnés qu'ils étaient « à un luxe extraordinaire, engourdis dans une honteuse oisiveté » (59).

Les Francs n'épousaient pas toujours des femmes de leur race (60). Souvent ils se mariaient à des indigènes, arméniennes, chrétiennes arabes ou même sarrasines. Les enfants qui naissaient de ces mariages étaient appelés des *Poulains*. L'Evêque d'Acre les connaissait particulièrement. Nés en Orient, ils tenaient malheureusement plus de leur mère que de leur père : « Nourris dans les délices, mous, efféminés, accoutumés aux bains plus qu'aux combats, portant comme les femmes des vêtements bien souples » (61). Traitant habilement avec les Sarrasins, les Poulains ne craignaient pas de s'allier avec eux, même contre les Chrétiens. Ils devenaient, à l'exemple des Arabes, jaloux de leurs femmes qu'ils séquestraient (62).

(55) Trad. Guizot, p. 137.

(56) Edit. de Wailly, ch. CXX, 613.

(57) V. 5669-5687.

(58) V. 8455-8470.

(59) Jacques de Vitry, p. 134.

(60) Sans doute parce qu'il n'y en avait pas assez.

(61) *Ibid.*, p. 137.

(62) *Ibid.*, p. 138.

II

La domination franque en Syrie a donc donné naissance à une société française nouvelle, semblable mais distincte de celle qui habitait la terre de France, adaptée au milieu où elle vivait, avec ses habitudes, ses mœurs, son gouvernement et ses lois propres. C'est là un point sur lequel nous devons insister. Cette différence qui séparait les Français de France de ceux de l'Orient a créé un antagonisme frappant entre les Croisés nouvellement arrivés et ceux qui étaient établis depuis un certain temps en Orient. Les premiers, belliqueux, pleins de foi, cherchant à gagner le paradis ou à envoyer les Sarrasins en enfer ; les autres, paisibles citoyens, assagis, cherchant à vivre heureux au milieu des indigènes. Le prince Ousama, avec finesse, l'a remarqué : « Les personnes qui habitent fraîchement le territoire des Francs ; dit-il, se montrent plus inhumains que leurs prédécesseurs, fixés parmi nous et familiarisés avec les Musulmans » (63). Plus loin, il insiste encore : « Entre les Francs, nous en voyons qui sont venus se fixer au milieu de nous et qui ont fréquenté la société des Musulmans. Ils sont bien supérieurs à ceux qui, plus récemment, les ont rejoints dans les régions qu'ils occupent » (64). Cet antagonisme fut quelquefois habilement exploité par les Sarrasins. C'est ainsi que lors du siège de Damas, ils écrivirent aux Francs de Syrie de faire attention aux nouveaux Croisés ; car si jamais ils arrivent à s'emparer de Damas, ils chasseraient les Francs Syriens du Littoral. Les Musulmans, eux, au contraire, leur donneraient Panéas, s'ils décidaient le Roi des Allemands à lever le siège de la capitale syrienne (65).

(63) Ousama, p. 131.

(64) *Op. cit.*, p. 137.

(65) Ibn el Athir, *Rec.*, I, 468.

Une nouvelle société franque se développa en Syrie (66). Mais ce n'étaient pas seulement les défauts des Arabes que les Croisés avaient acquis ; mais également leurs sciences, leurs arts, leur industrie, leur philosophie, leur littérature (67). Noureddine (68) et Saladin avaient favorisé toutes les branches de l'activité de l'esprit, et, avec les Croisades, la civilisation arabe jeta un dernier éclat avant de s'éteindre. Lorsque Noureddine, après avoir doté Alep de belles écoles, eut conquis Damas, il y fit construire un grand hôpital auquel il affecta une riche bibliothèque, ouverte aussi bien aux Chrétiens qu'aux Musulmans. Les médecins de l'hôpital, après leur service, se rendaient à la cour tendue de tapisseries et tenaient des conférences qui ne duraient pas moins de trois heures (69). Dès 1127, Etienne d'Antioche traduisit en latin l'ouvrage d'un grand savant musulman nommé Ali ben Abbas (70). L'habileté du célèbre médecin arabe d'Alep, Ibn Batlan, était particulièrement célèbre parmi les Francs qui venaient souvent le con-

(66) Voir les remarques suggestives de G. Paris, *Les Mémoires de Philippe de Novare*, p. 31-32.

(67) Sur ce point, il y a un grand travail à faire, ébauché déjà vigoureusement par Rey, *Les Colonies françaises*, p. 100 sqq.

(68) On sait qu'une mention de Noureddine dans le poème d'*Yvain* a permis de fixer la composition de ce poème antérieurement à l'année 1174, date de la mort du fameux Sultan d'Alep. Voici le passage en question d'*Yvain* tel qu'il se trouve dans le très récent et déjà classique *Chrétien de Troyes* de notre Maître, M. Gustave Cohen (p. 307).

« Bien pert qu'or est apres mangier »,
Fet Keus qui teire ne se pot.
« Plus a paroles an plain pot
De vin qu'an un mui de cervoise...
Après mangier sans remuer
Va chascuns Noradin tuer ».

(69) Dr Lucien Leclerc, *Histoire de la Médecine Arabe*, Paris, 1876, t. II, 38.

(70) *Ibid.*, 39.

sulter (71). Baudoin le Lépreux était soigné par des médecins sarrasins (72).

Des artistes arabes venaient décorer les palais des Croisés (73). Souvent les Francs se rendaient auprès d'eux pour apprendre « l'art de travailler le marbre » (74). Les nouveaux maîtres de la Syrie étaient particulièrement sensibles à la musique syrienne. Joinville nous décrit une admirable scène de musique orientale et de chorégraphie. Lorsque le Prince d'Antioche vint saluer Saint Louis à Jaffa, il avait en sa compagnie trois ménestrels arméniens : « et avoient trois cors, dont les voiz des cors lour venoient parmi les visaiges. Quant il encommençoient à corner, vous deïssiez que ce sont les voiz des cînes qui se partent de l'estanc ; et fesoient les plus douces mélodies et les plus gracieuses, que c'estoit merveille de l'oÿr » (75).

Dans une de ses nombreuses entrevues avec le frère de Saladin, qui faillirent se terminer par le mariage de ce dernier avec sa sœur, Richard Cœur de Lion demanda un jour à entendre de la musique arabe. Le roi sarrasin fit chercher une artiste qui jouait de la guitare. Elle chanta aussi, et Richard en fut ravi (76).

Il n'est donc ni très étonnant, ni impossible que les Francs se fussent appliqués de bonne heure à l'étude de la langue arabe. Le Maître du Temple devait avoir constamment à sa disposition un « escrivain sarrazinois » (77), de même le Grand Sénéchal du

(71) *Ousama*, p. 129-131, 178 sqq.

(72) *Gest. de Chiprois, Rec. Hist. Ar.*, II, 656.

(73) Rey, *Colonies franques*, p. 8-9 sqq.

(74) *Ousama*, p. 127-128.

(75) Edit. de Wailly, CI, 525. (Voir *Revue du Liban*, Mai 1931, p. 16-18).

(76) *Rec. Hist. Or.*, II, 53.

(77) *La Règle du Temple*, p. 75.

Temple (78), les Commandeurs de la cité de Jérusalem (79), de Tripoli et d'Antioche (80). Les ambassadeurs envoyés chez les Sarrasins s'exprimaient généralement en arabe. De nombreux écrivains francs qui vivaient de l'écriture en langue sarrasinoise venaient s'installer à Chypre (81). Joinville nous signale nombre de ses compatriotes parlant l'arabe, tel Maître Nicolas d'Acre, frère Yves le Breton et les Maîtres de l'Hôpital et du Temple eux-mêmes (82). Il y avait aussi les « drugemens qui enromançoient le Sarrazinois » (83). De nombreux seigneurs connaissaient aussi l'arabe, tels Renaud de Sagette (84), Baudoin d'Ibelin (85) et Homfroy de Toron. Ibn Chaddad qui parle de ce dernier ajoute : « J'eus l'occasion de voir ce jeune homme. Il était vraiment beau, mais il avait la barbe rasée selon la mode des gens de sa nation ». (86) Ceux qui ignoraient l'arabe avaient toujours des

(78) *Op. cit.*, p. 86.

(79) *Op. cit.*, p. 100.

(80) *Op. cit.*, p. 102.

(81) Mas Latrie, *Hist. de Chypre*, I, 43 (d'après la *Continuat. de G. de Tyr*).

(82) Edit. de Wailly, LXXI, 361 ; LXXXVII, 444. Au sujet d'Yves le Breton, M. Gustave Cohen m'a signalé le curieux rapprochement suivant : Joinville nous raconte qu'Yves le Breton rencontra un jour une vieille femme qui tenait dans sa main droite une écuelle pleine de feu et dans sa main gauche un vase rempli d'eau. Lui ayant demandé ce que cela signifiait, la vieille répondit qu'avec le feu, elle voudrait brûler le paradis et avec l'eau, éteindre l'enfer ; ainsi personne ne fera plus le bien dans l'espoir d'une récompense et nul n'évitera le mal par crainte du châtiment (de Wailly, LXXXVII). Cette anecdote est certainement empruntée à une Sainte musulmane du IX^e siècle, Rabi'ah Adawiya. Cf. L. Massignon, *Recueil de textes inédits concernant l'histoire de la Mystique en Pays d'Islam*, p. 8, n^o 9 ; trad. franç. par Clément Huart, *Les Saints des Derviches tourneurs*, Paris, 1917, in-8^o, p. 310.

(83) *Op. cit.*, LXVI, 335.

(84) *Rec. Hist. Or.*, III, 121.

(85) Joinville, LXX, 354.

(86) *Rec.*, III, 256-257.

interprètes (87). D'autre part, de nombreux Musulmans connaissaient parfaitement la langue franque. Sur ce point les témoignages abondent et nous ne pouvons que renvoyer aux historiens arabes (88).

Le goût de l'instruction était très répandu parmi les principautés franques de l'Orient Latin (89). S'instruire fut un précepte général consigné dans les *Assises de Jérusalem* (90).

III

Les Français fondèrent donc en Syrie des familles, ayant leurs traditions, leurs généalogies, leur noblesse, des dynasties ayant leurs titres de gloire. Des églises romanes, des cathédrales gothiques, des abbayes latines et d'admirables châteaux francs (91) recouvrirent la terre syrienne. Une société si cultivée, si florissante, vivant dans un pays si évolué, devait sans doute avoir sa littérature, sa littérature épique particulièrement, l'état de guerre ayant duré autant que les Francs eux-mêmes en Syrie. Nous croyons donc, qu'à L'ORIGINE, LES POÈMES PRIMITIFS DES CROISADES ONT ÉTÉ COMPOSÉS PAR DES FRANÇAIS D'ORIENT, EN ORIENT, ET POUR DES FRANÇAIS D'ORIENT AVANT TOUT.

(87) *Rec. Hist. Or.*, III, 381.

(88) Cf. notamment, *Histoire d'Alep*, Blochet, p. 110 ; *Rec. Hist. Or.*, III, 231-232 ; IV, 82.

(89) Rey, *Colonies franques*, p. 165-188.

(90) Cf. Monnier, *Godefroi de Bouillon et les Assises de Jérusalem*. (*Séances et travaux de l'Académie des Sciences Morales et Politiques*, Janv.-juin 1874, p. 452).

(91) Le Krak des Chevaliers est « le château du Moyen Age, le mieux conservé, le plus complet, le plus intéressant, le plus imposant parvenu jusqu'à nous, non seulement parmi ceux de Syrie, mais aussi parmi ceux de France ». Paul Deschamps, *Le Krak des Chevaliers*, tirage à part, 1930.

L'architecture des Croisés a eu ses historiens (92), les « lignages d'Outre Mer » eurent leurs généalogistes (93) ; mais la vie littéraire des Croisés demeure encore ignorée.

Constatons d'abord que de tout temps, il y eut des écrivains Francs dans l'Orient Latin. C'est un fait incontestable, corroboré par d'innombrables témoignages. Il faudrait tout un grand volume pour dresser la liste des historiens, juristes, moralistes, chansonniers et trouvères qui vécurent dans l'Orient Latin.

Dès la première Croisade, un certain nombre d'écrivains prirent la route du Saint Sépulcre. On sait que l'Auteur anonyme des *Gesta Francorum*, Raimond d'Aguilers, Foucher de Chartres, furent des témoins oculaires des exploits qu'ils racontent. D'autres s'étaient établis en Terre-Sainte, tel ce Gautier, auteur d'une remarquable *Bella Antiochena* (94), qui fut chancelier de la principauté d'Antioche. Parmi ceux qui se croisèrent, il y avait également des poètes. Raimond d'Aguilers rapporte que les Croisés attaquèrent Arnoul, chapelain du duc de Normandie, en des chansons en langue vulgaire (95). On sait

(92) Sur les monuments des Croisés en Syrie, voir particulièrement : de Vogüé, *Les églises de Terre-Sainte*, Paris, 1860 (in-4°) ; Rey, *Etude sur les monuments de l'architecture militaire des Croisés en Syrie et dans l'île de Chypre*, Paris, 1871, in-4° ; Max Van Berchem, *Voyage en Syrie*, (2 vol. 1913-15) ; R. Dussaud, *Topographie*, 1927, avec la bibliographie ; et surtout C. Enlart, *Les Monuments des Croisés dans le royaume de Jérusalem*, 2 vol. avec Atlas, 1925-1928.

(93) *Le livre des lignages d'Outre Mer*. Histoire des familles nobles des Royaumes de Jérusalem et de Chypre ; rédaction A (avant 1291) éd. la Thaumassière (*Les Assises de Jérusalem*, Paris et Bruges, 1690) ; rédaction B (après 1324) éd. Beugnot (*Rec. Hist. Cr.*, Lois II, 439-474). Voir également Ducange, *Familles d'Outremer* (éd. Rey, Paris, 1869. *Docum. inéd. Hist. Fr.*).

(94) *Rec. Hist. Occid.*, t. V, p. 80 sqq.

(95) *Rec.*, III, 302 ; voir d'autres témoignages. *Arch. Or. Lat.*, I, p. 547.

qu'un des premiers et des plus célèbres troubadours en langue provençale, Guillaume, septième comte de Poitiers et neuvième duc d'Aquitaine, prit la croix en 1101 et laissa un récit poétique où il racontait ses aventures en Orient (96).

En Orient les Francs apprenaient leur langue maternelle. Pendant qu'en France les ordonnances et les arrêts judiciaires gardaient encore la forme latine, en Syrie ce fut en français qu'on rédigea les *Assises*, en français qu'on décrivit les Lieux Saints, en français que furent rendus les jugements de la Haute-Cour et de la Cour des Bourgeois (97).

A la seconde Croisade, en compagnie de Louis VII, les écrivains ne manquaient pas non plus, témoin Odon de Deuil, ce moine de Saint-Denis qui envoya, de Terre-Sainte, à Suger, la relation de son voyage (98), témoin surtout le célèbre Jaufré Rudel, qui prit aussi la croix et qui mourut en Terre-Sainte après son arrivée (99). C'est à lui, en Palestine, que le troubadour misogyne Marcabrun adressait ces vers, en 1148 :

Lo vers el so vuelh enviar
An Jaufre Rudelh oltra mar,
E vuelh que l'aion li Frances
Per lor coratges alegrar (100).

A partir de la prédication de la troisième Croisade, le nombre des poètes qui gagnaient la Syrie devient plus important encore. Richard Cœur de

(96) Jeanroy, *Les Chansons de Guillaume IX* ; Chabaneau, *Biographies des troubadours*, p. 6 ; *Hist. Gén. du Languedoc*, X, 213-215.

(97) Paulin Paris, *Guillaume de Tyr...*, in-4°, 1879, p. VI.

(98) Migne, *P.L.*, t. CXCIV.

(99) Voir l'édition des chansons de Jaufré Rudel par Jeanroy. *Clas. Franç. du Moyen-Age*, 1924, et l'article de G. Paris dans la *Revue Hist.*, 1893, t. 53, p. 225 sqq.

(100) Cité par G. Paris, *art. cit.*, p. 226.

Lion écrivit lui-même des poésies (101). Mais il était accompagné d'une foule de jongleurs, de trouvères et de troubadours qui ne manquaient pas d'exercer leur talent là-bas.

Parmi ces poètes, fut Ambroise, l'auteur d'une chronique en vers : l'*Estoire de la Guerre Sainte* publiée par Gaston Paris. Il nous montre, indigné, les chefs croisés en Terre-Sainte en train de se faire invectiver réciproquement par des chansons satiriques. Ces chansons couraient toute l'armée :

Einz dist li uns : « Tu es itels »,
 E l'autre a lui : « Tu es iquels » ;
 Et Henri li dux de Burgoine,
 Ki mult enpoira la besoine,
 Par surfeit e par grant desrei
 Fist fere une chançon del rei,
 Si qu'è la chançon fud vilaine
 Et de grant vilainie plaine,
 E la chançon par l'ost hanta.
 Que pot li reis s'il rechanta
 De cels qui le contralioient
 Par fine envie e ramponuent ? (102)

Villemain, paraît-il, aurait dit : « C'est surtout en France que les troubadours chantaient la guerre sainte, mais très peu allèrent en partager les périls ». (103) Cette boutade, d'ailleurs fausse, ne saurait s'appliquer qu'au très fameux Bertran de Born. Ce ne fut sans doute pas un croisé, mais suivant la remarque de son savant éditeur, « une sorte de *condottiere* poétique » et « ses sirventes valent des hommes d'armes » (104). Il a écrit des poésies d'une force guerrière intense pour exciter les Croisés au départ et son influence sur la troisième Croisade ne fut pas

(101) On les trouve publiées par Leroux de Lincy, *Recueil des chansons historiques françaises depuis le XII^e siècle jusqu'au XIV^e*, 1^{re} série, Paris, 1841.

(102) Edit. Gaston Paris, col. 285, v. 10651-10663.

(103) *Poésies complètes de Bertran de Born* (édit. Thomas), Toulouse, 1888, p. XLII.

(104) *Ibid.*, XLIX.

négligeable (105). Les succès de Conrad de Montferrat lui inspirent de nobles chants (106). Lui-même voudrait prendre la croix. Mais, dit-il, « Seigneur Conrad, à Jésus je vous recommande. Je voudrais être là-bas à Tyr, je vous le jure ; mais j'ai dû y renoncer, tellement les comtes, les ducs, les princes et les rois mettaient du retard à s'embarquer. Et puis j'ai vu ma dame, belle et blonde, et mon cœur a faibli : autrement, je serais là-bas depuis au moins un an » (107).

Tous les troubadours ne suivirent pas l'exemple de Bertrand de Born. Un des plus célèbres de l'époque, Giraut de Borneil, le « Maître des Troubadours » (108), suivant l'une de ses biographies, accompagna Richard Cœur de Lion en Orient, assista au siège d'Acre, puis, quand la cité fut prise, il se rendit à la cour de Bohémond III, prince d'Antioche, qui le traita généreusement (109) : « *Girautz de Borneil si s'en anet al bon prince d'Antiocha, qu'era trop valens hom. Mout fo honratz per lui e servitz, e estet ab lui tot un yvern, attenden lo passatge que se devia far al pascor. Et estan con el, el somniet un somni, lo qual ausiretz, en aquesta chanson que diz :*

No puese sofrir c'a la dolor (110).

Peire Vidal est le plus célèbre des troubadours toulousains. Doué d'un tempérament romanesque, il prit la croix à son tour en compagnie du roi Richard. A Chypre, il épousa une Grecque. On lui donna à entendre, dit une de ses biographies, qu'elle était

(105) *Ibid.*, *Poésies politiques*, XX.

(106) *Ibid.*, XXI, XXII.

(107) *Ibid.*, p. 82.

(108) Chabaneau, *Biographies*, p. 14.

(109) Chabaneau, *Biographies*, p. 15.

(110) Cette poésie se trouve dans l'édition des *Chansons* de Giraut de Borneil par Adolf Kolsen, (Halle, 1900, 1), p. 228.

une nièce de l'Empereur de Constantinople et qu'à cause d'elle, il avait droit à l'Empire (111). Il prit le parti de Richard contre le Roi de France et c'est, probablement, de la Terre-Sainte qu'il adressait ses violentes invectives contre ce dernier, célébrant le courage de son protecteur et évoquant le fameux roi Arthur que, paraît-il, les Bretons auraient retrouvé (112).

Un autre poète qui partit en 1189 fut Conon de Béthune. Il appartenait, dit son éditeur (113), à une illustre famille descendant, peut-être, des Comtes d'Artois. Il comptait parmi ses ancêtres un des compagnons de Godefroy de Bouillon, et, parmi ses parents, Baudoin IX, le premier empereur français de Constantinople. A l'occasion de son départ en Terre-Sainte, il écrivit deux jolies chansons, dont celle-ci :

Ahi ! Amors, com dure departie
 Me convenra faire de la millor,
 Ki onques fust amée ne servie !...
 Se li cors va servir Nostre Signor,
 Mes cuers remaint del tot en sa baillie.
 Por li m'en vois sospirant en Surie,
 Car je ne doi faillir mon Creator (114).

Le nombre des poètes qui prirent le chemin de l'Orient aux Croisades suivantes ne fut pas inférieur. C'est dans un tournoi, qui avait eu lieu en Champagne, au château d'Ecry-sur-Aisne, que fut décidée la Quatrième Croisade (115). On n'a plus rien à dire sur Villehardouin dont le rôle fut aussi important dans cette Croisade que son récit de la Conquête de Constantinople est célèbre. Un autre historien moins connu, peut-être, mais aussi intéressant, c'est Robert

(111) Chabaneau, *Biogr.*, p. 64.

(112) Edit. Anglade, Paris, 1913, p. 71, 73, 79.

(113) Axel Wallensköld, *Chansons de Conon de Béthune*. Paris, 1921, *Introduction*, p. III.

(114) Edit. Wallensköld, p. 6.

(115) Villehardouin, *La Conquête de Constantinople*, édition de Wailly, 1882, p. 5.

de Clari. Il fut un homme du peuple. Il représente l'opinion du Croisé moyen et son récit est savoureux, souvent même d'une grande vivacité, malgré de nombreuses erreurs historiques (116). On pense bien que nous n'allons pas aborder ici la question de la genèse de cette Croisade mémorable qui se termina par la fondation d'un royaume latin à Constantinople (117), ni même tenter de justifier les Croisés qui, se détournant de la Terre-Sainte, sont partis ravager l'Empire Byzantin. Nous nous contentons de renvoyer à l'admirable et concise plaidoirie de Joseph Bédier dans la *Revue de France* (118). Il ne nous appartient pas davantage de juger la politique de Boniface de Montferrat, parent d'illustres Croisés. Ce qui nous importe ici, c'est qu'il fut un grand lettré, célébré par les poètes, et que, chez lui, le souci de pourfendre les Sarrasins passait au second plan :

Tant an ben dig del marques
Joglar, truant et garbier (119).

disait de lui le troubadour Peire Vidal qui prit sans doute part à la Quatrième Croisade.

Parmi les plus célèbres troubadours qui accompagnèrent Boniface de Montferrat, il faut citer Raimbaut de Vaqueiras (1180-1207) qui, suivant sa biographie, s'éprit de la propre sœur du Marquis, Béatrice, et composa de jolies chansons pour elle. Son protecteur le fit même seigneur d'une riche terre en Salonique où il mourut (120). Raimbaut fut toujours reconnaissant à son seigneur. Il le célébra en de nom-

(116) La dernière édition de Robert de Clari est due à Philippe Lauer, 1924. (*Classiques de l'Histoire de France*).

(117) Voir la bibliographie de Bréhier, *Histoire des Croisades*, 1928, p. 144-145 et p. 393.

(118) *En relisant Villehardouin*, 1923 (Mars-Avril), p. 711-721.

(119) Edit. Anglade, p. 110.

(120) Chabaneau, *Biogr.*, p. 85.

breuses chansons dont l'une fut adressée à Peire Vidal en réponse à la poésie dont nous venons de citer le début (121).

Gaucelm Faidit (1180-1216) est un des meilleurs troubadours limousins. Il naquit à Uzerche, dans la Corrèze. Parmi les poésies qui nous restent de lui, nous en rencontrons plusieurs ayant pour but d'exhorter les Chrétiens à la Croisade. La mort de Richard Cœur de Lion lui inspira un *planh* (122) d'un accent sincère. Ses biographies insistent sur la passion qu'il éprouvait pour Marie de Ventadour (123). Mais grand fut aussi son attachement à Boniface de Montferrat qu'il accompagna à Constantinople.

Conon de Béthune, que nous avons déjà rencontré, reprit la croix. Mais cette fois-ci, il joua un rôle prépondérant (124). Gui, le châtelain de Coucy, poète célèbre, héros d'un roman d'amour non moins célèbre (125), et auteur de jolies chansons de Croisade (126), partit également en compagnie du Marquis de Montferrat. Malheureusement, il lui arriva une triste aventure : « Lors, dit Villehardouin, lor avint uns granz domaiges, que uns hâlz hom de l'ost, qui avoit nom Guis, li chastelains de Coci, morut et fu gitéz en la mer » (127).

Hugues de Berzé, seigneur de Berzé-le-Châtel, près Macon, prit également la croix. Il ne revint chez lui qu'en 1207 ou 1208, après avoir visité la « Romanie » et peut-être la Syrie. Ce fut un poète délicat et sensible (128).

(121) *Biogr.*, p. 87.

(122) *Nouvelle Anthologie des troubadours* par Jean Audiau, 1928, p. 217.

(124) Villehardouin, p. 80 ; Wallensköld, édition de 1891,

(123) *Biogr.*, p. 36.
in-8° ; Helsingfors, p. 7.

(125) *Hist. Litt.*, t. XXVIII, p. 352.

(126) Bédier et Aubri, p. 87.

(127) P. 70.

(128) Voir l'édition de ses chansons par Engelcke, 1885,

Durant tout le XIII^e siècle, comme durant le XII^e, des poètes français affluaient en Syrie. En 1216, Jacques de Vitry prêche en France une nouvelle Croisade. Parmi les compagnons de Frédéric II (1228-1229), se trouvait le troubadour Pons de Chapeuil, célèbre par ses amours pour Adélaïde, femme de Bernard VII de Mercœur. Pons mourut sans doute en Terre-Sainte (129). La Croisade de Thibaut IV de Champagne conduisait en Orient des chansonniers illustres. Le Comte de Champagne et de Brie, descendant d'une grande famille de Croisés et parent par alliance de Hugues I^{er}, roi de Chypre, était lui-même un poète et c'est en compagnie de poètes qu'il prit la route de Syrie (130). On trouvait, entre autres, dans sa suite, un second champenois, Chardon de Reims (131) et deux autres poètes fort connus, Raoul de Soissons (132) et Philippe de Nanteuil.

Thibaut de Champagne, Raoul de Soissons et Philippe de Nanteuil furent trois amis. En Syrie, Thibaut soupirait pour sa bien-aimée et c'est « d'outre la mer salée » qu'il lui envoyait son salut d'amour (133). Philippe de Nanteuil, rival en poésie du roi de Navarre, se glorifiait de compter parmi ses ancêtres le fameux héros de l'épopée carolingienne Girart de Roussillon (134). Captif à la bataille de Gaza, il fut conduit, enchaîné, au Caire. Durant sa captivité, Philippe composa des chansons qu'il

et l'article de Gaston Paris, *Romania*, t. XVIII, p. 553 sqq.

(129) *Biogr.*, 60-61 ; Anglade, *Hist. de la Litt. Mérid.*, p. 77.

(130) Bréhier, *Hist. des Croisades*, p. 206.

(131) Béd. et Aub., *Chansons*, p. 209.

(132) Les *Chansons* de Raoul de Soissons ont été éditées à Halle par Emil Winkler, 1914.

(133) Wallensköld, p. 64 (édit. de la *Soc. des Anc. textes*).

(134) *Hist. Litt.*, t. XXIII, p. 671. Voir aussi Wallensköld, p. 44 (bibliographie).

envoya à l'ost des Chrétiens pour les reconforter (135). Philippe, délivré de sa captivité, reprit la croix avec Saint Louis, en 1248 (136). Il resta toujours en excellentes relations poétiques avec Thibaut de Champagne qui lui dédia de nombreuses poésies et échangea avec lui plus d'un jeu-parti (137). Quant à Raoul de Soissons, il était bien jeune quand, en 1239, il prit la croix. Arrivé à Saint-Jean-d'Acre, il épousa une parente de Thibaut, Alix de Chypre, fille d'Henri II de Champagne et d'Isabelle de Jérusalem (138). Mais, n'ayant pas réussi à s'emparer du Royaume de Jérusalem, il revint en France et abandonna sa femme. Plus tard, il reprit la croix avec Saint Louis (139). Raoul de Soissons fut également un ami de Thibaut. Dans des chartes datées de la fin de l'année 1245 et du début de l'année 1246, nous le voyons emprunter de l'argent au roi de Navarre et se déclarer son homme lige (140). Quand Raoul repartit en Orient avec Saint Louis, Thibaut lui envoya une chanson et l'exhorta à revenir en France (141).

Raoul, Turc ne Arrabi
N'ont riens dou vostre sesi ;
Revenez par tens arrière !

D'ailleurs ce n'est pas la seule poésie qu'il composa à l'intention de son ami (142).

Donc, pendant plus de trois siècles, ce fut une

(135) Béd. et Aub., p. 217, 225 ; *Hist. Litt.*, XXIII, 675-676.

(136) Joinville, XXX, 138.

(137) Wallensköld, XIII, XVII, XX, XXXIX, XLVI, XLIX, LV, LVIII.

(138) Voir la note de Wall., p. 120 et un article dans les *Neuph. Mitt.*, XVII (1915), p. 126.

(139) Sur la biographie de Raoul, *Hist. Litt.*, t. XXIII, 698 sqq.

(140) Publiées par l'éditeur de Raoul, Winkler, p. 12-13 (en note).

(141) Wall., p. 119.

(142) Wall., XI, XXVII, XLIII.

véritable ruée de poètes, d'historiens, de chansonniers et de lettrés de toute qualité vers l'Orient.

IV

Jusqu'ici notre exposé ne démontre pas l'existence d'une poésie épique propre aux Français de l'Orient Latin. Les nombreux poètes que nous venons de citer revenaient généralement en France ou mouraient en « pèlerinage ». Rarement nous les avons vus s'établir Outre Mer.

Supposons donc un instant que nous n'avons aucun texte à l'appui de notre hypothèse sur les chansons de geste « syriennes » : Nous constaterons alors que tout contribuait à ce qu'elles fussent possibles.

D'abord nous ne pouvons pas dire que les sujets manquaient. Les Croisades donnèrent lieu aux combats les plus formidables du Moyen Age. Les Colonies franques de Syrie vivaient dans un état de guerre perpétuelle. Rien de plus digne de l'épopée que ces familles, cette noblesse, ces dynasties d'Occident transplantées sous d'autres cieux, défendant jusqu'à la dernière goutte de leur sang la moindre parcelle de leur domaine. C'est par des prodiges de courage que ces petites principautés latines, « îles flottantes au milieu de l'Océan musulman », purent vivre au milieu d'ennemis dix fois supérieurs en nombre. Rien n'est plus curieux que certains hommages rendus par les Sarrasins à la bravoure des Francs : « Gloire à Allah — s'écria Ousama, dans un accès de mauvaise humeur — l'auteur de toutes choses, le créateur ! Quiconque s'est mis au courant de ce qui concerne les Francs ne peut que glorifier Allah le Tout-Puissant ; car il a vu en eux des bêtes, qui ont la supériorité du courage et de l'ardeur au combat, mais aucune autre, de même que les animaux ont

la supériorité de la force et de l'agression » (143). La vie de cour, les réceptions, les fêtes revêtaient en Syrie un grand éclat (144). Les trouvères et les jongleurs pouvaient donner libre carrière à leur talent et rivaliser ainsi avec les artistes indigènes.

Les recherches des savants modernes ont établi que les luttes de races, ou de religions, les exploits héroïques ou la vie de château, n'ont pas suffi pour donner naissance aux chansons de geste. Il a fallu d'autres éléments encore. On sait que de grandes foires se tenaient périodiquement dans certaines cités syriennes (145), et que les Musulmans venaient chez les Francs faire leurs achats, comme les Francs allaient en Terre sarrasine faire les leurs (146). On sait surtout, qu'en Syrie, il y avait de grands pèlerinages au moins aussi célèbres que ceux de Saint Guilhem-du-Désert, de Saint Denis ou de Stavelot, et que les routes qui conduisaient au Saint Sépulcre n'étaient pas moins fréquentées que la *Via Tolosana* ou les chemins qui conduisaient à Rome.

Ce furent d'abord tous les lieux célèbres où se déroulèrent les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. C'était avec un enthousiasme sans bornes que les pèlerins parcouraient ces sanctuaires, illustrés par la vie de Jésus. Reliques des Saints, de la Vierge, ou du Christ, nulle part elles n'étaient plus nombreuses. Les Croisés avaient élevé partout de nombreuses abbayes qu'ils confiaient à des moines latins, ou les laissaient aux mains des indigènes. Toutes ces abbayes recevaient d'innombrables visites (147) et les reliques opéraient de nombreux mi-

(143) Derenb., p. 128.

(144) Rey, *op. cit.*, p. 48 sqq.

(145) Voir Rey, *Col.* 190-191.

(146) Heyd, *Hist. du Com.*, I, 163 sqq.

(147) Sur les pèlerins en Terre-Sainte du IV^e au VIII^e siècle, Geyer, dans *Corpus Scriptorum ecclesiasticorum latinorum* (39), Vienne, 1898, in-8°. Pour les

racles. Un de ces pèlerinages les plus célèbres fut certainement celui de Saint Georges de Lydda. Ce fut un endroit aussi vénéré des Sarrasins que des Chrétiens. Ce sera à la porte de Lydda, dit la tradition musulmane, que Jésus, fils de Marie, viendra tuer l'Antéchrist (148). « *E iluec, dit un pèlerin du XIII^e siècle, est bon pelrimage pur l'église (Seint George) ke est mult seinte e pur les miracles ke Seint George i fet* » (149). Ces miracles sont célèbres. Nous verrons tout à l'heure qu'à ce lieu de pèlerinage sont rattachés de nombreux épisodes de la *Chanson de Jérusalem*.

En Syrie, il y avait particulièrement trois pèlerinages célèbres dont Rey, le premier, a deviné l'importance (150). L'étude de ces lieux, à la lumière de certains textes que Rey n'a pas pu connaître, nous permettra de nous rendre compte de la curieuse adaptation de la mentalité franque aux traditions orientales. Ces trois pèlerinages sont : Notre Dame de Tortose, Notre Dame de Sardenay, et Sainte Catherine du Mont Sinaï.

Tortose est une petite ville maritime, située dans la région que l'on appelle aujourd'hui « *l'Etat des Alaouites* ». C'est l'antique cité d'Antaradus, ainsi appelée parce qu'elle se trouve en face de l'île d'Arwad, importante position stratégique, autrefois nommée Aradus (151). Antaradus s'est développée à l'époque chrétienne. En 346, Constance l'embellit et lui

siècles suivants, Tobler et Molinier, *Itinera hierosolymitana et Descriptiones Terrae Sanctae* (2 vol. 1877-1880) ; Michelant et Raynaud, *Itinéraires français du XI^e au XIII^e s.* (1882) ; *Palestine pilgrims text Society* (Londres, depuis 1884) ; *Itinéraires russes en Orient* (traduct. Soc. Orient Latin, Série Géog. 1889) et Heyd, *op. cit.*, I, p. XIX.

(148) Jacut, IV, 354 ; *Bibliot. Géogr. Arab.*, III, 176.

(149) *Itinér. Franç.*, p. 192 (p.p. Michelant et Raynaud).

(150) *Colonies franques*, 285-296.

(151) Burchard de Mont Sion (apud Laurent), p. 29.

donna le nom de Constantia (152). Les Arabes la conquièrent en 638 et les premiers Omeyades l'embellirent. C'est que les Musulmans la tenaient en grand respect. Car, selon leur tradition, c'est là que se trouvait le premier Coran du fameux calife Othman (153). Les Croisés s'emparèrent de Tortose dès le début de 1099. Mais elle ne resta définitivement sous leur domination qu'à partir de 1102. Elle appartient de bonne heure aux Templiers. A plusieurs reprises, Tortose résista héroïquement aux Sarrasins et ne succomba qu'en 1291 (154). Sous la domination latine, elle faisait partie du Comté de Tripoli et formait le siège d'un évêché rattaché au Patriarcat d'Antioche (155).

Tortose était célèbre par le culte de la Vierge. Que ce culte soit une survivance de quelque tradition païenne ou de quelque rite local, c'est ce que nous ne saurions affirmer (156). Toujours est-il que la tradition chrétienne rapporte que Saint Pierre, se rendant de la Palestine à Antioche, s'arrêta à Tortose et y éleva le plus ancien sanctuaire consacré à la Mère de Dieu (157). La cathédrale franque Notre Dame de Tortose, d'un gothique encore imprégné de roman, est aujourd'hui presque intacte (158). C'était un des pèlerinages les plus célèbres du Moyen Age.

(152) *Encycl. de l'Islam*, art. Tortose ; Dussaud, *Topogr.*, p. 124.

(153) De Goeje, *Bibl. Géogr. Arab.*, t. I, 61 ; tome II, 117.

(154) Pour l'historique, voir *Encycl. de l'Islam*, art. Tortose ; Van Berchem et Fatio, *Voyage*, I, 323-324.

(155) Wilbrand d'Oldenbourg (apud Laurent), p. 179 ; Michel. et Rayn., p. 12.

(156) C'est l'hypothèse de Dussaud, *Voyage en Syrie*, 1895, p. 19.

(157) Voir les textes cités par Van Berchem et Fatio, *Voyage*, I, 229-230.

(158) La Cathédrale a été l'objet d'excellents travaux : Rey, *Archit. Milit.*, p. 61 sqq., 211 sqq. pl. VIII et XX ; R. Dussaud, *Rev. Arch.*, 1896, I, 315 sqq. ; 1897, I, p. 331 sqq. ; Vogüé, *Eglises*, p. 375 sqq. ; Van Berchem et Fatio, I, 320 sqq. ; Enlart et Jusserand, (*Syria*), 1922, et Enlart (*Monum. des Croisés*).

Plusieurs actes pontificaux témoignent de sa renommée en Occident (159). Parmi les pèlerins célèbres du XIII^e siècle, on rencontre Conrad, évêque d'Halberstadt [1204] qui bénéficia d'un miracle (160), Hugues I^{er}, roi de Chypre [1218], et Joinville [1253] qui fut témoin d'un curieux prodige (161). Jacques de Vitry y vint prêcher en 1217. Chrétiens et Musulmans accouraient en grand nombre à Tortose et la Sainte Vierge opérait tant de miracles, faisait tant de guérisons que même des Sarrasins recevaient le baptême (162). L'importance de Notre Dame de Tortose était fort grande, sa réputation aussi. Nul plus ne nous dira ce que se racontaient ces foules composées de Musulmans, de Grecs, de Maronites, de Francs de tous les pays, le long des routes qui conduisaient à ce sanctuaire. Après la chute de la cité, l'image de la Vierge peinte sur bois fut transportée dans l'île de Chypre. En 1308, on la déposa dans un couvent de femmes qui prit le nom de Notre Dame de Tortose (163). Ainsi le culte de Marie continua en Orient sous d'autres cieux.

A quelques lieues (quatre milles, suivant Jacques de Vitry) au nord-ouest de Damas (164), dans le délicieux village de Sidnaya, célèbre de tout temps par ses vignes (165), était l'église de Notre Dame de Sardenay. Le couvent, semblable à une forteresse, s'éle-

(159) Van Berchem et Fatio, *Op. cit.*, I, 332.

(160) *Gesta Episcop. Halbes.*, Pertz, *SS.RR.GG.*, XXIII, 119.

(161) Ed. de Wailly, CXVIII ; Rey, *Col.* 287.

(162) Jacques de Vitry, *op. cit.*, p. 81-82 ; Thietmar, *ibid.*, 170.

(163) Amadi, *Chronique de Chypre*. (Edit. de Mas-Latrie, 1891), p. 292.

(164) Dussaud, *Topogr.*, p. 283 et carte N^o IV (environs de Damas).

(165) Jacut, III, 44.

vait, dans un site ravissant, sur une colline dominant une vallée (166). Il était habité par des Grecs. L'église, soutenue par douze colonnes de marbre, six d'un côté, six d'un autre, renfermait une fameuse image de la Vierge placée sur une table en pierre longue d'une aune, large d'une demi-aune (167). Cette image a été exécutée sur un bois d'où découlait jour et nuit, sans jamais cesser, une huile odoriférante plus suave que les parfums du Liban. Cette huile sacrée descendait en si grande abondance que :

Se mil pelerin i venoient
De cil saint oile assés avroient (168).

La légende, d'origine orientale, de cette image de la Vierge, est rapportée par Thietmar (169) et analysée d'une façon détaillée par Rey (170). Telle était la vertu de cette huile qu'elle guérissait de toutes les maladies, même les Sarrasins, qui avaient une grande dévotion pour Marie (171). « *En cele esglyse, dit une continuation de Guillaume de Tyr, venoient tuit li Sarrazins del paiz entor la feste Nostre Dame, la mi-aoust et en septembre. Là prioient, aouroient et offroient* » (172). Les pèlerins occidentaux venaient également nombreux. Des moines indigènes, ils recueillaient les pieuses légendes qu'ils se transmettaient fidèlement. Souvent aussi, comme de nos jours à la fontaine de Lourdes, ils remplissaient des ampoules de l'huile sainte et les transportaient avec eux

(166) Voir le récit important de Jacques de Vérone, pèlerin du XIV^e siècle, dans *Rev. Or. Lat.*, 1895, tome III, p. 294.

(167) Jacques de Vérone, *ibid.*, p. 294 ; Jacques de Vitry, *ibid.*, p. 318.

(168) Philippe Mouskés, (*Itinéraires*), Michelant et Raynaud, p. 120.

(169) Apud Laurent, p. 14-18.

(170) *Colon. Franques*, 295.

(171) Jacques de Vitry, 318.

(172) Continuateur anonym., Manus. de Rothelin, (Michelant et Rayn., p. 173-174).

en Occident (173). Car même en Occident, Notre Dame de Sardenay jouissait d'une grande célébrité (174).

La route qui conduisait de Jérusalem au Mont Sinaï, infestée de brigands et de bêtes fauves, était peu sûre. Cependant le pèlerinage de Sainte Catherine était fameux de toute antiquité (175). Deux pèlerins nous donnent des renseignements détaillés sur ce lieu célèbre : Thietmar, qui y passa en 1217, et Jacques de Vérone qui y fut en 1335, donc bien après la perte de la Syrie par les Croisés.

Les sanctuaires du Mont Sinaï jouissaient d'une profonde considération, aussi bien chez les Chrétiens que chez les Sarrasins. Nul, ni évêque, ni prêtre, ni baron, ni soudan ne pouvait y pénétrer que déchaussé. Là, les mosquées voisinaient curieusement avec les églises, et les moines grecs vivaient paisiblement sous la domination sarrasine. Sur l'un des sommets du Mont Sinaï, Dieu donna la loi à Moïse ; sur un autre sommet, le corps de Sainte Catherine d'Alexandrie, martyrisée en 307, fut transporté par les Anges. (176) Justinien, qui avait une grande dévotion pour la Sainte, décida de lui ériger un monastère. L'endroit fut choisi dans la vallée, à cause de la difficulté qu'on avait d'escalader la montagne où l'eau manquait (177). Des religieux devaient servir perpétuelle-

(173) Rey, *Col.*, p. 296.

(174) Voir le poème publié par Gaston Raynaud sur Notre Dame de Sardenay.

(175) Une étude intéressante due à M. E.-C. Fawtier-Jones sur *les vies de Sainte Catherine d'Alexandrie* commence à paraître dans la *Romania*, à partir du numéro de janvier 1930, p. 80 sqq. Nous ignorons encore les conclusions de l'auteur sur les origines et le développement de la légende de Sainte Catherine. Mais il est certain que le pèlerinage du Mont Sinaï à l'époque des Croisades a grandement contribué à répandre cette légende en Occident.

(176) Jacques de Vérone, *ibid.*, p. 234.

(177) Jacques de Vérone, *ibid.*, 231-234.

ment le culte de la Sainte. Le couvent s'élevait dans une vallée à 1518 mètres d'altitude (178). C'était un édifice solidement fortifié, avec trois portes de fer. A quelque distance du monastère, se trouvaient des fontaines et un jardin planté de vignes, d'oliviers et d'autres arbres fruitiers (179).

Les pèlerins francs, en faisant l'ascension du Mont-Sinaï, accompagnés de leur guide indigène, écoutaient toujours, avec une pieuse admiration, les belles légendes que celui-ci racontait, et s'extasiaient devant le récit des miracles. Qu'on sache donc que lorsque le corps de Sainte Catherine fut transporté par les Anges sur la crête du Mont-Sinaï, il arriva un grand prodige. Un ermite, qui vivait solitaire sur le Mont-Sinaï, voyait fréquemment, aussi bien la nuit que le jour, surgir un feu ardent et une clarté éblouissante du lieu et autour du lieu où les Anges déposèrent le corps de la Sainte. Fort émerveillé, et ignorant de quoi il s'agissait, il descendit jusqu'à l'église située aux pieds du Mont, fit part à l'évêque et aux prêtres de ses visions et leur indiqua l'endroit où elles apparurent. Les religieux, après avoir jeûné, partirent en grande procession sur la montagne, et là, ils découvrirent le corps de Catherine. Mais ils ignoraient ce qu'il était et comment et quand il fut mis en ce lieu. Heureusement un ermite d'Alexandrie vint à temps pour dissiper leur ignorance et leur révéler qu'ils se trouvaient en face de la dépouille de Sainte Catherine. Alors, comme le sommet de la montagne était inaccessible, et comme l'eau y manquait, l'évêque et les moines transportèrent le corps de Sainte Catherine dans leur église et on le plaça sur le chœur, du côté sud. Telle est la belle histoire

(178) Voir R. Weill, *La Presqu'île du Sinaï* (Bibl. Ecol. des Hautes Etudes, CLXXI, Paris, 1908, p. 93).

(179) Jacques de Vérone, *ibid.*, 229-230.

que nous raconte Thietmar (180), d'après ses informateurs indigènes. Jacques de Vérone en connaît de plus jolies encore. Un jour, un moine s'était retiré sur les sommets abrupts du Mont-Sinaï. Tant qu'il était jeune, il ne manquait jamais de descendre chercher de l'eau. Mais, à mesure qu'il vieillissait, son corps ne lui permettait plus de supporter les grandes fatigues. Il implora donc Sainte Catherine, qui, le jour de sa fête, fit surgir une fontaine près de l'abri du saint homme. La fontaine plus jamais n'a tari. Jacques de Vérone a bu lui-même de son eau « *dulcissima* ». Il connaît d'ailleurs un autre prodige : les moines du monastère du Mont-Sinaï, jadis, souffraient de la famine et de la pauvreté ; des vers de toute sorte venaient troubler leur dévotion. Un jour, ils tinrent conseil, et, dans un accès de désespoir, ils résolurent de quitter le monastère. Auparavant, ils décidèrent de visiter une dernière fois la sainte montagne où Dieu donna la loi à Moïse. En route, la Sainte Vierge leur apparut : « Où allez-vous, mes frères ? » leur demanda-t-elle. — « Visiter une dernière fois le Sinaï, puis quitter pour toujours ce lieu où nous sommes assaillis par mille calamités ». La Vierge leur répondit : « Retournez, frères, à votre monastère ». Alors un jeune homme apparut. « Suivez-le, ajouta Marie, et ne délaissez plus ce lieu. Car désormais vous ne sentirez plus la faim et les vers ne viendront plus jamais vous importuner. J'ai intercédé pour vous auprès de mon Fils qui vous a exaucés. Retournez et soyez rassurés ». Les moines suivirent le jeune homme jusqu'à la porte du monastère. Là, celui-ci s'arrêta et parla : « Soyez sans crainte, mes frères, rentrez et songez à servir Sainte Catherine assidûment et dévotement. Je suis Moïse. Dieu m'envoya pour vous indiquer la voie du Salut ». Il dit et disparut. Depuis ce jour, l'abondance et la

prospérité ne cessèrent plus de régner dans le Monastère de Sainte Catherine. On faisait des aumônes à tous ceux qui en avaient besoin. Mais Dieu prodiguait toujours ses faveurs aux bons moines (181). On conservait le corps et la tête de Sainte Catherine. Sa tête était placée sur une arche au-dessus d'une colonne de marbre. La tombe était de petite dimension, mais toute de marbre blanc. Du corps de la Sainte dégouttait également une huile qui était douée non seulement d'une vertu curative, mais également d'une grande vertu nutritive. Un vieux pèlerin nous apprend en effet que les bêtes fauves se nourrissaient en lèchant simplement la sépulture de Catherine (182). Les Francs avaient érigé en évêché le sommet du Mont-Sinaï (l'évêque était suffragant du patriarche de Jérusalem) et en abbaye la vallée (183).

Le pèlerinage du Mont-Sinaï jouissait d'une grande réputation en Occident et ses reliques étaient fort estimées. Cela commença bien avant les Croisades. En 1027, un moine du Mont-Sinaï, Siméon, se rendit en Occident pour recueillir des aumônes. Il séjourna à la cour de Richard II de Normandie. Il lui offrit même des reliques de Sainte Catherine pour lesquelles on construisit près de la ville de Rouen un monastère (184). Sous la domination latine, la célébrité du Mont-Sinaï ne fit que s'accroître et les miracles y furent nombreux. Aussi Baudoin I^{er} ne tarda pas à prendre la résolution de se rendre à Sainte Catherine. Malheureusement il fut détourné par les moines indigènes qui craignaient, par cette visite, d'indisposer les Musulmans à leur égard (185).

(181) J. de Vérone, *ibid.*, 231-233.

(182) Michel. et Rayn., p. 98.

(183) *Ibid.*, 15, 63.

(184) Weill, *op. cit.*, p. 237. Sur la renommée en Occident des reliques de Sainte Catherine, voir Rey, *Col.*, 291.

(185) *Rec. Hist. Occ.*, IV, 265, 713.

Dès le XII^e siècle, le culte de Sainte Catherine fut introduit dans la liturgie occidentale (186).

V

Nous avons déjà vu que poètes et chansonniers en Terre-Sainte, au combat ou en captivité, composaient des pièces satiriques pour railler tel ou tel personnage, des élégies pour déplorer leurs infortunes, ou des chansons guerrières pour exciter les troupes au combat. Nous avons eu à constater également que ces poésies trouvaient beaucoup de succès auprès des Francs d'Outre Mer qui les récitaient les uns aux autres. Il est temps de serrer de plus près notre démonstration.

Il ne suffit pas, dirait-on, qu'il y ait de grands pèlerinages pour qu'il y ait une poésie épique. Certes. Mais on ne pourrait pas nier l'importance de ce fait que les Francs adoptèrent les pieuses traditions de la terre syrienne, reproduisirent ses légendes et les transportèrent jusqu'en Occident (187). Les Francs d'Orient n'étaient plus que des « Syriens », attachés à ce pays dont peu à peu ils avaient acquis les mœurs. Si donc nous arrivons à démontrer que le cycle des Croisades, par ses épisodes, ses traits distinctifs et même sa géographie, est spécifiquement « syrien », l'origine de ce cycle serait établie.

Commençons par constater un fait. Malgré l'état de guerre constant, les lettres étaient fort cultivées dans les principautés franques de l'Orient Latin. Nous connaissons des historiens célèbres qui étaient

(186) Rey, *Col. Franques*, 288.

(187) Ces légendes ont survécu à la domination latine, puisque nous voyons un pèlerin de la fin du XIV^e siècle ou du début du XV^e les reproduire fidèlement ; *le Saint voyage de Jhérusalem du seigneur d'Anglure* (édit. Bonnardot et Longnon, Paris, 1878 (*Soc. Anc. Textes*), p. 46-63.

des Francs d'Outre Mer, tels que Guillaume de Tyr, ses continuateurs, et Ernoul. Chose curieuse, c'est en Syrie d'abord, que le français commence à remplacer le latin comme langue officielle. Nous connaissons également des jurisconsultes fameux, de grands plaideurs, comme Gérard de Montréal, Guillaume de Rivet, Philippe de Novare, Jean et Jacques d'İbelin, ou Geoffroi le Tort (188). On plaidait en français. Les arrêts de la cour et les jugements étaient rendus en français, la langue dominante des Latins d'Outre-Mer.

Ces écrivains ont écrit en Orient, spécialement pour ceux d'Orient. C'est en Orient que leurs ouvrages étaient connus, lus et appréciés avant de l'être en Occident. En Orient, paraissaient également des « romans » ou même des livres de morale et de philosophie. Gaston Paris a déjà remarqué que plus d'une histoire et nouvelle relatives à Saladin ont pris naissance en Syrie (189), qu'un certain nombre de récits poétiques sur le fameux sultan kurde étaient l'écho de traditions formées là-bas (190). On considère maintenant que des écrits tels que *les Merveilles du prêtre Jean* (191), *le Secret des Secrets* (192) ou *le roman de Sidrac* (193), sans parler des *Quatre âges de l'homme*, de Philippe de Novare, furent, à l'origine, composés par quelques Français de Syrie.

Sujets, milieu lettré, pèlerinages, tout favorisait l'éclosion de la poésie épique. Les Rois de Jérusalem eux-mêmes n'étaient pas en retard. Baudoin III,

(188) Voir *Hist. Litt.*, t. VIII, 612-616 ; t. XIII, 94-96 ; t. XXI, 433-467.

(189) *Journal des Savants*, 1893, p. 285 sqq.

(190) *Ibid.*, p. 487.

(191) Langlois, *La vie en France*, t. III, 1927, 44-71.

(192) Langlois, p. 71-122.

(193) Langlois, p. 198-276. M. A. Thomas m'a même dit sur ce dernier ouvrage que la langue et le style avaient certaines particularités propres aux Français de l'Orient Latin.

d'après ce que nous savons de lui, devait, sans doute, s'intéresser aux chansons de geste. Le meilleur portrait que nous ayons de lui, nous le devons à Guillaume de Tyr (194). Élégant, vigoureux, plein de majesté, cette beauté de l'homme extérieur était en parfaite harmonie avec tous les dons d'un esprit richement partagé. Il avait l'intelligence prompte, parlait avec facilité et abondance. C'était surtout un homme lettré. Dès qu'il pouvait dérober aux affaires publiques quelques moments de loisir, il les employait volontiers à la lecture. Il se plaisait, ajoute Guillaume de Tyr, à entendre les mœurs et les gestes des anciens rois et il recherchait la compagnie des lettrés. Le témoignage de Guillaume de Tyr est à citer : « *Cum vero quid otii ex occupationibus publicis decerpere poterat, libenter incumbibat lectioni, historiarum precipue auditur, antiquorum regum et optimorum principum gesta moresque diligenter investigabat : litteratorum maxime, sed et prudentum laïcorum confabulationibus plurimum recreabatur* » (195). (Rec., 705-706).

Tout nous porte à croire, d'après ce texte, que Baudoin III portait un grand intérêt aux chansons de geste, dans la mesure naturellement où un roi pouvait à cette époque s'intéresser à un jongleur. Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est qu'en comparant ce roi à son frère Amaury, Guillaume de Tyr loue dans ce dernier son penchant pour les études

(194) *Rec. Hist. Occ.*, I, 705.

(195) Guillaume de Tyr ajoute en parlant de Baudoin : « Sa conversation était agréable et enjouée. Il possédait un esprit brillant. Il avait surtout une connaissance très approfondie du droit coutumier qui régissait l'Empire d'Orient. Dans toutes les questions obscures, les princes les plus âgés recherchaient les lumières de son expérience et admiraient son érudition et sa sagesse » (Rec., 706).

sérieuses : « *n'avoit cure des paroles aus juleors, ne d'autres menesteriex, qui les vanitez content* » (196).

Cependant Amaury était encore un grand lettré. Il lisait toujours ; mais, surtout, il écoutait avec avidité le récit des faits de l'histoire, en conservait à jamais le souvenir et les répétait ensuite avec force et fidélité (197). Il avait la passion de la science, un peu à la façon des monarques de l'Orient. Comme Haroun er-Raschid, le fameux calife, il faisait venir auprès de lui les savants, les interrogeait et discutait avec eux sur toutes les questions concernant l'histoire, la philosophie ou la religion. Guillaume de Tyr nous a même conservé la curieuse discussion qu'il eut avec le roi sur l'existence de la vie future (198). Amaury eut pour successeur Baudoin le Lépreux. C'est Guillaume de Tyr lui-même qui instruisit ce dernier dans les belles-lettres (199).

L'amour des belles-lettres n'était pas le privilège des Rois de Jérusalem. Nous avons déjà vu comment Bohémond III d'Antioche accueillait les troubadours et les traitait dignement (200). Le prince Raimond d'Antioche, fils du fameux troubadour Guillaume VII, comte de Poitiers, recherchait toujours la compagnie des lettrés et des poètes (201). Le seigneur de Tripoli, Raimond, dont la mère Hodiernie était fille de Baudoin II, roi de Jérusalem, avait un goût particulier pour les lettres et c'est pendant sa captivité chez les Sarrasins qu'il acquit ce penchant (202).

Mais il suffit de parcourir les mémoires de Phi-

(196) *Rec.*, 885. Le texte latin dit : « *Totus erat in seriis, in mimicis vel aleo nunquam* ».

(197) *Rec.*, 885-886.

(198) *Rec.*, 886-888.

(199) *Rec.*, I, 1004-1005.

(200) Chabaneau, *Biogr.*, p. 15.

(201) *Rec.*, I, 537 ; Manus. fr. 12558, f° 218, r°.

(202) *Rec.*, I, 1011-1012.

lippe de Novare pour apprécier combien les Français d'Outre Mer recherchaient la poésie (203). Ce Philippe de Novare, qui devait naître vers 1195 en Lombardie, passa à l'âge de vingt ans en Chypre. Sa vie fut mêlée à tous les événements de l'Orient Latin où il devait mourir vers l'an 1270 (204), après avoir composé son livre sur les *Quatre tenz d'aage d'ome*. Dès son arrivée en Chypre, Philippe passa comme écuyer au service de Pierre Chappe, haut baron du pays, qu'il accompagna au siège de Damiette, en 1218. Durant le siège, lorsque son seigneur avait quelque invité à un festin, il demandait après le repas à Philippe de lui lire... des romans (205). C'est ainsi que celui-ci connut Raoul de Tabarie son premier maître en sciences juridiques. En Orient la galanterie était en vogue. Philippe ne perdit pas sa jeunesse en piété. Il nous avoue qu'il composa plusieurs poésies relativement à ces « *granz folies dou siècles que l'an apele amors* » (206).

Il fit si bien qu'en 1243 on le trouve endetté d'une somme considérable (207). Ses *Mémoires* sont un témoignage précieux sur la société franque de l'Orient Latin. On ne peut imaginer combien ceux de Syrie ou ceux de Chypre étaient au courant de la littérature française du Moyen Age. On connaissait *Roland* (208), on appréciait *Foucon de Candie* (209).

(203) Deux éditions : *Rec. Hist. Arméniens des Croisades*, t. II, p. 670 sqq ; et Philippe de Novare, *Mémoires*, 1218-1243, éd. Kohler (*Classiques français du Moyen Age*, 1913).

(204) Sur son rôle historique, voir Gaston Paris, *Les Mémoires de Philippe de Novare* (*R.O.L.*, t. IX, 164-205) et les préfaces des deux éditions citées.

(205) *Rec.*, *Lois*, I, 525.

(206) *Le quatre tenz d'aage d'ome* (Edit. M. de Fréville) *Soc. Anc. Textes*, 1888, p. 122.

(207) *Rec. Hist. Arm.*, t. II, 732.

(208) *Mémoires* (Kohler), p. 39.

(209) *Ibid.*, p. 54.

Philippe nous raconte comment Jean d'Ibelin arma ses deux fils chevaliers : « A cele chevalerie fu la plus grant feste et la plus longue qui fust onques desa mer que l'on sache. Mout i ot douné et despendu, et bouhordé, *et contrefait les aventures de Bretaine et de la Table Ronde et moult de manieres de jeus* » (210). Ce n'étaient pas seulement les romans de la Table Ronde que l'on imitait. Enfermé dans la maison de l'Hôpital, à Nicosie, Philippe composa une pastiche du *Roman du Renart* où chacun des personnages de son époque jouait le rôle d'un animal : « *Et por ce que sire Heimery Barlais estoit plus malvais que tous les autres, il le vorra contrefaire a Renart, et por ce que, au romans de Renart, Grimberty, le taison, est son cousin germain, il apela mesire Amaury de Betsan Grinbert et por ce que sire Hue de Giblet avoit la bouche torte, et il faisoit semblant que il feïst tous jors la moe, Phelippe l'appela singe* » (211).

Cette nouvelle branche du *Renart* fut envoyée à Acre où elle eut un grand succès et provoqua l'enthousiasme (212). Mais Philippe avait toujours une chanson prête à l'occasion de tous les événements célèbres. Un jour, au siège du Château de Dieu-d'Amour, situé à l'ouest de la gorge de Cérines, il fut blessé d'un coup de lance au bras. Ses ennemis se réjouirent et crièrent à son armée : « *Mort est vostre chanteor, tué est* ». Le lendemain soir, il se fit porter sur une roche, devant le château, et décocha à ses ennemis une violente chanson satirique (213).

Les jongleurs et les trouvères n'étaient pas mal rétribués. On collectionnait même leurs Manuscrits.

(210) *Ibid.*, p. 7.

(211) *Ibid.*, p. 29 ; *Rec. Hist. Ar.*, II, 686. Voir aussi Kohler, p. 44 ; *Rec.*, p. 695.

(212) *Ibid.*, p. 36.

(213) *Ibid.*, p. 39.

L'existence de ces Manuscrits de poèmes épiques en Syrie est certaine. Dans un inventaire dressé à Acre, en 1266, parmi les objets restés en la possession d'Eudes, comte de Nevers, on trouve :

« *Li dui grant romanz et li Chançonners por XXXI besans. Ce fu li romanz des Loherainz et li romanz de la terre d'Outre Mer, et li Chançonners* » (214).

Ces Manuscrits furent gardés par Erard de Valeri, un fidèle de Saint Louis, avec lequel il reprit la croix en 1269 (215). Le cycle des Croisades, tel que nous le trouvons aujourd'hui, ne manque jamais de faire honneur aux jongleurs d'Outre Mer. Dans une cérémonie, on entendit :

Après mangier viielent et cantent cil jogler
Maint noble troveor i peüssies trouver,
Poitevins et Bretons et de *cels d'Outre Mer* (216).

Mais il est temps de reprendre les poèmes des Croisades, un par un. Nous démontrerons d'abord que la *Chanson d'Antioche* est l'œuvre d'un Croisé de Syrie et qu'elle fut répandue en Syrie avant de l'être en Occident. Nous essayerons d'établir ensuite que la *Chanson de Jérusalem* et la *Chanson des Chétifs* portent en elles la marque d'un Franc de Syrie et qu'elles durent charmer les loisirs des chevaliers d'Outre Mer avant de passer en Occident ; enfin qu'il est impossible de comprendre l'intérêt de ces poèmes sans les rattacher aux Colonies franques de Syrie, dont elles nous offrent l'image.

(214) *Mém. de la Soc. Antiquaires de France*, t. XXXII, p. 188.

(215) *Ibid.*, p. 172.

(216) Ms. 12558, fol. 49 v^o, 1^{re} c.

CHAPITRE II

a) LA CHANSON D'ANTIOCHE

ORIGINALITÉ : RICHARD LE PÈLERIN ET ROBERT LE MOINE ; RICHARD LE PÈLERIN ET ALBERT D'AIX. — RICHARD LE PÈLERIN AU CAMP DES CROISÉS : TÉMOIGNAGES D'ALBERT D'AIX, DE LAMBERT D'ARDRES, DE LA GRAN CONQUISTA, DE GRAINDOR DE DOUAI. — LA PERSONNALITÉ DE RICHARD. — CELLE DE GRAINDOR. — DATE DU REMANIEMENT. — LES POÈMES EN PROVENÇAL SUR LA PRISE D'ANTIOCHE.

I

Nous avons déjà, épisode par épisode, étudié la *Chanson d'Antioche* dans ses rapports avec les historiens aussi bien latins qu'arabes, et, épisode par épisode, nous avons démontré que Richard le Pèlerin, en réalité, ne devait rien à personne. Sur les événements relatés par les autres, il nous apporte une vision nouvelle, poétique si l'on veut, mais d'un réalisme certain et souvent poignant. Nous avons tenu à dégager minutieusement l'originalité de ce poème curieux à plus d'un titre, où se reflète, plus que nulle part ailleurs, et en dépit du remaniement qui en obscurcit les contours, la mentalité d'un compagnon du duc de Bouillon. Richard était un homme simple, un homme du peuple. Il ne dissimule pas sa colère contre les seigneurs, quand, cédant à leur ambition, ils manquaient à leur devoir. Nous ne répèterons pas ce que nous avons déjà dit. L'originalité de l'auteur primitif d'*Antioche* étant hors de doute, nous vou-

lons présenter quelques remarques qui corroborent, par de nouvelles preuves, sa qualité de *témoin oculaire*.

La première question qui se pose c'est celle des rapports de la *Chanson d'Antioche* avec Robert le Moine et Albert d'Aix. Dans un travail sur la *Chanson d'Antioche* provençale et la *Gran Conquista*, Gaston Paris a trouvé que la *Chanson* française était une imitation de Robert le Moine, dans les deux derniers chants du moins (1). Le lien de la dernière partie du poème de Richard avec la chronique de Robert est évident. Nous l'avons établi, nous, à l'aide de rapprochements précis (2). Mais lequel a imité l'autre ?

Tous les arguments de Gaston Paris en faveur du chroniqueur sont sans aucune consistance. Le grand romaniste, qui a lu rapidement Robert le Moine et la *Chanson d'Antioche*, allègue d'abord « le caractère évidemment *clérical* ou *littéraire* de *plusieurs* passages communs à Robert et à la *Chanson* » (3). Le terme « *littéraire* » plaide plus en faveur du poète qu'en faveur du chroniqueur. Or non pas *plusieurs*, mais *tous* les passages communs à la *Chanson* et à Robert sont d'un caractère nettement

(1) *Romania*, t. XIX, 565 sqq.

(2) Les rapprochements établis par G. Paris pour prouver que la *Chanson* a mal copié Robert (*Rom.*, XIX, 566-567) se retournent plutôt contre Robert qui avait sous la main les *Gesta* et la *Chanson* en écrivant. Ainsi, cette dernière rapporte que Pierre l'Ermite et Herluin furent accompagnés d'un interprète. Les *Gesta* (p. 151) signalent que Herluin lui-même servit d'interprète. Quant à Robert le Moine, il concilie les deux textes : Il dit de Herluin qu'il savait l'arabe (*noverat eorum linguam*), ce qui rend inutile l'interprète, mais il ajoute quand même qu'un interprète accompagna les messagers. Là où Gaston Paris trouve que la *Chanson* est un « résumé sec et incomplet » de Robert, on trouve exactement que le récit de Robert n'est qu'une amplification diffuse et proluxe du poème dont la précision est hors de doute.

(3) *Ibid.*, p. 566.

épique et se retrouvent dans toutes les chansons de geste. Que ce soit le récit de l'ambassade à Kerbogha (qui rappelle par le ton, non par les détails, celle de Charlemagne au roi Marsile), ou le récit des visions, ou des beaux coups d'épée des barons chrétiens, tous ces épisodes seraient mieux à leur place dans un poème que dans une chronique même écrite en latin déclamatoire. La seconde remarque de Gaston Paris n'est pas plus solide : « En une circonstance, dit-il, le poète a cru devoir altérer son modèle, et cela peu heureusement. En racontant la fameuse vision de Pierre Berthélemi, Robert dit simplement : *Quidam peregrinus nomine Petrus* ; dans la *Chanson* elle est attribuée à Pierre l'Ermite » (4). Bien qu'il parle des Manuscrits, Gaston Paris n'a eu le temps de relire la *Chanson d'Antioche* que dans l'édition de son père. Car cette confusion entre Pierre Berthélemi et Pierre l'Ermite est due à l'édition de Paulin Paris qui, dans cet endroit, a suivi une mauvaise leçon. Voici comment il faut corriger le texte :

Li evesques del Pui, c'on clamoit Aïmer,
Les crois et les reliques li a fait apporter,
Que c'est voirs que il dist ce li a fait jurer,
Por çou que Dex velt mius se raison atester,
Pieres, uns pélerins, les prist à apeler (5).

Non seulement il ne s'agit pas de Pierre l'Ermite, mais l'expression *Pieres uns pélerins* est exactement équivalente à *quidam peregrinus nomine Petrus* de Robert le Moine. Quant à *Amédelis*, l'informateur de Corbaran (6), Gaston Paris ne peut nier : 1° qu'il est un personnage ayant existé réellement puisque deux témoins oculaires, Foucher de Chartres (7) et Raimond d'Aguilers (8), en parlent ; 2°

(4) *Ibid.*, 567.

(5) Ms. 12558, fol. 99 r°, 1^{re} colonne ; Ms. 786, fol. 198 v°, 2^e col.

(6) *Rom.*, *ibid.*, 568-569.

(7) *Rec.*, III, 348.

(8) *Rec.*, III, 260.

que son rôle dans la *Chanson* comme dans la chronique de Robert tient plutôt de l'épopée que de l'histoire et qu'il est, dans ce rôle, mieux à sa place dans un poème que dans un livre d'histoire.

La sévérité injuste de Gaston Paris ne l'a pas d'ailleurs empêché de reconnaître que la partie de la *Chanson* qui évoque les visions « *représente bien la poésie propre de l'épopée des Croisades et, en même temps, elle nous montre COMBIEN CETTE POÉSIE S'EST PRODUITE DE BONNE HEURE AU MILIEU DES ACTIONS QU'ELLE CÉLÈBRE, et d'autre part comme elle s'est rapidement et logiquement développée* » (9).

On se demande même si Gaston Paris se doute de la valeur du témoignage de Robert le Moine. Que sa chronique ait eu une grande vogue au Moyen Age, cela ne démontre pas qu'elle ait servi de modèle à la *Chanson d'Antioche*. Ce qui est plus certain, c'est qu'elle n'a presque pas de valeur historique (10). Robert n'a jamais pris la croix ; il se contente de paraphraser, en style pompeux, les *Gesta Francorum*. Il se propose de donner à ceux qui ont des « études académiques », un exposé éloquent de la Guerre Sainte, sans négliger le Concile de Clermont (11). Il suit fidèlement l'Anonyme ; c'est à peine si, le long de sa chronique, on trouve quelques traits qui dénotent une originalité certaine. Puis, à la bataille d'Antioche, le Moine Robert quitte brusquement son modèle, les *Gesta*, qu'il a plagiés servilement, et son récit terne et déclamatoire devient, à partir de là, d'une grande vivacité. Chose curieuse, tous les détails, par lesquels Robert s'écarte des *Gesta*,

(9) *Rom.*, *ibid.*, 573. C'est nous qui soulignons.

(10) Molinier, *Sources de l'Hist. de France*, II, 282, et *Rec.*, III, XLI, N° 2 (tout ce que l'on sait sur lui et la liste des travaux qui lui furent consacrés).

(11) *Rec.*, III, 720.

se retrouvent presque textuellement dans la *Chanson d'Antioche*.

Nous ne pouvons pas faire pareilles remarques pour le poème de Richard. Son originalité est certaine. D'un bout à l'autre du poème, elle apparaît incontestable. Même dans la partie concernant la bataille d'Antioche, on chercherait vainement chez les chroniqueurs des épisodes comme celui d'Evervin de Creil et de Pierre Postiaus (12). D'autre part, certains traits de la *Chanson* (c'est le cas, par exemple, de l'offre de combat singulier par Corbaran qui avait commencé par refuser les propositions de Pierre l'Ermite et d'Herluin) (13), sont vérifiés par des témoins oculaires comme Foucher de Chartres (14) ou Raimond d'Aguilers (15). Comme les termes employés par chacun ne sont pas identiques, on ne peut pas conclure au plagiat. Certains autres traits, comme la sortie d'Antioche des Croisés par petits groupes, sont confirmés directement par les historiens arabes (16). On ne comprendrait pas le trouvère, à la fin de son poème, là même où Graindor annonce la présence de Richard au milieu des combattants, se prenant tout à coup à imiter Robert. Il l'a ignoré tout le long de son poème. Il s'est même trouvé en contradiction formelle avec lui, sur des choses essentielles. Ainsi, pour Robert le Moine, Pierre l'Ermite n'est pas le compagnon des gueux, conseillant à ces derniers de dévorer des Turcs, fort soucieux de sa nourriture, — mais c'est un homme sobre qui refuse les douceurs de la table et les bons vins, respecté des princes et des laïcs (17).

(12) Ms. 12558, fol. 101 r°, 2° col.

(13) C'est une remarque que confirme G. Paris (*Rom.*, *ibid.*, 571 *in fine*).

(14) *Rec.*, III, 349.

(15) *Rec.*, III, 260.

(16) *Hist. Or.*, III, 583 ; Tornberg, X, 189.

(17) *Rec.*, III, 731.

Au contraire, rien n'est plus facile à expliquer que l'imitation de la *Chanson* par Robert. Celui-ci voulait à tout prix célébrer en termes héroïques les exploits des Croisés. Ayant trouvé le récit de la bataille d'Antioche — l'événement le plus prodigieux de la première Croisade — assez terne dans les *Gesta*, il a voulu compléter son modèle par quelque récit poétique. Ce récit naturellement ne pouvait être que celui de Richard (18).

II

Nous avons déjà eu l'occasion de montrer combien Pigeonneau se trompait en faisant passer la première partie de la *Chanson d'Antioche* pour un plagiat d'Albert d'Aix (19). Cet Albert d'Aix est sans doute le chroniqueur le plus déconcertant de la première Croisade. On connaît très peu de choses, presque rien, sur sa vie. On ignore même le lieu de sa naissance : on ne peut pas déterminer sa date, ni celle de sa mort. La plupart des Manuscrits qui renferment sa chronique sont anonymes. Cette chronique s'arrête à l'an 1121 sans que cette date corresponde à rien de remarquable, à aucun événement célèbre, ni au commencement, ni à la fin d'un règne. Tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il s'appelait Albert ou Adalbert et qu'il fut chanoine et gardien d'une église d'Aix, — Aix-la-Chapelle plutôt qu'Aix-en-Provence. La valeur historique de sa chronique est âprement discutée. Comme c'est à partir d'Albert d'Aix, imité par Guillaume de Tyr, qu'apparaît le rôle de Godefroy de Bouillon comme chef de la

(18) Il ne faut pas oublier que Robert le Moine et Richard le Pèlerin, sont des Français du Nord et qu'ils partageaient les mêmes sentiments. Le chroniqueur pouvait avoir connu le poème de bonne heure.

(19) Voir plus haut, p. 156 sqq.

Croisade, c'est toute la personnalité de ce héros qui est mise en cause. Les adversaires d'Albert ne voient dans sa chronique qu'un tissu de fables, sans valeur rigoureuse. Ses défenseurs la trouvent rigoureusement historique, empruntée à une source écrite d'origine lorraine (20). La question jusqu'aujourd'hui n'a pas été tranchée. Nous ne prétendons pas non plus la trancher. Nous allons simplement présenter certaines observations incontestables qui nous aideront à éclairer le problème d'*Antioche*.

D'abord Pigeonneau exagère l'originalité d'Albert d'Aix et, allant plus loin que ses partisans les plus enflammés, il tombe dans la déclamation. Sa tirade : « C'est un écrivain original, le plus sûr, le plus complet et le plus intéressant de tous les historiens contemporains à la guerre sainte » (21) est visiblement exagérée. Albert d'Aix lui-même n'a pas la prétention d'être ce que Pigeonneau voudrait faire de lui. Il avoue qu'il n'a pas été en Terre-Sainte. Il raconte d'après les récits que lui firent les témoins de la sainte expédition. Dès le début de son livre, il déclare : « *temerario ausu decrevi saltem ex his aliqua memoriae commendare quae auditu et relatione nota fierent ab his qui praesentes affuissent* » (22).

Quant aux sources d'Albert, elles sont fort difficiles à déterminer. La prétendue source écrite lor-

(20) Voir Molinier, *Sources*, II, 286.

(21) *Op. cit.*, p. 26. Au moment où je mettais le présent travail sous presse, M. le Bibliothécaire de l'Université libre de Bruxelles a eu l'obligeance de m'envoyer une intéressante étude critique sur la chronique d'Albert d'Aix due à François Vercruysse (*Annales de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université libre de Bruxelles*, t. I, 1^{er} fascicule, p. 43-103). Nous avons été heureux de constater que sur plus d'un point, nous nous trouvons être d'accord avec F. Vercruysse.

(22) *Rec.*, IV, 271 ; voir aussi p. 291, 324, 339, 380, 428, 497, 572.

raine est un peu comme les traditions flamandes de Pigeonneau : elle n'existe que pour les besoins de la cause.

Disons à l'avantage de ce chroniqueur qu'il est un esprit curieux, bien informé sur les nations qui ont pris part à la Croisade. Cette Croisade, selon lui, n'est pas l'œuvre de la « *peregrina Ecclesia Francorum* » (23), mais de toute la Chrétienté. « *Universum genus Christianae professionis* » (24). C'est là une conception fondamentale qui distingue nettement cette chronique de la *Chanson d'Antioche*. Albert célèbre les Teutons, les Danois, les Bavarois et les Souabes (25). Nul n'est mieux renseigné que lui sur les Allemands et les Lorrains. Il est épris « d'exotisme », de « couleur locale ». Malheureusement, il nous fait souvent des récits peu conformes à la réalité, telle cette ambassade de Soliman. Il fabrique de toutes pièces des lettres et des discours (26). Ses erreurs sont nombreuses (27). Sa chronique renferme très peu de dates. Sa géographie des lieux est confuse, pleine de lacunes grossières, tellement qu'il confond l'Oronte avec le fleuve qui passe à Damas (*Farfar fluvijs Damasci*) (28). Sa chronique est hérissée de noms propres sans doute empruntés à la langue vulgaire, peut-être même — c'est Paul Meyer qui fait la remarque — à une chanson de geste (29).

Sur ces points, la supériorité de Richard le Pèlerin est incontestable. Il est même curieux de constater que là où Albert d'Aix apporte des détails neufs, sur la croisade de Pierre l'Ermite et de

(23) C'est l'expression de Raimond d'Aguilers, *Rec.*, III, 261.

(24) *Rec.*, IV, 272.

(25) *Rec.*, IV, 274, 276, 278.

(26) *Rec.*, IV, 436, 437.

(27) *Rec.*, IV, XXIV.

(28) *Rec.*, IV, 362.

(29) *Rec.*, IV, XXVI ; *Rom.*, VII, 437-440.

Gauthier-Sans-Avoir, sur la marche de ces bandes à travers l'Europe, leurs massacres des Juifs, leurs cruautés, leurs démêlés avec les Hongrois, les Bulgares et les Petchénègues, il est curieux, disons-nous, de constater que sur tous ces points, la *Chanson d'Antioche* garde le silence le plus absolu. Etrange copiste que ce Richard le Pèlerin qui dédaigne ce que son modèle a écrit de plus vivant, de plus original et de plus curieux ! Etrange copiste aussi qui soutient souvent juste le contraire de ce que soutient son modèle ! Ainsi, pour Richard, Alexis n'est pas le « seigneur Empereur », « l'Empereur très chrétien », le « très magnifique et très célèbre Empereur », mais le « cuivers », le « félon », le chef des « Griffons mescreans ». Non seulement le trouvère n'essaie pas de justifier les seigneurs qui ont traité avec lui, mais il proclame :

Dame Diex le maudie qui le mont estora,
Et de Dieu soit honis cil qui ne l'assaura.

III

Nous avons dit que Richard le Pèlerin, comme son nom l'indique (les Croisés par tous les chroniqueurs sont appelés des pèlerins) (30), était un Croisé, un trouvère témoin oculaire de la Croisade et que son livre fut répandu en Terre-Sainte avant de l'être en France. Il est temps ici d'apporter de nouvelles preuves en faveur de ce que nous soutenons. Nous reproduisons d'abord ce que nous croyons avoir déjà positivement établi :

1°) Qu'il a réellement existé une chanson de geste ayant pour but de célébrer, en particulier, les exploits des Français à Antioche.

(30) Même dans la *Chanson d'Antioche*, pèlerin a cette signification ; cf. *Et tout li pelerin del roiaume Charlon* (I, 182).

- 2°) Que cette *Chanson*, même sous sa forme remaniée, ne doit rien aux historiens. Mais qu'elle offre, comparée aux relations des témoins oculaires, l'auteur des *Gesta*, Raimond d'Aguilers et Foucher de Chartres, une communauté d'impressions, de sentiments, sans qu'il y ait identité de termes.
- 3°) Que la *Chanson d'Antioche* contient sur les démêlés des Francs avec Alexis, sur la brouille qui eut lieu entre Baudoin et Tancrède, sur les exploits des Croisés de la France du Nord, Enguerand de Saint-Pol, Gonthier d'Aire, Raimbaut Creton, Renaud Porquet et Robert de Flandre, sur les Tafurs, sur le siège et la prise d'Antioche, enfin sur la victoire finale contre Kerbogha une foule d'épisodes originaux, que notre poème est seul à conserver et auxquels il est impossible d'assigner une source quelconque. La seule hypothèse plausible, en présence de la naïveté, de la véracité, de l'authenticité de tous ces récits, est celle qui consiste à considérer l'auteur primitif de l'*Antioche* comme témoin oculaire de la première Croisade.

En dehors de la *Chanson*, nous trouvons en faveur de cette hypothèse un témoignage important que nous avons déjà signalé : c'est celui de Lambert d'Ardres. Ce Lambert vivait sous Philippe-Auguste. Il a écrit l'histoire des comtes de Guines et des seigneurs d'Ardres de l'an 800 jusqu'au début du XIII^e siècle. Sa chronique est fort importante, pleine de détails d'un grand intérêt, bien qu'écrite avec un style pauvre et déclamatoire (31). Lambert avait recueilli ce qu'il raconte au sujet des seigneurs d'Ardres, d'après les récits qu'en faisait un petit fils d'Arnoul II, dit le Vieux. Celui-ci, malgré son âge avancé, prit la

(31) *Biogr. nation. de Belgique*, XI, 152-154.

croix, lors de la prédication du Concile de Clermont et accompagna Robert de Flandre (32). Il ne revint chez lui qu'après la prise de Jérusalem, chargé de gloire et de reliques parmi lesquelles se trouvaient quelques poils de la barbe de Jésus-Christ (33).

Arnoul, suivant Lambert d'Ardres, aurait accompli de grands exploits sous les murs d'Antioche et fut classé premier d'entre les premiers. Si l'auteur de la *Chanson d'Antioche* garde le silence sur son sujet, c'est qu'Arnoul, préférant être récompensé par Dieu plutôt que par les hommes, refusa de donner à ce trouvère une paire de chaussures écarlates. Voici le passage extrêmement curieux, où Lambert d'Ardres laisse pompeusement éclater son indignation :

« Et tamen antiochenae commendator cantilenae, avaritiae zelo ductus, et magis cupidus temporalis lucri retributionis quam Arnoldus laudis humanae (O gartionum et ministrorum, immo adulatorum injuriosa laudatio ! O inertium principum indigna et inanis exultatio !) quia

« Virtute et probitate per omnia nobilis heros », Arnoldus eidem scurrae, qui nullo nomine dignus habetur, duas caligas denegavit scarlatinas, de eo digne promeritae laudis praeconium et gloriam subticuit *et de eo in cantilena sua, in qua, ficta veris admiscens, multa multorum nichilominus laudandorum gesta sub silentio intacta reliquit, mentionem non fecit.*

Sed o laudanda et ubique terrarum praedicanda Arnoldi militia ! O in omnibus saeculis memoranda probitatis ejus strenuitas et gloria ! o humilitatis ejus non despicabilis, sed inenarrabilis in virtutum operibus constantia ! qui humanam nullatenus quaerens gloriam, scurrae maluit quantumcumque munusculum denegare, quam in ore scurrae et nomine indigni, licet omni haberetur laude dignissimus, in orbe terrarum deferri et cum instrumento musicari vel decantari. Sed cum ignominiosus ille concutor nomen Arnoldi extinguere curavit, accensa lampade, virtutum fama extulit et magnificavit » (34).

Ces lignes de Lambert d'Ardres nous renseignent

(32) *Lamberti Chronicon Ghisnense et Ardense*, édit. Godefroy-Ménilglaise, 1855, p. 307.

(33) *Ibid.*, p. 309.

(34) *Ibid.*, 312-313.

sur plus d'un point. D'abord que les barons croisés avaient un grand souci de leur réputation. Ils tenaient particulièrement à ce que les poètes célébrent en termes dignes leurs exploits en Terre-Sainte — même au prix de larges récompenses. L'exclamation de Lambert : « O l'injurieux éloge que celui des hommes vendus et des domestiques, et même des flatteurs, ô l'indigne et vain orgueil des princes oisifs ! » ne doit pas être considérée comme une simple phrase oratoire. Ensuite, malgré les critiques et les insultes qu'il adresse à l'auteur de la *Chanson d'Antioche* qu'il traite de cupide, de chanteur ignominieux, de bouffon indigne d'aucun nom, Lambert nous apporte une preuve nouvelle de la célébrité du poème, puisqu'il confesse que les vers de la *Chanson d'Antioche* chantés avec l'accompagnement de la musique instrumentale, couraient toute la surface de la terre. La Première Croisade accrut d'une façon sensible l'importance des poètes en langue vulgaire.

Cependant ces lignes de Lambert d'Ardres soulèvent une foule de questions. La première et la plus légitime qui vient à l'esprit, c'est celle-ci : pourquoi Lambert s'en prend-il à l'auteur de la *Chanson d'Antioche* tout seul avec tant de véhémence, et laisse-t-il de côté les chroniqueurs latins ? Parmi tous ces chroniqueurs, pas un n'a parlé d'Arnoul, n'a célébré ses actions d'éclat devant Antioche. Sans Lambert d'Ardres nous saurions bien peu de choses sur son voyage, ses vertus militaires, son retour, et ses fameuses reliques. Pourtant la plupart de ces chroniqueurs, y compris les deux prétendus modèles de Richard le Pèlerin, Albert d'Aix et Robert le Moine, sont des Français du Nord, fort attentifs aux exploits de Robert de Flandre et de ses compagnons. Si Richard le Pèlerin n'avait fait que copier Albert d'Aix et Robert le Moine — et Lambert d'Ardres était plus à même de le savoir que Pigeonneau — ce même Lam-

bert aurait commis une absurdité inouïe, en s'en prenant à un copiste, plutôt qu'à son modèle. D'ailleurs on ne comprendrait pas pourquoi il aurait manqué de le dénoncer comme un plagiaire. On voit par le texte que nous avons cité qu'il ne le ménage en aucune façon. La seule raison que puissent avoir les reproches de Lambert, c'est que l'auteur de la *Chanson d'Antioche* était censé connaître mieux que les chroniqueurs les événements de la Croisade, particulièrement en ce qui touche la Flandre et que, n'ayant consulté aucun historien pour chanter les exploits de Gonthier d'Aire, de Raimbaut Creton, de Renaud Porquet et d'Enguerrand de Saint-Pol, il n'aurait eu, s'il voulait célébrer les mérites d'Arnoul devant Antioche, qu'à consulter ses propres souvenirs. Nous nous abstenons généralement de tout commentaire hasardeux, de tout commentaire pur et simple, aimant mieux laisser parler les textes. Mais c'est, croyons-nous, la seule explication possible du passage de Lambert d'Ardres. Quant à la raison apportée par celui-ci que le pèlerin Richard a tenu à se venger d'Arnoul, parce qu'Arnoul lui a refusé une paire de chaussures écarlates, elle vaut ce qu'elle vaut. Cependant si cet incident a quelque chance d'être authentique, il ne peut que se reporter devant Antioche. C'est là, en effet, quand, par suite de la disette et de la famine, les moindres objets atteignaient des prix fabuleux, que « ce petit cadeau quelconque », cette paire de chaussures, devait avoir une valeur considérable à laquelle tenait aussi bien le trouvère que le seigneur d'Ardres.

Mais voici encore d'autres témoignages : il ne nous appartient pas, dans ce travail, de rechercher les sources d'Albert d'Aix. Il nous a suffi d'établir que la *Chanson d'Antioche* ne lui doit rien. Cependant il n'est pas prouvé qu'Albert d'Aix n'ait pas consulté le poème de Richard. Certains rapproche-

ments même semblent démontrer le contraire. Nous en choisissons deux.

Nous avons vu qu'il était très difficile, sinon impossible, de savoir exactement par quels moyens Bohémond arriva à entrer en relation avec le Turc qui lui livra Antioche (35). Chaque chroniqueur essayait de faire admettre l'hypothèse qui lui paraissait la plus vraisemblable. Albert d'Aix, après avoir dit comment Bohémond fit part aux chefs des Croisés de ses intelligences avec Firouz, expose ce que racontent d'autres historiens que lui : « Aiunt etiam quidam quod, in assultu et conflictu hinc et abhinc dimicantium, adolescens filius ejusdem Turci captus, in manus Boemundi forte pervenerit, cujus redemptionis causa, pater pueri, Boemundo coepit privatus fieri, et ad ultimum, malens vitam filii quam omnium inhabitantium salutem, perfidiam adversus regem Darsianum assumpsit, et fidem in restitutione filii cum Boemundo iniiit et sic in civitatem fideles Christi milites intromisit » (36). Il est certain qu'Albert ne parle pas ici d'après lui-même et le terme « *aiunt etiam quidam* » désigne son informateur ou sa source. Or la seule chronique, le seul écrit où nous trouvons cette version de la capture d'un enfant du Turc qui livra la cité, c'est la *Chanson d'Antioche* (37).

Voici un autre passage d'Albert d'Aix : Après la victoire décisive sur Kerbogha, l'historien évoque quelques-unes des privations dont souffrirent les Croisés :

Eguit pariter Robertus, ditissimus et potentissimus princeps pinguis Flandriae, quem saepius in exercitu mendicasse asserunt qui affuerunt et oculis inspexerunt : ipsumque equum quem in die belli ascenderat mendicando eum acquisisse multorum relatione didicimus (38).

(35) Voir plus haut, p. 205 sqq.

(36) *Rec.*, IV, 400.

(37) Voir plus haut, p. 209 ; Ms. 12558, fol. 88, v°, 2° c.

(38) *Rec.*, IV, 428.

Bien qu'Albert nous assure qu'il a appris ce qu'il vient de rapporter de plusieurs sources (sans doute orales), la seule source écrite qui nous parle de cette misère de Robert de Flandre, c'est la *Chanson d'Antioche*. Ce qu'elle nous dit est même bien plus vraisemblable. Il est certain que Robert, comme d'ailleurs tous les chefs de la Croisade, sauf Raimond de Saint-Gilles, eurent à souffrir du manque des ressources et durent subir quelquefois d'humiliantes nécessités. Cependant il serait peut-être téméraire de croire que Robert de Flandre, prince vaillant et fier, s'était humilié jusqu'à mendier lui-même le prix de son cheval. La *Chanson d'Antioche* rapporte que, si ce fut la mendicité qui a permis au comte de Flandre d'acheter un cheval, ce n'était pas lui-même, mais Godefroy de Bouillon et Tancrède qui avaient sollicité l'argent pour lui (39).

Il serait presque impossible de ne pas ranger Richard le Pèlerin parmi les informateurs d'Albert d'Aix qui « *affuerunt et oculis inspexerunt* ».

Mais il n'est pas nécessaire de chercher en dehors de la *Chanson* la mention de la présence de Richard au milieu des combattants. Au moment de nommer les chefs de l'armée sarrasine qui assiégeaient Antioche, le remanieur Graindor avoue :

Mult est grans li bataille et fors li caplisons :
Corbarans i refiert a tos ses compaignons.
Nonante rois i sot sans li autres barons
Cil qui le cançon fist sot bien dire les nons
Ricars li Pelerins de qui nos le tenons (40).

Ce témoignage est confirmé par celui de la *Gran Conquista de Ultramar* qui mentionne Richard le Pèlerin parmi les combattants (41). Après une compa-

(39) Ms. 786, fol. 197 v°.

(40) Ms. 12558, fol. 109 v°, 2^e col.

(41) Voici le texte espagnol : « *Pero contarvos hemos lo que dijo Ricarte el Pelegrino que se acerto en aquella batalla, e despues fuè amigo de S. Pedro de Antioica ;*

raison serrée entre la *Gran Conquista*, la *Chanson d'Antioche* et le fragment provençal publié par Paul Meyer, Gaston Paris avait établi que la compilation espagnole avait utilisé des textes meilleurs et différents de ceux conservés dans les Manuscrits de Paris (42). Or la *Gran Conquista* dit expressément qu'elle va nous raconter la bataille d'Antioche d'après la relation de Richard le Pèlerin qui « fut présent », qui « prit part » à cette bataille (43). Quant à « l'amitié » de Richard pour Saint-Pierre d'Antioche, il faut laisser l'entière responsabilité de cette assertion aux auteurs de la *Gran Conquista*. Il est probable, qu'ayant en main, non l'*Antioche* isolée, mais tout le cycle, ils aient confondu notre pèlerin avec l'auteur des *Chétifs* qui réellement fut chanoine de Saint-Pierre d'Antioche.

Nous trouvons encore dans la *Chanson* d'autres passages où l'auteur primitif, à travers le remaniement, nous permet de vérifier sa présence au camp des Croisés. Richard, nous avons eu l'occasion de le constater plusieurs fois, ne craint pas de nous montrer les erreurs des chefs et souvent leurs hésitations. Il est même le seul à nous tracer d'une façon si saisissante la peur qui s'empara des Barons devant l'échelle tendue par Phirouz (44). Lorsque les Francs avaient décidé de sortir de la ville contre Kerbogha, ils n'étaient pas moins hésitants. L'Evêque du Puy avait beau leur ouvrir généreusement les portes du Paradis :

ca, segun cuenta la historia que el Conde hizo, fueron ayuntados en aquella batalla noventa e dos reyes, sin los otros ricos hombres honrados qui hi fueron » (Gayangos, p. 269, 2^e c.).

(42) *Rom.*, XVII, 513-541 ; XIX, 562-591 ; XXII, 345-363.

(43) C'est là le sens exact du mot « *acertarse* ». Voir Menéndez Pidal, *Cantar de Mio Cid*, Madrid, 1911 (t. II) Vocabul., p. 425.

(44) Ms. 12558, fol. 91 v^o.

Cil furent tot si coi, nus n'i respont né crie :
Car n'i a si hardi n'ait paor de sa vie (45).

Finalement, Hugues le Grand se décide à sortir le premier :

Jo sui (dit-il) frères le roi qui France a en baillie ;
Jà, se Deu plaist, por moi n'ert la tere honie...
Je istrai primerains el non Sainte Marie,
Si ferrai Sarrasins de m'espée forbie ».
Il ot tels III o lui de maisnie escarie
K'il tinrent à orguel, et à grant estoutie,
Et por paor de mort ont s'escièle guerpie :
Jo sai bien qui il furent, mais nes nomerai mie
Dame Dex lor pardoinst issi grant félonie (46).

Ces trois compagnons de Hugues le Grand, qui se sont signalés par leur lâcheté, ne reprocheront pas au moins à Richard le Pèlerin d'avoir passé leur nom sous silence, comme l'a fait Lambert d'Ardres au sujet d'Arnoul le Vieux.

Voici enfin un dernier aveu de Graindor. En parlant de la position des Sarrasins il dit :

Les légions s'estendent amont parmi le pré,
Del flueuve dusc'al mont en a li rens duré
Cou dist cil qui là fu, dui lieues trait de lé (47).

Nous savons, et Graindor lui-même l'a dit, que c'est d'après Richard le Pèlerin seul qu'il remaniait le poème d'*Antioche*.

La *Chanson d'Antioche* est donc bien l'œuvre d'un Croisé de Terre-Sainte, d'un témoin oculaire, qui écrivit au moment même, ou au lendemain des événements : on n'y trouve aucune allusion, aucune indication qui remonterait plus loin que le couronnement de Godefroy, même sous la forme remaniée que nous possédons. Si cette *Chanson* a été écrite après 1100, on aurait trouvé au moins quelques vers pour la réhabilitation du Comte Etienne de Blois qui

(45) *Ibid.*, fol. 103 r°, 2° col.

(46) *Ibid.*, fol. 103 r°, 2° col. P. Paris (édit. II, 207, n. 2) croit à tort que l'avant-dernier vers ne se trouve que dans le Ms. 795.

(47) Edit., II, 227.

répara sa désertion par une mort digne, après avoir repris la croix en 1101. Ce qui plaide encore davantage en faveur de l'ancienneté du poème de Richard, c'est qu'il est le seul à dénoncer les faiblesses (toutes les faiblesses d'Etienne de Blois et qu'il est le seul à l'accabler de telles malédictions (48). Il n'aurait jamais été d'une pareille sévérité s'il écrivait après la mort héroïque d'Etienne survenue en combattant les Sarrasins.

IV

Que savons-nous de Richard le Pèlerin ? En dehors de la *Chanson d'Antioche*, nous n'avons pu nulle part découvrir ses traces. Il fut sans doute trouvère de profession, comme le laisse supposer le témoignage de Lambert d'Ardres. Il se croisa avec Robert de Flandre et gagna Constantinople par l'Italie et la Sicile. Devant Nicée, il faisait partie de l'armée flamande qui, avec Baudoin de Gand et Baudoin Cauderon, accompagna l'expédition d'Etienne de Blois. Il put ainsi être témoin du manque de courage de ce dernier. En Asie Mineure, il était attaché à Tancrède. Dans les démêlés de celui-ci avec Baudoin, Richard se rangea avec Tancrède. Cependant il ne quitta jamais Robert de Flandre, aux hommes de qui, il ne cessa de témoigner un vif intérêt. Pendant le siège d'Antioche par les Croisés, et plus tard dans la résistance contre Kerbogha, Richard, qui s'efface volontiers, se trouvait mêlé au menu peuple dont il rapporte les angoisses et les impressions. Que devint Richard après la victoire d'Antioche ? On l'ignore. Nous avons cherché pendant longtemps sans rien trouver. Est-il mort dans l'un de ces nombreux combats qui eurent

(48) L'auteur des *Gesta* qui a, lui aussi, écrit sa Chronique avant 1101 ne ménage pas non plus Etienne de Blois (Edit. Bréhier, p. 141).

lieu entre Antioche et Jérusalem ? Ou plutôt s'était-il établi en Syrie ? Ou bien était-il revenu en Occident avec Robert de Flandre ? Cette dernière hypothèse est la moins probable. Car dans ce cas, comme le remarque Paulin Paris (49), il aurait été l'objet de vives représailles de la part du comte Thibaut de Champagne, fils d'Etienne de Blois, ou des nombreux amis du puissant seigneur. On connaît le souci qu'avaient les barons croisés d'entendre célébrer leurs exploits en Terre Sainte.

Sommes-nous mieux renseignés sur Graindor de Douai ? Pas du tout. Sans doute il fut Flamand, Wallon ou plus simplement Français du Nord. Il a dû refondre ensemble les poèmes d'*Antioche*, des *Chétifs* et de *Jérusalem*, et nous lui devons tout le commencement de la *Chanson d'Antioche*, telle qu'elle nous reste.

Nous avons déjà constaté que Graindor écrivait à la veille d'une Croisade, puisque rien que dans le premier chant on peut compter dix-sept appels à la guerre sainte avec promesse de vie éternelle à ceux qui mourront en combattant les Sarrasins (50). Cette Croisade ne pouvait pas être la seconde, relativement assez voisine de la première et ne justifiant pas suffisamment le remaniement de Graindor. Il faudrait donc descendre jusqu'à la troisième Croisade. C'est même en supposant qu'il écrivait à la veille de cette expédition que l'on expliquerait mieux le ton violent de Graindor de Douai. Le début de l'*Antioche* remaniée rappelle les chansons guerrières lancées à la veille de la Croisade de 1189 (51). Il est vrai que les arguments « excitatoires » ont très peu varié depuis Ur-

(49) *Nouvelle étude*, p. 12.

(50) Voir *Edition*, I, p. 3, 6, 8, 11, 12, 17, 19, 36, 40, 51, 53, 54, 59, 61, 62, 66.

(51) Voir Bédier et Aubry, *Chansons*, p. 17-24, 27-37, 41-50, etc...

bain II jusqu'à Saint Louis. Mais l'appel à cette troisième Croisade avait été fait avec une insistance particulière. En effet, Saladin avait réussi à détruire les principales forces des Francs de Syrie et, le 2 octobre 1187, il faisait son entrée à Jérusalem, événement qui eut le retentissement le plus douloureux en Occident (52).

V

La *Chanson* de Richard n'était pas le seul poème élevé à la gloire des Croisés, ni le seul poème répandu en Terre-Sainte. Les Français du Midi, comme ceux du Nord, avaient pris leur part de dépenses, de fatigues et de souffrances à la sainte expédition. Nous savons qu'il y eut plus d'une *Chanson d'Antioche* provençale et le fragment découvert et publié par Paul Meyer pourrait bien faire partie du fameux poème de Béchada aujourd'hui perdu (53). A la légende de la vision de Pierre l'Ermite qui, suivant ceux du Nord, se trouvait être à l'origine de la Croisade, les Méridionaux avaient opposé la légende de la vision de Pierre Berthélémi, survenue non pas en Palestine, mais dans l'église du Puy elle-même (54). Pendant que les Lorrains et les Flamands vantaient à l'envi Godefroy de Bouillon et Robert de Flandre, les hommes du Midi, attachés à Raimond de Saint-Gilles et à sa dynastie, fortement établie à Tripoli, vantaient les mérites du comte de Toulouse, le vieux seigneur, particulièrement redouté et célébré par les Sarrasins eux-mêmes (55).

(52) *Continuation de Guillaume de Tyr*, XXIII, 55-62.

(53) *Arch. Or. Lat.*, II, 467-509. Voir les trois articles de Gaston Paris précités, dans *Romania*, XVII, XIX, XXII.

(54) Cafaro, *Rec.*, V, p. 48.

(55) *Rec. Hist. Or.*, tomes I, II, II, à l'index.

Le contenu précis des poèmes méridionaux nous l'ignorons, ayant perdu les œuvres de Guillaume VII et de Béchada. Cependant nous savons (56) qu'ils furent utilisés par la *Gran Conquista*. Or que dit la *Gran Conquista* sur les origines de la Croisade ? Après avoir suivi fidèlement Guillaume de Tyr (57) et relaté, conformément à cet historien, que Pierre l'Ermite était le promoteur de la Croisade, la *Gran Conquista* quitte brusquement Guillaume de Tyr, et nous rapporte une curieuse version sur les origines de la Croisade, empruntée, non plus à l'histoire, mais à la poésie. Il s'agit de trois chevaliers qui, un jour, vinrent en pèlerinage à Jérusalem : Aicart de Montmerle, bourguignon, Raimond Pelet, poitevin, et Gondemar de « Unixi » (sic). Au Saint-Sépulcre, le premier de ces pèlerins, n'ayant pas l'argent nécessaire pour acquitter la taxe exigée par les Turcs, dut se résigner à subir un soufflet de la part du gardien, si violent, qu'il tomba par terre et le sang jaillit de son nez. Aicart, au Saint-Sépulcre, eut une vision : un ange lui apparut et lui ordonna d'aller trouver le pape et de lui faire savoir que l'heure de prêcher la Croisade était arrivée. C'est ainsi que les Barons d'Occident marchèrent contre les Sarrasins d'Orient (58). Telle est cette légende, débarrassée des nombreux incidents secondaires qui l'entourent. Nous savons que Raimond Pelet faisait partie de l'armée du Comte de Toulouse (59) et qu'Aicart figure aussi bien dans le poème français d'*Antioche* (60) que dans le fragment provençal publié par Paul Meyer (61).

(56) G. Paris, *Rom.*, 514-522 (tome XVII).

(57) *Rom.*, *ibid.*, p. 527.

(58) *Gran Conquista*, p. 111-113 ; G. Paris, *Rom.*, 527-529.

(59) *Rec. Hist. Occ.*, III, 152 et à l'index p. 980.

(60) Edit. II, 215, 257, 292, 300.

(61) Vers 623.

Mais ce qui nous laisse encore très peu de doute sur les origines méridionales de cette légende, c'est qu'elle est reproduite par le chroniqueur gènois Cafaro qui rédigea son histoire vers l'an 1155. On sait qu'il utilisa des sources poétiques (62), peut-être même la *Chanson d'Antioche* (63). Voici ce que nous raconte Cafaro de Caschifelone, aujourd'hui Castrolibero :

Au temps du pontificat d'Urbain II, de bonne mémoire, le duc Godefroy de Bouillon, accompagné de Robert de Flandre et d'autres nobles barons, désireux de visiter le Saint-Sépulcre, s'embarquèrent à Gênes et réussirent à atteindre sans encombre la cité d'Alexandrie. D'Alexandrie, c'est en compagnie des gardes sarrasines qu'ils parvinrent à la porte de Jérusalem. Comme ils voulaient pénétrer dans la ville pour visiter le tombeau du Seigneur, les portiers exigèrent d'eux de payer le besant réglementaire qui formait la taxe imposée aux pèlerins chrétiens. Les Barons s'exécutèrent. Malheureusement le très puissant duc de Bouillon, à cause de l'absence momentanée de son secrétaire, n'avait pas sur lui d'argent. Cela lui valut de la part de l'un des gardiens un magistral soufflet sur le cou. Godefroy supporta patiemment l'affront et demanda à Dieu de lui permettre de se venger. Rentré en Occident après avoir terminé son pèlerinage (toujours par le port de Gênes), il se rendit auprès de Raimond de Saint-Gilles, et, après avoir délibéré sur les moyens de délivrer le Saint Sépulcre des Sarrasins, les deux seigneurs décidèrent de réunir un grand concile au Puy (64).

L'analogie entre les poèmes méridionaux, la *Gran Conquista* et la version de Cafaro, sur les origines de

(62) *Rec. Hist. Occ.*, V, p. XXII.

(63) *Rec. Hist. Occ.*, V, p. 53 (note d), p. 55 (notes a et c).

(64) *Rec.*, V, 47-48.

la Croisade, n'avait pas échappé à Gaston Paris (65). Mais ce qui lui a échappé, ce dont il ne se doutait pas, c'est que cette même légende se trouve reproduite par un chroniqueur oriental, le patriarche jacobite d'Antioche, Michel le Syrien, qui n'eut certainement pas l'occasion d'aller écouter les jongleurs en France. Et chose plus curieuse, le pèlerin qui reçut le soufflet n'est plus Aicart de Montmerle, ni Robert de Flandre, ni même Godefroy de Bouillon, mais le héros préféré des légendes méridionales, le comte de Saint-Gilles lui-même. Le récit de Michel ne va pas sans des variantes intéressantes. On va s'en rendre compte :

« Dans ce temps, dit le chroniqueur, et tandis que les Turcs dominaient à Jérusalem et sur tout le littoral, un chef nommé Saint-Gilles vint visiter la Cité sainte. On perçut de lui un tahégan (66), comme de chaque pèlerin, puis les infidèles voulurent exiger de force ce qui lui restait et, comme il refusait de le leur livrer, ils le frappèrent sur la tête et lui arrachèrent l'œil droit. Saint-Gilles, l'ayant recueilli, le mit dans sa poche, et l'emporta à Rome : puis allant le montrer en tous lieux, il excitait chacun à la vengeance. Les Chrétiens quittèrent leur pays avec leurs comtes et sous la conduite de leurs chefs ; des troupes nombreuses se joignirent à eux » (67).

Du pèlerin souffleté, que la gifle ait blessé la nuque, ou fait jaillir le sang du nez, ou crevé l'œil ; qu'il ait manqué d'argent ou que les portiers sarrasins aient voulu le dépouiller de sa bourse, c'est

(65) *Rom.*, XVII, 527-529.

(66) Monnaie arménienne qui équivalait au dinar arabe (*Rec. Hist. Arm.*, I, 15).

(67) *Rec. Hist. Arm.*, I, 327. Michel le Syrien n'est pas le seul à rapporter cette version. Elle se trouve chez l'historien arménien Vartan et sans doute, dit Dulaurier, elle était fort en vogue parmi les Chrétiens de Syrie (*Ibid.*, p. 327, en note).

toujours au fond la même légende. Il s'agit de l'origine de la Croisade telle que la *trouvèrent* les poètes méridionaux. Les historiens syriens n'ont pu connaître cette légende qu'en Syrie. L'histoire poétique de la Croisade est née au camp même des Croisés. De là, elle s'était répandue en Occident, si bien que nous avons pu retrouver le même récit fabuleux dans les poèmes méridionaux, comme dans une chronique gênoise, dans une compilation espagnole comme dans une histoire arménienne.

b) LA CHANSON DE JÉRUSALEM

ACTUALITÉ DE LA CHANSON. — HOMMAGE A LA DYNASTIE RÉGNANTE A JÉRUSALEM. — AFFAIBLISSEMENT DE LA HAINE DES MUSULMANS. — IMAGES DE LA VIE FRANQUE EN SYRIE. — IMAGES DE L'ORIENT ARABE. — LE PÈLERINAGE DE SAINT GEORGES DE LYDDA. — L'ÉPOPEE DE LA TERRE FRANÇAISE DE SYRIE. — DATE DE LA COMPOSITION.

I

Du premier contact de l'Occident chrétien avec l'Orient musulman, avait jailli la *Chanson d'Antioche*. Ce fut bien des années plus tard que naquit la *Chanson de Jérusalem*. Les premiers Croisés qui conquièrent la Syrie s'étaient trouvés soudain devant un monde nouveau, dont la *Chanson d'Antioche* nous offre l'image (1). En Espagne, malgré leurs nombreuses interventions, les Francs n'avaient pas eu le temps de prendre contact avec le monde arabe comme ils le firent en Syrie. C'est qu'ils n'organisaient pas des conquêtes, en Espagne, mais de simples expéditions ayant pour but de refouler l'Islam pour permettre aux Espagnols de rentrer en possession de leurs terres.

En Syrie, ils s'étaient établis, se marièrent, devinrent propriétaires, bourgeois, commerçants ou artisans, apprirent l'arabe, et cherchèrent souvent à vivre en paix avec les Sarrasins. La *Chanson d'An-*

(1) Voir Pigeonneau, p. 100 à 118. Ce sont peut-être, du point de vue critique, les meilleures pages qu'il ait écrites. Il est regrettable que Pigeonneau n'ait pas séparé la *Chanson d'Antioche* de la *Chanson de Jérusalem*, écrite à plus de trente ans d'intervalle.

tioche porte en elle toute l'ardeur, toute la fougue, toute la rudesse des fiers compagnons de Godefroy.

La *Chanson de Jérusalem* reflète la vie des Croisés en Syrie durant la première moitié du XII^e siècle. Elle se développa avec la seconde génération des Francs d'Outre Mer et elle est leur œuvre, autant qu'elle retrace l'image de leur société.

Nous avons déjà démontré que la *Chanson de Jérusalem*, bien qu'écrite avec moins de souci historique, ne constituait cependant qu'une imitation de la *Chanson d'Antioche* (2). La *Chanson de Jérusalem* est avant tout un monument élevé à la gloire des Croisés. Elle exprime leurs souffrances en termes émus, quelquefois avec une véritable éloquence (3). La nuit ils dormaient misérablement :

Ains se gisent armé aval la prairie ;
N'i demandent pas keute, mais que la tere onie,
Lincuel, ne orellier d'oriol, ne de pie,
Mais escus al cavet et la broigne vestie (4).

Ces hommes montraient une rare énergie : « Fusent-ils d'acier, les murs de Jérusalem — s'écriaient-ils, — nous les mordrons ». Rien n'arrivait à bout de leur force, ni l'ennemi de plus en plus puissant, ni la chaleur accablante du pays, ni la famine. Si l'Occident pouvait s'émouvoir à ces récits héroïques des combats pour Jérusalem, qui, plus que les Francs de Syrie, leurs descendants, pouvait s'intéresser aux exploits des Croisés ? Le poème est encore un hommage à Godefroy de Bouillon. La légende de Godefroy, comme plus tard celle de Saladin, naquit de bonne heure dans le Proche Orient. Les historiens orientaux le décrivent entouré d'une majesté sereine et attestent sa descendance royale (5). C'est un héri-

(2) Voir plus haut.

(3) Voir édition Hippeau, p. 43-45, 85-87.

(4) Ms. 12558, fol. 140 r^o, 2^e col.

(5) *Rec. Hist. Arm.*, I, 25.

tier de Charlemagne qui fut couronné à Jérusalem. L'Histoire a maintenant fait place à la Légende. Godefroy est le chef, le *seul chef* (6) : son prestige n'a plus de bornes. Il est l'Apôtre chargé par Dieu lui-même de garder le Saint-Sépulcre. Sa parole seule suffit à donner de nouvelles forces aux Croisés abattus :

Quant no gent l'entendirent es les vos escriés :
 « Sire rois Godefrois, tu ies nos avoués ;
 J'à ne t'en faura uns por estre desmembrés.
 N'i a cel ne vausist miex fust ses ciés colpés
 K'il fuist por Paiens III piés mesurés » (7).

Mais Godefroy était mort au moment où écrivait le trouvère et la *Chanson* se présente surtout comme un hommage à son « *Lignage* », Au seul nom de « Bouillon », le Soudan de Perse tremble. Quand, au milieu d'une mêlée, Baudoin, frère de Godefroy, lui déclara son nom, le Soudan « si tainst con I carbon » et s'écria :

Par Mahomet, dist-il, diables est Buillons,
 Tu en ies et ti frere : cuer avès de lions !
 Par vos III est tornée nos a destructions :
 Jérusalem conquis et temple Salemons (8).

L'idée de leur origine ne quittait jamais les descendants du Chevalier au Cygne. Au plus fort de la bataille de Rames, la plus terrible de toutes, Eustache de Boulogne rappelle à son frère Godefroy le souvenir de leur illustre aïeul :

Frère, or vos ai véü :
 De ces grans cols samblés nostre aiol qui j'à fu,
 Le Chevalier au Cisne, qui le Saisne ot vencu.
 Si jo jamais vos fail, j'à m'ame n'ait salu !
 Huïmais poignons ensamble, bels frere jo et tu,
 Dex, ù est Bauduin ? Ne sai se l'ai perdu ! (9)

(6) On sait qu'il n'a jamais été, en réalité, le chef effectif de la Croisade et que, même après son élection au trône de Jérusalem, son autorité ne fut que très relative (*Gesta*, 211 et n. 3).

(7) Ms. 12558, fol. 140 r^o, 1^{re} col.

(8) Hippeau, 346 ; 12558, fol. 191 r^o, 1^{re} col.

(9) Ms. 12558, fol. 185 r^o, 1^{re} col.

La *Chanson de Jérusalem* exalte donc plutôt la dynastie qui régnait à Jérusalem au moment où écrivait le trouvère. C'est là son véritable intérêt d'actualité.

L'auteur de *Jérusalem*, qui écrivait après celui d'*Antioche*, exploitait la popularité des personnages célèbres là-bas ; Pierre l'Ermite est le héros d'une foule d'aventures héroïco-grotesques grâce auxquelles le trouvère trace de sa physionomie une magistrale caricature. Les Tafurs, armée d'anthropophages invincibles, deviennent ici l'objet des attentions particulières du poète. Il les évoque à chaque occasion. Ils prennent la tête des troupes à tous les assauts et il appartient à eux de couronner Godefroy (10).

Cependant la différence entre les deux poèmes est frappante. Si la haine des Sarrasins était encore assez vive en Occident pour que Saint Bernard y pût prêcher une Croisade dans l'enthousiasme, en Orient, environ un demi siècle de vie côte-à-côte avait familiarisé les Francs avec les Musulmans. Lors de la Seconde Croisade, l'antagonisme entre les Francs d'Orient et les nouveaux Croisés apparaissait déjà nettement (11). Nous trouvons dans la *Chanson de Jérusalem* le même tableau de la vie franque en Syrie que nous avons tracé au début de cette cinquième partie de notre travail.

Et d'abord cet affaiblissement de plus en plus sensible de la haine des Musulmans (12). Naturelle-

(10) Sur les Tafurs, Hippeau, pp. 83, 114, 127, 131, 214, 230, 251, 264, 272, 273, 292, 318.

(11) Voir Ousama, p. 131.

(12) Nous devons toutefois remarquer, au risque de diminuer la valeur de ce dernier argument, que les Sarrasins sympathiques ne manquent pas non plus dans les chansons de geste écrites en Occident. Il demeure cependant incontestable qu'à l'égard des Musulmans, les Français de Syrie étaient animés de beaucoup plus de conciliation et de tolérance que les Français de France.

ment il y a toujours des Turcs qui « les cuers ont vaillans » (13). Mais il y a mieux aussi. Voulez-vous connaître l'Emir de Jérusalem, Cornumarant ? On vous le présente : C'est un chevalier hardi, vaillant et plein de noblesse :

Li rois Cornumarans fu chevaliers vasaus,
Mult ert prus et hardis et isnials ses cevaus (14).

Chose plus curieuse encore, les Croisés, non seulement ne s'indignent plus en voyant la fidélité des Musulmans à leur religion, mais maintenant ils les admirent. Que dire, en effet, de Baudoin, ce Croisé animé d'une foi si belliqueuse, pleurant de pitié en écoutant Cornumarant proclamer son attachement à la religion de Mahomet, pendant que son frère Godefroy, Croisé non moins belliqueux, recommandait à Dieu l'Emir de Jérusalem (15).

Godefroy est déjà roi de Jérusalem. Il a sa cour, qui ne devait pas être différente, dans notre *Chanson*, de celle de Baudoin III, ses clercs, ses « latiniers » qui parlent « sarrasinois ». Les émirs sarrasins n'entretiennent pas moins des « latiniers » qui excellaient dans la langue des Chrétiens. Les Turcs savent parler « et latin et romans » (16). Mieux encore, le Soudan lui-même s'exprime en très bon roman avec Pierre l'Ermite et cette langue lui fournit d'excellents arguments pour convertir son prisonnier à l'islamisme (17). Du côté des Francs, on n'est pas moins éloquent en « sarrasinois » (18).

Bien des événements, qui n'arrivèrent pas lors de la conquête de Jérusalem, mais qui étaient fré-

(13) Hippeau, 136. Dès l'époque de l'auteur des *Gesta*, les Croisés reconnurent la vaillance des Arabes.

(14) Ms. 12558, fol. 147 r°, 1^{re} col.

(15) Ms. 12558, fol. 173 v°, 1^{re} col.

(16) Hippeau, p. 136.

(17) Hippeau, 257.

(18) Hippeau, 262-263.

quents vers le milieu du XII^e siècle, trêves, ambassades, échanges de prisonniers, réceptions, sont dépeints d'une façon exacte et curieuse. Nous avons vu le rôle de la médecine arabe dans la société franque en Syrie (19). Aussi la *Chanson de Jérusalem* nous montre-t-elle Pierre l'Ermite se faisant soigner par un médecin sarrasin.

Ch'ert plus sages mires c'onques créist nus hom (20).

La chasse au faucon était une des occupations favorites des princes Francs comme des Musulmans (21). Notre poème parle du Soudan qui « faisoit faucons traire de mue » (22). Les vins de Syrie, qui charmaient les Croisés, étaient alors fort prisés (23). Aussi notre poème énumère-t-il parmi les biens exigés par les Francs pour la délivrance des captifs sarrasins :

Et de bon vin ferré mil et V^e ronchis (24).

Dès la première Croisade, les femmes avaient pris une certaine part aux opérations. Les chroniqueurs en parlent. Mais aucun n'est plus riche en détails sur le rôle des femmes que la *Chanson de Jérusalem*. C'est que notre poème n'évoque pas seulement, comme nous l'avons déjà démontré, les événements qui eurent lieu en 1099, où les femmes jouèrent un rôle relativement peu important, mais bien d'autres événements postérieurs. Il nous laisse surtout un tableau des mœurs des Croisés. Or, soit par suite du manque d'hommes, soit par dévotion religieuse ou par affection domestique, les femmes accompagnaient constamment les hommes aux combats. Les Sarra-

(19) Ousama, p. 129 sqq.

(20) Hippeau, 255-256.

(21) Ousama (édit. Derenbourg), p. 200 sqq.

(22) Hippeau, 269.

(23) Rey, *Colonies*, p. 10 et 250 sqq.

(24) Hippeau, p. 138.

sines (25) comme les Franques, rivalisaient entre elles d'héroïsme et de dévouement. La *Chanson de Jérusalem* nous montre partout des femmes franques de toutes qualités donnant à boire aux chevaliers, soignant les blessés, portant des pierres, encourageant les combattants, attaquant elles-mêmes les ennemis (26). Au siège d'Acre, Ambroise les trouva occupées à combler les fossés (27). Mais ce sont surtout les historiens arabes qui nous fournissent sur les femmes des détails semblables à ceux de notre poème : Ibn el Athir rapporte que les femmes franques allaient jusqu'à défier leurs égales en combats singuliers (28). Ibn Chaddad nous montre les Franques prenant une part active aux batailles, se faisant parfois tuer (29), parfois enlever (30). Une de ces femmes, qui succomba après une résistance héroïque, excita l'admiration de Saladin lui-même (31).

Mais la curiosité du trouvère ne s'arrêtait pas là. La musique occupait chez les Arabes une place de première importance (32). Un calife de Bagdad ne craignait pas de se déclarer publiquement chanteur et musicien (33). Tous les souverains entretenaient chez eux des musiciens. Un de ces derniers, Ibrahim el Moussalli, gagnait jusqu'à 600.000 dirhems par jour (34). Au temps des Croisades, c'était au son des

(25) Pour les Sarrasines, comparer Hippeau, p. 107, et Ousama, p. 120-128.

(26) Hippeau, II, 20, 92, 123-124, 130-131, 169.

(27) V. 3625 sqq.

(28) *Rec.*, II, 4.

(29) *Rec.*, II, 169.

(30) *Rec.*, III, 170, 210, 214.

(31) *Rec.*, IV, 231-232.

(32) Sur la musique arabe, voir Ibn Khaldūn, *Prolégomènes* (trad. de Slane), 410-422 du tome II ; Carra de Vaux, *Les Penseurs de l'Islam*, IV, 339-381 ; P. Collangettes, *Etude sur la Musique Arabe*, *Journal Asiatique*, nov.-déc. 1904.

(33) Collangettes, *Journ. Asiat.*, 1904, p. 376.

(34) *Ibid.*, p. 375.

instruments de musique qu'on publiait la victoire et les ordres de l'armée (35). C'est ce que nous montre le trouvère : d'abord les Francs :

Or s'arment crestien qui miex miex communal,
Sonent cors, et buisines, et graisles de métal (36).

Un peu plus loin, les Sarrasins :

Aval Jérusalem sonèrent mil frestel,
Et timbres, et buisines, et cor, et calimel (37).

Voici maintenant, selon le poète, les instruments de musique en usage chez les Sarrasins :

Et defors et dedens oïssiés cors soner
Graillies et calimels et buisines corner
Et timbres et esquieles et flagos flajoler,
Et rotes et flahutes, et viieles vieler ;
Sarrasins et paiens et glatir et uller (38).

Le trouvère était frappé du luxe déployé par les guerriers musulmans (39). Ce furent d'abord les tentes. « Parmi les insignes et ornements de la royauté, écrivait le plus illustre des historiens arabes, Ibn Khaldūn, on compte les tentes et les pavillons. Ils servaient à rehausser la dignité du prince soit pendant qu'il était en voyage, soit pendant qu'il était en guerre ». A l'origine, quand les Arabes n'étaient que de simples nomades, ces tentes étaient d'une fabrica-

(35) *Rec. Hist. Or.*, III, 171 ; Ibn Khaldūn, *Prolégomènes*, II, 48 sqq.

(36) Hippeau, 71 ; Ms. 12558, fol. 148 v°, 1^{re} col.

(37) Hippeau, 76 ; Ms. 12558, fol. 149 r°, 1^{re} col.

(38) Ms. 12558, f° 163, v°, 2^e col. Nous n'avons pas ici la prétention de soutenir que tous ces instruments de musique sont d'origine arabe et que les Francs les empruntèrent aux Syriens au moment des Croisades. Les « buisines » et les « graisles » se trouvent déjà dans le *Roland*. La rote, le chalumeau et la vielle sont des instruments employés très anciennement en Occident. Si le trouvère désigne par ces termes les instruments arabes, c'est qu'il ignorait leurs noms en « sarrasinois ».

(39) Sur le luxe des Arabes à l'époque des Califes Abbacides, voir Gaudefroy-Demombynes et Platonow : *Le Monde Musulman et Byzantin jusqu'aux Croisades*, Paris, 1931, in-8°, p. 278 sqq.

tion grossière. Mais plus tard, quand ils conquièrent des contrées riches et florissantes, les princes musulmans étalaient des tentes somptueuses, aux couleurs vives et magnifiquement décorées (40). Les Croisés les estimaient à leur juste valeur. Les Francs de Syrie offraient souvent comme cadeaux aux seigneurs qui arrivaient d'Occident des tentes orientales. Dans l'inventaire d'Eudes, comte de Nevers, dressé à Acre en 1266, on trouve : « une tante qui li chastelains de Chastiau-Pèlerin dona le conte » (41). La *Chanson de Jérusalem* abonde en descriptions des tentes. L'auteur, mêlant la fantaisie aux détails réels et pittoresques, ne manque pas de nous rapporter les noms des fabricants de tentes et des illustres personnages auxquels elles ont jadis appartenu. Une de ces descriptions les plus intéressantes, c'est celle de la tente du Soudan de Perse (42). Après quelques traits fabuleux, où la légende de Mahomet voisine avec celle d'Alexandre, le trouvère nous parle, avec plus d'exactitude, des dessins et des écritures qui figuraient sur la tente :

Dès le première loi que Dex ot estableie,
 I sont tot l'estorie point d'uevre d'or polie,
 A cristal et à safre traitement bastie,
 Li cius, et li solaus, et la lune esclarcie,
 Fories, eves, et tieres, et la mers qui ondie,
 Li poisons, et les bestes, oisials, vent qui ballie,
 L'avison des estoiles qui parmi l'air ondie (43).

Ces peintures et ces inscriptions donnaient aux tentes un aspect imposant, tellement que, suivant le témoignage d'Ousama, les Francs, au moment des combats, les transformaient en églises pour y faire leurs prières (44).

L'auteur primitif de *Jérusalem* était certaine-

(40) *Prol.*, II, 68-69.

(41) *Mém. Soc. Ant.*, XXXII, 192.

(42) Ms. 12558, fol. 171 v° ; Hippeau, 219-221.

(43) Ms. 12558, fol. 171 v°, 1^{re} col.

(44) Trad. Derenbourg, p. 87.

ment un Franc d'Orient. Ce ne fut pas seulement à la magnificence des tentes qu'il portait son attention. Mais il évoque tout ce qui le frappait dans le milieu où il vivait : hommes, animaux, objets ou lieux. Dès leur arrivée en Syrie, les Croisés avaient remarqué la beauté des chevaux arabes. La *Chanson d'Antioche* nous a même conservé un bel épisode au sujet de l'enlèvement d'un cheval (45). L'auteur de *Jérusalem*, lui, ne tarit pas sur ces animaux (46). Il décrit encore leurs couvertures et leurs selles, qui étaient, quand les chevaux appartenaient aux émirs, d'une grande valeur (47). Ousama confirme encore les évocations de notre poème (48).

Godefroy de Bouillon, Baudoin et les autres barons francs montent sur d'authentiques chevaux de Syrie (49). C'est qu'au moment où fut écrite la *Chanson de Jérusalem*, qui est censée se passer en 1099, on était loin de cette époque de sacrifices et de privations où les seigneurs mendiaient pour acheter un cheval à Robert de Flandre. Les Francs attachaient une grande importance à ces chevaux. Ils venaient jusque chez les Musulmans pour les acheter et les exigeaient comme rançon de leurs prisonniers (50). Les anecdotes que nous raconte Ousama sur l'endurance de ces bêtes durant les batailles (51) ne nous font que mieux apprécier les éloges qu'en fait l'auteur de *Jérusalem*.

On sait que lors de l'arrivée des Francs en Syrie, ceux-ci ne se servaient pas souvent du pigeon voyageur comme courrier. A peine si dans Raimond

(45) Ms. 12558, fol. 75 r^o 1^{re} c.

(46) Hippeau, pp. 57, 236, 260, 261, 314, 326, 327, 338, 345.

(47) Ms. 12558, fol. 177 v^o, 2^e col.

(48) Derenbourg, p. 66-68.

(49) Hippeau, p. 338.

(50) Traduct. Derenbourg, p. 67-69.

(51) *Ibid.*, 97-101.

d'Aguilers, ou dans Albert d'Aix, nous trouvons une seule fois la colombe dans son rôle de messagère (52), soit entre Francs et Sarrasins, soit entre cités sarrasines. Ce fut bien des années plus tard que les Francs commencèrent à communiquer entre eux à l'aide des pigeons. Vers l'an 1171, Noureddine, le sultan d'Alep, pour empêcher les attaques brusquées des Francs, établit dans toutes les villes de son empire des postes de pigeons. Il chargea des personnes du soin de les entretenir et de les dresser et leur assigna pour cela une solde particulière (53). Les Francs, de même, dans certaines cités, avaient créé des stations de pigeons. Tel le cas d'Acre, où la maison de l'Hôpital était dominée par une tour dite le Colombier de l'Hôpital (54). Dans la *Chanson de Jérusalem*, l'usage des colombes est courant et le trouvère a su broder sur elles des aventures fort intéressantes (55).

Les étendards sarrasins sont minutieusement décrits par le trouvère et il serait curieux de comparer l'étendard des Francs décrit par les Arabes à celui des Arabes décrit par les Croisés. Voici d'abord l'étendard des Francs de Syrie, tel que l'a vu de ses propres yeux Ibn Chaddad, cadi d'Alep et biographe de Saladin : « L'étendard des Francs, dit-il, haut comme un minaret, était planté sur un char trainé par des mulets ; le drapeau en était blanc, parsemé de taches rouges ; le haut (du mât) était surmonté d'une croix. Les Francs le défendaient vigoureusement même au prix de leur vie » (56).

(52) Voir Félix Bogaerts, *Histoire civile et religieuse de la colombe*, Anvers, 1847, p. 144-145.

(53) *Rec. Hist. Or.*, II, 289.

(54) Rey, *Mém. Ant. de Fr.*, t. XXXIX, p. 143. Sur l'usage des pigeons voyageurs en Syrie, voir surtout Gaudetroy-Demombynes, *La Syrie à l'époque des Mamelouks*, p. 250 sqq.

(55) Hippeau, p. 99-103 ; 197 ; 278.

(56) *Rec.*, III, 199.

L'étendard des Sarrasins, comme celui des Francs, est très haut et traîné par un char :

Quant Soudans voit no gent por combatre rengier,
De maltalent et d'ire quide vis enragier.
Son estendart comande isnelement drecier...
Sor I car tot de fer font l'estandart drecier,
Mult ert longe la flèce, li piés ert de mellier (57).

Comme l'historien arabe compare la hauteur de l'étendard franc à un minaret, le trouvère franc compare la hauteur de l'étendard sarrasin à un clocher :

Onques nus hom ne vit en car si halt clocier (58).

Les drapeaux musulmans étaient surmontés d'un croissant. Le trouvère, qui ne pouvait oublier la légende de Mahomet, y voit Apollon tenant en main un bâton et menaçant les Français. Le trouvère est plus exact quand il dit que des inscriptions religieuses ornaient ces étendards.

II

Nous pourrions multiplier pendant longtemps ces indices qui laissent voir que le poème de *Jérusalem* a dû être, avant le remaniement de Graindor, l'œuvre de quelque colon de Terre-Sainte. Comme tous les chemins conduisent à Rome, essayons, pour arriver à nos conclusions, de prendre une autre voie : ce sera, si l'on veut, celle des pèlerins.

A l'origine des Croisades, il y a les pèlerinages. A l'origine des chansons de geste, a dit M. Bédier, il y a encore les pèlerinages. Or les plus illustres des pèlerinages sont ceux de Terre Sainte, comme les plus illustres des Croisades furent celles de Syrie. Cette terre, berceau de la religion chrétienne, contenait d'innombrables reliques et un grand nombre de sanctuaires, vénérés de toute antiquité, qui, lors de

(57) Ms. 12558, fol. 183 r^o, 1^{re} col.

(58) *Ibid.*, Hippeau, p. 296.

la conquête, tombèrent au pouvoir des Latins. Durant toute la période de la domination franque, les pèlerinages syriens ne firent que croître en importance.

De tous les saints que vénèrent les Chrétiens de Syrie, le plus célèbre et le plus populaire est certainement Saint Georges. Jusqu'à nos jours, on trouve dans toutes les villes, dans tous les villages, où il y a un nombre relativement important de Chrétiens, un couvent ou un sanctuaire consacrés à Saint Georges. Au XIX^e siècle, Gérard de Nerval avait déjà remarqué combien ce Saint était honoré en Syrie (59). Il gratifie ses fidèles de toutes sortes de miracles : il guérit les malades, combat les Turcs persécuteurs des Chrétiens, donne des enfants aux épouses stériles, chasse les mauvais génies des maisons hantées, et rend la raison aux fous. Toutes les vieilles nourrices connaissent par cœur comment il terrassa le dragon et sauva la Fille du Roi.

Le culte de Saint Georges a sans doute pour origine des traditions de mythologie locale (60). On a déjà remarqué que c'est dans la même région syrienne que la légende place à la fois le combat de Saint Georges contre le dragon et la délivrance d'Andromède par Persée (61). Chez les Musulmans, notre Saint est également l'objet d'une grande vénération et on l'identifie souvent avec le *Khidr* (62). Un Manus-

(59) « Les Turcs avaient élevé une mosquée à l'endroit où Saint Georges tua le dragon ». (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai, 1847, p. 626).

(60) Cf. Clermont-Ganneau, *Horus et St Georges*, *Revue Arch.*, 1877, t. I, 23-32 (tirage à part).

(61) A. Maury, *Croyances et légendes du Moyen Age*, nouvelle édition chez Champion, 1896, p. 230, note 4. Nous aurons encore à revenir sur ce livre intéressant en étudiant les *Chétifs*. Voir aussi *Rev. Arch.*, XXXII, 372 sqq.

(62) Sur ce mot et sur la légende de St Georges chez les Musulmans, voir *Encyclopédie de l'Islam*, art. *Kha-*

crit arabe de la Bibliothèque Nationale de Paris explique pourquoi cette dévotion au Saint était répandue dans tous les villages syriens. C'est que, partout, on conserve quelques-unes de ses reliques, et voici comment cela eut lieu. Lorsque Saint Georges fut martyrisé, suivant ce Manuscrit, dans la région du Hauran, son père était venu de Palestine pour chercher sa dépouille. Les Hauraniens, qui n'ignoraient pas le nombre de miracles dont ils pouvaient bénéficier en conservant chez eux le corps du Saint, refusèrent de le livrer. Une querelle faillit éclater, quand l'évêque de Jérusalem, inspiré par Dieu, trancha le conflit grâce à une intéressante proposition qui fut acceptée de tous : On plaça le corps du Saint sur l'autel de l'église. Ensuite, de chaque cité syrienne, on fit venir un linge sur lequel on inscrivit le nom de cette cité et l'on mit tous les linges dans l'église dont on ferma les portes. Pendant trois jours, tout le monde jeûna, pria et implora le Saint. Car aurait en sa possession le corps de Georges, la cité sur le linge de laquelle celui-ci, quittant l'autel où il était, irait se placer. Saint Georges ne voulut déplaire à aucun de ses fervents. Aussi par un prodige extraordinaire, il mutila son corps en mille morceaux qui furent distribués sur tous les linges. Son père, cependant, plus favorisé que les autres, reçut la tête, repartit chez lui avec la précieuse relique, et, en son honneur, il bâtit une église à Lydda (63).

Lydda, le Lod biblique, le Loudd des Arabes et la Diospolis gréco-romaine, est aujourd'hui située sur

dir, p. 912 sqq, et les articles de Clermont-Ganneau dans la *Revue Archéol.* (tome XXXII).

- (63) Ms. ar. 262, f. 26-29. « L'existence du Saint Georges légendaire des actes apocryphes a été, comme on le sait, rejetée, et avec raison, par l'Eglise catholique : elle appartient donc, sans conteste, à la critique historique ». Clermont-Ganneau (*Revue Arch.*, t. 32, p. 200 en note).

la route du chemin de fer entre Jérusalem et Jaffa à 20 km. de cette ville (64). C'est là que la légende place la patrie du Saint et que, dès l'époque de Justinien, s'éleva une magnifique basilique contenant, dit-on, ses restes (65). C'est également là, dit la tradition mahométane, à la porte de la cité, que Jésus, fils de Marie, rencontrera l'Antéchrist et le mettra à mort (66). Les Croisés confondent souvent Lydda avec une cité voisine : Rama ou Ramleh où la plupart des chroniqueurs, sauf Guillaume de Tyr, placent à tort le tombeau et la cathédrale de Saint Georges (67). Lydda est souvent appelée, aussi bien par les chroniqueurs que par les pèlerins et la *Chanson de Jérusalem*, Saint Georges de Rames. Cette dénomination et cette confusion sont faciles à expliquer : les Croisés arrivèrent à Lydda et à Ramleh vers le 2 ou le 3 juin 1099 (68). Les Musulmans, avant de quitter la cité de Saint Georges, avaient eu soin de dévaster la cathédrale justinienne et de brûler les poutres de la charpente, que les Croisés auraient pu utiliser pour construire des machines de guerre (69). Après avoir pillé les deux cités, les Croisés, songeant à la dévotion qu'ils devaient au grand Saint Georges, lui dédièrent leurs travaux et placèrent *Lydda et Ramleh sous l'au-*

(64) *La Palestine ; Guide historique et pratique*, par des professeurs de N.-D. de France à Jérusalem. Paris, 2^e édition, 1912, p. 56.

(65) Cabrol et Leclercq, *Diction. d'Arch. Chrét. et de Liturgie*, art. Georges ; Clermont-Ganneau, *ibid.*, 201.

(66) Jacut, IV, 354 ; *Bibl. Géog. Ar.*, III, 176 ; Clermont-Ganneau, *ibid.*, 201-204.

(67) Ramleh est à 3 km de Lydda (*Guide de la Palestine*, p. 57). Les Croisés avaient élevé à Ramleh une église dédiée, non à Saint Georges, mais à Saint Jean ; cf. Enlart, *Les Monuments des Croisés*, t. II, p. 329-335. Albert d'Aix ne parle pas de Lydda, mais il situe le temple de St Georges à un mille de Rames (*Rec.*, IV, 591).

(68) Hagenmeyer, *Chron.*, p. 233.

(69) Guillaume de Tyr, *Rec.*, I, 312 ; Albert d'Aix, *Rec.*, IV, 460-461.

torité d'un même évêque latin, Robert, originaire du diocèse de Rouen (70). Lydda prit donc, sous la domination franque, le nom de Saint Georges (71). On l'appelait tantôt Saint-Georges de Lidde (72), tantôt Saint-Georges de Rames (73).

Et ce fut un grand pèlerinage. Saint Georges était le patron des chevaliers, des guerriers. Les Francs avaient reconstruit la basilique de Justinien. Ce nouvel édifice, dont les restes se voient encore aujourd'hui (74), était fort beau (75). En 1260 encore, un pèlerin constate : « *e illuec est bon peltrimage pur l'église ke est mult seinte et pur les miracles ke Seint George i fet* » (76). Wilbrand d'Oldenbourg y partit faire ses dévotions (77). Dès les premiers combats des Croisés en Syrie, sous les murs d'Antioche, Saint Georges leur prodigua son secours (78). Depuis ce temps, il ne cessait jamais d'intervenir en faveur des Chrétiens, surtout quand ils se battaient dans la région de Ramleh, témoin la célèbre bataille de Montgisard, livrée contre les troupes de Saladin le 25 novembre 1177, dans laquelle cinq cents chevaliers, aidés par Saint Georges, mirent en défaite soixante mille Sarrasins (79).

Donc les Croisés n'avaient pas tardé à adopter la dévotion des Chrétiens indigènes pour le grand Saint :

(70) Guillaume de Tyr, *Rec.*, I, 313.

(71) Ce n'était pas la seule localité ainsi appelée. Il y avait aussi Saint-Georges de La Baène ; cf. *Revue Hist.*, t. VIII, 1878, p. 107-120, les observations de de Mas-Latrie.

(72) *Assises* (I, 415) (dans *Rec. Hist. Cr.*, *Lois*).

(73) *Rec. Hist. Occ.*, II, 430.

(74) Il appartient aujourd'hui aux Orthodoxes après avoir été aux RR. PP. Franciscains de Terre-Sainte.

(75) Enlart, *Monum.*, II, 272-273.

(76) Michelant et Raynaud, p. 192.

(77) Apud Laurent, 184.

(78) *Gesta*, p. 155.

(79) Ernoul, p. 43-45.

Invoqué dans les combats par les Hospitaliers (80), fêté officiellement par les Templiers (81), Saint Georges a pu voir les Francs répandre et fortifier son culte des frontières de la Principauté d'Antioche (82) jusqu'à celles de l'Egypte (83). Mais, naturellement, nulle part il n'était plus à l'honneur que dans sa propre patrie, à Lydda.

Reprenons notre *Chanson de Jérusalem*. Saint Georges s'y trouve l'un des principaux héros. Le poème s'ouvre au moment de l'arrivée des Croisés devant Jérusalem. Ils avaient déjà conquis Ramleh et Lydda. C'est-à-dire que l'expédition de Bohémond dont nous allons parler n'a aucun rapport avec celle de Robert de Flandre dont parlent les chroniqueurs (84). Cette expédition de Bohémond est entièrement légendaire : elle n'a pour but que d'exalter le pèlerinage de Saint Georges de Lydda.

En effet Bohémond lui-même ne prit aucune part au siège de Jérusalem. Il était rentré dans sa principauté d'Antioche après avoir accompagné jusqu'à la Liche, (aujourd'hui Lattaquieh), les armées de Godefroy (85).

Après une avantageuse expédition au Val de Josaphat, les Barons dormaient paisiblement à la Mahomerie (86). (El Bireh à 16 km. au nord de Jérusalem sur la route de Naplouse) (87). Un seul homme était triste : Bohémond. A minuit, il se leva, la douleur dans l'âme pour n'avoir pas été au Val de Josaphat, s'arma, et, avec dix mille chevaliers, il partit en guer-

(80) Voir Ambroise, v. 6359 sqq.

(81) Curzon, *Règle du Temple*, p. 73.

(82) *Gesta* (Bréhier), p. 97 et note 4.

(83) Jacūt, I, 454 ; III, 324 ; IV, 855.

(84) Guillaume de Tyr, *Rec.*, I, 313.

(85) *Gesta*, p. 187.

(86) Voir Enlart, *Monum.*, II, 274-277 ; *Revue Biblique*, 1^{er} avril 1926, p. 272-283.

(87) *Revue biblique*, 1926, p. 274.

re contre les Sarrasins. Il exécuta un raid formidable, pillà Césarée, traversa Caïffa et Acre, et revint, poursuivi par les Turcs de Césarée, secourus par ceux d'Ascalon et, plus tard, par ceux de Jaffa. La force des Sarrasins était redoutable. Bohémond était en danger: ou il devait lâcher sa proie, ou peut-être il allait succomber. Heureusement, en route pour la Mahomerie, il eut une idée : il s'arrêta, avec Tancrède qui l'accompagnait, à Lydda :

A Saint Jorge de Rames parvinrent no baron,
Buiemons et Tangrès et tot lor compaignon ;
A trestoute lor proie dont 'orent à fuison.
De brebis et de kièvres et de maint cras moton,
De camels et de bugles et si ot maint asnon ;
E descendent a pié, s'i font lor orison,
E batent lor poitrines par grant affliction,
Reclainment Damedeu par son Saintime non,
Et le baron Saint Jorge, qui tant par ert prudom,
Que de tos lor peciès lor face vrai pardon (88).

Pouvait-on implorer Saint Georges dans sa propre patrie sans être exaucé ? Non, n'est-ce pas ? Les Francs, poursuivis, dit le trouvère, par les Turcs comme les sangliers par les chiens, étaient sur le point d'être battus, quand le « Baron » Saint Georges, à la tête d'une légion d'anges et d'autres saints, s'abattit du ciel à leur secours, « comme faucon volant ».

A Saint-Jorge-de-Rames devant le bel mostier,
En le large compaignie ù sont li sablonier (89),

Saint Georges accomplit de grands exploits. Il frappait si fort que les Arabes en étaient épouvantés : « Quel est ce vif diable ? clamaient les mécréants » (90). En peu de temps, les Chrétiens remportaient une victoire éclatante. Alors Bohémond, plein d'enthousiasme et de reconnaissance, s'écria :

(88) Ms. 12558, f^o 140 v^o, 1^{re} et 2^e col.

(89) Ms. 12558, fol. 141 v^o, 1^{re} col. « *sablonier* » n'a-t-il pas des rapports avec le terme Ramleh qui signifie justement amas de sable ?

(90) Ms. 12558, fol. 141 v^o, 1^{re} col.

Et Buimons s'escrie et commence a hucier :
 « Sains Jorges, rices ber, mult vos doi avoir cier,
 Votre saintisme glise ferai jo essaucier,
 Un euvesques i metrai et XX clers el mostier,
 Qui canteront les messes et feront le mestier,
 Et qui liront les ores qui sont ens el sautier,
 Qui ne fineront mais el siecle Deu prier (91).

Tout cet épisode important et historiquement faux est inséparable du pèlerinage de Saint Georges.

Mais ce n'était pas la seule apparition dont le martyr de Lydda gratifia les soldats du Christ. En général, il avait l'habitude de venir chaque fois que les Croisés se trouvaient dans une situation critique : ce fut par exemple le cas après la prise de Jérusalem (92). Les Sarrasins arrivaient avec une forte armée. Godefroy, ses frères, Pierre l'Ermite et les Tafurs firent des prodiges de valeur. Cornumarant lui-même était pris. Malheureusement, fort gênés par le nombre de leurs ennemis, les Croisés étaient menacés d'une inévitable catastrophe. Les flèches des Turcs pleuvaient sur les Croisés « plus abondamment que la neige en février » (93). Raimond de Saint-Gilles, le plus riche des chefs de la Croisade, tombait captif des Sarrasins. Godefroy de Bouillon désespérait. Mais voici arriver Saint Georges. Il était accompagné de Saint Dominique, de Saint Maurice et de trente mille soldats célestes « plus blans que flors de près ». Aussitôt descendu, Saint Georges interpella le duc : « Ami, lui dit-il, nous venons à votre secours. Montrez-nous votre courage » (94). Alors les Sarrasins tremblèrent et s'enfuirent peu après, laissant sur le champ de bataille de nombreux morts et blessés. Encore une fois, Saint Georges leur donna la victoire :

(91) Ms. 12558, fol. 141 v°, 1^{re} col.

(92) Ms. 12558, fol. 170-171 ; Hippeau, 210 sqq.

(93) Plus espès que la nois qui ciet après février,
 Veïssies les saietes sor no gent descocier.

(Ms. 12558, f° 170 v°, 2^e col.).

(94) Ms. 12558, f° 171, r°, 1^{re} col.

Saint Jorges les a tous conduis a salvetés,
 Desci qu'en Jursalem es les vos ens entrés ;
 Les portes ont fremées et les huis bien barés,
 Dont a primes est d'els Saint Jorges esconsés (95).

Enfin Saint Georges est certainement le héros des deux derniers chants du poème. Il s'agit de la bataille d'Ascalon. Mais n'allez pas croire que la bataille d'Ascalon, du moins dans notre poème, se déroula à Ascalon. Il n'est point question de cette cité sarra-sine. La célèbre rencontre des Francs et des Sarrasins, le trouvère la place... dans la plaine de Rames. La plaine de Rames, dit le poète, « où bele est la contrée », « qui moult ert grans et lié », fut le théâtre d'un combat terrible :

Anqui orès bataille mult fière et adurée :
 Ainc ne fu si orible oïe ne escoutée,
 Li escriis le tesmoigne, c'est vérités provée (96).

Les Francs s'avançaient courageux, protégés par d'illustres reliques. On les entendait

Saint Sépucure et Saint Jorges hucier et réclamer (97).

Le sang coula à flots. Des deux côtés, le nombre des morts était très élevé. Pourtant les Francs finirent par avoir le dessus et voici comment :

Là fussent Crestiens mort et desbaretét ;
 Car durement estoient de caploier lassét.
 Li vesques du Matran a sour diestre escriét,
 Et voit une compaignie qui cevauce sierét.
 Jou cuit bien qu'il estoient VII^e mille armét ;
 Plus sont blanc que la flors quant elle naist el prêt,
 Saint Jorges fu devant qui l'ensengne a portét (98).

Saint Georges, conduisant encore avec lui d'autres saints, s'élança dans la mêlée, salué par des cris de joie. Le Soudan aperçut les combattants célestes et commença à trembler. En vain, il invoqua son dieu Mahomet et lui rappela qu'il avait fait son idole

(95) Ms. 12558, f^o 171 r^o, 1^{re} c.

(96) Ms. 12558, f^o 181 r^o, 1^{re} c.

(97) Ms. 12558, f^o 187 r^o, 1^{re} c.

(98) Ms. 12558, f^o 190 r^o, 1^{re} c.

tout en or. Enfin, désespéré du silence de Mahomet, il lui tranche la tête et s'enfuit sur un dromadaire. Quant aux Francs, ils continuaient à pourfendre les Sarrasins. Déjà toute la plaine de Rames était arrosée de leur sang lorsqu'ils atteignirent Acre. C'est ainsi que les Croisés gagnèrent la plus grande bataille

C'onques ne fu si grans veüe ne oïe (99).

Grâces en soient rendues au pèlerinage de Saint Georges de Rames ! (100).

Quel intérêt avait donc ce trouvère à fausser ainsi l'histoire de la première Croisade, à changer les lieux des batailles, à imaginer des combats légendaires, des péripéties qui ne présentaient rien de remarquable aux Français d'Occident — (Peu importait à ces derniers que la victoire des Chrétiens arrivât à Ramleh ou à Ascalon) — à moins que ce trouvère ne fût un Français de Syrie, portant un intérêt particulier aux lieux qu'il évoque.

Reprenons le début du poème ; il contient des détails topographiques d'une exactitude frappante, telle, qu'il est difficile, sinon impossible de les supposer empruntés à un récit de pèlerin. Pigeonneau l'avait déjà remarqué. Mais il avait tort d'insister sur certaines erreurs dont il ne cite aucune et que le poète selon lui aurait commises. Sans parler d'Albert d'Aix, on trouve des erreurs ou plutôt des méprises géographiques chez Jacques de Vitry et chez Guillaume de Tyr, qui furent les prélats les plus cultivés des Latins d'Orient. Notre trouvère ne nous fait pas une sèche nomenclature des lieux ou même de froides et

(99) Ms. 12558, f° 192 r°, 1^{re} c. ; Hippeau, 352.

(100) N'oublions pas que cette bataille de Ramleh est la plus importante de la *Chanson*. Nous y voyons, comme à Roncevaux, toute la Chrétienté réunie contre tout l'Empire de Mahomet. Le trouvère consacre de longues pages à l'énumération des corps d'armée sarrasins, dont la comparaison avec celle de Roland n'est pas sans intérêt.

pieuses descriptions qu'il aurait bien pu emprunter à un pèlerin quelconque. Mais l'auteur de *Jérusalem* est sobre en descriptions, clichés, ou autres nomenclatures. Ce qu'il nous reproduit, ce sont plutôt des impressions *visuelles*, des *détails vivants*, qui trahissent une *présence*, malgré le remaniement où Graindor pouvait les noyer. Nous allons en citer quelques exemples au hasard. Car la géographie de la *Chanson de Jérusalem*, dans ce qu'elle a de rigoureusement exact, et ce qu'elle a de fantaisiste, (les opinions fantaisistes sur l'Orient, l'Islam et Mahomet ne laissent pas de circuler parmi les Francs de Syrie) (101), mérite toute une étude.

Au commencement de la *Chanson*, nous voyons les Croisés établis à la *Mahomerie*. D'abord ce nom, qui désigne une localité connue sous le nom d'El Bireh, est propre aux Français d'Orient, comme le montre un passage de Guillaume de Tyr (102). El Bireh, aujourd'hui habitée par un millier d'habitants, s'élève sur une colline rocheuse haute de 893 mètres environ (103). Durant la domination franque, elle était peuplée de bourgeois presque exclusivement français et ces bourgeois, au lieu de prêter serment d'allégeance à un roi, ou à un comte, juraient fidélité au couvent du Saint-Sépulcre (104). Les pèlerins francs localisèrent en ce lieu un passage célèbre de l'Evangile (Luc, II, 44) : Marie et Joseph, revenant de Jérusalem, s'étaient aperçus à el Bireh que le Petit Jésus n'était pas avec ses compagnons de voyage. Ils retournèrent alors à Jérusalem et le retrouvèrent au Temple au milieu des docteurs de la Loi.

(101) Voir le Témoignage de Thietmar (*apud* Laurent, p. 45).

(102) ...« Bilin dictum, qui hodie celebriori vocabulo Mahomeria appellatur » (*Rec.*, I, 572).

(103) P. Barnabé Meistermann, *Guide de Terre Sainte*, Paris, 1923, p. 454.

(104) P. Abel, *Revue Biblique*, 1926, p. 273.

En l'honneur de cet événement, les Croisés bâtirent une église qui fut achevée vers 1146 (105). Les restes de la Mahomerie demeurèrent jusqu'en 1916. Ce furent les Turco-Allemands qui achevèrent la destruction de ce beau monument.

Les Croisés vénéraient beaucoup ce lieu. L'église était bâtie sur le haut de la colline et, près de l'église, se dressait une croix de pierre, élevée sur sept degrés, d'où les pèlerins pouvaient apercevoir la Tour David et d'autres localités des environs de Jérusalem (106). Or, c'est justement ce que nous dit notre poème (107).

Godefroy, avec Robert de Flandre et Roger de Rosoi, ne restèrent pas longtemps à la Mahomerie. Ils flânèrent aux environs de la Cité Sainte, pillèrent et s'apprêtèrent à retourner par le « Val de Josaphat » où la Vierge était enterrée, quand ils furent assaillis par cinquante mille Sarrasins venus de Jérusalem. Là encore, tout ce que dit notre trouvère est d'une exactitude frappante (108). L'histoire du tombeau de la Vierge et du monument élevé par les Croisés a été faite d'une façon magistrale par Enlart (109), et surtout par les PP. Vincent et Abel dans leur ouvrage sur *Jérusalem* (110). Aussi n'y reviendrons-nous pas. Lorsque les Croisés arrivèrent à Josaphat, ils trouvèrent le monument complètement ruiné par les Sarrasins. Godefroy confia l'Abbaye de Notre Dame de Josaphat à des Bénédictins (sans doute de Cluny) qu'il avait établis en cet endroit. Les travaux de restauration commencèrent alors, et, vers 1130, un magnifique monument s'élevait en l'honneur de la Vierge.

(105) Voir sur cette église, Enlart, *Monuments*, II, 474 sqq et pl. 123.

(106) *Rev. Bibl.*, 1926, p. 274.

(107) Hippeau, p. 4, v. 14-19.

(108) Hippeau, pp. 4, 6, 7, 8, 37, 38, 42, 46, 218, 227.

(109) *Monuments*, II, 230-233.

(110) *Jérusalem*, t. II ; *La Jérusalem Nouvelle*, p. 804-831 et planches.

Les pèlerins y venaient nombreux. D'illustres personnages y furent enterrés (111). Il n'est donc pas étonnant que le Val de Josaphat

Là où Sainte Marie, la mère au Creator
Fu morte et sepelie et tot li angelor
L'emportèrent el chiel devant nostre Seignor.

occupe une place de première importance dans la *Chanson de Jérusalem*. C'est au Val de Josaphat que Godefroy remporte sa première victoire et que les Chétifs rejoignent le gros de l'armée (112). C'est au Val de Josaphat que Pierre l'Ermite adresse aux Croisés son fameux discours excitatoire qui est en même temps un véritable guide du pèlerin de Jérusalem (113). C'est au Val de Josaphat que le trouvère, pendant le siège de Jérusalem, place son héros favori Thomas de Marle (114), que Cornumarant, fils du roi de Jérusalem et un des personnages les plus importants de la *Chanson*, fut pris par les Francs (115). C'est là enfin que le duc de Bouillon réussit à capturer Marbrin, fils du roi sarrasin Sucuman (116).

Une troisième localité intéressante, c'est *Montjoie* (117). C'est après la victoire de Bohémond à Saint Georges de Lydda que les Croisés, quittant la Mahomerie, arrivèrent à Montjoie, situé à 7 km 500 de Jérusalem (118). C'était un endroit très élevé. Chrétiens et Musulmans y vénéraient le tombeau du prophète Samuel (119). Les Prémontrés y avaient bâti

(111) *Ibid.*, 814-820.

(112) Hippeau, 6-20.

(113) Hippeau, 37-38.

(114) Hippeau, 47.

(115) Hippeau, 218.

(116) Hippeau, 227.

(117) Une belle étude sur Montjoie a paru dans la *Revue Biblique*, 1912, p. 27 sqq.

(118) *Guide de Palestine* par les professeurs de Notre-Dame de France, 1913, p. 320 sqq.

(119) Le nom de Montjoie se donnait de même à la dernière halte d'où les pèlerins apercevaient enfin le

une église abbatiale en 1157. La *Chanson de Jérusalem* nous décrit le splendide paysage que l'on voyait du haut de Montjoie. Cette description (120), faite uniquement d'impressions visuelles, peut être vérifiée aujourd'hui même. Pour s'en convaincre, il suffirait de consulter un guide moderne de la Palestine, celui par exemple publié par les Professeurs de Notre Dame de France à Jérusalem, en 1913 (p. 232). L'exactitude du trouvère ne peut être que celle d'un familier des lieux. On trouve également dans la *Chanson de Jérusalem* des renseignements topographiques intéressants sur les portes de la Ville Sainte, sur ses environs, sur Bethléem, sur le Charnier au lion, sur le Mont des Oliviers. *C'est une épopée de la terre française de Syrie que conserve le cycle des Croisades.*

L'auteur de la *Chanson de Jérusalem* est anonyme. Graindor n'a pas jugé utile de nous conserver son nom. Mais c'est bien un Français d'Orient, qui nous décrit le monde oriental avec autant de curiosité que de pittoresque. Il a composé son poème après 1130, date de la mort de Thomas de Marle, un de ses héros préférés, puisque dans le poème il est fait allusion à cette mort (121), mais avant la *Chanson des Chétifs*. Nous croyons que la *Chanson de Jérusalem* a été écrite entre 1130 et 1135.

sanctuaire, but de leur voyage, et particulièrement quand il s'agissait du pèlerinage de Rome.

(120) Hippeau, 32-33.

(121) Hippeau, 176.

c) LES CHÉTIFS

INTÉRÊT DE CE POÈME. — IMPOSSIBILITÉ DE LE COMPRENDRE SANS LE RATTACHER AUX COLONIES FRANQUES DE SYRIE. — LE DUEL JUDICIAIRE. — LA SUPERSTITION. — LES SERPENTS FABULEUX. — LES ANIMAUX DE L'ORIENT LATIN. — LES BANDITS. — L'AUTEUR DES CHÉTIFS. — DISCUSSION DES TÉMOIGNAGES. — DATE DES CHÉTIFS. — LES CHANSONS REMANIÉES PAR GRAINDOR.

I

Les poèmes des Croisades, pas plus l'*Antioche* que la *Chanson de Jérusalem*, ses continuations inédites, ou les *Chétifs*, ne doivent rien aux historiens. Leurs auteurs n'ont consulté aucune source écrite. C'est en vain que Pigeonneau a essayé de rapprocher la *Chanson d'Antioche* d'Albert d'Aix, ou les continuations inédites du poème de *Jérusalem*, de la *Chronique* d'Ernoul (1). La *Chanson des Chétifs* qui ne rapporte aucun fait de l'histoire écrite ou officielle, a été rejetée par les auteurs, comme un tissu de fables dues à une fantaisie débridée, comme « une débauche d'esprit » (2). Paulin Paris et Pigeonneau s'étaient contentés de l'analyser brièvement en discutant, tant bien que mal, la question de son attribution, sans chercher à en connaître l'intérêt.

Cet intérêt existe. Seulement on ne peut l'expliquer sans le rattacher aux Colonies franques de Syrie.

(1) Ces rapprochements faits par Pigeonneau entre la *Chronique* d'Ernoul et les continuations de *Jérusalem* furent réfutés déjà par Gaston Paris. (*Journal des Savants*, 1893, p. 286-287).

(2) *Hist. Litt.*, XXII, 384.

Cette amitié des chefs francs pour un émir sarrasin, ces réceptions des chevaliers chrétiens dans les cités musulmanes, ces échanges de cadeaux, qui paraissent étranges au lecteur ou à l'auditeur d'Occident, étaient pourtant fréquents dans l'Orient Latin.

Sans doute on connaît très peu de choses sur les héros des *Chétifs*, Harpin de Bourges, Baudoin de Beauvais et son frère Ernoul, Richard de Caumont, Foucher de Meulan, l'Evêque de Forois, Jehan d'Alis, et l'Abbé de Fécamp. Nous avons cherché vainement à avoir sur leur compte plus de renseignements que ceux fournis par Paulin Paris, de Reiffenberg et Pigeonneau. Mais l'importance des *Chétifs* réside plus dans les événements que dans les héros.

Ces événements n'ont rien d'absurde, rien d'incohérent. La *Chanson des Chétifs* est formée d'un certain nombre d'épisodes, dont on rencontre fréquemment les semblables dans la vie franque en Syrie. Elle nous donne un certain nombre de détails, de traits, qu'on trouve plus d'une fois soit dans tel récit d'un historien arabe, soit dans tel autre d'un Français de Syrie tel que Guillaume de Tyr. Des Français d'Orient, l'auteur des *Chétifs* nous rapporte les mœurs, certaines croyances, certaines légendes, de même qu'une foule de renseignements sur les périls et les obstacles qu'ils avaient à surmonter dans ces pays. Pour s'en convaincre, il suffirait de reprendre la *Chanson* :

Donc Corbaran, vaincu à Antioche, prenait la
fuite avec les émirs de sa suite et le fils du Soudan
tué par Godefroy ;

Vers le Noire Montaigne ont lor fuite acoillie,
Et costoient Rohais, ne l'aperçièrent mie,
Et passèrent Eufrate sans nef et sans galie.
Segnor ce est une ève que Dex a bèneie,
Ki de Paradis vient, et fors et naist et crie,
Dont Dame Dex jeta Adan por sa folie (3).

(3) Ms. 12558, fol. 113 v°, 2° col. Ce passage tout entier est d'une grande exactitude topographique.

Cette croyance que les sources de l'Euphrate viennent du Paradis est fort ancienne, mais elle était aussi très courante parmi les Francs de Syrie (4). Donc, rien d'étonnant si le trouvère l'adopte.

La colère du Soudan contre Corbaran, quand il apprit la mort de son fils, n'est que très naturelle. Cependant, nous dirait-on, si vraiment la *Chanson des Chétifs* est née en Syrie, pourquoi l'auteur a-t-il accordé une place si importante au duel judiciaire, institution foncièrement occidentale ? On sait que Corbaran, pour se justifier, proposa à son seigneur de faire combattre un chevalier chrétien contre deux champions sarrasins. A vrai dire, on rencontre le duel judiciaire plus d'une fois dans le cycle des Croisades, dans la branche du *Chevalier au Cygne*, dans les *Enfances Godefroy*, dans le *Retour de Cornumarrant*. C'est que, de France, les Francs avaient transporté cette institution en Syrie, comme ils y avaient transporté leurs institutions féodales ; et de fait, le duel judiciaire était très fréquent dans l'Orient Latin. Guillaume de Tyr en parle comme un des traits de mœurs des Francs (5). *Les Assises de Jérusalem* l'ont réglementé en de longues pages (6). Mais la plus curieuse description que nous ayons d'un combat judiciaire, c'est certainement celle de l'émir musulman Ousama que nous avons déjà maintes fois cité :

« A Naplouse, dit-il, j'assistai un jour à un spectacle curieux. On introduisit deux hommes pour le combat singulier, le motif étant le suivant : Des brigands d'entre les Musulmans avaient envahi un domaine dans la banlieue de Naplouse. Un cultivateur avait été soupçonné d'avoir guidé les brigands vers cet endroit. Le cultivateur prit la fuite, mais revint bientôt, le roi ayant fait emprisonner ses enfants.

(4) Voir Jacques de Vitry (Guizot, 173-174).

(5) *Rec.*, I, 629.

(6) Edit. Beugnot, p. 165-175 (*Rec.*, I, *Lois*).

« Traite-moi avec équité, dit l'accusé, et permets que je me mesure avec celui qui m'a désigné comme ayant introduit les brigands au cœur du village ». Le roi dit alors au seigneur qui avait reçu en fief le village : « Fais venir l'adversaire ». Le seigneur rentra dans son village, jeta son dévolu sur un forgeron qui y travaillait et lui dit : « C'est toi qui iras te battre en duel ». Car le possesseur du fief se préoccupait surtout qu'aucun de ses laboureurs n'allât se faire tuer, de peur que ses cultures ne fussent ravagées.

Je vis ce forgeron. C'était un jeune homme fort, mais qui, en marchant ou en s'asseyant, avait toujours envie de réclamer quelque chose à boire. Quant à l'autre, au provocateur du combat singulier, c'était un vieillard au courage robuste, faisant claquer ses doigts en signe de défi, affrontant la lutte sans inquiétude. Le vicomte, gouverneur de la ville, vint, donna à chacun des deux combattants la lance et le bouclier, et fit ranger tout autour la foule en cercle.

L'attaque s'engagea. Le vieillard pressait le forgeron en arrière, le rejetant vers le cercle, puis revenait vers le milieu de l'arène. Il y eut un échange de coups si violents, que les rivaux, restés debout, semblaient ne former qu'une seule colonne de sang.

Le combat se prolongea, et pourtant le vicomte leur recommandait d'en hâter le dénouement. « Plus vite ! » leur criait-il. (*Finally le forgeron triumphs and kills the old man*). « Aussitôt, continue Ousama, on attachait au cou du cadavre une corde, avec laquelle on l'enlevait et on le pendait au gibet.

Le seigneur, qui avait délégué le forgeron, lui donna une grande propriété, le fit monter à cheval dans sa suite, l'emmena et partit. Vois, par cet exemple, ce que sont la jurisprudence et les décisions des Francs » (7).

(7) Ousama (Derenb.), p. 135-136.

Cet intéressant épisode, qui nous donne de si bons renseignements sur le duel judiciaire dans l'Orient Latin, nous dispense d'insister davantage sur ce point (8).

A Oliberne, avant le combat de Richard, Corbaran avait consulté sa mère la magicienne Calabre et celle-ci, à l'aide de ses sorts, lui avait prophétisé la victoire. Cette Calabre, bien qu'elle ne soit pas un personnage historique, joue un grand rôle dans le cycle des Croisades. On voit le Calife, le Soudan, les émirs la consulter à chaque occasion sur les événements futurs et la tenir en grand respect. Elle lisait en regardant les astres et avait mille autres procédés d'annoncer l'avenir :

Si savoit plus de sort que nos clers de roman (9).

Pourtant il ne faut pas regarder tous les épisodes où Calabre rend ses oracles comme des élucubrations dues à l'imagination du trouvère. Il ne fait que nous décrire des habitudes courantes chez les Musulmans de Syrie et que les Croisés eurent l'occasion de constater maintes fois. Écoutons Ibn Khaldūn (10) : Dans l'espèce humaine, dit-il, se trouvent des hommes qui annoncent l'avenir... C'est le cas des *sachants*, des *aruspices*, des *augures*, des *astrologues* (11). Ces devins étaient souvent des arbitres très écoutés (12). Ils s'établissaient dans les rues ou dans des boutiques et offraient leurs services à qui venait les consulter (13). Les talismans jouent un rôle important dans

(8) Autant que les duels judiciaires, les combats singuliers entre Francs et Sarrasins étaient fréquents en Syrie. Voir Ousama, p. 64, 65 et surtout p. 68, le combat d'un seul chevalier contre quatre guerriers musulmans.

(9) Hippeau, *Chétifs*, p. 206.

(10) *Prolégomènes* (trad. Slane), in-4°, t. I, p. 218 sqq.

(11) *Ibid.*, p. 218.

(12) *Ibid.*, p. 224.

(13) *Ibid.*, t. II, p. 206. Voir aussi Carra de Vaux, *Les*

les *Mille et une nuits*, dans le *Coran* et les traditions musulmanes. Mais voici ce qui confirme mieux encore les épisodes du trouvère : « Après l'établissement de l'Islamisme, dit encore Ibn Khaldūn, quand les Musulmans se furent adonnés aux études scientifiques et systématiques et qu'on traduisit en arabe les écrits des philosophes grecs, on s'adressait ordinairement à ces astrologues. Pour tout ce qui concernait la durée de l'empire musulman et des dynasties, et pour tout ce qui touchait aux choses d'un intérêt général, ces astrologues prononçaient des jugements d'après les conjonctions des astres. » (14) Un de ces astrologues, ajoute plus loin le célèbre historien arabe, avait, à l'époque de Haroun-er-Raschid, composé un livre où il avait prédit tout ce qui arriverait aux Arabes jusqu'à la chute des Abbacides (15). Donc cet astrologue avait certainement annoncé l'arrivée des Francs, leurs victoires, la conquête de Jérusalem et l'avènement de Saladin — avant Calabre, mais tout comme Calabre.

A Byzance on ne pratiquait pas moins l'astrologie (16). Les Croisés, en arrivant en Syrie, furent sans doute frappés du rôle que jouaient les magiciens dans ce pays. Mais, peu à peu, ils se mirent à les consulter eux-mêmes. Bohémond III d'Antioche épousa une magicienne (17). Avant la prise de Damiette (5 novembre 1219), Jacques de Vitry eut connaissance d'un livre de prophéties, écrit en arabe, qui devait être du même ton que les prophéties de Calabre. En effet, après avoir annoncé tous les maux que Saladin fera au peuple chrétien, l'astrologue de Jacques

Penseurs de l'Islam, t. IV, p. 116-132 ; *Journ. Asiat.*, mai-juin 1907, p. 529-537.

(14) *Prol.*, II, 208.

(15) *Prol.*, II, 224-225.

(16) Voir Oeconomos, *La vie religieuse dans l'Empire Byzantin*, Paris, 1918, p. 66 sqq.

(17) Guillaume de Tyr, *Rec.*, I, 1069.

de Vitry ajoutait « qu'un roi chrétien devait détruire la ville de la Mecque en Nubie et disperser les ossements de Mahomet, le faux prophète » (18). On se souvient que Calabre avait déjà annoncé que l'un des descendants du Chevalier au Cygne irait conquérir la Mecque, détruirait le tombeau de Mahomet et enlèverait les chandeliers sacrés, qui luisaient jour et nuit devant le tombeau du prophète :

Qui conquerra par force les candeliers royaus
Qui ardent nuit et jor come estoile jornaus (19).

Les Français d'Orient étaient toujours hantés de ce projet, que Renaud de Châtillon essayera de réaliser, en organisant une expédition contre la Mecque. Déjà, dans la *Chanson de Jérusalem*, Godefroy de Bouillon envoyait dire au Soudan qu'il se proposait d'attaquer cette cité et de dépouiller les richesses qui ornaient le tombeau de Mahomet (20). L'auteur des *Chétifs* était loin de s'écarter de la mentalité des Français d'Orient.

Après avoir échappé à une embuscade dressée par les parents des deux champions du Soudan tués par Richard de Caumont, les Chétifs allaient tomber dans une aventure plus périlleuse : le Serpent-Sathanas, après avoir dévoré le pauvre Ernoul, les guettait.

D'abord est-il étonnant de voir un serpent si dangereux dans un poème écrit par un Franc de Syrie ? Nullement. Les serpents infestaient la terre syrienne et se rendaient redoutables à ses habitants, latins ou indigènes. Ousama raconte un combat qu'il eut avec un serpent de grande taille (21). Ernoul nous

(18) Jacques de Vitry (apud Guizot, 374-375).

(19) Voir Paulin Paris, *Manuscr. Fr.*, VI, 194. Pour avoir une idée exacte des lieux saints de l'Islam, il faudrait consulter la thèse capitale de M. Gaudefroy-Demombynes, *Contribution à l'étude du pèlerinage de la Mekke*, Paris (Geuthner), 1923, in-8°, p. 26 sqq.

(20) Hippeau, 270.

(21) P. 103.

laisse une foule de détails sur les serpents et la façon avec laquelle les charmeurs s'en emparaient (22). Sur ces reptiles, Jacques de Vitry ne tarit pas et constate que les « Contrées de l'Orient fournissent une grande quantité et une extrême variété de serpents » (23). Ambroise, suivant des sources écrites qu'il aurait consultées, rapporte que pour endommager les Croisés, les armées de Saladin avaient placé dans un vaisseau avec les arbalètes, les flèches, et le feu grégeois :

Dous cenx serpenz laides e grises,
(Ce conte l'estoire e la letre
E cil quis i aida à metre),
Qu'il deurent leissier en l'ost curre
A la nostre gent faire encurre (24).

Mais le Serpent de la *Chanson des Chétifs* n'est pas un simple serpent. C'est un animal étrange : il a des pieds, des ailes, une queue mortelle. Il vomit des fumées. C'est un dragon. Il est hanté du diable :

Diable avoit el cors qui sovent le remue (25).

C'est bien à un animal fabuleux que nous avons affaire. D'où vient la conception de ce Sathanas-Serpent dans notre poème ? Sans chercher ici les origines mythiques ou folkloriques du symbole que représente le serpent, depuis Eve, séduite par ce reptile, ou l'Apophis des Egyptiens, divinité du mal adversaire d'Horus, ou le Python, tué par Apollon, ou l'Hydre de Lerne, vaincue par Hercule ; sans établir non plus des comparaisons entre les *Chétifs* et l'*Apocalypse* où Saint Jean évoqua le démon sous la forme d'un dragon monstrueux (26), nous devons dire que l'idée de l'existence de ces serpents monstrueux

(22) *Chronique*, 77.

(23) *Ibid.*, p. 193 sqq.

(24) Edit. Gaston Paris, v. 2180-2185.

(25) Ms. 12558, f° 122 v°, 2° col.

(26) Cf. A. Maury, *Croyances et Légendes du Moyen Age*, 1896, p. 216 sqq.

en Syrie était courante. Jacques de Vitry en décrit plusieurs types (27). Un de ceux qui ressemblent le plus à celui de notre poème, c'est le *dragon*. « Il est le plus grand de toutes les espèces de serpents, plutôt de tous les animaux de la terre. Lorsqu'il sort de son repaire, il s'élève parfois dans l'air et s'agite violemment. Il porte une crête. S'il enveloppe quelqu'un de sa queue, il le tue. L'éléphant même n'est pas à l'abri de ses attaques. Lorsqu'il aspire, son souffle empoisonné répand la mort autour de lui » (28). On reconnaît dans cette description plusieurs traits du Serpent des *Chétifs*. On retrouve la plupart des autres traits dans les serpents fabuleux que dépeint Jacques de Vitry (29). Ernoul, dans sa *Chronique*, nous parle de deux autres serpents étranges qui se trouvaient dans le désert d'Arabie. De leur espèce, il ne pouvait y avoir plus que deux (30).

Quant aux combats de Baudoin de Beauvais d'abord, puis de Harpin de Bourges contre ces Serpents, qui sont une figuration du diable, ils ont d'innombrables précédents et modèles aussi bien dans les légendes hagiographiques de l'Orient que dans celles de l'Occident. On sait que Harpin triompha en roulant, autour du cou de la bête, l'étole de l'évêque de Forois, et Baudoin en conjurant Dieu et les Saints (31).

La liste des Saints qui triomphèrent des dragons, des serpents, ou des autres monstres grâce à l'étole de l'évêque, à l'invocation de Dieu, ou au signe de la croix, a été dressée par A. Maury (32). Elle est très grande. Si nous y parlons, c'est pour rappeler que

(27) Guizot, 193 sqq. ; Bongars, p. 1103-1105.

(28) Guizot, 194 ; Bongars, p. 1104.

(29) Bongars, *ibid.*, 1104.

(30) *Ibid.*, p. 77.

(31) Ms. 12558, fol. 129 r°, 1^{re} col.

(32) *Op. cit.*, p. 229.

c'est à la manière de Harpin de Bourges que le grand Saint Georges eut raison du dragon. Le Saint avait en effet dit à la jeune fille de passer sa ceinture autour du cou du monstre et de le traîner comme une bête très douce et puis il le tua à la vue de tout le peuple (33). Cela se passait, ne l'oublions pas non plus, en Syrie, près de Béryte (34).

Mais on ne voit pas que des serpents dans notre poème. Nous assistons à des luttes contre un singe, des lions, un loup. Là encore, le trouvère ne fait que nous présenter quelques animaux fort nombreux en Terre-Sainte. Il suffit de parcourir l'énumération de la faune syrienne par Jacques de Vitry, qui fut l'un des grands prélats des Latins d'Orient (35), pour constater combien ces animaux trouvaient naturellement place dans un poème né, suivant nous, dans les Colonies franques. On sait que le neveu de Corbaran a été enlevé sous les yeux de Harpin par un grand « loup » :

Que le grans leus emporte en sa gole pendant,
Papion l'apeloient cele gent mescreant (36).

J'avoue n'avoir pas pu retrouver l'étymologie du mot « papion ». Cependant c'est bien un animal qui existait en Syrie et c'est également en Syrie qu'on l'appelait ainsi. La preuve en est fournie par un passage de Jacques de Vitry. « *Sunt ibi Papiones quos canes silvestres appellant ; lupis acriores, continuis clamoribus de nocte ululantes* » (37).

(33) *Op. cit.*, p. 230 (n. 4).

(34) Enfin les deux autres détails importants de cet épisode sont aussi fréquents dans les légendes tant arabes qu'occidentales : d'abord les dragons gardiens des trésors (Maurry, *op. cit.*, p. 227) et puis le diable prenant la forme d'un corbeau pour sortir de la bouche du Sathanas (*ibid.*, p. 273).

(35) Bongars, p. 1100 sqq.

(36) Hip., *Chétifs*, 251.

(37) Bongars, 1101. Peut-être les « Papions » désigneraient les hyènes, animaux très répandus en Syrie.

Quant aux lions qui faillirent dévorer Harpin, si Dieu n'avait pas opéré un miracle en sa faveur, ils terrifiaient toutes les contrées de la Syrie. Les lions de ce pays sont déjà nommés dans la Bible (*Cantique des Cantiques*, IV, 8). Ousama était un chasseur de lions infatigable et nul ne fournit sur leurs méfaits à l'époque des Croisades, plus de renseignements. Ils se cachaient dans les cavernes, dans les forêts, dans les broussailles, et se jetaient à l'improviste sur les voyageurs. Sur les combats des hommes contre ces fauves, Ousama nous conte de bien curieuses anecdotes (38). C'est ainsi qu'un brave chevalier franc, qui faisait trembler les Sarrasins et les provoquait par quatre à des combats singuliers, fut un jour victime d'une triste aventure : en se rendant, pour quelque mission, d'Apamée à Antioche, il traversait sur sa mule une vallée, lorsqu'il fut happé par un lion qui le désarçonna, l'emporta dans sa tanière et le mangea vif (39). Un Musulman, vaincu par un lion, fut plus habile que ce chevalier. Une fois étendu par terre, il tendit son pied à l'animal, un pied bien chaussé, et, pendant que le lion était occupé à le mordre, ses compagnons vinrent le sauver. Ousama lui demanda : « O Fleur-de-la-Religion (c'était son nom), pourquoi as-tu levé ton pied vers la gueule du lion ? » Il répondit : « Mon corps, tel que vous le voyez, est faible et maigre. J'ai sur moi un vêtement et une tunique : mais rien chez moi n'est plus couvert que mon pied avec ses guêtres, leurs bottines et leurs tiges. Je me suis dit : en l'occupant de mon pied, je le détournerai de mes côtes, de ma main et de ma tête jusqu'à ce qu'Allah le Tout-Puissant me délivre » (40). Les lions attaquaient les chevaux et les caravanes. Ils sortaient souvent par bandes et

(38) *Op. cit.*, p. 85 sqq et p. 141.

(39) Ousama, p. 68-69.

(40) *Op. cit.*, p. 88.

livraient aux voyageurs de très sanglants combats (41). Aussi les Francs de Syrie avaient adopté à l'égard du lion une méfiance particulière. En effet, la Règle du Temple, qui interdisait aux Templiers d'aller à la chasse, leur permettait, par une dérogation spéciale, de tuer les lions : « Cette deffense dessus dite (la défense de chasser) n'est mie entendue dou lion, car il vait avironnant et cherchant que il puisse dévorer, et les mains de lui contre trestous et les mains de tous contre lui (42).

Délivré du « Papion », du singe et des lions, Harpin, avec le neveu de Corbaran, ne sut retourner à la cité d'Oliferne. Il s'égara dans le désert où, comme nous l'avons vu en analysant le poème, il fut assailli par des bandits, qui avaient pour refuge une superbe caverne. C'est le dernier épisode des *Chétifs*. Il n'est pas moins une image de la vie dans les Colonies franques de Syrie. Les Francs établis là-bas livraient des combats incessants à ces brigands des grands chemins. Quelquefois les brigands se mettaient à la disposition des Musulmans et razziaient dans le camp ennemi (43). Ibn Chaddad nous rapporte que Saladin avait à sa disposition trois cents nomades, bandits de profession, qui allaient pour son compte enlever les trésors des Francs et quelquefois enlever les Francs eux-mêmes (44). Les émirs arabes tentaient d'acheter ces hommes, mais cela n'était pas très facile et souvent ils durent les combattre (45). Ils étaient formés de bandes pouvant atteindre jusqu'à cent personnes, munis d'arcs et de flèches en bois, et se jetaient à la première occasion sur les caravanes. Com-

(41) *Op. cit.*, p. 103-107.

(42) Edit. Curzon, p. 58.

(43) *Rec. Hist. Or.*, III, 215, 226 ; Guillaume de Tyr, *Rec.*, I, 412.

(44) *Rec. Hist. Or.*, III, p. 273.

(45) Ousama, p. 72-73.

me dans les *Chétifs* (46), ils erraient emportant leurs richesses avec eux (47).

Attaqués par Corbaran, arrivé au secours de son neveu et du Comte Harpin, les bandits se réfugient dans leur caverne — une vraie caverne de *Mille et une Nuits* :

Et cil sunt en la cave qui mervelles fu fors ;
 V cambres i avoit ù reluist li fins ors,
 Portendues de pailles, de cortines, de bors ;
 Laiens ierent les femes, qui mult ont gens les cors,
 Vestues de diaspres, de cendals et d'anors,
 Avoec sont lor enfant ù mainent lor depors...
 La cave fu bien faite et ricement ovrée,
 Trestote à or musique par dedens painturée.
 V cambres i avoit cascune et grans et lée,
 En cascune des cambres ot une cheminée,
 Par ù en issoit fors l'alaine et la fumée,
 Li cave ert bien garnie et de pain et de blée,
 De vin et de ferine, de car fresce et salée ;
 Eve douce ont por boire qui laiens est coulée
 Ens en une cisterne en la pière cavée (48).

Corbaran assiège la caverne et les bandits finiront par se rendre. On rencontrait de ces cavernes dans toutes les régions de la Syrie. Guillaume de Tyr nous parle d'une fameuse caverne située dans le Pays de Moab (49). Quelquefois, elles étaient de véritables forteresses d'une importance stratégique certaine (50). Creusées dans les montagnes, elles servaient de refuge aux combattants Francs et Sarrasins (51). Il arrivait aux uns et aux autres de s'entre-tuer à l'intérieur même des cavernes (52).

(46) Hippeau, p. 258.

(47) Ousama, p. 148-151.

(48) Ms. 12558, f^o 135 r^o, 1^{re} col.

(49) *Rec.*, I, 665.

(50) *Rec.*, I, 851.

(51) Ousama, p. 71.

(52) Ousama, p. 78.

II.

Ainsi tout ce poème des *Chétifs*, qui paraissait à P. Paris et à Pigeonneau un tissu d'incohérences, n'est en réalité qu'un tableau assez fidèle de la vie des Croisés en Syrie (53).

Avant d'en finir avec les *Chétifs*, il nous reste une dernière question que nous devons tenter de résoudre : celle de l'auteur de ce poème. Elle a été l'objet d'une discussion entre Paulin Paris et Pigeonneau. Le premier attribuait ce poème à Guillaume IX, de Poi-

- (53) Ici on pourrait se demander si les romans de Chevalerie orientaux ont eu une influence quelconque sur ces poèmes des Croisades. Nous n'avons pas l'intention de reprendre la théorie, à notre avis fausse, des origines arabes de l'Institution de la Chevalerie. M. Bichr Farès, dans une remarquable étude sociologique sur « *L'Honneur chez les Arabes avant l'Islam* » (chez A. Maisonneuve), soutient des théories neuves et intéressantes sur ce sujet. Cependant, en lisant les épopées de l'Orient, nous avons souvent été frappés par une certaine analogie qui existe entre elles et les *Chétifs*, par exemple. Prenons la célèbre épopée du poète persan Firdousi (940-1020), *Le Livre des Rois*, qui était fort répandue en Syrie à l'époque des Croisades. Firdousi a une conception de ses héros très voisine de celle des héros de la Chevalerie. Les uns et les autres sont avant tout des soldats de Dieu, appelés à servir les desseins de la Providence ; la force n'est qu'un don divin pour faire triompher la justice sur la terre. Les défis, les duels, les lois du combat, le respect des trêves, l'égalité des armes, l'importance donnée aux chevaux, se retrouvent également chez le poète persan comme dans les chansons de geste. Pour pousser la comparaison plus loin, prenons un épisode des *Chétifs* (le combat de Baudoin contre le Serpent) et un autre épisode analogue emprunté au *Livre des Rois* (le combat de Houscheng contre le Div). Le Div, comme le Sathanas, est une figuration du Génie du Mal. Le Sathanas avait d'abord dévoré Ernoul (Hippeau, 222) ; le Div avait commencé par mettre à mort un guerrier nommé Siamek, (*Livre des Rois*, traduct. Mohl, in-12, t. I, p. 21). Dans les *Chétifs*, c'est Baudoin, frère d'Ernoul, qui le venge en tuant le Serpent après un combat acharné (Hippeau, 235) ; dans le *Livre des Rois*, c'est Houscheng, fils de Siamek, qui venge son père en tuant le Div, à la suite d'une lutte sanglante. (Mohl, I, 23). Avant de mourir, Ernoul, comme Sia-

tiers (54). Quand il revint sur la question de la *Chanson d'Antioche*, dans sa *Nouvelle étude*, il reprit cette même hypothèse, sans chercher à la démontrer davantage (55). Le seul argument de Paulin Paris c'est un passage d'Orderic Vital où ce dernier raconte que Guillaume IX se plaisait, une fois rentré en France, à raconter les misères de sa captivité, '*« rhythmicis versibus cum facetis modulationibus »*. D'abord rien ne prouve qu'il s'agit ici d'une chanson de geste. « La mention de « modulations », dit M. Alfred Jeanroy, le fait que Guillaume récitait lui-même ces vers, prouvent qu'il s'agit ici, non d'une sorte de Chanson de geste, comme on l'a cru parfois, mais d'une poésie de courte haleine, quoique narrative par le

mek, pousse de grands cris, que va entendre l'armée campée dans le voisinage. (Hippeau, 223 ; Mohl, I, 22). Houscheng, comme Baudoin, avant d'aller au combat, adresse une longue prière à Dieu. Dans les Chétifs, c'est Saint Michel, le vainqueur du Démon, qui apparaît à Baudoin et lui annonce la victoire en ces termes :

Amis, ne t'esmaier, tu n'aras se bien non ;
Cil te venra aider qui Longis fist pardon,
Et de la mort à vie suscita Lazeron ;
Quant en lui as fiance mult as bon compaignon.

(Hippeau, 236 ; Ms. 12558, f° 127 v°).

Dans le *Livre des Rois*, c'est Sérosch, l'ange spécialement chargé de défendre les hommes contre les pièges des Divs, qui apparaît au roi, lui annonce la victoire et lui dit : « Dorénavant ne gémis plus et reprends ton cœur : prépare ton armée, mène-la au combat selon mes ordres, et réduis en poussière l'armée des Divs. Délivre la face de la terre de ce méchant Div et satisfais ton âme par la vengeance. » (Mohl, I, 22).

Nous n'avons pas la prétention de soutenir que l'auteur des *Chétifs* a imité le *Livre des Rois* — bien que l'hypothèse que cet auteur ait connu l'arabe ou le persan, ne soit en aucune façon invraisemblable. Ces rapprochements entre deux épopées montrent simplement combien certains procédés littéraires varient peu d'une race à une autre.

(54) *Hist. Litt.*, t. XXII, 384.

(55) *Nouvelle étude*, p. 19-20.

contenu » (56). Le fait que Harpin de Bourges, personnage réellement historique, était un des compagnons de Guillaume IX, ne prouve absolument rien. D'autant plus, que dans le poème, les misères de la captivité des « Chétifs » n'occupent que quelques vers à peine. Le sujet de la *Chanson* consiste surtout dans le récit de leurs exploits, de leurs aventures, de leur héroïsme, de leurs victoires. On les voit accueillis triomphalement à Oliberne, comblés de cadeaux par Corbaran et le Soudan, mangeant à leur table et acclamés par les Musulmans eux-mêmes. L'hypothèse de Paulin Paris est donc à rejeter.

Pigeonneau constate d'abord que la *Chanson des Chétifs* a été répandue, pour la première fois, en Occident, dans la seconde moitié du XII^e siècle (57). Elle n'a donc pas pu être composée entre 1104 et 1105, ni même vers 1127, date de la mort de Guillaume IX, comte de Poitiers. Malheureusement, Pigeonneau tombe dans l'arbitraire en attribuant la paternité des *Chétifs* au remanieur Graindor (58). En effet, si Paulin Paris avait trouvé, en faveur de ce qu'il avançait, le vague témoignage d'Orderic Vital, en faveur de son hypothèse, Pigeonneau n'invoque absolument rien. Suivant lui, Graindor de Douai, pour souder la *Chanson d'Antioche* à celle de *Jérusalem*, aurait inventé ces épisodes romanesques qui constitueraient les *Chétifs*. Puis comment expliquer le silence de Graindor si vraiment il était l'auteur de cette dernière *Chanson* ? Il ne nous a pas caché qu'il avait renouvelé une partie du cycle des Croisades ; il a déclaré fermement qu'il a été l'auteur du « vrai commencement » de la *Chanson d'Antioche*. Ce commencement lui a suffi pour intercaler le poème des *Chétifs* entre

(56) Edit. des *Chansons de Guillaume IX*, p. IX.

(57) *Op. cit.*, p. 148.

(58) *Op. cit.*, p. 146.

le poème qui le précède et celui qui le suit dans les compilations que nous possédons.

A notre avis, il faut d'abord chercher si, dans la *Chanson* elle-même, il y a quelque indication sur son auteur. Or, en lisant les *Chétifs*, nous trouvons un témoignage important. A un moment donné, le jongleur ou le remanieur, s'adressant à ses auditeurs, leur déclare :

Huimais orés cançon de bien enluminée :
Quant li princes Raimons ot la teste copée,
Andioce remest dolante et esgarée,
La tiere en fu perdue k'il orent conquestée,
Onques par I seul home ne fu si bien gardée ;
Bien doit s'arme estre sauve devant Deu présentée,
Ceste cançon fist faire vérités est provée.
Quant l'estore l'en fu devant lui aportée,
Cil ki la cançon fist, en ot boine soldée,
Canones fu S. Piere, provende en ot loée (59).

Un peu plus loin le trouvère insiste encore :

Li bons princes Raimons, qui ceste estoire ama
Fist faire la canchon et riens n'i oblia (60).

Ce témoignage a d'abord pour lui qu'il existe. Il est même le seul qui nous soit parvenu, clair, précis, se rapportant aux *Chétifs*. Faut-il le rejeter ? Rien *a priori* ne nous autorise à le faire. Je sais qu'il faut se méfier des déclarations des trouvères, toujours en quête d'un grand personnage auquel ils ne manquent pas d'attribuer leurs propres inventions. Aussi commençons, à notre tour, par nous méfier de ce témoignage des *Chétifs* et reprenons les chroniqueurs, qui parlent du prince Raimond d'Antioche, le fils du troubadour fameux Guillaume IX. Nous constatons que, non seulement rien n'infirmes la déclaration de notre poème, mais que tout semble la confirmer. Le prince Raimond, qui était, suivant l'historien arabe

(59) Ms. 786, f° 218 v°, 1^{re} col.
Ms. 12558, f° 123 r°, 1^{re} et 2^e col.
Ms. 795, f° 176 v°, 1^{re} col.
Hippeau, *Chétifs*, 213.

(60) Hippeau, 217.

Ibn el Athir, « parmi les Francs, l'un des plus orgueilleux, des plus éminents et des plus puissants » (61), fut tué dans un combat contre Noured-dine le 27 juin 1149, près d'Apamée (62). Guillaume de Tyr, qui nous a laissé de Raimond d'Antioche un portrait fidèle, nous le montre « granz et forz, et mieuz fez de cors que nus hom que l'en poist trover, biaux estoit sur toz homes, as armes preuz et aperz, plus fiers et plus hardiz que nus lions de chevalerie » (63). Ensuite, continue Guillaume de Tyr : « *litteratorum, licet ipse illitteratus esset, cultor* » (64), et il était généreux outre mesure. Donc rien d'étonnant que Raimond d'Antioche, prince entouré de lettrés, ait commandé un poème sur les exploits des captifs francs en pays sarrasin à un trouvère d'Outre Mer et qu'il l'ait largement récompensé, une fois la *Chanson* terminée. L'auteur des *Chétifs* pouvait bien être ecclésiastique, puisque Raimond le fit chanoine de St-Pierre d'Antioche (65). Il a écrit après la première branche des continuations inédites de la *Chanson de Jérusalem* intitulée la *Chrétienté de Corbaran*, puisque nous voyons déjà le roi d'Oliferne annoncer sa future conversion et ses querelles avec sa mère dans la *Chanson des Chétifs* :

Par Mahomet, Seigneur, dist li rois Corbarans,
 Bien sai que les vertus vostre Deu sont mult grans.
 Il a plus grant poissance que n'en ait Tervagans,
 Mahons et Apollins en qui jo sui creans.
 Baptisier me fesisce, ne fust li rois Soudans,
 Et ma mère Calabre, qui des ars est saçans,
 Car s'ele le savoit, ses cuers seroit dolans :

(61) *Rec.*, II, 177.

(62) Guillaume de Tyr, 773.

(63) *Ibid.*, 637.

(64) *Ibid.*, 637.

(65) On sait que le comte Baudoin, frère de Raimond VI de Toulouse, réserva un pareil traitement à Guillaume de Tudèle. (*Chans. de la Croisade Albigeoise*, éd. Martin-Chabot, I, p. IX).

Tos li ors de Damas ne me seroit garans,
Qu'ele ne me ferist d'un cotel ens el flans (66).

Les premières branches des continuations de la *Chanson de Jérusalem*, dues peut-être au même auteur que cette dernière, dateraient de 1140, et c'est dans les environs de l'année 1145, ou plutôt entre 1140 et 1149, date de sa mort, que le prince Raimond a dû faire écrire les *Chétifs*. Les *Chansons d'Antioche*, de *Jérusalem* et des *Chétifs*, seules, furent remaniées par Graindor de Douai. En effet, ce poète voulait, comme il l'avait annoncé au début de la *Chanson d'Antioche*, raconter les événements qui avaient conduit les Croisés jusqu'à la conquête de la Ville Sainte. A la fin de son travail, il renvoie aux autres poèmes des Croisades dont une partie remaniée se trouve dans le 12569 et le Manuscrit de l'Arsenal :

En un autre volume oïr d'Acre porrés,
Et de la grant bataille où Turs furent oultrés,
Acre prise et puis Sur et Tabarie après,
Et là orrés comment li Temples fu peuplés,
Et l'Ospital aussi, là où Dieu fu sacrés (67).

Les poèmes relatifs aux Hospitaliers et aux Templiers, dont parle le trouvère, sont perdus comme les *Chansons d'Antioche*, de *Jérusalem* et des *Chétifs* primitives. Dans la Syrie franque, il y avait de grands dépôts de Manuscrits aussi bien orientaux que francs et latins (68). Malheureusement tout cela fut complètement détruit, soit après les conquêtes de Saladin, soit surtout après les invasions de Beibars, et des autres Barbares. Graindor avait pu prendre connais-

(66) Ms. 12558, fol. 130 r°, 2° col.

(67) Ms. 12558, f° 192 v°.

(68) Telles par exemple les archives de l'église de Tyr où Guillaume de Tyr avait déposé son ouvrage ainsi que de nombreux manuscrits (*Rec.*, I, 1051). Les rois de Jérusalem collectionnaient eux-mêmes des manuscrits. C'est le roi Amaury qui fournit à Guillaume de Tyr les manuscrits arabes dont il avait besoin pour écrire son histoire des peuples de l'Orient depuis Mahomet jusqu'à l'année 1182. (*Rec.*, 917).

sance des *Chansons* qu'il a remaniées soit dans un pèlerinage en Terre-Sainte, soit même en Occident où ces *Chansons* étaient fort répandues. Le travail de Graindor, à son tour, fut revu par l'auteur du Manuscrit 12569, qui remania les branches postérieures à la *Chanson de Jérusalem*. Au XIV^e siècle le cycle des Croisades fut, de nouveau, remanié par l'auteur de la compilation de Bruxelles (69) et, au XV^e siècle, on mit plus d'une fois le *Chevalier au Cygne* en prose (70).

(69) Voir les observations de Roy dans la *Romania*, 1929, p. 419 sqq.

(70) De Reiff., *Godefroid*, I, CLVI sqq.
Pigeonneau, p. 236 sqq.

b) UN MOT SUR LES AUTRES POÈMES DU CYCLE DES CROISADES

LES BRANCHES QUI SUIVENT LA CHANSON DE JÉRUSALEM. — LES BRANCHES QUI FORMENT LE CHEVALIER AU CYGNE. — LEUR REMANIEMENT. — LES FORMES ORIENTALES DU MYTHE DES « ENFANTS-CYGNES ».

Nous nous étions promis, au début de notre travail, de nous limiter strictement aux poèmes remaniés par Graindor de Douai. Les compilations où sont conservées les *Chansons* qui formaient le cycle des Croisades, n'ont plus rien aujourd'hui d'homogène. Entre la *Chanson d'Antioche* de Richard le Pèlerin et la branche qui raconte la fin du Chevalier au Cygne, plus de cent cinquante ans ont passé. Aussi, nous nous gardons bien de présenter un système unique pour expliquer l'origine de toutes les parties du cycle des Croisades. Notre but était principalement de nous attacher aux poèmes qui durent être les plus anciens.

Les branches que nous n'avons pas étudiées en particulier sont en premier lieu, les continuations inédites de la *Chanson de Jérusalem*, et, en second lieu, tout ce que nous avons appelé la section fabuleuse du cycle, c'est-à-dire les poèmes relatifs au Chevalier au Cygne jusqu'à la prédication de la Croisade.

Nous croyons d'abord que les récits qui constituent la *Chrétienté de Corbaran*, la *Prise d'Acre*, la *Mort de Godefroy*, la *Mort de Baudoin* et les *Enfances Saladin*, ont pu provenir de traditions nées dans l'Orient Latin. Nous y voyons des chevaliers francs

soignés par des médecins musulmans (1), des dames franques accueillant affectueusement leurs époux revenant victorieux (2).

Corbaran parle maintenant en français, se convertit au Christianisme, ainsi que d'autres princes sarrasins, et compte parmi ses sénéchaux Harpin de Bourges et Jehan d'Alis (3). Les banquets, les réceptions, les fêtes, où les barons côtoyaient les émirs, sont nombreux. Toutes ces branches, bien qu'elles soient déparées par une foule d'aventures galantes, conservent encore un reflet de la vie franque en Syrie. Les récits légendaires de l'empoisonnement de Godefroy par le patriarche Eracle, de la captivité de Bohémond (à base historique), des guerres de Baudoin I^{er}, des aventures de Baudoin de Sebourg, et des exploits du roi Amaury, ainsi que des premiers succès de Saladin, ont dû commencer par se propager parmi les Colonies franques d'Outre-Mer. Cependant l'originalité de ces branches, par rapport aux *Chansons d'Antioche*, de *Jérusalem* et des *Chétifs*, est bien faible.

Quant aux branches de la section fabuleuse du cycle, les *Enfants-Cygnés*, le *Chevalier au Cygne*, les *Enfances Godefroy*, elles furent remaniées par un nommé Renax ou Renaus qui révèle son nom dans la plupart des Manuscrits :

Quant li soudans l'entent de maltalent fu caus,
Tos en fu esmaris, ce raconte Renaus..... (4).
Seignor, vos qui avés la canchon escotée,
Renax vos mande à tos, qui cesteovre a finée... (5).

Ce Renaus devait être abbé de Saint-Trond ou attaché à l'Abbaye de Saint-Trond par des liens cer-

(1) Arsenal, f^o 231, v^o, 1^{re} col.

(2) Arsenal, fol. 232 v^o, 1^{re} col.

(3) *Ibid.*, fol. 234-235 ; Roy, p. 427.

(4) Ms. 1621, fol. 51 v^o, 1^{re} col.

(5) Ms. 1621, fol. 69 r^o, 2^e col.

tains puisque les branches que nous avons appelées la *Fin d'Elyas* et le *Retour de Cornumarant*, ajoutées postérieurement (6), ont pour but visible de rendre hommage à l'Abbaye de Saint-Trond. La *Fin d'Elyas* est même attribuée par les Manuscrits à un moine de cette abbaye :

.....ains par jougléour n'en fu li voirs oïs :
Mais je le vous dirai, si con je l'ai apris ;
El rosne à Sainteron fu trovés li escriis :
I Mounes le trouva, ki en rime l'a mis.
Jhesus acolle s'arme, li rois de Paradis (7).

L'origine syrienne de ces branches est donc douteuse. Mais leur date relativement récente est hors de doute. Elles furent ajoutées postérieurement au cycle des Croisades et le Manuscrit 12558 qui contient la version la plus ancienne du *Chevalier au Cygne* ne les renferme pas.

Sur les origines du mythe des *Enfants-Cygnés*, il serait difficile d'arriver à un résultat définitif. Nous ne croyons pas que cette légende soit née en Orient et de là elle aurait émigré vers l'Europe. D'autant plus, que le cygne symbolique ne joue aucun rôle dans les traditions arabes et musulmanes, mais qu'il occupe une place importante dans la mythologie gréco-romaine. Cependant nous devons ici présenter certaines remarques susceptibles de nous aider à justifier nos conclusions sur le cycle des Croisades.

D'abord il est très probable qu'à l'origine du mythe les enfants ne furent pas transformés en cygnes, mais en un autre animal quelconque, peut-être un oiseau. Le cygne ne dut faire son apparition que tardivement. Sur cette hypothèse, Gaston Paris avait formulé d'ingénieuses observations (8). Nous y

(6) Voir plus haut notre étude sur les Manuscrits, p. 79 sqq.

(7) Ms. 786, fol. 124 v°, 2° col.

(8) *Rom.*, XIX, 324 sqq. Cependant Gaston Paris admet,

ajoutons une seule autre : dans la version du Manuscrit 12558, il n'est pas dit formellement que les enfants furent transformés en cygnes, mais en *oiseaux blancs* fort semblables à des cygnes. Voici comment s'opéra la métamorphose :

Tant dorment li enfant que jors fu esclarcis.
 Quant li premiers se fu de son songe esperis,
 Il dejète ses bras ausi com par delis.
 Il senti par les membres, les grans et les petis,
 Que nature cangoit et en cors et en vis :
S'est devenus oisiaus, si blans com flors de lis :
De parole former n'estoit pas poëstis.
Ausi fist il as autres, tant qu'il sont trestot VI.
Blanc oisel devenus si se sont en l'air mis :
Mius resamboient cisne c'autre oisel a devis (9).

Quant aux différents thèmes de la légende, on les trouve dans plusieurs contes de l'Orient, recueillis par Cosquin (10). En Orient, ces thèmes étaient connus déjà dans l'Egypte des Pharaons, comme le prouve l'histoire des *Frères métamorphosés en oiseaux* (11). Mais ils étaient également répandus dans l'Orient arabe, dans cette Syrie où les Francs demeurèrent si longtemps : en effet la parenté des *Enfants-Cygnes* avec les *Deux Sœurs jalouses de leur cadette* n'a pas échappé aux savants (12). Galland avait recueilli l'histoire des *Deux Sœurs* en 1709 de la bouche d'un Maronite d'Alep, nommé Hanna, et l'avait insérée à la suite de sa traduction des *Mille et une*

non sans hésitation il est vrai, que le cygne avait pu être la forme bestiale des enfants dans le mythe primitif.

- (9) Ms. 12558, fol. 12 v°, 1^{re} col. ; Todd, p. 57. Peut-être cette remarque n'a-t-elle pas une très grande portée. Cependant il fallait la faire.
- (10) E. Cosquin, *Contes populaires de Lorraine comparés avec les contes des autres provinces de France et des pays étrangers*, Paris, 1886, t. I, p. 190 sqq ; *Revue des Questions Historiques*, Avril 1908, p. 353 sqq.
- (11) Maspéro, *Contes populaires de l'Egypte ancienne*, Paris, 1889, p. 5 sqq.
- (12) G. Huet, *Romania*, 1905, *Sur quelques formes de la Légende du Chevalier au Cygne*, p. 207.

Nuits (13). Mais elle devait être connue en Europe très anciennement puisque, dès le seizième siècle, Straparole la rapportait dans ses *Nuits* (14).

Le fond du mythe des *Enfants-Cygnes* a donc existé sur tous les points du globe, des Indes à l'Irlande et de Java au Caucase (15). Mais, au moment de l'arrivée des Francs, on pouvait entendre beaucoup d'histoires semblables en Syrie. L'hypothèse que c'était en Syrie que, pour la première fois, un poète franc ait eu l'idée d'attribuer à la dynastie qui régnait à Jérusalem une origine merveilleuse, n'offre donc rien d'invraisemblable.

Cette supposition est d'autant plus probable, que c'est un Français de Syrie, Guillaume de Tyr, qui a été l'un des premiers, sinon le premier (16), à faire mention du Chevalier au Cygne comme ancêtre de Godefroy de Bouillon. Le vénérable prélat affecte de dédaigner la légende tout en la citant : « *Praeterimus denique studioso licet id verum fuisse plurimorum astruat narratio, cygni fabulam, unde vulgo dicitur sementivam eis fuisse originem, eo quod a vero videatur deficere talis assertio* » (17).

Le texte est fort clair. Il démontre, qu'au mo-

(13) Le journal de Galland, d'après le Ms. de la B. N. 15277, fut publié par Zotenberg dans le t. XXVIII des *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, 1897, p. 227 sqq.

(14) Huet, *art. cit.*, p. 207. Voir les *Facétieuses Nuits de Straparole*, trad. Jean Louveau, Paris, 1907, t. I, p. 214.

(15) Pour l'Irlande, voir Lot dans *Romania* (XXI, p. 62) ; pour les autres pays : Cosquin, *op. cit.*, *ibid.*

(16) On trouve comme unique témoignage antérieur à celui de G. de Tyr une lettre de Gui de Basoches, écrite vers 1170 : « *Hic erat ille nepos militis ejus, per vada cui Rheni dux fuit albus olor* », *Neues Archiv.*, XVI, 86 ; *Romania*, t. XXXI, p. 406, n. 6. Ce témoignage, dont on peut contester l'antériorité relativement à celui de Guillaume, est loin d'être aussi important que celui de l'Archevêque de Tyr.

(17) *Rec.*, 372.

ment où écrivait Guillaume de Tyr, cette légende était fortement répandue (*licet id verum fuisse plurimorum, astruat narratio*), et jouissait d'un grand crédit. Guillaume de Tyr lui-même, en esquisant la biographie de Godefroy de Bouillon avant sa prise de la croix, rapporte un certain nombre d'événements d'une historicité douteuse, qui, tels la prédication d'Ida ou les combats singuliers du futur roi de Jérusalem à la cour de l'Empereur d'Allemagne, font partie des *Enfances Godefroy* (18).

(18) *Rec.*, I, 371-376.

CONCLUSION

Nous nous sommes appliqués de notre mieux à démontrer cette vérité à laquelle nous croyons fermement : « *Les poèmes des Croisades ne doivent rien, absolument rien, à aucun historien* ». Toutes les fois que nous avons constaté des rapprochements, des analogies entre eux et les chroniqueurs, ces rapprochements, ces analogies, tournaient plutôt à l'avantage de nos *Chansons*.

L'univers où nous transportent les poèmes d'*Antioche*, de *Jérusalem* et des *Chétifs*, n'est pas, comme il paraît l'être, un univers de féerie, produit de l'imagination de quelques trouvères férus d'« exotisme », ou de quelques ancêtres lointains du romantisme des « *Orientales* ». C'est un univers réel, dont nous trouvons l'image chez les auteurs orientaux les plus scrupuleux, un Ibn Khaldūn, un Ousama, un Ibn el Athir. Qu'on ne parle plus de la fameuse légende du « dieu Mahomet », de son tombeau suspendu entre ciel et terre, et des candélabres qui luisent, nuit et jour, à la Mecque. Nous croyons que ces histoires, absurdes et incohérentes, servaient à empêcher les Français de Syrie de se convertir à l'Islamisme. Les conversions n'étaient pas très fréquentes, mais plus d'un chrétien adopta la loi musulmane. Le danger des conversions était évident. Pour les réprimer, la Règle du Temple édictait des mesures sévères (1). En tout cas, la légende de la vie et de la mort de Mahomet était très répandue parmi les Francs d'Outre-

(1) Edit. H. de Curzon, p. 154 et 157.

Mer. Thietmar, pèlerin du XIII^e siècle, la dénonce comme fausse et s'en montre scandalisé (2). Si l'auteur de la *Chanson de Jérusalem* la rapporte, c'est qu'il l'avait souvent entendue, c'est qu'il était surtout croyant et fidèle à sa religion, bien que sa haine du Sarrasin fût beaucoup moins vive que celle de Richard le Pèlerin.

La Syrie, tel devait être le sujet des poèmes d'*Antioche*, de *Jérusalem* et des *Chétifs*, ainsi que des nombreux autres poèmes que nous avons perdus, entre autres ceux consacrés à la gloire des Hospitaliers et des Templiers, mais la Syrie où vécurent des Français, la Syrie qui fut, pour un grand nombre de familles françaises, une véritable patrie.

En étudiant d'une façon magistrale l'architecture religieuse et civile des Croisés dans le Royaume Latin de Jérusalem, Camille Enlart avait établi : « 1^o qu'il existe une école d'Outre-Mer ; 2^o qu'elle est aussi française qu'aucune des écoles romanes de la France ; 3^o qu'elle se distingue très nettement des écoles romanes de France, tout en se rattachant non moins nettement au groupe qui comprend la Bourgogne et les provinces situées au sud de la Loire » (3). Nous pouvons, à notre tour, résumer les résultats de notre enquête par les trois points suivants :

1^o qu'il a existé un cycle de poèmes épiques propres aux Français d'Outre-Mer ; 2^o que ces poèmes des Croisades étaient aussi français d'inspiration que n'importe quelle chanson de geste écrite en

(2) « Tumba illa Maumet non pendet in aere, ut quidam asserunt, immo super terram est. Et non habetur ibi amplius de corpore suo nisi dexter, quia reliquum corpus ejus totum a porcis Christianorum devoratum est. De cujus vita plurimas turfes audivi. (Thietmar, *apud* Laurent, p. 50). Il va sans dire qu'en Occident les récits sur le prophète arabe étaient plus nombreux et plus violents. Ils existaient même avant la première Croisade de Syrie.

(3) *Monuments*, I, p. 32.

France ; 3° qu'ils se distinguent très nettement des autres poèmes épiques par leur matière foncièrement « syrienne », tout en se rattachant particulièrement aux Provinces du Nord de la France.

Nous serions heureux, si, au cours de notre travail, nous avions réussi à mettre en relief, des Croisades, un des résultats dont on parle le moins : l'expansion de la langue française dans le Proche-Orient, au Moyen-Age. Paul Meyer consacra un beau mémoire à l'emploi de la langue française en Italie (4). Mais c'était en français que parlaient, qu'écrivaient tous les Latins, tous les Occidentaux, installés dans le Proche-Orient à la suite des Croisades, tel l'étonnant Philippe de Novare dont Gaston Paris avait, le premier, établi la nationalité italienne (5). Sur ce même Philippe, Paul Meyer notait : « Disons cependant que, pour être né en Lombardie, Philippe de Novare n'en appartient pas moins à la littérature française, *puisqu'il passa toute sa vie en Terre Sainte et en Chypre, dans un milieu français, et qu'il fait assez voir, par les citations et les allusions littéraires, qui abondent en certains de ses écrits, que son éducation avait été purement française* » (6).

En effet, elle fut bien, au XII^e siècle, un milieu français aussi, cette Syrie, qui, dès l'aurore de l'Histoire, reçut la visite de tous les conquérants et s'assimila toutes les civilisations du monde. Là-bas, les cathédrales romanes ont leur place au milieu des nécropoles phéniciennes, des temples grecs, des routes romaines, des églises byzantines, des palais et des mosquées arabes.

(4) « *De l'expansion de la langue française en Italie pendant le Moyen Age* ». (Rome, 1904) (*Atti del Congresso internazionale di Scienze Storiche ; Sezione Storia delle Letterature*).

(5) *Romania*, XIX, 1890, p. 99.

(6) *Op. cit.*, p. 23. C'est nous qui soulignons.

On discutera pendant longtemps sur les effets des Croisades. Elles finirent par un échec. Mais, au prix de plus de cinq millions de victimes, elles permirent à la France d'élargir considérablement son horizon. Cette féodalité jeune, guerrière, turbulente, était fatiguée de ses guerres intestines, quand, sous l'impulsion de Cluny, retentit l'appel d'Urbain II. Pour le seigneur ambitieux, épris de lutte et d'héroïsme, enfermé dans les limites étroites de ses terres, pour l'homme du peuple, qui croupissait dans la misère et la soumission, la Croisade syrienne fut une délivrance. Ce fut dans une sorte d'enthousiasme mystique que tous, riches et pauvres, prêtres et guerriers, cédèrent à cette « invitation au voyage ».

Mais quelle magnifique découverte que celle de l'Orient par les Français aux XII^e et XIII^e siècles ! Le monde arabe, riche de cinq siècles de culture, la Syrie médiévale, foyer d'une civilisation raffinée, ouvrirent aux nouveaux maîtres leurs richesses matérielles et morales.

Comme les châteaux francs de Syrie, les poèmes des Croisades constituent des témoignages importants sur une société française, déracinée de France, pour vivre, sous d'autres cieux, pendant deux siècles environ, une magnifique épopée. Sur ces châteaux, comme sur ces poèmes, l'influence orientale est sensible. Ces conquérants, conquis par l'attrait, la poésie, le luxe et le soleil de la Syrie, ont laissé dans leurs *Gestes* un reflet de leur âme, française toujours certes, mais fortement attachée à cette terre célèbre, où, au risque de leur vie, ils avaient transporté leurs foyers, leurs institutions, leur langue et leur religion (7).

(7) On nous permettra de ne pas insister ici sur la continuité des traditions françaises en Syrie depuis les Croisades. Ce sujet a été maintes fois traité : il suffirait de consulter le volumineux ouvrage de Masson : *Éléments d'une bibliographie française de la Syrie*, Marseille, 1918, in-4°. Surtout nous ne voulons pas

Pendant que, là-bas, des artistes français bâtissaient des églises, que des ingénieurs militaires français dressaient des forteresses, encore aujourd'hui debout, des poètes non moins français, bercés par le souvenir de Roland et de Charlemagne, essayaient, à leur tour, d'élever un monument à la gloire de ces chevaliers d'Outre-Mer. Ils ont chanté leurs victoires, leurs malheurs, leur joie et leurs sacrifices. C'est pour avoir séparé ces *Chansons* des Colonies franques de Syrie, que les historiens littéraires ont vu dans les auteurs primitifs du cycle des Croisades, des poètes médiocres, imitateurs serviles des trouvères antérieurs, suppléant à leur manque d'imagination par l'utilisation des chroniqueurs.

Encore une fois, les *Chansons d'Antioche*, de *Jérusalem* et des *Chétifs* sont bien nées en Syrie. Elles ne peuvent être dues qu'à des Français d'Outre-Mer, des Croisés établis là-bas. Ces trouvères ne furent pas de simples pèlerins, qui, une fois rentrés en Occident, se donnèrent pour tâche de faire un « reportage » rimé sur l'Orient Latin. C'est pour être écoutés des Français d'Outre-Mer, en premier lieu, que les auteurs des *Chansons d'Antioche*, de *Jérusalem* et des *Chétifs* célébraient la dynastie qui régnait à Jérusalem, qu'ils exaltaient la vaillance des premiers conquérants de la Terre-Sainte, qu'ils vantaient les mérites des grands pèlerinages syriens, qu'ils retraçaient enfin un tableau aussi fidèle que pittoresque de la vie franque en Syrie. Nul plus que les Français d'Outre-Mer ne pouvait s'intéresser à leurs récits, et c'est pour eux, pour eux avant tout, qu'ils avaient écrit.

donner à ce travail purement littéraire la moindre allure politique. Cf. également Louis Madelin, *L'Expansion Française, de la Syrie au Rhin*, Paris, 1918, in-16, p. 1 à 55 : un brillant tableau des Colonies franques de Syrie et de leurs conséquences historiques.

On ne doit plus composer l'histoire des Colonies franques de l'Orient Latin au Moyen Age, sans consacrer un long chapitre à la vie littéraire des Français d'Outre-Mer. Si nous n'avons pas réussi à achever ce chapitre, il nous suffirait d'en avoir démontré l'importance.

FIN

Vu le 25 Juillet 1932.

Le Doyen de la Faculté des Lettres,

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer.

Le Recteur de l'Académie de Paris.

Pour le Recteur, *l'Inspecteur de l'Académie,*

A. GODART.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX NOMS PROPRES CONTENUS

DANS LE PRÉSENT OUVRAGE

- ABBON DE FLEURY-SUR-LOIRE, 61.
ABBÉ DE FÉCAMP, un des « Chétifs », 139, 240, 247, 255, 376.
ABRAHAM, roi sarrasin, 246, 248, 253.
'ACRE, 99, 105, 115, 127, 292, 293, 294, 303, 324, 325, 356, 360, 367.
ADANA, ville de Cilicie, 178.
ADHÉMAR, évêque du Puy, 100, 134, 136, 148, 171, 191, 225, 227, 228, 231, 267, 273, 341.
AFDAL, général égyptien, 257, 278.
AGOLANTS (LES), 98, 218 n.
AHMED, fils de Mérwan, 233.
AICART DE MONTMERLE, 346.
AK SONKOR, 203.
ALBERT D'AIX, 123, 128, 136, 141 sqq., 149, 152, 157, 158, 163, 164, 167, 172, 174, 177, 183, 184, 186, 210, 215, 230, 268, 331-335, 339, 340, 375.
'ALEP, 81, 140, 147, 179, 181, 184, 185, 197, 203, 204, 216, 233, 283, 287, 296, 360, 398.
'ALEXANDRETTE, 169.
ALEXIS, empereur de Byzance, 81, 113, 156-162, 166, 167, 169, 207, 235, 275, 334.
'ALI BABA, 250.
ALI BEN-ABBAS, 286.
ALIX DE CHYPRE, 308.
ALMORAVIDES (LES), 75, 76.
ALP-ARSLAN, 165, 197.
ALPHONSE II, 53.
ALPHONSE VI, 57, 58, 62.
ALPHONSE VIII, 63.
ALTOUNTASCH, frère de Corbaran, 140, 203.
AMAURY I^{er}, roi de Jérusalem, 116, 285, 321, 323, 396.
AMBROISE, trouvère, 127 sqq., 283, 294, 302, 382.
AMÉDELIS, 225, 227, 229, 266, 272, 328.
ANSELME DE RIBEMONT, 42, 217, 228.
ANSIZ, général turc, 262.
ANTARADUS, 311.
ANTIOCHE, 32, 72, 92, 95, 96, 105, 113, 119, 124, 125, 126, 128, 129, 136, 144, 146, 171, 182, 186, 197 sqq., 260, 269, 270, 272, 288, 293, 298, 300, 330, 341, 376, 392.
APAMÉE, 392.
APOLLON, 96.
AQUITAINE, 53.
ARADUS, 311.
ARAGON, 55.
ARCHAMBAUD, vicomte de Mâcon, 64.
ARCHAS, 123.
ARDRES, 130.
ARMANAZ, village syrien, 198.
ARNOUL, chapelain du duc de Normandie, 300.
ARNOUL II, LE VIEUX, sei-

- gneur d'Ardres, 130, 335
sqq.
- ARSLAN TASH, 217.
- ARTAIS, ville de Syrie, 96, 184
- ARTHAGE, ville sarrasine, 89.
- ARTHUR (le roi), 127, 304.
- ARTOIS, 161.
- ASCALON, ville de Syrie, 82,
109, 257, 266, 267, 269, 272,
278, 369, 370.
- 'ASSASSINS (LES), 284, 285, 286,
291.
- AYMAR LE MOINE, 127.
- AYMERI DE NARBONNE, 32.
- AZARBEIDJAN, 203.
- BAGDAD, 81.
- BAIARS, cheval célèbre, 271.
- BALAT, 147.
- BALDUK DE SAMOSATE, 182.
- BARBASTRE, 32, 52, 58.
- BARCELONE, 52, 53, 54, 71.
- BARI, 143.
- BARKYAROK, Soudan de Per-
se, 139, 140, 201, 202, 203,
204, 218.
- BARLETTA, 143.
- BARUT (BÉRYTE ou BEYROUT)
ville de Syrie, 115, 384.
- BASILE CHOUMNA, 181.
- BAUDOIN I^{er}, d'Edesse, roi de
Jérusalem, 79, 81, 94, 95,
96, 107, 109, 115, 116, 158,
174-184, 235, 267, 268, 274,
276, 277, 288, 352, 354, 359.
- BAUDOIN III, 320, 321, 322, 354.
- BAUDOIN DE BEAUVAIS, un des
« Chétifs », 111, 139, 140,
239, 240, 246-249, 253-256,
376, 383, 388 (en note).
- BAUDOIN D'IBELIN, 298.
- BAUDOIN LE LÉPREUX, 82, 297,
328.
- BAUDOIN DE SEBOURC, 116, 396.
- BAUDRI DE BOURGUEIL, 120,
129, 217.
- BÉATRIX, mère d'Ida, 92, 93.
- BÉATRIX, mère d'Elyas, 98,
103.
- BÉCHADA, 121, 131, 345, 346.
- BEIBARS, 394.
- BEITNOUBA, 147.
- BÉNÉVENT, 49.
- BENOIT VIII, 47.
- BERNARD, abbé de Cluny, 58.
- BERNARD (St), 32, 353.
- BERTRAN DE BORN, 302, 303.
- BETHLÉEM, 373, 374.
- BOHÉMOND I^{er}, 32, 50, 100, 115,
156-159, 171, 176, 177, 178,
180, 190, 192, 196, 198, 206,
209-212, 215, 220, 225, 228,
230, 232, 251, 258, 269, 274,
276, 292, 339, 366-368, 395.
- BOHÉMOND III, 303, 322, 380.
- BONIFACE DE MONTFERRAT, 305.
- BOROUJDJERD, 203.
- BORSOKI, seigneur sarrasin,
147.
- BOUTOUMITÉS, chef des Tur-
coples, 167, 171 (en note).
- BRAS-SAINT-GEORGES, 157.
- BROHADAS, fils du Soudan,
106, 200, 201, 232, 241.
- BRUDALAN, émir sarrasin, 242.
- BULGARIE, 142, 157.
- BUTENTROT, 174.
- BYZANCE, 50, 142, 149, 151,
156, 162, 186, 360.
- CAFARO, chroniqueur génois,
346, 347, 348.
- CAIRE (LE), 81, 307.
- CALABRE (Italie), 159.
- CALABRE, mère de Corbaran,
magicienne, 94, 96, 99, 104,
107, 108, 112, 114, 115, 139,
200, 202, 218, 242-244, 250,
271, 279, 380, 381.
- CALIXTE II, pape, 63.
- CAMBRÉSIS, 161.
- CASSIN (Mt), 49, 66, 76, 159.
- CATHERINE (Ste), 311, 315-319.
- CÉRINES (Chypre), 324.
- CÉSARÉE (Palestine), 127, 367.
- CHARDON DE REIMS, 307.
- CHARLEMAGNE, 30-33, 49, 53,
85, 94, 127, 149, 150, 151,
328, 352, 406.
- CHARLES LE CHAUVE, 38-40, 54.

- CHARNIER-AU-LION, 111, 268, 374.
- CHEVALIER AU CYGNE, 81, 91-94, 98, 103-105, 107, 352, 395, 399.
- CIVETOT, 70, 81, 139, 148, 163, 167, 195, 200, 201, 204, 240, 270.
- CLERMONT (Concile de), 33, 36, 67-75, 105, 114, 135, 140, 141, 143, 200, 329.
- CLUNY, 43-49, 52, 54-58, 60-63, 64-78, 404.
- COÏMBRE, 56.
- COLOGNE, 142.
- COLOMAN, 157.
- COMNÈNE (Anne) 139, 152, 161.
- COMPOSTELLE, 48, 58-63, 150.
- CONON DE BÉTHUNE, 304, 306.
- CONON DE MONTAIGU, 157.
- CONRAD, évêque d'Halberstadt, 313.
- CONRAD DE MONTFERRAT, 303.
- CONSTANCE, empereur romain, 311.
- CONSTANCE, reine de France, 100.
- CONSTANTINOPLE, 95, 100, 140, 156-162, 163, 169, 269, 303, 304, 306.
- CORBADAS, roi de Jérusalem, 95, 101, 251, 261, 270, 271.
- CORBARAN (KERBOGHA), seigneur de Mossoul dans l'histoire, roi d'Oliferne dans la poésie épique, 81, 83, 94, 96, 101, 105, 106, 108, 110, 112, 114, 115, 119, 120, 128, 129, 139-140, 141, 199, 200-204, 205, 208, 211, 214, 216, 218-225, 227, 230, 232, 235, 240, 244, 248, 250, 252, 254, 272, 282, 328, 341, 376, 379, 386, 387.
- CORNUMARANT, fils de Corbadas, 95, 100, 101, 105, 107, 108, 251, 261, 264, 268, 271, 272, 276, 354, 373.
- CORONDE, 200.
- CRÉPIN (Robert), chef normand, 50.
- CYRRHUS, 179, 180.
- DALMACIUS, moine de Cluny, 62, 68.
- DAMAS, 112, 181, 197, 204, 216, 262, 285, 295, 296, 313.
- DAMIETTE, 293, 323, 380.
- DANISCHMEND, seigneur sarrafin, 275.
- DIDON, 115.
- DJENAHEDDAULA, seigneur d'Emèse, 199, 216.
- DOKAK, seigneur de Damas, 197, 198, 204, 216.
- DORYLÉE, 171, 172.
- DURAZZO, 159.
- ECRY-SUR-AISNE, 305.
- EDESSE (aujourd'hui Ourfa), 180, 181, 182, 197, 205.
- EKKEHART D'AURA, 145, 218.
- ELIOXE, 88-91.
- ELYAS, 98, 109.
- ENGUERRAND DE SAINT - POL, 184, 185, 228, 231, 235, 263, 268.
- ERACLE, patriarche de Jérusalem, 115.
- ERARD DE VALERI, 325.
- ERMOGÈNE, 90.
- ERNOUL, Chroniqueur, 320, 383.
- ERNOUL, un des « Chétifs », 139, 140, 239, 240, 246, 247, 376, 381, 388 (en note).
- ESTATIN L'ESNASÉ (Tatikios), 156-162, 167, 207, 208.
- ETAMPES, 100.
- ETIENNE VII, comte de Blois, 69, 100, 159, 168, 169, 170, 189 (n.), 199, 208, 210, 215, 241, 243.
- ETIENNE D'ANTIOCHE, 286.
- EUDES DE BOURGOGNE, 70.
- EUDES, comte de Nevers, 325, 358.
- EUPHRATE, 181, 241, 376, 377.
- EUSTACHE DE BOULOGNE, 67,

- 79, 94, 99, 104, 108, 113, 278, 352.
- EVÊQUE DE FOROIS, un des « Chétifs », 139, 240, 244, 247, 252, 254, 255, 256, 264, 376, 383.
- EVÊQUE DE MARTORANO, 261, 267, 268, 272, 273.
- EVERVIN DE CREIL, 226.
- FARAMON LE TYRAN, géolier, 242.
- FARIDJ (AL), général sarra-sin, 181, 182.
- FAUCHET (Claude), 97.
- FERDINAND I^{er} de Castille, 56, 57.
- FIRDOUSI, poète persan, 388 (en noté).
- FLANDRE, 161, 178.
- FLORIE, sœur de Corbaran, 86, 111, 114, 202, 248.
- FOUCHER DE CHARTRES, 143, 172, 176, 182, 209, 210, 215, 218, 225, 229, 235, 300.
- FOUCHER DE MEULAN, un des « Chétifs », 240, 376.
- FOUCHER L'ORPHELIN, 213, 215, 272.
- FOULQUES, roi de Jérusalem, 288.
- FRANÇOIS D'ASSISE (St.), 64.
- FRÉDÉRIC II, 307.
- FRÉDÉRIC BARBEROUSSE, 99.
- FREINET (Château du), 46.
- GALICE, 60.
- GARCIA IV, de Navarre, 56.
- GARGAN (Mt.) 45, 49.
- GARSION, seigneur d'Antiche, (Yaghi-Sian) 96, 102, 105, 107, 146, 192-195, 196, 197-200, 205, 210, 214, 270.
- GAUCELM FAIDIT, 306.
- GAUTHIER-SANS-AVOIR, 81, 139, 334.
- GAUTIER, chancelier d'Antioche, 300.
- GAZA, 293, 317.
- GÉLASE I^{er}, pape, 49, 66.
- GÉLASE II, pape, 62.
- GEOFFROI LE TORT, 320.
- GEORGES (St.), 250, 259, 265, 311, 362 sqq, 367 sqq, 370 sqq, 384.
- GÉRARD, abbé de Saint-Trond, 95, 101, 105.
- GÉRARD DE MAULÉON, 232.
- GÉRARD DE MONTRÉAL, 320.
- GIRAUT DE BORNEIL, 303.
- GIRAUT DE CABRERA, 126.
- GODEFROY DE BOUILLON, 32, 33, 52, 70, 80, 86, 94-100, 101-116, 123, 127, 151, 157, 158, 160, 168, 171, 173, 177-180, 187, 190, 202, 213, 214, 219, 228, 230, 240, 251, 261, 264-267, 276, 277, 278, 332, 342, 345, 346, 350 sqq, 353, 359, 368, 372, 376, 398, 399.
- GODEFROY DE HACHE, 158.
- GOLIAS, champion du Soudan, 239, 244, 251.
- GONDEMAR DE « UNIXI », 346.
- GONTIER D'AIRE, 187, 188, 235.
- GOSSON, 184.
- GRAINDOR DE DOUAI, 86, 96, 105, 118, 122, 128, 129, 131 sqq, 142, 149, 151-154, 156, 214, 220, 238, 240, 256, 340, 344, 390, 394, 395.
- GRÉGOIRE IV, pape, 34.
- GRÉGOIRE VII, pape, 51, 65, 66.
- GRÉGOIRE IX, pape, 293.
- GUI, châtelain de Coucy, 306.
- GUI LE SÉNÉCHAL, 156.
- GUIBERT (Antipape), 51, 159.
- GUIBERT DE NOGENT, 145, 183, 195, 217, 230.
- GUILLAUME I^{er}, comte de Provence et d'Arles, 46.
- GUILLAUME IX, duc d'Aquitaine, 131, 132, 301, 389, 390, 391.
- GUILLAUME LE CONQUÉRANT, 168.
- GUILLAUME, frère de Tancrede, 173.
- GUILLAUME DE RIVET, 340.

- GUILLAUME DE TYR, 128, 142, 143, 163, 260, 285, 314, 321, 322, 346, 377, 387, 392, 398, 399.
- GUISCARD (Robert), père de Bohémond, 50, 51, 206.
- GUYNEMER DE BOULOGNE, 178.
- HAKIM BIAMRILLAH, 41 sqq.
- HARIM, ville syrienne, 198 n.
- HAROUN ER-RASCHID, 322, 380.
- HARPIN DE BOURGES, un des « Chétifs », 70, 111, 139, 140, 240, 248, 249, 250, 252, 255, 256, 376, 383, 384, 385, 386, 387, 390, 396.
- HARRAN, 204.
- HAURAN, 363.
- HENRI IV, empereur d'Allemagne, 51.
- HENRY, archevêque de Tyr, 115.
- HÉRACLÉE, 132, 174.
- HERLUIN, 222, 223.
- HERVÉ, chef normand, 50.
- HERVÉ DE CHÉREL, 263, 272.
- HILDEBRAND, futur Grégoire VII, 50.
- HOMFROY DE TORON, 298.
- HOMS (Emèse), 204.
- HONGROIS, 142.
- HOSPITALIERS, 393, 402.
- HUGUES I^{er}, roi de Chypre, 307, 313.
- HUGUES, abbé de Cluny, 48, 57, 61, 62, 66, 70.
- HUGUES DE BERZÉ, 306.
- HUGUES LE GRAND, 100, 157, 160, 171, 225, 227, 231, 274, 342.
- HUGUES DE SAINT-POL, 231.
- HUNGIER L'ALLEMAND, 232, 263, 272.
- IBN BATLAN, 286.
- IBN CHADDAD, cadî d'Alep, 147, 283, 286, 289, 291, 298, 356, 360, 386.
- IBN DJOBAÏR, 288.
- IBN EL ATHIR, 197, 209, 220, 221, 277, 356, 401.
- IBN KHALDUN, 359, 379, 401.
- IBRAHIM EL MOUSSALLI, 356.
- IDA, mère de Godefroy, 80, 93, 98, 108.
- IDLIB, ville de Syrie, 198 n.
- ILGAZI, 147, 262.
- INNOCENT IV, pape, 292.
- IRIA FLAVIA, 62.
- ISMAÏL, oncle de Barkyarok, 203.
- ISMAÏL LE BATÉNIEN, 285.
- JACQUES D'IBELIN, 320.
- JACQUES DE VÉRONE, 315, 317.
- JACQUES DE VITRY, 293, 307, 313, 370, 380, 382, 383, 384.
- JACÛT, géographe arabe, 189.
- JAFFA (Syrie du Sud), 277, 297, 367.
- JAUFRE RUDEL, 301.
- JEAN VIII, pape, 36-40, 41, 42, 45, 66, 74.
- JEAN X, pape, 41.
- JEAN XVIII, pape, 41, 47.
- JEAN D'IBELIN, 320.
- JEHAN D'ALIS, 139, 240, 255, 256, 376, 396.
- JÉRUSALEM, 41, 58, 64, 72, 74, 95, 97, 99, 109, 112, 115, 123, 125, 134-136, 139, 147, 154, 218, 248, 251, 257 sqq, 283, 288, 289, 293, 298, 308, 315, 318, 336, 345, 351, 354.
- JOINVILLE, 284, 289, 290, 291, 294, 297, 298, 313.
- JOSSELIN, seigneur d'Edesse, 284.
- JOURDAIN (LE), 251.
- JUSTINIEN, 315, 365.
- KAL'AT DJA'BAR, 290.
- KAMALEDDINE, 205, 209, 210.
- KERBOGHA, voir CORBARAN.
- KHABOUR, 166 (en note).
- KILIDJ ARSLAN, 165, 166.
- KINNESRIN, 197.
- KRAC DES CHEVALIERS, 299 n.
- LAMARTINE, 121.
- LAMBERT, évêque d'Arras, 73.
- LAMBERT D'ARDRES, 130, 335-340.

- LANCE (SAINTE), 145, 219, 227, 272.
 LAON, 121.
 LATTACQUIEH, Laodicée ou la Liche, 293, 366.
 LAUGALIE, 114.
 LEFKÉ, 171, 172.
 LÉON IV, 36.
 LÉON IX, 50.
 LÉRINS (Iles de), 45-46.
 LIBAN (région syrienne), 314.
 LILLEFORT, 98, 103.
 LISBONNE, 53.
 LOTHAIRE, 88, 91.
 LOUIS LE DÉBONNAIRE, 54.
 LOUIS IX (Saint), 77, 85, 285, 289, 290, 308, 325, 345.
 LUCABEL, magicien sarrasin, 271, 272.
 LYDDA, 311, 363, 364 sqq.
 MAARRA (Syrie), 131, 263.
 MADRID, 120.
 MAHMOUD, frère de Barkyarak, 202, 203, 204.
 MAHOMERIE (d'Antioche), 189, 229.
 MAHOMERIE (el Bireh), 266, 267, 371 sqq.
 MAHOMET, 30, 31, 36, 80, 96, 199, 200, 209, 254, 266, 268, 271, 286, 354, 358, 371, 381, 401.
 MALCOLON, chef sarrasin, 263.
 MALEC ADEL, 291.
 MALEC SCHAH, 165, 166, 202, 203.
 MALQUARRÉ, 98.
 MAMISTRE, 178, 179, 180.
 MANCOUR (AL), 53, 54, 60, 61.
 MARASCH, 182.
 MARCABRUN, 301.
 MARCHE D'ESPAGNE, 52-54.
 MARIE DE VENTADOUR, 306.
 MARKES, 103.
 MARSILE, 328.
 MATABRUNE, 98, 103.
 MATHIEU D'EDASSE, 166, 181.
 MATROINE ou MATRONE, 114.
 MATROSILIE, 88-91.
 MAYENCE, 142.
 MAYEUL (abbé de Cluny), 46, 67, 68.
 MECQUE (LA), 34, 80, 94, 95, 104, 108, 266, 381, 401.
 MÉLITÈNE, 275, 284.
 MERJ DABIK, 217.
 MELFI, 76.
 MICHEL LE SYRIEN, 146, 248.
 MODJAHED, pirate sarrasin, 47.
 MOHAMMED, fils de Yaghi-Sian, 198, 199, 201.
 MONT DES OLIVIERS, 64, 263, 374.
 MONT DE TYGRIS, 246-249, 255.
 MONTJOIE, 273.
 MORANT, 114.
 MOSSOUL, 81, 140, 204, 291.
 MURGAFFIER, 115.
 MURGALÉ ou SORGALÉ, 239, 244, 251.
 NAPLES, 49.
 NAPLOUSE, 278, 366, 376.
 NAZARETH, 289.
 NICÉE, 81, 95, 139, 157, 160, 161-170, 171, 270.
 NICÉPHORE II PHOCAS, 48, 72.
 NICOLAS II, pape, 50.
 NICOLAS D'ACRE, 298.
 NICOSIE, 324.
 NIMÈGUE, 80, 91, 92, 94, 98, 108.
 NORMANDS, 33, 48, 50-51, 76.
 NOUREDINE, 296, 360.
 ODILON, abbé de Cluny, 45, 55, 56, 61, 64, 67, 68.
 ODON, abbé de Cluny, 49, 61, 67.
 ODON DE BEAUVAIS, 231.
 ODON DE DEUIL, 301.
 OLIFERNE, 81, 94, 101, 111, 115, 242, 243, 250, 251, 254, 255, 379, 386, 390, 392.
 OLIVIER, compagnon de Roland, 32.
 ORIENT, 98, 103.
 ORONTE, 185, 187, 188, 190, 191, 333.

- ORTOK, émir sarrasin, 262.
 OSTIE, 34.
 OTHMAN, calife, 312.
 OTHON, empereur d'Allemagne, 80, 90-94.
 OUSAMA IBN MOUNKIDH, 283, 288, 289, 290, 295, 309, 359, 377, 385, 401.
 OXFORD, 120.
 PAMPELUNE, 55.
 PANÉAS, 285, 295.
 PAPION, loup sauvage, 248, 249, 384, 386.
 PASCAL II, pape, 48.
 PATERNE, 55.
 PEIRE VIDAL, 303, 306.
 PÉLÉKAN, 116.
 PÉPIN LE BREF, 52.
 PETCHÉNÈGUES (LES), 142.
 PHILIPPE I^{er}, roi de France, 140.
 PHILIPPE-AUGUSTE, 97, 99, 122.
 PHILIPPE DE NANTEUIL, 307, 308.
 PHILIPPE DE NOVARE, 320, 322, 323, 324, 403.
 PHIROUZ, 206-212, 215, 339, 341.
 PIERRE BERTHÉLEMI, 219, 328.
 PIERRE CHAPPE, 323.
 PIERRE L'ERMITE, 32, 77, 78, 81 (n.), 111, 119, 139, 140, 141 sqq, 149, 151, 152, 154, 163, 167, 195, 196, 204, 219, 220-225, 229, 240, 256, 260, 266, 268, 270, 272, 274, 281, 328, 345, 353, 355, 368.
 PIERRE LE VÉNÉRABLE, 70.
 PISE, 41.
 PLANTAMOR, cheval célèbre, 271.
 POITIERS, 52.
 PONS DE CHAPTEUIL, 307.
 PONT DE FER, 113, 184, 185.
 POSTIAUS (Pierre), 226.
 POUILLE (LA), 159, 169.
 POULAINS (LES), 294.
 PUY (LE), 345.
 QAZOUIN, 197.
 RABI'A ADAWIYA, 298 (en n.).
 RAIMBAUT CRETON, 111, 190, 191, 235, 263, 264, 265.
 RAIMBAUT DE VAQUIERAS, 305.
 RAIMOND, prince d'Antioche, 106, 322, 391-394.
 RAIMOND II, comte de Rouergue, 54.
 RAIMOND D'AGUILERS, 143, 172, 175, 186, 209, 212, 218, 225, 228, 229, 230, 235, 300.
 RAIMOND PELET, 346.
 RAIMOND DE SAINT-GILLES, 32, 48, 100, 140, 158, 159, 171, 173, 211, 227, 228, 233, 265, 272, 275, 281, 345 sqq, 368, 382.
 RAMIRE III, d'ARAGON, 56.
 RAMLEH, RAMES ou RAMA, 95, 134, 259, 260, 265, 268, 272, 277, 278, 352, 364, 365 sqq, 379 sqq.
 RAOUL DE CAEN, 175, 176, 180, 186, 210, 218, 229.
 RAOUL DE SOISSONS, 307, 308.
 RAOUL DE TABARIE, 323.
 RAWANDAN, 181.
 REDOUAN, sultan d'Alep, 140, 147, 198, 204, 216.
 RÉGNIER ou RENIER, 92, 93, 98.
 REI, 204.
 RENAUD DE CHÂTILLON, 34, 381.
 RENAUD PORQUET, 105, 192, 193, 194, 195, 235, 272.
 RENAUD DE SAGETTE, 298.
 RENAUD DE TOUL, 230.
 RENAX ou RENAU, 102, 118, 396.
 RENIAUMES, comte de Montreuil, 99, 113.
 RICHARD II DE NORMANDIE, 318.
 RICHARD DE CAUMONT, 96, 139, 140, 202, 239, 240, 242-245, 250, 376, 379, 381.
 RICHARD - CŒUR-DE-LION, 99, 127, 291, 297, 301-304, 306.
 RICHARD LE PÈLERIN, 96, 102, 105, 107, 108, 120, 122, 128,

- 131 sqq, 142, 151, 152, 153,
 154, 156, 157, 158, 161, 163,
 167-170, 175, 176, 184, 185,
 188, 190, 197-200, 210-215,
 220-226, 235, 237, 258, 260,
 280, 326 sqq, 340 sqq, 395.
 RICHARD LE PRINCIPAT, 179.
 RICHARD DE VERDUN, 64.
 ROBERT DE CLARI, 304, 305.
 ROBERT DE FLANDRE, 130, 159,
 160, 161, 171, 184, 187, 188,
 212, 213, 219, 228, 238, 260,
 268, 272, 336, 340, 341, 343,
 346, 359, 366, 372.
 ROBERT LE MOINE, 213, 215,
 217, 221-225, 229, 232-235,
 326-329, 337.
 ROBERT DE NORMANDIE, 100,
 159, 171, 228, 268.
 ROGER II, de Sicile, 59.
 ROGER D'ANTIOCHE, 147.
 ROGER DE BARNEVILLE, 217.
 ROGER DE ROSOI, 372.
 ROGER DE TOENI, 182.
 ROLAND, 32, 406.
 ROME, 34, 35, 41, 46, 48, 75,
 159, 310.
 RONCEVAUX, 278.
 ROUGE-LION, 230, 267.
 ROUSSEL DE BAILLEUL, 50.
 RUDEMARS, 90.
 SAGETTE, 293.
 SAHAGUN, 56, 57.
 SAINT-DENIS, 120, 149, 268,
 308.
 SAINT-FOUR, 68.
 SAINT - GUILHEM - DU-DÉSERT,
 310.
 SAINT-JUAN DE LA PEÑA, 55.
 SAINT-SÉPULCRE, 33, 41, 42,
 43, 48, 49, 63-66, 72, 139,
 141, 188, 300, 309, 345, 346,
 352, 370, 371, 372.
 SAINT-SIMÉON (aujourd'hui
 Souédié) 189, 192, 229.
 SAINT-TROND, 95, 100, 104, 107,
 396, 397.
 SALADIN, 32, 99, 105, 116, 147,
 283, 286, 287, 288, 289, 290,
 291, 296, 297, 320, 345, 351,
 360, 380, 394.
 SALERNE, 49-50.
 SANCHE LE GRAND, 54, 55.
 SANSADOINE (Chamseddaula)
 198, 199, 200, 201, 271.
 SANT' ANGELO (Mt.), 49.
 SARDAIGNE (Italie), 41.
 SARDENAY (Syrie), 311, 313,
 314, 315.
 SARMAZANE, 199, 241, 244, 245.
 SATHANAS, Serpent fabuleux,
 246-249, 253-256.
 SAUXILLANGES, 68.
 SEPTIMANIE, 53, 54.
 SERGIUS IV, pape, 42.
 SEROUJ, 276.
 SICILE, 33, 48-51, 100, 281.
 SIDON, 289.
 SINAÏ, 311, 314, 315-319.
 SOKMAN, fils d'Ortok, 216,
 262, 276.
 SOLIMAN DE NICÉE, 101, 139,
 164, 165, 172, 179, 200, 270.
 SOUVIGNY, 68.
 SPALDING, 120.
 SPIRE, 142.
 STAVELOT, 310.
 SUGER, 120, 268, 301.
 SYRIE, 97, 112, 121, 123, 189
 (n.), 203, 238, 276, 292, 299,
 301, 309, 310, 315, 320, 325,
 345, 349, 351, 353, 361, 371,
 376, 377, 382, 383, 384, 385,
 386, 387, 393, 398, 399, 400
 sqq, 406.
 TAFURS (LES), 167, 194, 195
 sqq, 214, 215, 226, 231, 235,
 261, 264, 265, 266, 272, 274,
 353, 368.
 TANCÈRE, 32, 50, 70, 96, 100,
 107, 115, 157, 158, 160, 171,
 174-180, 219, 228, 235, 269,
 275, 278, 292, 367.
 TAPHNUZ, 182.
 TARÉK IBN ZIAD, 29.
 TARRAGONE, 76.
 TARSE, 70, 72, 175, 176, 177,
 178, 179.

- TASSE (LE), 168, 244.
TATIKIOS, voir Estatin.
TAURUS, 175.
TELL BASHER, 181.
TEMPLIERS (LES), 285, 288, 289,
293, 312, 386, 393, 402.
TERVAGANT, 96.
THÉODORE L'ARMÉNIEN, 181,
182.
THIBAUT, fils d'Etienne de
Blois, 344.
THIBAUT IV DE CHAMPAGNE,
307, 308.
THIERRY DE LAUSANNE, 100-
101.
THOMAS DE LA FÈRE, 241.
THOMAS DE MARLE, 264, 272,
273, 374.
TOGHTÉKIN, 199, 216.
TOLÈDE, 58, 67, 76.
TORTOSE, 311, 312, 313.
TOUR DAVID, 272, 372.
TRIPLE OU TRIPOLI, 115, 298,
345.
TROIA, 76.
TUDEBODE, 136, 192, 193, 194,
195, 217.
TURKAN KATOUN, 202-204.
TURNICAN, 270.
TUTUCH, 140, 165, 166, 197,
203, 204, 216, 262.
TYR, 115, 129, 292, 294, 303.
ULRICH ou Udalrich, moine
de Cluny, 61.
URBAIN II, 32, 33, 36-40, 45,
62, 65-77, 134, 139, 200, 206,
282, 404.
UZERCHE, 306.
VAL DE GURHÉNIE, 113.
VAL DE JOSAPHAT, 70, 366, 372,
373.
VALENSOLE (Basses-Alpes), 46.
VIA TOLOSANA, 310.
VIEUX DE LA MONTAGNE, 181,
182, 285.
VILLEHARDOUIN, 204, 306.
WATTHAB, fils de Mahmoud,
217.
YAGHI-SIAN, voir Garsion.
YAHYA D'ANTIOCHE, 41.
YSABRAS, chef sarrasin, 263.
YVES LE BRETON, 298.
ZACACCA, 75.
ZARRAD, voir Phirouz.
-

Table Analytique des Matières

INTRODUCTION — *Objet de cette étude* IX

BIBLIOGRAPHIE — *Liste des Ouvrages cités* .. 1

PREMIÈRE PARTIE

Genèse de l'idée de Croisade

- I. — ORIENT ARABE ET OCCIDENT CHRÉTIEN : *Premier contact — Mahomet et Charlemagne — Importance de l'idée de Croisade dans l'épopée française. — Unité des Croisades françaises au Moyen Age* 29
- II. — DOCTRINE DE LA GUERRE SAINTE : *Origine ; évolution — Invasions de Rome — Le pape Léon IV — Jean VIII et ses luttes contre les Sarrasins — Jean VIII et Charles le Chauve — Nouvelle conception de la Monarchie franque* 33
- III. — LES SUCCESSEURS DE JEAN VIII : *L'importance de la destruction du Saint Sépulcre dans l'évolution de l'idée de Croisade* ... 40
- IV. — CLUNY : *L'institution, l'esprit, l'œuvre, la préparation des Croisades lointaines* 43
- V. — PÈLERINAGES ET CROISADES : *La Croisade des Normands en Sicile et le pèlerinage de Saint Michel du Mont-Gargan* 47
- VI. — LE PÈLERINAGE DE SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE ET LES CROISADES D'ESPAGNE : *Les Français en Espagne — Cluny en Espagne — Cluny et Saint Jacques de Compostelle*

— <i>Saint Jacques de Compostelle d'après les documents arabes</i>	51
VII. — CLUNY ET LA CROISADE SYRIENNE : <i>Les pèlerinages en Terre Sainte — Odilon, Grégoire VII, St Hugues et Urbain II — Cluny et le Concile de Clermont — Croisades espagnoles et Croisade syrienne</i>	63
CONCLUSION — <i>Plus de « génération spontanée » de la Croisade</i>	77

SECONDE PARTIE

Brève étude comparée des Manuscrits du Cycle des Croisades

I. — APERÇU GÉNÉRAL DU CYCLE DES CROISADES : <i>Etat présent des éditions — Ce qu'il a dû être à l'origine — La compilation de Bruxelles</i> ..	79
II. — LE MANUSCRIT 12558 : <i>Ses particularités — La plus ancienne version du Chevalier au Cygne</i>	87
III. — LE MANUSCRIT 1621 : <i>Ses particularités — 2^e version du Chevalier au Cygne</i>	97
IV. — LE MANUSCRIT 786 : <i>Ses particularités — Il conserve une version unique des Chétifs</i>	102
V. — LE MANUSCRIT 795 : <i>Ses particularités — Les branches nouvelles</i>	106
VI. — LE MANUSCRIT DE L'ARSENAL 3139 : <i>Ses particularités — Refonte du cycle — 1^{re} continuation de la Chanson de Jérusalem</i>	108
VII. — LE MANUSCRIT 12569 : <i>Le moins incomplet — Nouvelles continuations de la Chanson de Jérusalem</i>	112

TROISIÈME PARTIE

Le Cycle des Croisades - Section historique

La Chanson d'Antioche

CHAPITRE PREMIER

LE PROBLÈME DE « L'ANTIOCHE »

- I. — APERÇU HISTORIQUE DE LA QUESTION : *Insuffisance des travaux consacrés à l'étude de la Chanson d'Antioche* 117
- II. — LES DEUX HYPOTHÈSES EN PRÉSENCE : *Paulin Paris et Pigeonneau* 122
- III. — AVONS-NOUS UNE « CHANSON D'ANTIOCHE » ? *Nouvel examen des Manuscrits. — Exposé des différents témoignages en faveur de l'existence d'une Chanson d'Antioche* 124

CHAPITRE II

L'ŒUVRE DE GRAINDOR

- I. — *Difficultés de savoir ce que contenait exactement la « Chanson » de Richard — Les quatorze couplets attribués faussement à Richard : Erreur de Paulin Paris et de Pigeonneau — Discussion sur cette attribution — Le véritable auteur des quatorze couplets — Le rythme de la Chanson d'Antioche primitive* 131
- II. — ETENDUE DE L'ŒUVRE DE GRAINDOR : *Sa raison d'être, son importance — Motifs des erreurs qui y abondent* 137
- III. — RECHERCHES SUR LES SOURCES DE GRAINDOR : *Graindor et Albert d'Aix — La vision de Pierre l'Ermite — Origine de la légende — Réflexions sur la mentalité des Croisés — Légendes et traditions nées dans l'Orient Latin — La date du travail de Graindor, œuvre excitatoire* 141

CHAPITRE III

L'ŒUVRE DE RICHARD LE PÈLERIN. SON ORIGINALITÉ, SON IMPORTANCE HISTORIQUE. DÉMONSTRATION DE L'ORIGINALITÉ DU POÈME, ÉPISODE PAR ÉPISODE.

- I. — DÉMÊLÉS AVEC ALEXIS — LA CHANSON ET LES CHRONIQUEURS — *Arrivée de Robert de Flandre à Constantinople — Témoignage de Richard le Pèlerin* 156
- II. — SIÈGE ET PRISE DE NICÉE : *La Chanson et Albert d'Aix — Lâcheté du Comte Etienne de Blois* 162
- III. — BATAILLE DE DORYLÉE : *Démêlés de Tan-crède et de Baudoin — Valeur du témoignage de la Chanson d'Antioche — Marche à travers l'Asie Mineure — Mariage de Baudoin — Le Pont de Fer. — Exploits d'Enguerrand de Saint-Pol* 171
- IV. — SIÈGE D'ANTIOCHE : *Positions respectives des Croisés devant les murs de la ville — Exploits de Gonthier d'Aire — Misère des Croisés — Tableau de la famine — Exploit de Raimbaut Creton — Exploit de Renaud Porquet (Récit du trouvère comparé à celui des chroniqueurs — Supériorité du trouvère)* 186
- V. — HISTOIRE ET POÉSIE : *Les Tafurs — (Richard le Pèlerin et Guibert de Nogent) — La vérité historique sur Garsion, seigneur d'Antioche — Ambassade au Soudan de Perse : valeur du témoignage — Corbaran d'Oliferne dans l'histoire et dans les chansons de geste* 195
- VI. — RÉCIT DE LA PRISE D'ANTIOCHE : *Circonstances mystérieuses qui entourèrent cet*

événement — Bohémond et Phirouz — Nouvelles confirmations de l'originalité de la Chanson d'Antioche — Discussion des témoignages — Episodes originaux et traces du remanieur — Chute de la ville.. 205

- VII. — LA BATAILLE D'ANTIOCHE : *Arrivée de Corbaran d'Oliferne — Sa jactance — Siège d'Antioche — La disette parmi les Croisés — Pauvreté de Robert de Flandre — Invention de la Sainte Lance — Ambassade à Kerbogha — Episode de Pierre Postiaus et d'Evervin de Creil — La Chanson d'Antioche et Robert le Moine — La Chanson d'Antioche et le fragment provençal — La bataille d'Antioche — Victoire des Croisés — Chute de la Citadelle — Conclusion ..* 216

QUATRIÈME PARTIE

Les Poèmes légendaires du Cycle des Croisades

CHAPITRE PREMIER

LES CHÉTIFS

- I. — LA CHANSON D'ANTIOCHE ET LES POÈMES DE LA CROISADE POSTÉRIEURS — *Place des Chétifs dans les Manuscrits* 237
- II. — *Insuffisance de l'édition de C. Hippeau — Analyse complète des Chétifs d'après tous les Manuscrits — La Jérusalem délivrée et les Chétifs* 239
- III. — *Etude spéciale de la version du Manuscrit 786, omis pour tous les historiens — Quelle a été la version primitive des Chétifs* 251

CHAPITRE II

LA CHANSON DE JÉRUSALEM

- I. — *Analyse du poème — Son auteur — Com-*

- paraison avec les Chroniqueurs — Son faible lien avec l'Histoire — Jérusalem avec l'arrivée des Croisés 258*
- II. — *ESQUISSE D'UNE ÉTUDE GÉNÉRALE SUR LA CHANSON DE JÉRUSALEM — L'imitation de la Chanson d'Antioche — L'exploitation de la popularité des héros célèbres — La transposition de la date et du lieu des événements 269*
-

CINQUIÈME PARTIE

Essai d'une interprétation nouvelle du Cycle des Croisades - Les Colonies franques de Syrie

CHAPITRE PREMIER

LA VIE FRANQUE EN SYRIE

- I. — *Résumé des conclusions présentées pour expliquer le cycle des Croisades. Leur faiblesse — Nécessité pour comprendre le cycle des Croisades d'étudier les Colonies franques de Syrie — Caractères des conquêtes franques — Affaiblissement des sentiments de haine entre Francs et Sarrasins — Les Assassins et leurs relations cordiales avec les Croisés — Contacts continuels entre Chrétiens et Musulmans — Influence de la vie orientale sur les habitudes et la mentalité des Croisés 279*
- II. — *LA DOMINATION CHRÉTIENNE A CRÉÉ UNE NOUVELLE SOCIÉTÉ FRANÇAISE EN SYRIE — Français d'Orient et Français d'Occident — Les sciences, les arts et la langue arabes dans les Colonies franques 295*
- III. — *LES POÈTES ET LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS AUX CROISADES : Trouvères, troubadours, historiens, chansonniers — Énumération ... 299*

- IV. — LES GRANDS PÈLERINAGES : *Saint-Georges de Rames — Notre-Dame de Tortose — Notre-Dame de Sardenay — Sainte Catherine du Mont Sinäi* 309
- V. — LA VIE LITTÉRAIRE FRANÇAISE EN SYRIE — *Les occupations littéraires de la noblesse franque en Syrie et en Chypre — Témoignages de Philippe de Novare, du cycle des Croisades, de l'inventaire du Comte de Nevers* 319

CHAPITRE II

A L'ORIGINE LES POÈMES PRIMITIFS DES CROISADES ONT ÉTÉ COMPOSÉS EN ORIENT, PAR DES FRANÇAIS D'ORIENT, ET POUR DES FRANÇAIS D'ORIENT AVANT TOUT. DÉMONSTRATION :

A) LA CHANSON D'ANTIOCHE

RICHARD LE PÈLERIN N'A PU ÊTRE QU'UN TÉMOIN OCULAIRE : SON INCONTESTABLE ORIGINALITÉ.

- I. — RICHARD LE PÈLERIN ET ROBERT LE MOINE — *Réfutation d'une hypothèse de Gaston Paris — Valeur de la Chronique de Robert le Moine comparée à celle de Richard* 326
- II. — RICHARD LE PÈLERIN ET ALBERT D'AIX — *Nouvelle réfutation de Pigeonneau — La Chronique d'Albert d'Aix* 331
- III. — PRÉSENCE DE RICHARD LE PÈLERIN AU CAMP DES CROISÉS — *Témoignage de Lambert d'Ardres, d'Albert d'Aix, de la Gran Conquista de Ultramar, de Graindor de Douai* 334
- IV. — RICHARD LE PÈLERIN A DU RÉPANDRE SA CHANSON EN SYRIE D'ABORD — *Date de la Chanson — Date du remaniement* 343
- V. — LES POÈMES MÉRIDIONAUX SUR LA PREMIÈRE

CROISADE — *Comparaison du fragment provençal découvert par Paul Meyer avec la Gran Conquista, la Chronique de Cafaro et la Chronique de Michel le Syrien* 345

CONCLUSION : LA POÉSIE ÉPIQUE DES CROISADES EST NÉE D'ABORD EN SYRIE AU CAMP MÊME DES CROISÉS.

B) LA CHANSON DE JÉRUSALEM

- I. — INTÉRÊT DE LA CHANSON. SON ACTUALITÉ : IMAGES DE LA VIE FRANQUE AU XII^e SIÈCLE EN SYRIE — *Hommage à la dynastie qui régnait à Jérusalem — Relations entre Chrétiens et Musulmans — La langue franque répandue parmi les Arabes, la langue arabe répandue parmi les Francs — La Chasse — La participation des femmes aux combats — La musique arabe — Les tentes orientales, les chevaux arabes, les pigeons voyageurs, les étendards francs et les étendards sarrasins* 350
- II. — GÉOGRAPHIE DE LA TERRE SAINTE DANS LA CHANSON DE JÉRUSALEM — *Le pèlerinage de Saint Georges de Lydda dans le poème — La Mahomerie, le Val de Josaphat, Montjoie — L'auteur de la Chanson — Date* .. 361

C) LES CHÉTIFS

- I. — IMPOSSIBILITÉ DE COMPRENDRE L'INTÉRÊT DE CE POÈME SANS LE RATTACHER AUX COLONIES FRANQUES — *Est-ce que les Chétifs sont une « débauche d'esprit » ? Importance de la Chanson comme témoignage de la vie franque en Syrie — Le duel judiciaire en Syrie — La superstition parmi les Francs d'Orient — La conquête de la Mecque — Les Serpents fabuleux — Les animaux de*

l'Orient Latin — Les bandits — Les cavernes 375

- II. — L'AUTEUR DES CHÉTIFS — *Les Chétifs et le Livre des Rois de Firdousi — Paulin Paris attribuait les Chétifs à Guillaume IX de Poitiers, Pigeonneau à Graindor. Réfutation de ces deux hypothèses — Le véritable auteur : un chanoine de Saint-Pierre d'Antioche — Le prince Raimond d'Antioche — Date des Chétifs — Graindor n'a remanié que les trois poèmes d'Antioche, de Jérusalem et des Chétifs* 388

D) UN MOT SUR LES AUTRES BRANCHES DU
CYCLE DES CROISADES

Les continuations inédites de la Chanson de Jérusalem — Les branches qui forment le Chevalier au Cygne — Ces poèmes, qui ne font pas l'objet de notre travail, sont-ils nés tous dans l'Orient Latin ? 395

CONCLUSION 401

INDEX ALPHABÉTIQUE 407

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES 417

